00053791

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
TOWN HALL, BOMBAY-400 023.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 18 July, 2018

CHEFS-D'ŒUVRE

DE LA

LITTÉRATURE

FRANÇAISE

5

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE MOLIÈRE

TOME CINQUIÈME

PARIS. — IMPRIMERIE A. QUANTIN

7, RUE SAINT-BENOIT

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE MOLIÈRE

COLLATIONNÉES SUR LES TEXTES ORIGINAUX ET COMMENTÉES

PAR

M. LOUIS MOLAND

53791

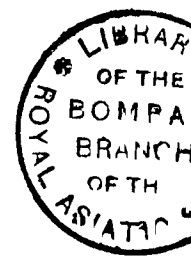
DEUXIÈME ÉDITION

SOIGNEUSEMENT REVUE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE

Une composition de Staal, gravée sur acier, accompagne chaque pièce

TOME CINQUIÈME

V. 0 / 5



PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

M DCCC LXXXI

Fr 842.4
Mo1/Oe1
00053791

ZÉLINDE

COMÉDIE

OU LA VÉRITABLE CRITIQUE

DE L'ÉCOLE DES FEMMES

ET

LA CRITIQUE DE LA CRITIQUE[1]

1. A Paris, chez Guillaume de Luyne, libraire juré, au Palais, en la galerie des Merciers, à la Justice. M. DC. LXIII, avec privilège du roi.

EXTRAIT DU PRIVILÈGE DU ROI

Par la grâce et privilège du roi, donné à Paris, le 15 juillet, signé Boucherat, il est permis à Guillaume de Luyne de faire imprimer, vendre et débiter, une comédie intitulée *Zélinde, ou la Véritable Critique de l'École des Femmes, et la Critique de la Critique,* pendant cinq années, et défenses sont faites à tous autres de l'imprimer, vendre et débiter, à peine de mille livres d'amende, de tous dépens, dommages et intérêts, comme il est plus amplement porté par lesdites lettres.

Achevé d'imprimer pour la première fois le 4 août 1663; et les exemplaires ont été fournis.

Et ledit de Luyne a fait part du privilège ci-dessus à Charles de Sercy, Thomas Joly, Louis Bilaine, Claude Barbin, Jean Guignard, Étienne Loyson et Gabriel Quinet, pour en jouir le temps porté par icelui.

ZÉLINDE

COMÉDIE

ACTEURS.

ORIANE, amante de Mélante.
MÉLANTE.
CLÉARQUE, père d'Oriane.
ARGIMONT, marchand de dentelle de la rue Saint-Denis.
ZÉLINDE, femme savante.
ARISTIDE, poète.
CLÉRONTE, bourgeois de Paris.
ÉGISTE, garçon d'Argimont.
DAMIS, garçon d'un marchand de la rue Saint-Denis.
LUCIE, suivante d'Oriane.
CLÉON, valet de Mélante.

La scène est dans la rue Saint-Denis, dans la chambre d'un marchand de dentelle.

SCÈNE PREMIÈRE.

ORIANE, LUCIE, ARGIMONT.

ARGIMONT.

Si vous voulez avoir un beau point d'Alençon, je vous en vais montrer un que l'on prendra pour un point de Venise; tenez !

ORIANE, après l'avoir regardé.

Le patron ne m'en plaît pas.

ARGIMONT.

Voulez-vous un point d'Aurillac ?

ORIANE.

Montrez ! Les gens de qualité en portent encore ; mais il faut qu'il soit bien clair.

ARGIMONT, en lui donnant.

Je crois que celui-ci....

ORIANE.

Oh ! l'épouvantable dentelle ! Elle seroit capable de faire évanouir ceux qui savent ce que c'est que de se bien mettre.

ARGIMONT.

Prenez donc un des points de Venise que je vous ai montrés d'abord.

ORIANE.

Je ne saurois me résoudre d'acheter une chose qui ne me plaît point : ce n'est pas que je ne les croie beaux ; mais il y a dans le dessin quelque chose qui me choque.

ARGIMONT.

Je suis bien fâché de n'avoir rien qui vous puisse accommoder, et si je l'avois cru, je ne vous aurois pas donné la peine de monter jusques à cette chambre.

ORIANE.

J'ai une si furieuse délicatesse pour les dentelles, que je m'en veux quelquefois mal à moi-même.

SCÈNE II.

ORIANE, LUCIE, ARGIMONT, DAMIS.

DAMIS.

Monsieur, mon maître m'a envoyé demander si vous vouliez qu'il retînt une loge pour aller voir dimanche *la Critique*. Il dit que Mme Ariste et Mme Cléone lui ont envoyé demander s'il en retiendroit une.

ARGIMONT.

Va lui dire que je le veux bien.

SCÈNE III.

ORIANE, LUCIE, ARGIMONT.

ARGIMONT.

Ce n'est pas que je ne l'aie déjà vue plusieurs fois : la plupart des marchands de la rue Saint-Denis aiment fort la comédie, et nous sommes quarante ou cinquante qui allons ordinairement aux premières représentations de toutes les pièces nouvelles ; et quand elles ont quelque chose de particulier, et qu'elles font grand bruit, nous nous mettons quatre ou cinq ensemble et louons une loge pour nos femmes : car, pour nous, nous nous contentons d'aller au parterre. Nous y menons dimanche quatre ou cinq marchandes de cette rue, avec la femme d'un notaire et celle d'un procureur.

ORIANE, à Lucie, à part.

Il faut qu'en attendant Mélante j'amuse ce marchand, et que je le fasse causer.

LUCIE, à Oriane, à part.

Vous ne pouvez mieux faire.

ORIANE, au marchand.

Puisque vous avez vu tant de fois *la Critique,* dites-nous ce que vous en pensez ?

ARGIMONT.

Ah ! madame, ce n'est pas à moi à porter jugement d'une pièce de cette nature; les gens de qualité en pourroient mieux parler que moi, et dire s'ils y sont bien ou mal dépeints.

ORIANE.

Ah ! que vous me plaisez de parler de la sorte ! N'est-ce pas une chose étrange que des gens de qualité souffrent que l'on les joue en plein théâtre, et qu'ils aillent admirer les portraits de leurs actions les plus ridicules afin de donner de la réputation au fameux Élomire, et de l'obliger à les dépeindre, une autre fois, avec des traits plus forts et de plus vives couleurs?

ARGIMONT.

Pour moi, madame, qui n'ai garde de blâmer les gens de qualité, je crois qu'en agissant de la sorte ils ne font que ce que la

prudence leur conseille. Ils voient bien que l'on les joue, mais ils font bien de tenir cela au-dessous d'eux, et de ne pas témoigner qu'ils le connoissent : c'est assez qu'ils en aient un secret dépit, puisque celui qui le feroit éclater le premier s'exposeroit à la raillerie publique, et feroit croire que c'est lui que l'on joue; c'est pourquoi ceux qui se voient dépeindre, et qui en rient les premiers, tâchent de faire croire, par leurs applaudissements, que ce n'est pas d'eux que l'on parle. Du moins, c'est ma pensée.

ORIANE.

Il est quelque chose de ce que vous dites ; mais encore, que croyez-vous de la pièce ?

ARGIMONT.

Il y a quinze ou seize marchands dans cette rue qui vous en diroient bien des nouvelles, puisque, depuis trente ans, ils ont vu toutes les comédies que l'on a jouées, et que tout ce qu'il y a d'illustres bourgeois à Paris se rapporte au sentiment de ces messieurs. Il faut que je vous avoue une chose qui me surprend : je ne les ai jamais vus condamner une pièce dès la première représentation qu'elle ne soit tombée, ni dire qu'une réussiroit qu'elle n'ait eu beaucoup de succès; et ce qui m'étonne est qu'ils se sont toujours trouvés du sentiment des gens de qualité, et que toutes les pièces qu'ils ont fait réussir au parterre ont toujours réussi aux loges et au théâtre. Il y en eut même un, ces jours passés, qui entra chez une dame de qualité, où il avoit affaire, comme plusieurs personnes s'entretenoient d'une pièce nouvelle que l'on jouoit alors. L'on lui fit l'honneur de lui en demander son sentiment, qu'il dit d'une manière qui surprit toute l'assemblée, et qui fit avouer que l'on sait bien juger d'une pièce de théâtre à la rue Saint-Denis.

ORIANE.

J'avois déjà ouï dire que ces messieurs vont souvent à la comédie, et qu'une pièce qui ne leur plaît pas est en grand danger; mais laissons là leur sentiment, et dites-moi le vôtre.

ARGIMONT.

Ah ! madame, le mien...

ORIANE.

Oui, le vôtre.

ARGIMONT.

Puisque vous me l'ordonnez...

ORIANE.

Prenons des sièges.

ARGIMONT, après s'être tous deux assis.

Puisque vous voulez savoir mon sentiment touchant *la Critique de l'École des Femmes,* du fameux Élomire, je vous dirai d'abord que cette pièce est mal nommée, et que c'est la défense, et non la critique de *l'École des Femmes :* l'on n'y parle pas de la sixième partie des fautes que l'on pourroit reprendre, et Lycidas l'attaque si foiblement que l'on connoît bien que l'auteur parle par sa bouche. Ah ! que l'on pouvoit bien reprendre d'autres choses !

ORIANE.

Vous ne le devez pas blâmer s'il ne les a pas dites, il n'avoit peut-être pas de quoi y repartir ; mais je vous prie de me dire celles qu'il a oubliées? Nous parlerons après de *la Critique.*

ARGIMONT.

Quoique je n'aie rien à vous dire que vous ne sachiez sans doute mieux que moi, je vais satisfaire à votre curiosité, et commencer par le nom de *l'École des Femmes.* Son auteur a avoué lui-même que ce nom ne lui convient point, et qu'il ne l'a nommée ainsi que pour attirer le monde, en l'éblouissant par un nom spécieux. Puisqu'il en est d'accord, je n'en parlerai pas davantage, et passerai à la première scène. Dès l'ouverture de cette pièce, Chrysalde dit à Arnolphe qu'ils sont seuls, et qu'ils peuvent discourir ensemble sans crainte d'être ouïs. Si, comme l'on n'en peut douter, et comme Élomire l'a lui-même fait imprimer, toute cette comédie se passe dans une place de la ville, comment se peut-il que Chrysalde et Arnolphe s'y rencontrent seuls? C'est une chose que je tiens absolument impossible.

ORIANE.

C'est qu'il a oublié à vous dire que la peste étoit peut-être dans la ville, ce qui l'avoit rendue presque déserte, et ce qui empêchoit le reste des habitants de sortir de leurs maisons; mais poursuivez.

ARGIMONT.

Chrysalde est un personnage entièrement inutile : il vient,

sans nécessité, dire six ou sept vingts vers à la louange des cocus, et s'en retourne jusques à l'heure du souper, où il en vient dire encore autant pour s'en retourner ensuite, sans que ses discours avancent ou reculent les affaires de la scène. On peut même dire qu'il est bien incivil d'arrêter si longtemps Arnolphe à l'ouverture de la pièce, puisque, selon toutes les apparences, ce dernier arrive à pied de la campagne, et qu'on le devroit laisser aller prendre du repos. Arnolphe, après avoir dans cette première scène fait connoître son humeur défiante et jalouse jusques au point que chacun sait, dément aussitôt son caractère en priant Chrysalde de venir souper avec Agnès. Il n'est pas vraisemblable qu'un homme qui craint si fort d'être cocu prie à souper avec sa maîtresse, sans aucune nécessité, un railleur qui semble lui prédire que, s'il se marie, son front ne sera pas exempt de porter ce qu'il craint.

ORIANE.

On connoît bien l'artifice de l'auteur, et qu'il ne fait prier Chrysalde par Arnolphe de venir souper que pour faire voir la durée de sa pièce, et que pour le faire encore revenir au quatrième acte dire ce qui lui restoit à l'avantage des cocus; et c'est pourquoi il oblige son héros à démentir son caractère dès le premier acte.

ARGIMONT.

Ce que vous dites est très judicieux.

ORIANE.

Je crois que ç'a été la pensée de l'auteur.

ARGIMONT.

Arnolphe, après avoir quitté Chrysalde, heurte à sa porte; et comme on tarde longtemps à l'ouvrir, il témoigne son impatience, et dit que l'on fait des cérémonies pour le laisser dehors. Cependant, loin d'entrer quand la porte est ouverte, il fait descendre Agnès et l'entretient au milieu d'une place publique, pendant qu'elle travaille. Il la renvoie quelque temps après, et bien qu'il arrive d'un voyage, il n'entre pas chez lui et ne dit point les affaires qui l'empêchent d'y entrer.

ORIANE.

Pour cette faute, je ne la puis pardonner à l'auteur. L'on voit bien qu'Arnolphe n'avoit que faire à la ville, et qu'il ne

demeure que pour jouer le personnage de comédien qui doit attendre Horace, et non celui d'Arnolphe, qui devoit d'abord entrer chez lui.

ARGIMONT.

Nous voici à l'endroit des cent pistoles, qui a généralement été condamné. En effet, quelle apparence y a-t-il qu'Arnolphe ait cent pistoles toutes prêtes, et qu'il les donne à un jeune homme, sur un mot de lettre d'un ami qu'il n'a point vu depuis quatre ans, et avec qui il n'a point eu de commerce depuis ce temps, comme il est marqué dans les vers de la pièce? Cet ami n'est pas raisonnable d'emprunter de l'argent à une personne après avoir été si longtemps sans lui écrire. Arnolphe devoit balancer un peu avant que de le donner, se défier d'un jeune homme comme Horace, qui pouvoit avoir contrefait l'écriture de son père. Horace n'a pas plus tôt reçu l'argent d'Arnolphe qu'il lui découvre l'amour qu'il a pour Agnès, et lui dit que l'argent qu'il a emprunté de lui n'est que pour le faire réussir, ce qui devroit aussitôt faire connoître à Arnolphe qu'il a mal donné son argent, et que son ami ne lui en emprunteroit pas pour servir aux débauches de son fils. D'abord ce jeune étourdi peut bien, quoiqu'imprudemment, par une démangeaison de découvrir sa bonne fortune, raconter à Arnolphe les premiers succès de son amour; mais la froideur avec laquelle ce jaloux l'écoute devroit l'empêcher d'y revenir : cependant il y revient jusques à cinq ou six fois, bien qu'Arnolphe lui fasse toujours un accueil si froid que, lorsqu'il le vient trouver dans la sixième scène du quatrième acte, il lui dit jusques à quarante vers, et s'en retourne ensuite, sans avoir tiré de lui une seule parole, ce qui le rend ridicule, aussi bien qu'Arnolphe. Ce dernier lui devroit faire meilleure mine, et, en feignant de le vouloir servir, lui donner des conseils pour le perdre, ou bien lui jeter de la crainte dans l'esprit; lui dire que l'on l'épie, et lui donner des raisons pour lui faire abandonner Agnès. C'est ce qu'il falloit faire pour autoriser cette confidence; c'est ce que le théâtre demandoit, et c'est ce que tout autre auroit fait, à la place d'Arnolphe, qui se contente de se retourner pour faire des grimaces. Je sais qu'Élomire dira que cette confidence d'Horace sert à Arnolphe pour lui faire mettre ordre au dedans du logis; mais ce qui ne se voit point

n'est pas ce qui est le plus nécessaire au théâtre, et c'est pour cela que l'on a justement blâmé la pièce de ce qu'elle se passe toute en récits. Je ne vois pas qu'il soit possible qu'Arnolphe joue aux barres toute la journée, comme Élomire le fait jouer, ni qu'un amant aille cinq ou six fois en un jour voir sa maîtresse ; qu'à chaque fois il lui arrive des incidents nouveaux, et qu'il aille autant de fois les raconter à son rival. Je pourrois dire encore que c'est une chose assez plaisante de voir un jeune garçon dire, en parlant de l'amour à un homme déjà sur l'âge, et qui fait le Caton, qu'il le servira à la pareille. Arnolphe le devroit menacer du fouet, et de tout découvrir à son père.

ORIANE.

Élomire n'avoit garde de faire parler Arnolphe comme il devoit, puisque si Horace eût cessé de voir Agnès la pièce eût pu finir dès le premier acte.

ARGIMONT.

Peut-on rien voir de plus forcé que l'incident du grès, et ne fait-il pas connoître que l'esprit de l'auteur est à la gêne lorsqu'il lui faut conduire un sujet? Toutes les préparations de ses incidents sont forcées, et il ne nous fait jamais rien voir de tant soit peu raisonnable que, pour le faire paroître, il n'ait auparavant fait des fautes considérables. En même temps que l'aventure du grès nous fait connoître l'esprit d'Agnès, elle nous fait voir combien l'esprit de l'auteur a travaillé pour faire recevoir une lettre à Horace de la part de cette niaise prétendue.

ORIANE.

Le grès m'a tellement déplu, non pas pour la lettre qu'Agnès y attache avec beaucoup d'esprit, mais pour le ridicule commandement qu'Arnolphe lui fait de le jeter à Horace, que je ne me puis résoudre à vous laisser parler seul contre ce grès, qu'Arnolphe ne commande pas tant à Agnès de jeter pour blesser Horace que pour lui donner lieu d'y attacher sa lettre. Mais je voudrois demander à ce M. Arnolphe, ou plutôt à Élomire, s'il sait bien que ce que nous appelons un grès est un pavé qu'une femme peut à peine soulever, et qui, par conséquent, étant capable d'assommer un homme tout d'un coup, ne doit pas être jeté en plein jour par une fenêtre, et surtout dans une ville qu'il dit être nombreuse en citoyens. Je ne sais pas comment un homme

à qui l'on a jeté un grès, qui doit d'abord prendre la fuite après une telle réception, et qui n'est point averti que son bonheur est attaché à l'instrument avec lequel on le veut faire périr, revient sous la même fenêtre, s'exposer à de nouveaux périls, pour chercher autour du grès une lettre qu'il n'est pas averti qu'on y doit mettre, et qu'il ne doit pas attendre de l'esprit d'Agnès, qui ne lui est pas encore connu.

ARGIMONT.

Vous enchérissez sur ce que j'avois à dire du grès : toutefois Élomire dira peut-être qu'il n'a prétendu faire jeter par Agnès qu'une petite pierre ; mais ce seroit une chose ridicule que de faire jeter une petite pierre pour épouvanter un homme, et Arnolphe parle du grès d'une manière à nous faire croire qu'il n'est pas petit. Horace dit ensuite lui-même à Arnolphe, lorsqu'il lui vient raconter son aventure, que le grès étoit de taille non petite.

ORIANE.

Cela fait voir qu'il faut qu'Élomire avoue qu'il a fait une faute, qui en contient plusieurs, puisqu'il ne peut se sauver ni d'un côté ni de l'autre.

ARGIMONT.

Je crois qu'il seroit fâché que le public sût qu'il a fait de semblables fautes ; mais je passe au reste. La scène qu'Arnolphe fait avec Alain et Georgette lorsqu'il leur demande comment Horace s'est introduit chez lui est un jeu de théâtre qui éblouit, puisqu'il n'est pas vraisemblable que deux mêmes personnes tombent par symétrie, jusques à six ou sept fois, à genoux aux deux côtés de leur maître. Je veux que la peur les fasse tomber, mais il est impossible que cela arrive tant de fois, et ce n'est pas une action naturelle. Je ne dirai rien de la comparaison du potage, sinon que les personnes d'esprit l'ont trouvée trop forte, et ont dit qu'elle marquoit plutôt l'esprit de l'auteur que la simplicité du paysan. Lorsqu'Arnolphe veut faire confesser à Agnès qu'un inconnu est venu à sa maison pendant son absence, il s'y prend d'une manière qui devroit l'empêcher d'avouer la vérité, et lui fait connoître que c'est mal fait avant qu'elle lui dise rien. Il devroit plutôt, pour la faire donner dans le panneau avec plus de vraisemblance, lui dire qu'il sait tout, et qu'elle a

bien fait de recevoir les visites de ce jeune homme: ce qui étoit un moyen pour lui faire avouer, au lieu que l'autre en est un pour l'empêcher de tout découvrir.

ORIANE.

Cet endroit est bien repris, et j'en avois déjà ouï parler à d'autres.

ARGIMONT.

Enfin, nous voici à ce mot de deux lettres, qui a fait tant de bruit, à ce *le*...

ORIANE.

Vous pourriez passer par-dessus.

ARGIMONT.

Ce *le*...

ORIANE.

Laissez ce *le*.

ARGIMONT.

Je prétends faire voir, par les grimaces d'Arnolphe, par les vers qui précèdent ce *le*, par ceux qui le suivent, et par vingt circonstances, que...

ORIANE.

C'est assez, je n'en veux pas savoir davantage, et si....

ARGIMONT.

Ah! madame, excusez; ce *le* me faisoit oublier que je parlois à vous. (A part.) La rougeur qui lui est montée au visage fait assez voir que ce *le* a perdu sa cause. (Haut.) Je ne dirai point que le sermon qu'Arnolphe fait à Agnès et que les dix maximes du mariage choquent nos mystères, puisque tout le monde en murmure hautement; mais je parlerai des autres fautes qui s'y rencontrent, dont l'auteur n'a rien fait dire à Lycidas. Arnolphe n'est-il pas ridicule de parler en théologien à la personne du monde qu'il croit la plus innocente, et de lui parler de moitié suprême et de moitié subalterne? Et ne doit-il pas croire qu'elle ne pourra comprendre tout ce qu'il lui dit? Le même Arnolphe ne soutient pas son caractère lorsqu'il lit à Agnès les maximes du mariage, et qu'il lui dit de plus qu'il les lui expliquera. N'est-ce pas lui vouloir faire connoître, en un quart d'heure, ce qu'il a, pendant plusieurs années, pris soin de lui faire cacher, et lui enseigner les moyens de le faire cocu en lui apprenant comment se gouvernent les femmes coquettes?

ORIANE.

Lorsqu'Élomire a fait cette faute, il l'a couverte du brillant de ses maximes : il a cru qu'elles nous éblouiroient, et que les pointes nous empêcheroient de connoître qu'Arnolphe dément son caractère.

ARGIMONT.

Je ne sais si les louanges que vous lui donnez lui seront agréables; mais pour ne vous pas ennuyer, je passe au Notaire, qui est aussi inutile que Chrysalde, et sans lequel la pièce se pourroit bien jouer sans qu'il fût nécessaire d'y augmenter ni diminuer rien. La scène qu'il fait avec Arnolphe seroit à peine supportable dans la plus méchante de toutes les farces; et, bien qu'elle fasse un jeu au théâtre, elle ne laisse pas de choquer la vraisemblance. Il est impossible qu'un homme parle si longtemps derrière un autre sans être entendu, et que celui qui ne l'entend pas réponde jusques à huit fois à ce qu'on lui dit. Je pourrois dire encore qu'Arnolphe ne doit pas être entendu, et que ce qu'il dit doit être pris comme s'il le disoit en lui-même. Je ne vous dirai rien de ce qu'Horace trouve toujours Arnolphe dans la rue; de ce que ce dernier y passe presque toute la journée, et y fait venir un siège pour prêcher Agnès.

ORIANE.

Quoiqu'il dépeigne la ville où sa pièce se passe à peu près comme Paris, il falloit qu'il n'y eût guère de carrosses, puisque l'on y fait si facilement apporter des sièges au milieu des rues.

ARGIMONT.

Je laisse la catastrophe, que l'on a trouvée détestable, et je passe par-dessus beaucoup de choses, dont je ne me puis souvenir sans voir ou sans lire la pièce. Mais je sais bien qu'il y en a encore une fois autant que je vous en viens dire. Je ne vous parlerai ni des mots impropres, ni des méchants vers, ni des fautes de construction dont on pourroit faire une véritable critique, que le chevalier Doriste [1] auroit bien de la peine à combattre.

ORIANE.

Vous m'en avez plus dit que je n'en attendois.

1. Il y a bien *Doriste*, et non Dorante, dans le texte, et ce nom est plus loin, scène VI, écrit encore de la même manière.

ARGIMONT.

Comme l'on apprend mieux à juger de la comédie, en prenant souvent ce divertissement, qu'on ne fait par les règles, il ne faut pas s'étonner si...

SCÈNE IV.

ORIANE, LUCIE, ARGIMONT, ÉGISTE.

ÉGISTE.

Monsieur, madame dit que vous disiez où sont les points de Venise que l'on a apportés ce matin. Il y a bien du monde là-bas, et je crois que M. Élomire y est aussi : car il parle avec un autre qui fait aussi des vers, et j'ai ouï qu'il l'a nommé plusieurs fois.

ORIANE.

Élomire!

ARGIMONT.

Élomire! Ah! madame, permettez que je descende; je meurs d'envie de l'entretenir, et de savoir si sa conversation répond à son esprit.

ORIANE.

Le même désir me presse, descendez promptement, et faites en sorte de l'amener ici-haut. Vous n'aurez qu'à lui dire que la plupart de vos dentelles y sont.

ARGIMONT.

Je ferai mon possible pour vous l'amener.

SCÈNE V.

ORIANE, LUCIE.

ORIANE.

Tout ce que je fais n'est que pour gagner du temps. Je suis dans une inquiétude extrême, et je ne sais pourquoi Mélante tarde tant à se trouver au rendez-vous.

LUCIE.

Ne craignez pas qu'il y manque; si vous avez la peine d'at-

tendre, ce n'est que pour ce que vous êtes venue longtemps avant l'heure que vous lui avez donnée.

ORIANE.

Je crois que nous nous pourrons aujourd'hui entretenir, sans craindre que mon père nous surprenne; et s'il nous a trouvés plusieurs fois ensemble, c'est que nous étions dans des lieux publics, comme sont les temples et les jardins.

LUCIE.

Ne vous persuadez pas tant que vous êtes en assurance; on pourroit nous avoir épiées : votre père est aussi fin que vous; il étoit trop en colère la dernière fois qu'il vous trouva avec Mélante; et bien que vous lui ayez fait croire que vous alliez rendre visite à votre cousine Orphise, je ne sais s'il aura pris cela pour argent comptant, et s'il ne nous aura point fait suivre.

ORIANE.

Tu t'alarmes en vain; j'irai au sortir d'ici chez ma cousine. Mais à propos, il me semble avoir ouï dire que l'oncle de Mélante est bien malade : cette mort avanceroit bien mes affaires, et si celui que j'aime avoit tous ses écus, je crois que mon père consentiroit bientôt à notre mariage.

LUCIE.

Je n'en doute nullement. Mais il faut que l'amour vous tourmente bien, puisqu'il ne vous souvient pas que c'est moi qui vous ai donné cette bonne nouvelle. Ce matin, en allant au temple, j'ai rencontré Géronte qui m'en a fait part.

ORIANE.

Hélas!

LUCIE.

Vous soupirez; est-ce de peur que la santé ne lui revienne?

ORIANE.

Que je suis malheureuse de ne pouvoir venir à bout de mes affaires sans le malheur d'autrui!

LUCIE.

Je ne crois pas que ce malheur lui arrive sitôt que vous voudriez; tous les malades ne meurent pas, et il y a souvent bien du chemin entre la maladie et la mort; mais voici le marchand.

SCÈNE VI.

ORIANE, LUCIE, ARGIMONT.

ARGIMONT.

Madame, je suis au désespoir de n'avoir pu vous satisfaire; depuis que je suis descendu, Élomire n'a pas dit une seule parole. Je l'ai trouvé appuyé sur ma boutique, dans la posture d'un homme qui rêve. Il avoit les yeux collés sur trois ou quatre personnes de qualité qui marchandoient des dentelles; il paroissoit attentif à leurs discours, et il sembloit, par le mouvement de ses yeux, qu'il regardoit jusques au fond de leurs âmes pour y voir ce qu'elles ne disoient pas; je crois même qu'il avoit des tablettes, et qu'à la faveur de son manteau il a écrit, sans être aperçu, ce qu'elles ont dit de plus remarquable.

ORIANE.

Peut-être que c'étoit un crayon, et qu'il dessinoit leurs grimaces pour les faire représenter au naturel sur son théâtre.

ARGIMONT.

S'il ne les a dessinées sur ses tablettes, je ne doute point qu'il ne les ait imprimées dans son imagination. C'est un dangereux personnage; il y en a qui ne vont point sans leurs mains, mais l'on peut dire de lui qu'il ne va point sans ses yeux ni sans ses oreilles.

ORIANE.

On commence à se défier partout de lui, et je sais des personnes qui ne veulent plus qu'il vienne chez elles. Mais enfin, qu'est-il devenu?

ARGIMONT.

A peine les personnes dont je vous viens de parler étoient-elles sorties que j'ai ouï la voix d'un homme qui crioit à son cocher d'arrêter. Le carrosse s'est aussitôt arrêté, et le maître, qui paroissoit un homme de robe, a crié à Élomire : « Il faut que vous veniez aujourd'hui dîner avec moi; il y a bien à profiter : je traite trois ou quatre turlupins, et je suis assuré que vous ne vous en retournerez pas sans remporter des sujets pour deux ou trois comédies. » Élomire est monté en carrosse sans se faire prier, et le cocher, en donnant un coup de fouet à ses

chevaux, a emporté l'espérance que j'avois de l'entretenir. Aristide, dont le nom n'est pas moins connu que celui d'Élomire, étoit, pendant cela, occupé à regarder des dentelles. Je lui ai dit que j'en avois de belles ici-haut que je lui voulois montrer, et je crois qu'il ne tardera guère à me suivre.

ORIANE.

C'est un galant homme, et je crois que sa conversation doit être fort agréable.

ARGIMONT.

J'oubliois de vous dire qu'Élomire, en montant en carrosse, a laissé tomber de sa poche un papier que j'ai aussitôt ramassé. Je ne sais pas encore ce qu'il contient.

ORIANE.

L'on peut lire tous les papiers des poètes sans scrupule; et je gagerois que ce sont des vers, ou que c'est le dessein de quelque ouvrage. Lisez-le vite, devant qu'Aristide monte; et, comme nous avons déjà parlé de *l'École des Femmes,* dès que vous l'aurez lu nous parlerons de *la Critique.*

ARGIMONT.

Je vais vous obéir. (Il lit.)

« Comme je ne voulus pas hier, devant tous ceux qui nous écoutoient, vous découvrir mes véritables sentiments touchant votre *Critique,* je me suis résolu de vous les écrire. Ne trouvez pas étrange si je vous dis que votre mérite avoit pour ce coup besoin d'être soutenu de votre bonheur, puisque c'est une vérité dont je prétends vous convaincre. Je ne crois pas que cette pièce, qui n'est, en beaucoup d'endroits, qu'une imitation de celles que vous nous avez déjà fait voir, eût pu réussir sous le nom d'un autre. Votre Marquis a bien du rapport avec celui de Mascarille, et avec le Lisandre, l'Alcippe et le Dorante des *Fâcheux.* L'on peut dire que tous ces personnages font les mêmes choses : vous jouez également, dans ces six personnes, les gens de qualité. Climène n'est qu'un marquis de Mascarille travesti en femme, et si l'on vous a pardonné, ce n'est pas que plusieurs ne s'en soient aperçus. Pour ce qui est des mots précieux dont votre pièce est pleine, vous avez beaucoup risqué de les faire encore une fois monter sur le théâtre, et je crois que, sans le bonheur qui vous accompagne, ils auroient déplu aux François,

qui n'aiment pas moins les divertissements nouveaux que les modes nouvelles. L'on connoît, par là, que vous êtes bon ménager, et que vous n'avez pas voulu perdre ce qui vous restoit des mémoires que l'on vous donna lorsque vous travaillâtes aux *Précieuses*. Je n'avois pas cru jusques ici que ceux qui sont en toutes manières les plus braves à la cour fussent si patients que de se souffrir appeler *turlupins*, en plein théâtre, sans en témoigner le moindre ressentiment; et je crois que votre bonheur les a empêchés de se plaindre. Pour votre *le*, vous savez bien, entre nous, que vous ne le pouvez justifier. Vous dites que vous n'avez rien mis contre la bienséance : j'en demeure d'accord; mais ce n'est qu'un faux-fuyant qui ne vous peut servir d'excuse, et vous ne pouvez nier que vous ne l'ayez mis pour donner lieu d'agir à l'imagination. L'on s'étonne comment vous l'avez fait condamner par une femme qui, selon son caractère, le devroit approuver, et défendre par celle qui le devroit condamner. Je n'en sais point d'autre raison sinon que vous avez voulu traiter de fous ceux qui ont dit du mal de votre *École des Femmes*. C'est une adresse malicieuse, et qui marque que la vanité est inséparable des personnes d'esprit. »

ORIANE.

Vous me deviez faire *la Critique de la Critique;* mais je crois qu'après cela vous ne vous en donnerez pas la peine.

ARGIMONT.

Ce n'est pas encore tout.

ORIANE.

Lisez donc vite le reste.

ARGIMONT poursuit.

« Comme vous avez douté de la bonté de votre cause, vous n'avez repris que des bagatelles, et n'avez point parlé des fautes considérables; et ce qui me surprend est que vous n'avez pas défendu tout ce que vous avez repris, et que vous avouez qu'Arnolphe a eu grand tort de prêter les cent pistoles à Horace. Vous deviez en donner quelques raisons apparentes, ou laisser cet endroit sans en parler, comme vous avez fait de beaucoup d'autres. Les trois personnes que vous faites parler contre votre *École des Femmes* sont : un marquis, que vous nous dépeignez comme un ridicule, et qui avoue lui-même qu'il n'a pas voulu

écouter la pièce; un auteur, qui, en qualité d'auteur, c'est-à-dire de personne intéressée, ne doit pas être cru; et une femme, que vous faites folle. L'on connoît, par là, que vous avez douté de la bonté de votre pièce, puisque si vous l'aviez crue bonne vous ne vous seriez pas fait attaquer par des personnes à qui les gens raisonnables ne doivent point ajouter foi; c'est pourquoi votre chevalier ne doit pas tirer beaucoup de gloire de la victoire qu'il remporte sur de si foibles ennemis. Pour la conduite du sujet, je crois qu'elle ne vous a pas fait beaucoup de peine; l'on n'avoit point encore vu de comédie de cette manière, et le dénoûment en est aussi spirituel que celui de *l'École des Femmes*. Il y a quelques gens délicats qui la trouvent ennuyeuse, et si vous voulez que je vous parle avec franchise, je ne les condamne point d'être dans ce sentiment. Cela n'empêche pas que vous n'ayez de grandes obligations au chevalier Doriste[1] dont vous avez si bien tourné les vers en prose, et si ce galant homme se vouloit mêler d'écrire, je crois que vous auriez un redoutable rival. Vous ne fîtes jamais mieux que de faire publier, avant que de faire jouer votre *Critique*, que l'on vous avoit envoyé un billet par lequel on vous menaçoit de coups de bâton si vous la jouiez. Plusieurs personnes ont cru que cela étoit véritable, et l'ont été voir, croyant que vous y dépeigniez de certaines gens, à quoi vous n'avez jamais songé. J'oubliois à vous dire que tout le commencement du rôle de Lycidas est tiré des *Nouvelles nouvelles*, et que votre chevalier se divertit aux dépens de M. l'abbé d'Aubignac, qui s'en est lui-même bien aperçu; mais comme chacun vous loue de parler contre ceux qui écrivent contre les grands hommes, je n'ai garde de vous en blâmer. Si vous voulez venir dîner un de ces jours avec moi, je vous donnerai des mémoires dont vous vous pourrez facilement servir dans le sujet que vous m'avez dit que vous vouliez traiter.

« LICASTE. »

ORIANE.

Je ne connois personne à la cour qui s'appelle ainsi. Mais voici M. Aristide.

1. Voyez la note de la page 13.

LUCIE, à Oriane.

Ah! madame, c'est un poète à dentelle et à grands cheveux!

ORIANE, au marchand.

Il est dans son humeur rêveuse; il compose sans doute, et nous ne le pourrons faire parler jusqu'à ce qu'il ait tourné à sa fantaisie la pensée qui l'occupe présentement.

SCÈNE VII.

ORIANE, LUCIE, ARGIMONT, ARISTIDE[1].

ARISTIDE, à demi-bas, en rêvant et passant sa main sur son front.

Si je pouvois trouver un mot qui eût assez de force pour exprimer seul... Mais il est impossible.

(Il se trouve tout contre Oriane.)

Il faut que... Ah! madame, excusez, je... si... je ne vous voyois pas.

ORIANE.

Monsieur, vous n'avez rien fait qui ne soit ordinaire aux personnes d'esprit. (Au marchand.) N'ai-je pas connu d'abord que son esprit étoit sur le Parnasse?

ARGIMONT.

Je ne sais, monsieur, si, avant que de vous montrer ce que vous souhaitez de moi, je ne devrois point vous prier de prendre un siège.

ARISTIDE.

Il ne seroit pas mal à propos; je puis, quand je voudrai, examiner vos dentelles; mais je ne trouverai pas toujours l'occasion d'entretenir madame.

ARGIMONT, à Oriane.

Il y avoit longtemps que j'avois envie de savoir comment parlent les auteurs, et si leur conversation répond à leurs ouvrages.

ORIANE.

Je ne crois pas que celui-ci vous fasse aujourd'hui connoître son esprit par ses discours, il est déjà retombé dans sa rêverie :

1. M. P. Lacroix croit reconnaître La Fontaine dans ce personnage, mais la conjecture ne nous semble aucunement justifiée, La Fontaine ne pouvant à cette époque être considéré comme un auteur de théâtre, quoiqu'il eût publié assez obscurément la traduction de *l'Eunuque* de Térence. La Fontaine était, d'ailleurs, partisan déclaré de Molière.

ces messieurs ne parlent pas toujours tant que vous vous imaginez, et ils composent souvent au milieu de dix ou douze personnes, de même que dans leur cabinet.

ARISTIDE, en rêvant toujours.

A la fin, j'en suis venu à bout... Mais non, ce mot-là ne vaudroit rien.

ORIANE.

Ces messieurs s'ennuient dans toutes les conversations où l'on ne parle pas des choses qui leur servent d'occupation. Avec un faiseur de romans, il faut parler de romans; avec un historien, d'histoires; et avec ceux qui travaillent pour le théâtre, il faut parler de comédie et de vers; et pour vous en faire voir l'expérience, nous n'avons qu'à nous entretenir de ces matières, et vous verrez que M. Aristide sortira aussitôt de sa rêverie, et parlera haut, que l'on aura de la peine à le faire taire.

ARGIMONT.

Ce que vous dites me surprend.

ORIANE.

Vous en allez voir l'effet. Il faut avouer que c'est un agréable divertissement que la comédie. (Aristide lève la tête et écoute.) Pour moi, je l'aime furieusement, et je veux mal à ceux qui ne la peuvent goûter.

ARISTIDE.

Ce que vous dites en faveur de la comédie est véritable, et ceux qui ne l'aiment point ne savent pas connoître les belles choses. C'est la passion de tous les honnêtes gens, et c'est le plaisir le plus pur que l'on puisse prendre. La comédie est aimée de tout le monde; les personnes de qualité l'aiment passionnément, et les bourgeois ne l'aiment pas moins; aussi faut-il avouer que les vers dont on se sert pour sa composition ont des charmes qui attirent tout le monde. Ce langage a quelque chose de divin, et ceux qui ont dit que c'étoit le langage des dieux ne se sont pas trompés. Les grands hommes ont de tout temps estimé les vers et se sont plu à en faire; et je vous pourrois nommer vingt empereurs et autant de rois qui ont pris souvent cette agréable occupation, et nous voyons, même présentement, que presque toute la noblesse se mêle d'en faire.

ORIANE.

Ce que vous dites est véritable, et, pour moi, je trouve que

l'on a grand tort d'appeler les poètes fous, puisque Solon, qui étoit un des sept sages de la Grèce, a été le plus grand poète de son temps. Mais dites-moi, monsieur, puisque nous sommes sur le chapitre de la comédie, ne savez-vous point qui est le Lycidas de *la Critique de l'École des Femmes*?

ARISTIDE.

Ma foi, je sais bien que si c'étoit moi je jouerois autrement mon personnage, et que j'embarrasserois bien le chevalier de *la Critique*. Ce Lycidas n'est pas un bon avocat; il devroit demander la réplique.

ORIANE.

Élomire y met bon ordre, et ne fait dire que l'on a servi sur table qu'afin qu'il n'ait pas le temps de répliquer.

ARISTIDE.

L'on peut dire qu'Élomire est un galant homme, et qu'il sait bien nous tromper à son avantage, puisqu'au lieu de *la Critique de l'École des Femmes* il nous en fait voir *l'Apologie*.

ORIANE.

Vous pouviez bien croire qu'en s'attaquant lui-même il ne se feroit pas beaucoup de mal. C'est une chose assez naturelle que de s'épargner; mais encore, qui est ce Lycidas?

ARISTIDE.

C'est, par ma foi, un grand homme, puisque l'on dit qu'il représente seul tous les auteurs qui travaillent pour le théâtre.

ORIANE.

Les auteurs se sont fait tort à eux-mêmes, lorsqu'ils ont eu cette pensée. On ne doit, sous tous les personnages de *la Critique*, regarder que l'auteur qui l'a faite, et le rôle que joue Lycidas est un rôle qu'Élomire a souvent joué d'original. Mais qu'entends-je?

SCÈNE VIII.

ORIANE, LUCIE, ARISTIDE, ARGIMONT, ZÉLINDE, ÉGISTE.

ZÉLINDE, au garçon d'Argimont.

Ne bougez, mon enfant, je trouverai bien la chambre; mais je pense que m'y voici.

ÉGISTE, en s'en allant.

Oui, madame.

ZÉLINDE.

Mais, que vois-je? Je pense que c'est monsieur Aristide! Ah! que je suis aise de vous rencontrer ici; l'on ne m'avoit pas dit qu'il y avoit si bonne compagnie ici-haut, et je croyois m'y trouver que le maître. (A Argimont.) Monsieur, vous me permettrez bien de l'entretenir, avant que d'acheter ce qu'il me faut?

ARGIMONT.

Vous le pouvez, madame. (A Oriane, à part.) Connoissez-vous cette dame?

ORIANE, pendant que Zélinde s'asseoit.

C'est un de ces grands esprits du siècle : c'est l'illustre Zélinde, qui écrit si bien en vers et en prose; nous n'avons qu'à écouter, elle va seule entretenir toute la compagnie.

ZÉLINDE.

Vraiment, monsieur, il faut que je vous fasse un reproche, et que je me plaigne de ce que vous ne me venez plus voir.

ARISTIDE.

Ce reproche est des plus obligeants.

ZÉLINDE.

Il faut que vous me veniez voir un de ces jours; j'ai les choses du monde les plus plaisantes à vous donner, et qui produiront de merveilleux effets au théâtre; ce sont de ces choses du temps qui sont présentement à la mode, et qui de plus sont véritables.

ARISTIDE.

Je vous serai beaucoup obligé.

ZÉLINDE.

Attendez, si je pouvois m'en ressouvenir.

ARISTIDE.

Il ne faut qu'un mot pour vous faire ressouvenir de tout.

ZÉLINDE.

Oui, mais il le faut trouver.

(En rêvant, et portant sa main sur son front.)

Ah! j'avois tantôt une vision.

ARISTIDE.

Si...

ZÉLINDE.

Je tiens quelque chose. Il faudroit dépeindre de ces discrètes médisantes; de ces femmes de si et de mais, qui disent toujours du bien en médisant, ou plutôt qui médisent en disant du bien. Quoi que l'on leur puisse dire à l'avantage d'une personne, elles l'avouent; mais elles ne manquent jamais ensuite de se servir du si ou du mais. Si l'on leur dit qu'une personne est belle : « Oui, diront-elles, elle est belle, elle a de l'éclat, et si, elle a les yeux ronds, la bouche plate et la taille mal faite. » Si on dit qu'une autre est vertueuse, elles l'avoueront encore, et diront ensuite : « Mais l'on dit telles et telles choses d'elle; je sais bien que ce sont des faussetés, mais enfin la médisance ne laisse pas que de les publier, et cela nuit beaucoup à sa réputation. » Entrez-vous bien dans le sens de ce que je vous dis, et n'y trouvez-vous pas de quoi faire quelque chose de beau, et de bien à la mode?

ARISTIDE.

Ah! je tournerai cela à merveille, et je ne doute point du succès, puisque les satires sont à la mode.

ZÉLINDE.

Il faut, si vous voulez réussir, que vous preniez la manière d'Élomire, et que vous tâchiez de le surpasser; c'est pourquoi vous devez, pour ajouter quelque chose de beau à ce que je vous viens de dire, lire comme lui tous les livres satiriques, prendre dans l'espagnol, prendre dans l'italien, et lire tous les vieux bouquins. Il faut avouer que c'est un galant homme, et qu'il est louable de savoir si bien se servir de tout ce qu'il lit de bon. Prenez hardiment; l'exemple d'un homme qui réussit est bon à suivre; tout ce qui est sur le papier est mort, mais le jeu l'anime, et fait qu'on ne le reconnoît plus. Croiriez-vous que la scène du *Cocu imaginaire* où Sganarelle dit qu'il devroit jeter le chapeau et crotter le manteau de celui qu'il croit le galant de sa femme, fût tout entière dans *Francion*[1]?

ARISTIDE.

Ce que vous dites me surprend.

1. *La Vraie Histoire comique de Francion*, composée par Ch. Sorel, sieur de Souvigny, 1633. On trouve en effet, dans le livre huitième de *Francion*, le trait rappelé par la docte Zélinde.

ZÉLINDE.

Si je m'en pouvois ressouvenir, je vous en dirois bien d'autres. N'avez-vous pas lu les *Satires* de Régnier ?

ARISTIDE.

Oui.

ZÉLINDE.

Et vous n'avez pas remarqué que le récit que l'on fait, dans *les Fâcheux,* de celui qui se prie pour dîner est une satire de Régnier tout entière?

ARISTIDE.

Ce que vous me dites est véritable, et je n'y puis songer sans faire paroître la surprise que me cause le bonheur d'Élomire.

ORIANE.

Il est vrai qu'il y a de quoi être furieusement surpris.

ARGIMONT.

Si les morts pouvoient parler, l'on ne les voleroit pas si souvent que l'on fait.

ZÉLINDE.

Pour ce qui est de *l'École des Femmes,* tout le monde sait bien qu'Élomire n'a rien mis de lui dans le sujet, que *la Précaution inutile*[1] lui en a fourni les premières idées, et qu'un jaloux y fait élever aussi bien qu'Arnolphe une fille dans un couvent; qu'il y est parlé de la vieille, et que l'incident de l'armoire est tiré de cette même nouvelle. L'on sait bien aussi que la confidence qu'Horace fait à Arnolphe de son amour, qui, comme Élomire avoue lui-même dans sa *Critique,* est ce qui fait tout le brillant de sa pièce, est une histoire de Straparolle.

ARISTIDE.

Quoique tout ce que vous dites soit véritable, la réputation d'Élomire est si bien établie que si un autre avoit fait quelques pièces, sur ces matières du temps, beaucoup plus belles que les siennes, l'on diroit d'abord que ce ne sont que des copies.

ZÉLINDE.

Je sais bien que quand vous auriez fait une pièce infiniment plus belle que celle d'Élomire, que la préoccupation que l'on a pour lui feroit dire d'abord que votre pièce seroit passable, et

1. De Scarron. Voyez la notice préliminaire de *l'École des Femmes,* tome IV, p. 228.

que vous pouvez faire quelque chose. Je sais, de plus, qu'il faut que vous en fassiez deux ou trois de suite, pour faire voir que vous savez aussi bien toucher la satire que cet auteur approuvé; et qu'après cela l'on commencera à connoître que tout l'esprit n'est pas dans une tête, et que faire des satires du temps, sans travailler sur les mêmes sujets, n'est point imiter Élomire, mais faire aussi bien que lui.

ARISTIDE.

Je vois bien que ce que vous dites devroit être; mais je crains que...

ZÉLINDE.

Il me vient de venir une plaisante vision, et je vous vais donner un sujet beaucoup plus satirique que celui dont je vous ai parlé; et si vous le traitez bien, vous établirez tout d'un coup votre réputation. Vous savez qu'Élomire a fait l'apologie de son *École des Femmes* sous le nom de *la Critique*.

ARISTIDE.

Oui.

ZÉLINDE.

Il faudroit que vous fissiez la critique, sous le nom d'*Apologie*. Ah! que ce seroit une bonne pièce! Si vous laissez échapper cette occasion, vous ne la recouvrerez jamais. L'on pourroit, de son sujet, faire une satire inimitable en faisant seulement que ceux qui défendent *l'École des Femmes* la combattent, et que ceux qui la combattent la défendent. Ne seroit-ce pas une chose bien divertissante de voir le Marquis donner mille louanges à *tarte à la crème*, et de l'entendre crier, au lieu de *voilà qui est détestable* : « Tarte à la crème est incomparable, morbleu! incomparable! c'est ce que l'on appelle incomparable! et du dernier incomparable! » Cela ne feroit-il pas un plaisant effet?

ARISTIDE.

Ce que vous dites me surprend, et le Marquis de *la Critique*, que j'avois jusques ici pris pour un ridicule, me paroît raisonnable; et il n'y a point de doute qu'il fait paroître plus d'esprit en blâmant *tarte à la crème* qu'il ne feroit en le louant.

ORIANE.

La raillerie seroit fine, et feroit changer de sentiment à bien des gens.

ARGIMONT.

Il s'en faut peu que ce que madame a dit ne me fasse jouer le rôle du Marquis, et que je ne m'écrie que cela est du dernier incomparable.

ORIANE.

Cela feroit le meilleur effet du monde, après l'aventure de *tarte à la crême* arrivée depuis peu à Élomire. Je crois qu'elle lui fera dorénavant bien mal au cœur, et qu'il n'en entendra jamais parler ni ne mettra sa perruque sans se ressouvenir qu'il ne fait bon jouer les princes, et qu'ils ne sont pas si insensibles que les marquis turlupins.

ZÉLINDE.

Vous avez raison, et cette aventure fait voir que ce prince qui blâma d'abord *l'École des Femmes* avoit plus de lumières que les autres. (A Aristide.) Mais, monsieur, j'ai bien encore un autre sujet. Si vous voulez tout de bon jouer Élomire, il faudroit dépeindre un homme qui eût dans son habillement quelque chose d'Arlequin, de Scaramouche, du Docteur, et de Trivelin; que Scaramouche lui vînt redemander ses démarches, sa barbe et ses grimaces; et que les autres lui vinssent, en même temps, demander ce qu'il prend d'eux dans son jeu et dans ses habits. Après cela il les faudroit faire revenir tous demander ensemble ce qu'il a pris dans leurs comédies. Dans une autre scène, l'on pourroit faire venir tous les auteurs et tous les vieux bouquins, où il a pris ce qu'il y a de plus beau dans ses pièces. L'on pourroit ensuite faire paroître tous les gens de qualité qui lui ont donné des mémoires et tous ceux qu'il a copiés.

ARISTIDE.

Je crois bien que s'il étoit obligé de faire une entière restitution, qu'il resteroit non seulement nu, mais que ses ouvrages seroient aussi dépouillés de ce qu'ils ont de plus beau.

ZÉLINDE.

C'est ce que je voudrois que vous fissiez paroître.

ARISTIDE.

Je n'ai garde de faire une satire si sanglante; mais, quand je la ferois, croyez-vous que les comédiens la voulussent jouer?

ZÉLINDE.

Je ne crois pas que les comédiens en dussent faire aucun

scrupule; il les a choqués plus d'une fois, et je ne vois pas qu'il soit besoin d'interprète pour connoître que, dans sa *Critique,* il les appelle ignorants, et qu'il veut persuader qu'ils ne savent pas juger d'une pièce de théâtre.

ORIANE.

Jamais je ne fus si surprise que lorsque j'ouïs réciter cet endroit; si, en faisant la comédie, les comédiens ne peuvent apprendre à en juger, je ne sais pas où Élomire en a tant appris.

ARGIMONT.

L'on voit en sa personne un exemplaire du contraire de ce qu'il dit contre les comédiens.

ARISTIDE.

Depuis qu'il a la qualité d'auteur, il ne croit plus que les comédiens soient ses confrères.

ZÉLINDE.

Ce que vous dites est véritable; mais revenons un peu au sujet dont je vous parlois. Si vous croyez que la satire fût trop piquante, il ne faudroit point nommer Élomire; et s'il se nommoit lui-même, ce seroit une marque que l'on auroit aussi bien fait son portrait qu'il a fait celui de beaucoup d'autres.

ORIANE.

Quand cela le choqueroit, je ne crois pas qu'il en témoignât rien.

ZÉLINDE.

Il n'auroit garde de s'en plaindre, et je suis assurée qu'il le souffriroit avec autant de patience que font ceux qu'il dépeint tous les jours.

ORIANE.

Il ne fait que changer les comtes en marquis, quand il veut jouer les autres.

ZÉLINDE.

Il me vient encore de venir une plaisante idée. Je voudrois le faire berner, et faire tenir la couverture par quatre marquis.

ARISTIDE.

Les marquis l'aiment trop, et se mettroient peut-être à sa place afin qu'il les bernât en toutes manières. Je n'ai garde de jouer leur bon ami, je serois perdu si je l'avois fait, et je risquerois bien moins à les jouer eux-mêmes. Ceux qu'il dépeint le

mieux font tout ce qu'ils peuvent pour le soutenir, de peur qu'un autre ne fît pas si bien connoître ce qu'ils ont de ridicule. Ils aiment mieux se mirer dans les vivants miroirs d'Élomire que dans les leurs, et ils trouvent que l'amertume de la satire a quelque chose qui leur est utile.

ORIANE.

Elle est utile à ceux qui s'en corrigent ; mais il me semble que le nombre en est petit.

ZÉLINDE.

Ils seroient bien fâchés de s'en corriger. Élomire veut tourner en ridicule un certain air de qualité qui les distingue des bourgeois : c'est pourquoi ils seroient bien fâchés que l'on les obligeât à s'en défaire.

ORIANE.

S'il est ainsi, pourquoi font-ils si bonne mine à Élomire, et pourquoi ceux qu'il dépeint le mieux l'embrassent-ils lorsqu'ils le rencontrent?

ZÉLINDE.

C'est pour ce qu'il leur donne sujet de se rire les uns des autres et de s'appeler entre eux turlupins, comme ils font à la cour depuis qu'Élomire a joué sa *Critique*.

ORIANE.

Cela devroit obliger monsieur Aristide à travailler.

ARISTIDE.

La réputation d'Élomire n'est déjà que trop bien établie ; je n'ai garde de travailler pour l'affermir davantage, et je suis assuré que plus on le critiquera, plus on le fera réussir.

ZÉLINDE.

Dites que plus on le laissera sans rival, plus il réussira.

ARGIMONT.

En effet, il triomphera toujours tant qu'il n'aura point d'ennemis à combattre, et que ceux qui pourroient travailler aussi bien que lui n'oseront faire voir de quoi ils sont capables.

ARISTIDE.

Il ne faut jamais se moquer des heureux ni des misérables, puisqu'il est impossible d'arrêter le bonheur des uns, et qu'un honnête homme ne se doit point moquer des autres. Pourquoi voulez-vous que j'aille ruiner ma réputation, en attaquant un

homme que tous les turlupins de France assurent que l'on ne pourra jamais imiter, et bien qu'ils disent cela sans savoir ce qu'un autre est capable de faire, l'on les doit néanmoins croire, puisqu'ils y sont les plus intéressés.

ZÉLINDE.

Quoi, vous êtes encore dans cette pensée? Faites rire comme lui, et vous réussirez. Ils ne prennent son parti que parce qu'il les divertit; renchérissez sur la satire, accommodez-vous au goût du siècle, et vous verrez si l'on ne dira pas que vous aurez autant de mérite qu'Élomire.

ARISTIDE.

Mais...

ZÉLINDE.

Quoi, mais?...

ARISTIDE.

Mais il a le vent en poupe.

ZÉLINDE.

Et c'est pour cela qu'il le faut attaquer, afin de faire retourner ce vent. Quoi! si un prince avoit un ennemi puissant, et qu'il eût gagné la moitié de ses provinces, ne devroit-il s'opposer à ses succès qu'après lui avoir laissé prendre le reste de ses États?

ARISTIDE.

Quoi que vous me puissiez dire, je craindrois de ne pas réussir, et de donner, par ma défaite, de l'éclat à la gloire d'Élomire.

ZÉLINDE.

Quoi! vous craignez d'attaquer un homme qui n'épargne pas le sexe! et les auteurs, qu'Élomire joue sous le nom de Lycidas, sont aussi lâches que les courtisans, qu'il joue sous le nom du Marquis turlupin. Ah! que je ne suis pas si patiente! Il m'a voulu jouer par ce vers :

Et femme qui compose en sait plus qu'il ne faut.

Il y aura dit vrai, et j'en sais plus qu'il ne faut pour me venger de lui. Je ne vous ressemblerai point, pacifiques poudrés, courtisans armés de peignes et de canons, qui faites la cour à celui qui vous joue publiquement! Une femme vous enseignera votre devoir. Quoi! s'attaquer au sexe!

Et femme qui compose en sait plus qu'il ne faut.

Quoi ! blâmer le sexe et l'esprit tout ensemble ! Sans doute qu'il veut que nous soyons stupides et aussi ignorantes que son Agnès ; mais il ne prend pas garde que l'ignorance et la stupidité font faire des choses à de semblables bêtes, dont il n'y a que les personnes d'esprit qui se puissent défendre.

ORIANE, à part.

Si le retardement de Mélante ne me causoit point de chagrin, j'aurois ici de quoi me bien divertir.

ZÉLINDE.

Je ferai voir que son *École des Femmes* est la plus méchante pièce qui ait jamais été faite, et que sans ce *le,* cet impertinent *le,* qu'il a pris dans une vieille chanson, l'on n'auroit jamais parlé de cette comédie. Il auroit été bien fâché que l'on ne l'eût pas pris dans le sens qu'on a fait ; mais si ce *le* est cause que l'on a tant parlé de sa pièce, il a, pour le mettre, été obligé de faire une faute considérable, puisque ce *le* est cause qu'Horace dément son caractère. C'est un jeune homme qu'il dépeint fort amoureux ; il rencontre une niaise qui lui laisse baiser ses mains et ses bras, et qui avoue qu'elle lui en eût accordé davantage s'il lui eût demandé ; cependant, au lieu de pousser sa fortune, il se contente de lui prendre un ruban. L'on connoît bien par là que l'auteur a plus regardé le jeu que ce *le* faisoit au théâtre, que la vraisemblance.

ORIANE.

Je trouve que les fautes d'Élomire sont plus pardonnables que celles des autres, puisqu'il n'en fait guère qu'il ne les couvre de quelque brillant, afin de nous empêcher de les connoître.

ZÉLINDE.

Je les développerai bien, malgré tous leurs brillants. Je sais ce que c'est que la comédie, et je ne suis pas du nombre de celles qui se laissent duper par le jeu ; l'on ne m'éblouit pas de la sorte, et les beautés que le théâtre prête à une pièce que l'on joue bien ne m'empêchent pas de l'examiner dans le fond. Est-il possible qu'il y ait des gens qui ne s'aperçoivent pas qu'il n'y a rien de plus inégal que le rôle d'Agnès, et que l'esprit lui vient en vingt-quatre heures?

ORIANE.

Je crois que l'on pourroit dire qu'il lui vient en douze,

puisque, ces vingt-quatre heures comprenant un jour et une nuit, il faut qu'elle en donne la moitié au sommeil; c'est pourquoi l'on pourroit dire que l'esprit lui vient en dormant.

ZÉLINDE.

Jamais je ne vis rien de si ridicule, et il faut n'être pas en bonne intelligence avec la raison pour nous vouloir faire approuver des choses où l'on ne peut rien trouver qui approche de la vraisemblance. Dès qu'Agnès paroît sur la scène, elle fait connoître qu'elle est aussi niaise qu'Arnolphe la dépeint; elle dit que le petit chat est mort; elle confesse qu'un homme l'est venu voir; qu'il lui a pris un ruban, et qu'elle n'a pas voulu le laisser mourir faute d'assistance. Elle dit encore cent autres choses qui font connoître qu'elle est la plus niaise personne du monde; cependant, deux heures après, elle écrit une lettre qui ne peut vraisemblablement partir d'une personne qui a joué un semblable personnage; et ce qui est de plus ridicule est qu'à la fin de la pièce elle paroît tout à fait spirituelle, lorsqu'elle dit à Arnolphe qu'il ne l'a pas bien élevée et qu'il a bien opéré en la faisant instruire. Cette niaise spirituelle, que je ne sais comment nommer, ne devroit point savoir écrire, et Arnolphe n'en doit pas être quitte pour dire que, contre son dessein, l'art lui en fut découvert. Il devoit avoir défendu que l'on lui apprît à écrire, cela étoit de son caractère, afin qu'elle ne pût ni écrire à un galant, ni recevoir de ses billets, ni lire aucun livre qui la pût instruire de ce qu'il vouloit qu'elle ignorât, et qui lui pût mettre l'amour dans la tête. Il n'est pas vraisemblable que l'on lui eût appris à écrire sans qu'il le sût; et comme il la faisoit élever à ses dépens, il devoit savoir si l'on lui comptoit les mois d'un maître écrivain ou d'une maîtresse : car ces sortes de gens ne laissent point passer plusieurs années sans demander de l'argent. Élomire a fait toutes ces fautes pour faire paroître l'incident du grès, et pour faire écrire une lettre à Agnès, qu'une fille telle qu'on nous la dépeint et telle qu'Agnès paroît dans ses discours ne devoit point écrire; et l'on ne voit rien dans cette lettre qui approche des naïvetés qu'elle dit sur la scène, ni de la demande qu'elle avoit faite peu de jours auparavant pour savoir si l'on faisoit des enfants par l'oreille. Je pourrois dire que pendant tout le temps qu'elle paroît niaise, elle s'exprime en bien

des endroits avec des termes qu'il est impossible qu'elle sache; mais je ne m'attache pas à ces bagatelles.

ARISTIDE.

Je cesse d'admirer Élomire, et vous méritez toutes les louanges que je croyois que l'on devoit à cet auteur comique.

ZÉLINDE.

Horace n'est-il pas ridicule de mettre sa maîtresse entre les mains d'Arnolphe, qui est un homme déjà sur l'âge, et, de plus, un des amis de son père? Je sais qu'Élomire dira qu'Horace est un étourdi; mais ce n'est pas une raison, et pour excuser ses fautes il n'auroit qu'à dire que tous ses personnages sont fous: mais, s'il est ainsi, il devoit appeler sa pièce *l'Hôpital des fous,* et faire paroître les petites-maisons sur le théâtre, comme a fait autrefois Beys. Horace ne devroit pas être si empêché d'Agnès: il n'y a que trop de moyens de garder des filles, cela se fait tous les jours; il avoit de l'argent, et c'étoit assez; de plus jeunes que lui n'auroient pas manqué d'invention.

ARGIMONT.

Cette remarque est tout à fait juste.

ZÉLINDE.

Est-il vraisemblable qu'Arnolphe passe toute une journée dans la rue; que Chrysalde s'y trouve deux fois; qu'Horace s'y trouve cinq ou six; que le Notaire s'y trouve aussi, et qu'ils y fassent tous deux toutes leurs postures, et s'y querellent si longtemps? Est-il vraisemblable qu'Alain et Georgette tombent tant de fois à genoux dans les boues lorsqu'Arnolphe est en colère?

ORIANE.

L'auteur devoit, avant cette scène, leur en faire faire une autre, et les faire venir avec chacun un balai pour nettoyer la rue, puisque, bien qu'elle fût peut-être assez nette pour leurs genoux, elle ne devoit pas l'être assez pour le manteau et le chapeau d'Arnolphe, qu'il prend la peine d'y mettre lui-même, forcé par la chaleur où l'excès de sa colère le met.

ARISTIDE.

Élomire est bien malheureux de vous avoir pour ennemies; si l'une fait connoître avec beaucoup d'esprit les défauts de sa pièce, l'autre fait paroître le sien dans ses railleries.

ZÉLINDE.

Il ne faut pas avoir beaucoup d'esprit pour reprendre Élomire, puisque ses fautes sont si grossières qu'elles sautent aux yeux. Mais je poursuis pour interrompre vos louanges. N'est-ce pas une chose ridicule de voir Arnolphe enseigner en pleine rue, à Alain et Georgette, comment ils doivent faire pour empêcher Horace d'entrer à son logis? Et les postures qu'ils font tous trois ne devroient-elles pas faire arrêter tous les passants pour les regarder? Le même Arnolphe ne perd-il pas l'esprit, et ne dément-il pas son caractère, lorsqu'il fait venir quatre ou cinq fois Agnès dans la rue pour l'entretenir? Il ne veut pas, comme il dit lui-même à Chrysalde, que personne la voie, et il prend tout exprès une autre maison que la sienne pour la faire garder et pour empêcher que ceux qui viendront chez lui ne la voient; cependant on ne voit autre chose que lui et elle dans les rues, et il ne lui parle qu'en ce lieu-là, sans songer que ses voisins, que les passants, et que ses amis qui le viendront trouver, la peuvent sans cesse voir avec lui. S'il la vouloit ainsi faire voir à tout le monde, il n'avoit que faire d'avoir deux maisons. Comme cette pièce commence dans la rue et qu'elle s'y passe toute, il est bien juste qu'elle s'y dénoue. Si elle finissoit par quelque action précipitée, comme par un combat, je ne la blâmerois pas de se dénouer dans la rue; mais c'est une chose extraordinaire d'y voir huit personnes s'y entretenir, de sang-froid, et donner des éclaircissements de toutes choses. Ce n'est pas que je blâme les pièces qui se passent dans les rues, je sais que cela se peut, et que nous en avons qui s'y passent chez les anciens; mais il faut qu'il y ait plus d'action, et que l'on donne des couleurs aux choses que l'on y fait passer, ce qui n'arrive pas dans *l'École des Femmes,* où Arnolphe ne dit point pourquoi il entretient Agnès dans la rue, bien qu'il fasse plusieurs fois la même faute.

ARISTIDE.

Mais il me semble que la seconde fois qu'Arnolphe parle d'Agnès, il dit qu'il la fait descendre pour avoir le temps de dire son alphabet, afin de laisser tempérer sa bile.

ZÉLINDE.

C'est un prétexte bien forcé; mais quand il seroit bon, ce n'est que pour cette seule fois.

ARGIMONT, à part.

Je ne sais plus où j'en suis! Je croyois avoir remarqué toutes les fautes de *l'École des Femmes;* cependant je commence à connoître qu'il y en a bien d'autres!

ZÉLINDE.

Il faut que tous ceux qu'Élomire joue soient bien insensibles ou ne se reconnoissent pas; cependant ceux qui n'y sont pas intéressés s'en aperçoivent, et je vis un page, le jour que je fus voir jouer sa *Critique,* qui pestoit en sortant contre Élomire, et juroit qu'il le feroit repentir de sa témérité. « Comment, disoit-il, il est bien hardi de jouer les personnes de naissance, et de s'attaquer à des auteurs qui ont mille fois plus de mérite que lui. »

ORIANE.

Sans doute que ce page y avoit reconnu son maître, et qu'il n'étoit pas moins fâché de l'avoir vu bien représenter que d'avoir vu jouer les auteurs.

ZÉLINDE.

Cependant toutes ces menaces s'en vont en fumée, et le bonheur d'Élomire est tel qu'il fait tourner à son avantage tout ce qui lui devroit nuire.

ARISTIDE.

Mais, madame, croyez-vous qu'il n'ait pas autant de mérite que de bonheur?

ZÉLINDE.

S'il a du mérite, ce n'est pas pour ce qui regarde la comédie, et il ne doit tous ces grands succès qu'à son bonheur. N'est-ce pas être heureux que de prendre hardiment partout, sans qu'on s'en aperçoive? N'est-ce pas être heureux que de faire valoir ses pièces soi-même? N'est-ce pas être heureux que de représenter toujours les mêmes choses sans que l'on s'en lasse? Et n'est-ce pas enfin être heureux que d'avoir rencontré un siècle où l'on ne se plaît qu'à entendre des satires?

ARISTIDE, à part.

Le dépit qu'elle a d'avoir été jouée par Élomire la fait parler avec tant de chaleur.

ZÉLINDE.

Si je croyois que... Mais j'entends quelqu'un!

ARGIMONT.

C'est une personne de ma connoissance.

SCÈNE IX.

ORIANE, ZÉLINDE, LUCIE, ARISTIDE, ARGIMONT, CLÉRONTE.

CLÉRONTE.

Si vous avez quelques dentelles à la mode...

ARGIMONT.

A la mode! je ne vois pas que vous soyez de ceux qui la suivent.

ZÉLINDE.

En effet, monsieur ne paroît pas un des zélés sectateurs de la mode.

ARISTIDE.

Pour moi, je trouve que c'est bien fait que de ne la pas suivre des premiers.

CLÉRONTE, en se regardant.

Qu'ai-je donc? ou plutôt que n'ai-je pas, qui vous oblige à tenir ce discours?

ARGIMONT.

Vous n'êtes point du tout à la mode.

CLÉRONTE.

Je ne vois rien pourtant...

ARGIMONT.

Quoi! vous ne sentez pas que votre tête est chargée d'une pyramide?

ARISTIDE.

Argimont a raison, et vous paroissez si grand avec ce chapeau pointu que l'on ne vous sauroit regarder tout entier sans être obligé de lever la tête.

ARGIMONT.

A quoi songez-vous, de porter encore de ces pains de sucre noirs?

ORIANE.

Il est vrai que la mode des chapeaux ronds est si bien établie

que ceux qui n'en ont point sont présentement remarqués de tout le monde.

CLÉRONTE.

Il faut donc enfin devenir semblables aux porteurs de blé, puisque la mode le veut, et suivre aveuglément ses caprices, sans examiner si des pieds elle passe à la tête. O temps ridicule! où l'on juge de l'homme par le soulier, où l'on l'estime par le chapeau, où l'on l'honore par l'habit. L'homme n'est plus que l'image de la mode, et, bien qu'elle ne tâche qu'à le ruiner, il ne laisse pas de suivre ses lois avec plaisir. Au commencement d'un hiver, ou d'un été, l'on n'ose faire faire des habits, parce que l'on ne sait pas encore ce qui sera à la mode; quand on le sait, il faut encore attendre, à cause qu'il y a des modes qui meurent en naissant. La mode va jusques aux comédies, et de même que l'on ne trouveroit pas un rabat bien fait s'il n'étoit de la bonne faiseuse, l'on n'approuveroit pas présentement une comédie si elle n'étoit d'Élomire. La mode nous veut obliger à dire du bien de tout ce qui vient de lui, aussi bien qu'à porter des chapeaux ronds. Je connois des vieillards de quatre-vingt-dix ans qui en portent, et des gens qui n'ont jamais su ce que c'est qu'une comédie qui disent du bien de celles d'Élomire, pour ce qu'elles sont à la mode. Il faut cependant faire comme les autres, si l'on ne veut passer pour ridicule; mais ce qui me console est que l'on dit que les fous inventent les modes et que les sages les suivent. Il faut prendre celle du chapeau rond, puisqu'elle est déjà dans son plein. Je sais bien que c'est tout ce que je pourrai faire que d'en user un, avant que la mode s'en passe, puisque les gens de qualité ont coutume de quitter les modes qu'ils ont inventées, dès qu'ils voient qu'elles sont trop communes. Mais je ne songe pas que je suis ici trop longtemps, et que la pointe de mon chapeau vous pourroit faire mal aux yeux si j'y demeurois davantage : c'est pourquoi je m'en vais de ce pas en acheter un rond.

(Il s'en va.)

ZÉLINDE.

Nous parlions de satires du temps avant qu'il entrât; mais il nous en vient de faire une contre la mode et contre Élomire, à quoi nous ne nous attendions pas.

ARISTIDE.

Cet impromptu... Mais quelqu'un vient ici!

ZÉLINDE.

C'est un homme de qualité, qui a tout à fait bonne mine.

ORIANE, à part.

C'est Mélante, c'est lui-même; nous ne nous pourrons parler que des yeux, jusques à ce que nous soyons seuls.

SCÈNE X.

ZÉLINDE, ARISTIDE, ORIANE, LUCIE, ARGIMONT, MÉLANTE.

MÉLANTE.

Je crois que mon bonheur m'a fait venir ici, et je ne croyois pas y trouver une si belle compagnie.

ARGIMONT.

Quand j'aurois vendu aujourd'hui pour dix mille écus de dentelles, le gain que j'aurois fait ne me réjouiroit pas tant que l'honneur d'avoir vu aujourd'hui, chez moi, ce qu'il y a de plus beau et de plus spirituel à Paris.

MÉLANTE.

L'avantage est considérable; mais peut-être que je ne suis venu que pour troubler la conversation.

ZÉLINDE.

Vous devez avoir meilleure opinion de vous-même.

ORIANE.

Pour moi, je vous avoue que votre présence m'a causé plus de joie que de chagrin.

ZÉLINDE.

Nous n'avons presque parlé, depuis que nous sommes ici, que du bonheur d'Élomire.

MÉLANTE.

Quoique ce peintre se vante de travailler d'après nature, ce n'est toutefois qu'un fort mauvais copiste. Les portraits qu'il fait ne sont pas si ressemblants que le vulgaire se persuade; et quoique l'on publie qu'il dépeint bien des gens de qualité, je n'ai encore rien vu dans ses peintures qui leur ressemble. Il nous

habille autrement que nous ne sommes ; il allonge nos cheveux, il agrandit nos rabats, apetisse nos pourpoints, augmente nos garnitures, donne plus de tours à nos canons; nous fait peigner plus souvent que nous ne faisons; nous fait faire des contorsions au lieu de révérences; et s'il nous fait dire un mot, il nous le fait répéter cinquante fois; et en ajoutant ainsi à nos habits et à nos actions, il nous veut faire passer pour ce que nous ne sommes pas. Mais, dites-moi, je vous prie, pour peu qu'un peintre grossît le nez d'une belle personne, qu'il agrandît ses yeux et sa bouche, et qu'il allongeât son visage, ne feroit-il pas un monstre d'une beauté parfaite? C'est ce qu'Élomire fait dans ses tableaux de la cour, et c'est par où il prétend tourner en ridicule des personnes dont l'ajustement répond à l'esprit; qui ne font rien que la bienséance n'autorise, et qui n'ont rien que de recommandable : c'est pourquoi ce peintre doit prendre garde qu'après avoir voulu jouer les autres il ne se trouve quelqu'un qui ne le joue lui-même.

ARISTIDE.

Je crois que tout ce que l'on feroit contre lui ne serviroit qu'à augmenter sa gloire; et ses satires lui ont fait tant d'amis qu'ils ne manqueroient pas d'aller fronder la pièce que l'on joueroit contre lui.

MÉLANTE.

Les frondeurs sont insupportables, et je ne saurois souffrir que l'on fronde même les pièces qui ne valent rien. Je m'imagine voir ces perturbateurs des divertissements publics crier qu'une pièce ne vaut rien devant qu'elle commence, faire les mauvais plaisants pendant qu'elle dure, rire à contre-temps, faire la grimace aux plus beaux endroits, blâmer sans vouloir entendre, tirer les autres pour les empêcher d'écouter, dire cent fois que la pièce ne vaut rien sans en pouvoir donner de raisons, et se faire remarquer de tout le monde et même montrer au doigt.

ZÉLINDE.

Jamais Élomire n'a fait de portraits si ressemblants que celui des frondeurs de pièces que vous venez de faire; et si toutes les personnes de qualité avoient autant d'esprit que vous, ce peintre des actions ridicules seroit obligé de n'en dire que du bien ou de n'en jamais parler.

MÉLANTE.

Ce que vous dites n'est qu'un compliment que votre civilité vous oblige à me faire.

ZÉLINDE.

Je crois n'avoir rien dit qui ne soit véritable; mais je ne songe pas qu'il y a longtemps que je suis ici, et que j'ai des affaires à la ville. (A Argimont.) Monsieur, montrez-moi, s'il vous plaît, un point de Venise.

ARGIMONT.

Il m'en est arrivé ce matin d'admirables qui sont là-bas.

ZÉLINDE.

Je les verrai en passant.

ARISTIDE.

Je vais descendre avec vous; et comme j'ai envie d'en avoir un, vous me direz s'ils sont beaux.

SCÈNE XI.

ORIANE, MÉLANTE, LUCIE.

MÉLANTE.

Je crois que vous m'avez attendu avec beaucoup d'impatience; mais j'étois auprès de mon oncle, qui est malade à l'extrémité. Tout ce que j'ai pu faire, ç'a été de me dérober un moment pour vous venir moi-même apporter cette nouvelle. J'ai laissé tous mes gens chez lui, et un de mes laquais doit, dans un moment, me venir dire ici de ses nouvelles.

ORIANE.

Vous ne deviez pas le quitter en l'état où il est, et je connois que l'amour que vous avez pour moi est bien grand puisque vous m'en donnez des preuves aux dépens de votre prudence.

SCÈNE XII.

ORIANE, MÉLANTE, LUCIE, CLÉARQUE.

LUCIE.

Ah! madame, que ferez-vous? voilà votre père!

CLÉARQUE.

Quoi! perfide, est-ce ici où demeure votre cousine Orphise? Et vous, monsieur...

SCÈNE XIII.

ORIANE, MÉLANTE, CLÉARQUE, LUCIE, CLÉON.

CLÉON, à Mélante.

Monsieur, votre oncle vient de mourir.

MÉLANTE.

Est-il possible!

CLÉARQUE.

Qu'entends-je?

ORIANE.

Ah! mon père, ne vous emportez point contre Mélante, après la perte qu'il vient de faire; et s'il est encore dans la résolution de m'épouser, consentez plutôt à notre mariage.

CLÉARQUE.

Puisque son mérite est soutenu du bien de son oncle, je n'ai plus de sujet de m'y opposer, et, s'il y consent, j'en suis d'accord.

MÉLANTE.

J'ai trop d'amour pour la belle Oriane pour n'y pas consentir.

CLÉARQUE.

Lorsque je vous ai fait épier, et que je suis venu vous trouver ici, je ne croyois pas que ma colère dût être sitôt apaisée.

MÉLANTE.

Vous me permettrez de vous quitter et d'aller songer à ce que je dois à mon oncle, avant que de penser à ce que je dois à mon amour.

FIN DE ZÉLINDE.

LE

PORTRAIT DU PEINTRE

OU LA CONTRE-CRITIQUE

DE L'ÉCOLE DES FEMMES

PAR LE SIEUR BOURSAULT[1]

1. Paris, Nicolas Pepingué. M DC LXIII.

A Son Altesse Sérénissime

MONSEIGNEUR LE DUC [1].

Monseigneur,

Je n'aurois jamais osé prendre la liberté de lever les yeux jusque sur Votre Altesse Sérénissime pour lui faire un présent si peu digne d'Elle, sans la permission qu'Elle semble m'en avoir donnée par les généreux applaudissements dont Elle a eu la bonté d'honorer un ouvrage qui n'est considérable que par l'avantage de ne lui avoir pas déplu. Je sais, Monseigneur, que la seule gloire de votre suffrage peut remplir la respectueuse attente d'une personne aussi ambitieuse que moi; mais quiconque a l'honneur de connoître combien il y a de plaisir à vous être redevable ne peut s'empêcher de rechercher l'occasion de vous être obligé plus d'une fois. Jamais pièce n'eut si besoin d'appui que celle que je vous consacre; et je ne vois point de protecteur qui soit si auguste que vous. Car enfin, Monseigneur, si l'on considère Votre Altesse Sérénissime du côté du sang, celui dont Elle est formée ne produit que des héros qui naissent pour immortaliser les siècles qui auront eu le bonheur de les posséder; et pour ce qui est de la capacité, il semble qu'il n'y ait que ces mêmes héros qui aient mérité de faire voir à la postérité que la naissance royale n'est pas incompatible avec les sublimes clartés que l'on remarque en eux. A toutes ces illustres vérités, Monseigneur, je n'en veux joindre qu'une : je suis, avec tout le respect imaginable,

Monseigneur,

De Votre Altesse Sérénissime,

Très humble, très obéissant et très fidèle serviteur,

Boursault.

1. Le duc d'Enghien, fils du grand Condé.

AU LECTEUR[1].

Je ne me serois jamais avisé, mon cher lecteur, de vouloir t'ennuyer par une espèce de préface, si je n'étois obligé d'en faire le sacrifice à la gloire outragée des plus honnêtes gens de notre siècle. Si l'on s'étoit contenté de me ravir l'avantage d'avoir attaqué Molière, et de l'avoir réduit à la honteuse nécessité de recourir aux invectives pour repousser la satire spirituelle qui a mis en plein jour les défauts du plus considérable de ses ouvrages, j'eusse laissé la liberté du doute à tous ceux à qui l'on a voulu persuader que je n'étois pas l'auteur de la moindre chose que je sois capable de produire; mais il n'est pas juste que je me laisse dépouiller d'un bien qui ne peut enrichir personne, et je suis contraint de défendre tout le Parnasse contre l'injurieuse charité qu'on lui a voulu prêter. Les grands hommes n'ont point d'occupations si basses : ils ne travaillent qu'alors qu'il y a de la gloire à acquérir, et c'est dire assez clairement que Molière n'a rien à craindre d'eux[2]. Pour moi, je suis redevable à l'outrage qu'il m'a voulu faire : croire ma pièce digne de ceux qui sont accusés d'y avoir mis la main, c'est demeurer d'accord de son mérite; et toutes les injures qu'on me dit dans le galimatias que Molière appelle *Impromptu* ne peuvent détruire la bonne opinion qu'il a fait concevoir de mon ouvrage. Je pourrois repousser ces injures par d'autres injures plus piquantes, si j'en avois aussi bien la volonté que j'en ai le droit, mais je n'y suis pas accoutumé comme lui; et puis, cette sorte de vengeance est si indigne d'un honnête homme que la sienne n'a pas eu lieu de me surprendre.

1. La pièce est antérieure à *l'Impromptu de Versailles*, mais cette préface fut écrite après *l'Impromptu*.

2. C'est à Corneille que Boursault veut ici faire allusion. On voit par un passage de l'abbé d'Aubignac et par un autre de Guéret (dans *la Promenade de Saint-Cloud*) que beaucoup de gens soupçonnaient Corneille de voir avec dépit le grand succès des comédies de Molière, et de prêter son appui aux adversaires de ce dernier.

LE

PORTRAIT DU PEINTRE

OU LA CONTRE-CRITIQUE

DE L'ÉCOLE DES FEMMES

PERSONNAGES.

DAMIS, baron, amant d'Amarante.
AMARANTE, maîtresse de Damis.
CLITIE, cousine d'Amarante.
LE COMTE, } courtisans ridicules.
LE CHEVALIER DORANTE, }
LA MARQUISE ORIANE, qui fait la précieuse.
LIZIDOR, poète.
PETIT-JEAN, page d'Amarante.
LA RAMÉE, laquais du Comte.

La scène est à Paris, dans une salle du logis d'Amarante.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLITIE, DAMIS.

CLITIE.

Ma cousine s'habille, et je viens vous apprendre
Qu'elle a bien du regret de vous tant faire attendre,
Car de votre présence elle aura du plaisir;
Pour venir vous le dire elle a su me choisir.
Votre retour la charme, et sa joie est extrême.

DAMIS.

La charmante Clitie est toujours elle-même,

Toujours l'âme sensible, et le cœur obligeant :
Il ne sort de sa bouche aucun mot affligeant.
Plût au ciel qu'en revanche une fille si belle
En semblable rencontre eût besoin de mon zèle!
Il n'est soins ni devoirs que ne dût éprouver...

CLITIE.

Patience! il n'est rien qui ne puisse arriver :
Je me sens dans un âge à ne plus guère attendre;
Vous avez un cousin dont le cœur paroît tendre,
Et s'il étoit d'humeur à languir sous ma loi,
Ce que je fais pour vous vous le feriez pour moi.
Quand ma cousine aussi daigne ouïr ma harangue,
A lui parler de vous je prépare ma langue;
De mon zèle assidu son esprit est confus :
Eussiez-vous des défauts, j'en ferois des vertus.
Je la charme par là (car je sais par moi-même
Qu'on oblige une fille en louant ce qu'elle aime;
Et que, lorsqu'un amant s'est rangé sous nos loix,
Qui nous vante sa grâce applaudit notre choix).
J'ai cent fois d'Amarante affermi la tendresse;
Et du courtois Damis si j'étois la maîtresse,
Peut-être que...

DAMIS.

Peut-être en amour n'est pas bon :
Vous m'aimeriez peut-être, et peut-être que non.
Quand d'un cœur une fois l'amour s'est rendu maître,
Il ne veut rien devoir au secours d'un *peut-être;*
Et quand d'une maîtresse on souhaite la main,
Un bonheur dont on doute est un malheur certain.
De ma chère Amarante un semblable *peut-être*...

CLITIE.

Amarante vous aime, et j'ai su le connoître :
A pouvoir de sa bouche arracher cet aveu
Vous n'aurez point de peine, ou vous en aurez peu.
Adieu, mon cher; souffrez qu'un moment je vous laisse.
Je viendrai vous rejoindre avec votre maîtresse;
A certaine marquise elle donne à dîner,
Et touchant ce repas j'ai quelque ordre à donner :

Entre amis tout s'excuse, et chacun s'accommode...

DAMIS.

Je m'en vais; je vois bien que je suis incommode;
Sur le soir Amarante aura plus de loisir...

CLITIE.

Vous n'auriez qu'à nous faire un pareil déplaisir!
Ma charmante cousine en seroit si surprise...

DAMIS.

Mais paroître en désordre auprès d'une marquise,
M'exposer de la sorte à des yeux délicats!

CLITIE.

Si Damis l'appréhende, il ne la connoît pas.
Vous ne vîtes jamais dame plus incommode :
Jusqu'au ton de la voix elle observe la mode,
A la nature même elle impose des lois;
En user autrement c'est sentir le bourgeois.
Jamais ce qui vous plaît n'a l'honneur de lui plaire;
Ce qu'on croit naturel lui paroît trop vulgaire,
Et c'est à cette belle une espèce d'affront
Que de boire et manger comme les autres font.
Aussi, quoi qu'elle fasse, à toute heure on la joue;
Mais alors qu'on la raille elle croit qu'on la loue;
Elle tourne à son gré tous les mots qu'on lui dit;
Si l'on rit de la voir, c'est que l'on l'applaudit;
Quand on la contrefait, elle croit qu'on l'imite;
Elle affecte des mots qu'elle seule débite,
Et comme si son âme agissoit par ressorts,
Son esprit se démonte aussi bien que son corps.
Sur tout ce qui la choque on sait bien qu'elle glose;
Mais lui plaire et déplaire est une même chose.
Vos soupirs à ses yeux ne sont pas adressés :
Amarante vous aime, et cela c'est assez.
Jusqu'au revoir!

DAMIS.

Ma joie est enfin apparente...

SCÈNE II.

LE COMTE, DAMIS.

LE COMTE, en entrant.

Ho! quelqu'un! fait-il jour chez la belle Amarante?
Ah, ah! C'est toi, baron : ne fais pas le surpris.
Et depuis quand, mon cher, es-tu donc à Paris?
Parbleu, de ton voyage il faut dire la cause :
Entrons.

DAMIS.

Tu peux entrer; mais pour moi, je ne l'ose.
On habille Amarante, et je viens de savoir
Que dans quelques moments j'aurai l'heur de la voir;
Par respect l'un et l'autre attendons qu'elle sorte.
Mais peut-on me connoître à me voir de la sorte?

LE COMTE.

Parbleu, baron, tout autre y seroit attrapé.
Te voilà, Dieu me damne! assez bien équipé.
Têtebleu! des collets de dentelle de Flandre?
Justice!

DAMIS.

Quoi!...

LE COMTE.

Parbleu, je ne veux pas t'entendre.
Justice, baron!

DAMIS.

Mais...

LE COMTE.

Mais justice!

DAMIS.

Dis-moi...

LE COMTE.

Si tu m'en crois, mon cher, ne va pas chez le roi :
Tu n'entrerois jamais dans la salle des Gardes,
Qu'il ne plût sur ton nez plus de mille nazardes.

DAMIS.

Quoi! les Gardes...

LE COMTE.

Baron, moi qui te parle, moi,
Je te dis en ami, si tu vas chez le roi,
Que tu n'entreras pas sans un point de Venise...

DAMIS.

Et s'il arrivoit donc que par une surprise...

LE COMTE.

Quelque sot! Sur mon âme, on ne me surprend point :
J'ai, parbleu, dépensé dix mille écus en point ;
Mais le bon de cela, baron, quand je m'ajuste,
Pour me tirer du pair, je calcule si juste
Que, parbleu, notre ami, chez les gens comme toi
Quand la mode commence, elle est vieille pour moi.
Il me feroit beau voir des dentelles de Flandre!

DAMIS.

N'ai-je que ce défaut que tu puisses reprendre?
De ces riches collets si tel est le pouvoir,
Aussi bien comme toi j'ai moyen d'en avoir.
Mais, dis-moi, dans Paris n'a-t-on pas la franchise?
Ce qui fait l'honnête homme est-ce un point de Venise?
C'est un foible avantage à ces gens du bel air
Qu'emprunter du secours pour se tirer du pair.
Quand d'un sang assez bon nous avons l'heur de naître,
Notre éclat naturel nous doit faire paroître :
C'est mon sentiment, comte; et tu dois m'avouer...

LE COMTE.

Dieu me damne! baron, tu te feras jouer,
Prends garde à toi.

DAMIS.

Pourquoi?

LE COMTE.

Pourquoi!

DAMIS.

Daigne me dire...

LE COMTE.

Par ma foi, cher baron, ton pourquoi me fait rire;
Il est bon.

DAMIS.

Mais pourquoi...

LE COMTE.

Continue.

DAMIS.

Apprends-moi...

LE COMTE.

On te jouera, te dis-je. Hé, demande pourquoi,
Je t'en prie. Allons donc, soutiens ton caractère.

DAMIS.

Ou sois plus raisonnable, ou bien songe à te taire.

LE COMTE.

On te jouera.

DAMIS.

Dis donc quel sujet on aura...

LE COMTE.

On te jouera, morbleu! parce qu'on te jouera.

DAMIS.

Mais...

LE COMTE.

Mais prends garde à toi, car nous avons un homme
Qui fait mieux des portraits que les peintres de Rome :
Il vous dépeint, morbleu! mais je dis traits pour traits.
Il est vrai, quelques sots ne s'en doutent jamais;
Quoique des spectateurs tous les traits y paroissent,
Plus ils sont ressemblants, moins ils se reconnoissent.
Ce qu'on a fait pour eux leur paroît pour autrui,
Et tel y rit souvent de voir rire de lui.

DAMIS.

A ce compte, ce peintre en badins vous érige!
Mais se voit-on jouer sans que l'on se corrige?
En est-il d'assez sots pour ne pas s'abstenir?

LE COMTE.

S'il est des sots? ma foi, tu m'en fais souvenir,
De sots; pour t'en montrer, et de plus d'une espèce,
Si tu veux, dès tantôt nous irons voir sa pièce.
Mais il faut, notre cher, me promettre ce point,
Si tu vas autre part, que tu ne riras point.

DAMIS.

Pourquoi cela?

LE COMTE.

Pourquoi! Je ne puis te le dire :
On m'a dit seulement que c'est là qu'on va rire;
Et j'ai fait, têtebleu, des serments qui tiendront
De ne rire jamais qu'où les autres riront.

DAMIS.

Moi, qui hais ta manière et qui suis équitable,
Je ris quand j'ai de rire un sujet raisonnable;
Et je tiens que tout homme, à moins d'être brutal,
Doit rire de la chose, et non pas du signal;
Car tu ris de voir rire, et, ma foi, je parie...

LE COMTE.

Et de quoi donc, baron, prétends-tu que je rie?

DAMIS.

De quelque endroit risible où paroisse l'esprit.

LE COMTE.

Parbleu! l'endroit risible est l'endroit où l'on rit,
Je le soutiens.

DAMIS.

Soutiens, je suis prêt d'y souscrire.
Mais rit-on de l'endroit, quand on rit d'y voir rire?
Pour juger d'un ouvrage il faut lire...

LE COMTE.

En effet!
Et voit-on, en lisant, les grimaces qu'on fait?

DAMIS.

Cette pièce...

LE COMTE.

Ma foi, j'en ai fait deux lectures;
Mais je n'y puis trouver ces plaisantes postures ·
Eh! parlez, dépêchez, vite, promptement, tôt[1] *!*
On appelle cela réciter comme il faut.
Verra-t-on en lisant, fût-on grand philosopne,
Ce que veut dire un *ouf* qui fait la catastrophe?
Baron, *ouf!* Que dis-tu de cet *ouf* placé là?
Par ma foi, cher baron, il faut voir tout cela :

1. *École des Femmes*, acte II, scène II.

Viens-y tantôt, mon fils, tu verras si j'impose.
Mais venons au voyage, et m'en apprends la cause :
On habille Amarante, et tu peux en deux mots...

DAMIS.

Sa divine beauté m'a ravi le repos;
De l'oser déclarer la douceur m'est permise :
Chacun sait qu'à Damis Amarante est promise,
Et, depuis mon départ jusques à mon retour,
Mille écrits de sa main ont flatté mon amour.
La voici.

SCÈNE III.

AMARANTE, CLITIE, LE COMTE, DAMIS.

AMARANTE, à un page.

Demeurez pour nous donner des sièges.

LE COMTE.

Notre ami le baron est tombé dans vos pièges.
Comment diable! il vous aime, et vous n'en disiez rien,
Finette!

AMARANTE.

Je croyois que vous le saviez bien.
Damis m'aime, je l'aime; en est-ce assez?

CLITIE.

Cousine,
Il n'appartient qu'à lui d'aimer à la sourdine;
La marquise Oriane a des appas si doux...

LE COMTE.

A propos d'Oriane, elle dîne chez vous;
J'y dîne aussi, ma chère, et je suis de la bande,
Sans façon.

AMARANTE.

Trop d'honneur.

SCÈNE IV.

PETIT-JEAN, AMARANTE, LE COMTE, DAMIS, CLITIE, ORIANE.

PETIT-JEAN.

Madame, on vous demande.

AMARANTE.

Nous voulons être seuls, retourne sur tes pas;
Si c'est quelque fâcheux, dis que je n'y suis pas.

ORIANE.

La voit-on, madame?

PETIT-JEAN.

Oui; mais je crains qu'elle crie :
Si vous êtes fâcheuse elle sera sortie.

ORIANE.

Dis que c'est Oriane.

PETIT-JEAN.

Attendez donc un peu.
Voilà qui c'est, madame; entrera-t-elle?

AMARANTE.

O Dieu!
C'est madame!

ORIANE.

Servante à ma tout adorable!

AMARANTE.

Holà! qu'on se dépêche, et qu'on couvre la table :
Puisque voilà madame, il est temps de servir.

(Chacun se sied.)

ORIANE.

Quel est ce gentilhomme? Il est fait à ravir!

AMARANTE.

C'est le baron Damis.

ORIANE.

A qui vous devez être,
Madame?

AMARANTE.

Oui, madame.

ORIANE.

Ah! je veux le connoître.

DAMIS.

N'eût été que j'ai craint de vous être suspect,
J'eusse précipité l'offre de mon respect,
Madame, et désormais je prétends que mon zèle...

ORIANE.

Certes, sa mignature est parfaitement belle.

CLITIE.

Mignature! mon Dieu, que ce mot est bien dit,
Et qu'il faut, pour le dire, avoir bien de l'esprit!
Je suis au désespoir de ne le pas comprendre.

LE COMTE.

Elle n'aperçoit pas ta dentelle de Flandre,
Baron.

ORIANE.

O mon Dieu, fi! Chez le monde choisi,
Des beautés à la mode il faut être saisi.
La plus claire dentelle est la plus en usage,
Et le point de Venise assaisonne un visage.

CLITIE.

Cousine, que madame a de jolis détours,
Et que cet *assaisonne* assaisonne un discours!
En effet, fi! votre âme est une mal apprise :
Comment! faire l'amour sans un point de Venise!

DAMIS.

Pour être en galant homme il faut donc de ce point?

LE COMTE.

Je l'ai dit, Dieu me damne! et ne m'en dédis point :
Il en faut pour paroître; et de plus notre singe[1]
Fait un nouveau tableau qui sera tout de linge.
Je ne t'en avertis que de peur d'accidents :
S'il te voit, sur mon âme il te mettra dedans.
Rien n'échappe à sa plume, et, dedans sa *Critique,*
Il n'est point de gros dos que sa langue ne pique.
A jouer tout le monde il a tant de penchant...

1. Molière est souvent désigné ainsi par ses adversaires.

ORIANE.

Hai! hai! hai!

AMARANTE.

Qu'avez-vous?

ORIANE.

Que vous êtes méchant,
Monsieur le comte!

LE COMTE.

Moi?

ORIANE.

Je n'en puis plus, vous dis-je.

AMARANTE.

Ho! quelqu'un.

ORIANE.

Ne bougez.

AMARANTE.

J'ai peur qu'on vous néglige :
Un si prompt accident vous peut être fatal.

ORIANE.

Il m'a fait souvenir que je me porte mal.
Hier, dans une visite, il se trouva des dames
Qu'Alcidon régala de *l'École des Femmes,*
Et qui, d'intelligence avecque mon destin,
Ne voulurent jamais en entendre la fin :
Comme si pour me perdre elles eussent fait pacte,
On fit cesser la pièce après le second acte,
Et je ne remarquai des risibles endroits
Que celui de la soupe où l'on trempe les doigts[1].
Dans un chagrin mortel ce caprice me plonge.

CLITIE.

Voyez comme les maux viennent sans qu'on y songe!

LE COMTE.

Dans mon âme j'enrage.

AMARANTE.

Et pourquoi?

LE COMTE.

Tout exprès

1. *École des Femmes,* acte II, scène III.

La marquise y couroit pour voir le *le* d'Agnès.

ORIANE.

Je l'ai vu; que je l'aime, et que j'en suis contente!
Ce *le*, c'est une chose horriblement touchante...
Il m'a pris *le*[1]... ce *le* fait qu'on ouvre les yeux.

LE COMTE.

Oui, ce *le*, Dieu me damne! est un *le* merveilleux
Quand je vis que l'actrice y faisoit une pose,
Je crus que l'innocente alloit dire autre chose,
Et le ruban, ma foi, je ne l'attendois pas.

ORIANE.

Et ce *le* pour madame eut-il beaucoup d'appas?

AMARANTE.

J'en dirois mon avis, ne pouvant m'en défendre;
Mais qui s'en ressouvient prit plaisir à l'entendre,
Et moi, de qui l'esprit s'en est peu soucié,
A peine l'eus-je appris que je l'eus oublié.

ORIANE.

A le revoir, pour moi, je serois toute prête :
Ce *le* toute la nuit m'a tenu dans la tête,
Ma chère; aussi ce *le* charme tous les galants.

LE COMTE.

En effet, j'en vois peu qui ne donnent dedans :
La beauté de ce *le* n'eut jamais de seconde.

CLITIE.

Il est vrai que ce *le* contente bien du monde;
C'est un *le* fait exprès pour les gens délicats.

AMARANTE.

Elle est maligne, au moins; ne vous y fiez pas,
Car je sais que ce *le* lui paroît détestable.

CLITIE.

Il est vrai, ma cousine : il me semble effroyable;
Mais ce *le* par madame est si bien appuyé
Que je meurs de regret qu'il vous ait ennuyé.
Le parti qu'elle prend est celui que j'embrasse.
Tout ce que dit madame est de si bonne grâce

1. Acte II, scène VI de *l'École des Femmes*.

Que je veux la prier de ne pas s'irriter
Si je fais mes efforts pour la bien imiter.
Sa galante façon s'insinue en mon âme.

ORIANE.

O madame!

CLITIE.

O madame!

ORIANE.

O madame!

CLITIE.

O madame!

ORIANE.

Quoi! me railler chez vous, madame! Ah! je vois bien.....

CLITIE.

Vous le dites, madame, et vous n'en croyez rien.

ORIANE.

Assurément, madame.....

CLITIE.

Assurément.....

LE COMTE.

Marquise,
Savez-vous quelles gens le matois satirise?
Des marquis.

DAMIS.

Des marquis! Il aspire si haut.....

LE COMTE.

Je t'en vais montrer trois chapitrés comme il faut :
J'ai la clef de sa pièce.

AMARANTE.

Imprimée?

LE COMTE.

Imprimée[1].
Ho! mes laquais, Picard, Béarnois, la Ramée.
(Un laquais vient, et le comte lui dit :)
Sous la tapisserie, au-dessous du miroir,
Tu verras cette clef, je l'y mis hier au soir.

1. Cette clef imprimée, si elle a existé, n'est pas arrivée jusqu'à nous.

(A Damis.)
Je croyois, palsembleu ! mériter ta croyance,
Baron.

DAMIS.

Quand une chose a si peu d'apparence...

LE COMTE, à son laquais.

Va quérir cette clef, et me l'apporte ici.

(Le laquais sort.)

(A Damis.)
Incrédule baron, tu seras éclairci.
Mais...

AMARANTE.

Mais quoi? Du critique on connoît la coutume :
A ma muse peut-être il donne un coup de plume;
Avouez : vous riez, je le verrai bientôt.

LE COMTE.

Et femme qui compose en sait plus qu'il ne faut[1] :
C'est vous.

AMARANTE.

C'est moi?

LE COMTE.

C'est vous.

AMARANTE.

Ce n'est pas qu'il m'importe;
Mais l'auteur est hardi d'en user de la sorte.
Il me doit du respect, il a dû le savoir.

SCÈNE V.

PETIT-JEAN, AMARANTE, ORIANE, CLITIE, LE COMTE, DAMIS.

PETIT-JEAN.

Un monsieur est là-bas qui demande à vous voir,
Madame.

AMARANTE.

Quel est-il, ce monsieur?

1. *École des Femmes*, acte I, scène I.

PETIT-JEAN.

C'est un homme.

AMARANTE.

Et ne t'a-t-il pas dit comme c'est qu'on le nomme?

PETIT-JEAN.

Le chevalier de chose... Et là...

AMARANTE.

Qui, Dorante?

PETIT-JEAN.

Oui.

AMARANTE.

Qu'il entre.

(A Damis.)

Il vous connoît?

DAMIS.

Oui, madame.

SCÈNE VI.

DORANTE, DAMIS, AMARANTE, LE COMTE, CLITIE, ORIANE.

DORANTE, voyant Damis.

C'est lui,

Oui, c'est lui.

LE COMTE, à Damis.

De te voir sa surprise est extrême.

DORANTE.

Est-ce toi, baron?

DAMIS.

Oui.

DORANTE.

Quoi! c'est toi?

DAMIS.

C'est moi-même.

DORANTE.

Comment te portes-tu, vieil ami? Touche là
Tu viens *incognito* voir l'objet que voilà

DAMIS.

Il est vrai.

DORANTE.

Dieu me damne! il est beau comme un ange,
Cet objet.

AMARANTE.

Chevalier, mon Dieu! point de louange :
Un homme comme vous, critique au dernier point,
Fait assez de plaisir quand il ne médit point.
La critique est blâmable après tout, et j'avoue...

DORANTE.

Ce que vous blâmez là, tout le monde le loue.
Il est vrai, je critique, et je m'en trouve bien;
De bien faire ma cour c'est l'unique moyen :
La satire est en règne, et le point de Venise,
Et le reste on le nomme une pure sottise.

DAMIS.

Et pour plaire à présent il ne faut en ce cas...

DORANTE.

Que de la médisance et de riches rabats :
Je plais aussi, Dieu sait.

DAMIS.

Toi, plais-tu? Chose vraie?

DORANTE.

Si je plais? Ce collet est le moindre que j'aie.
J'ai, ma foi, chez le roi de secrets ennemis
Mutinés contre moi de me voir si bien mis;
Moi, qui vois leur envie, et qui sais leur bêtise,
J'achète si souvent quelque point de Venise
Que, pour mieux les punir d'avoir cru m'outrager,
Je me ruine exprès pour les faire enrager,
Dieu me damne! Vois donc si je plais. Pour médire,
Tu te peux informer si Dorante s'en tire.
On me craint, sur mon âme; et je passe en tous lieux
Pour un des courtisans qui critiquent le mieux;
Mais aussi, je fréquente et je joue à la paume
Avec le médisant le meilleur du royaume.
Le compère vous drape, et vous mord en riant :

C'est de nos courtisans le démon foudroyant;
Il les pique.

AMARANTE.

A la fin, craint-il point qu'on s'en choque?
J'en sais un enragé, dont souvent il se moque ;
A son meilleur ami je veux bien l'avouer.

DORANTE.

J'en sais vingt trop heureux de se laisser jouer;
Oui, j'en sais de ravis qu'on leur fasse la guerre :
Témoin trois, l'autre jour, qu'on nommoit du parterre,
Et qui, dans une loge où chacun les voyoit,
Rioient comme des fous de ce qu'on les jouoit.
Aussi, loin qu'au critique aucune âme s'oppose,
Aussi doux que du lait il faut boire la chose.
On ne peut l'attaquer sans en être marri;
De tous nos turlupins c'est un homme chéri :
Contre qui que ce soit ils prendront sa défense.

DAMIS.

Et ces sortes de gens vous imposent silence?
Ce que Paris peut-être a de plus odieux,
Des turlupins?...

LE COMTE.

Baron, tu pourrois parler mieux;
J'en suis un.

DAMIS.

Qui, toi?

LE COMTE.

Moi.

DAMIS.

Mais, l'ami, tu te blâmes.

LE COMTE.

Et oui, oui : dans la clef de *l'École des Femmes,*
Tu verras qui de nous a le plus de raison :
Je suis le turlupin de la moindre maison ;
Tous les autres... Mais tiens, mon laquais me l'apporte.

SCÈNE VII.

LA RAMÉE, LE COMTE, DAMIS, AMARANTE, DORANTE, CLITIE, ORIANE.

LA RAMÉE, au comte.

Je n'ai point vu de clef que la clef de la porte.

LE COMTE.

Peste, le sot!

DAMIS.

Sait-il ce que c'est que cela?

LE COMTE.

Je te jure, baron, qu'elle est en ce lieu-là.

LA RAMÉE.

Je gage que non.

LE COMTE.

Paix!

DAMIS.

Crois-moi, comte, allons, gage.

LE COMTE.

L'un de nous deux, laquais, est un sot personnage.

LA RAMÉE.

Ce n'est pas moi, monsieur.

LE COMTE.

Tais-toi donc, s'il te plaît.
La marquise l'a lue; elle sait ce que c'est.

AMARANTE.

Mais parlez de sa pièce, et soyez équitable ;
Que vous en semble?

DORANTE.

A moi? Je la trouve admirable!
Comment la trouves-tu, comte?

LE COMTE.

Admirable!

DORANTE.

Et vous?

ORIANE.

Admirabilissime!

AMARANTE.

Entre nous?

DORANTE.

Entre nous.

AMARANTE.

Mais là, sans vous trahir, la trouvez-vous passable?

DORANTE.

Admirable, morbleu! du dernier admirable.

DAMIS.

Je puis, sans l'avoir vue, en dire autant que toi :
Quand on loue une pièce, il faut dire pourquoi,
Et tu dois nous donner une raison valable.

DORANTE.

Par plus de vingt raisons je la trouve admirable.

CLITIE.

Par plus de trente!

DAMIS.

Écoute : on le croit, si tu veux;
Mais de tant de raisons j'en dirois une ou deux.

DORANTE.

Te dirai-je pourquoi je la trouve admirable?...
Parce que cette pièce est admirable.

LE COMTE.

Diable!
Ta raison est bonne.

CLITIE.

Ah!

ORIANE.

Je l'allois dire aussi.

DORANTE.

Il faut s'en rapporter à monsieur que voici :
C'est un auteur.

SCÈNE VIII.

LIZIDOR, AMARANTE, DORANTE, DAMIS, ORIANE, LE COMTE, CLITIE.

DORANTE, à Lizidor.

Mon cher, pour contenter ces dames,

Donnez-nous votre avis sur *l'École des femmes*.
Vous verrez si la pièce a pour lui des appas.

AMARANTE.

Oui, jugez-en.

LIZIDOR.

Madame, on ne m'en croiroit pas;
Et puis, d'en bien juger je ne suis pas capable.

DAMIS.

Ah! monsieur Lizidor, vous êtes un fin diable;
Au succès de l'auteur vous prenez trop de part.

AMARANTE.

Point : monsieur Lizidor est un homme sans fard.
J'en croirai bonnement ce qu'il en voudra dire.
On déteste sa pièce, et chacun la déchire;
Pour moi, qui n'y vois rien que de bien assorti,
Contre tous ces messieurs je soutiens son parti :
Ils ont beau l'abhorrer, je la trouve admirable.

LIZIDOR.

Votre parti, madame, est le plus raisonnable :
Ce que vous soutenez, tout Paris le soutient.

DORANTE.

Bon! ma foi, c'est bien fait; la connoisseuse en tient.

LE COMTE.

Comme tu dis, bon!

CLITIE.

Bon!

AMARANTE.

J'en parois peu marrie.

DORANTE.

Il vous vient de payer de votre raillerie :
Le seigneur Lizidor est un homme d'esprit.

DAMIS.

Mais monsieur Lizidor doit prouver ce qu'il dit.

AMARANTE.

S'il la fait trouver bonne il sera fort habile.

LIZIDOR.

En vérité, madame, il n'est rien si facile :
Jamais scène plaisante eut-elle tant d'appas

Que la scène d'Arnolphe à qui l'on n'ouvre pas?
N'a-t-on pas pour Alain une estime secrète
Quand, pour ouvrir la porte, il appelle Georgette[1]?

DORANTE.

Ah! ah! ah!

LE COMTE.

Quel compère!

DORANTE.

Il entend son métier.

ORIANE.

A miracle!

CLITIE.

A merveille!

AMARANTE.

Il faut...

DORANTE.

Point de quartier.

Allons, allons!

LIZIDOR.

Ensuite, est-il rien qui ne plaise
Dans ce que dit Arnolphe à la fille niaise?
Rien de plus innocent se peut-il faire voir?
Il arrive des champs, et désire savoir
Si durant son absence elle s'est bien portée :
Hors les puces la nuit qui m'ont inquiétée,
Répond Agnès[2]. Voyez quelle adresse a l'auteur,
Comme il sait finement réveiller l'auditeur!
De peur que le sommeil ne s'en rendît le maître,
Jamais plus à propos vit-on puces paroître?
D'aucun trait plus galant se peut-on souvenir,
Et ne dormoit-on pas s'il n'en eût fait venir?

DORANTE.

Tudieu!

LE COMTE.

C'est raisonner!

1. *École des Femmes*, acte I, scène II.
2. *Ibid.*, acte I, scène IV.

ORIANE.

Divinement!

CLITIE.

Courage!

DORANTE.

Diable! qu'un tel ami fait valoir un ouvrage!

LE COMTE.

Je t'en réponds.

LIZIDOR.

Le grès n'est-il pas étonnant?
Voit-on rien de si preste, et de si surprenant?
Aucun des auditeurs osoit-il se promettre
Qu'Agnès sût seulement ce que c'est qu'une lettre;
Et pour la lettre seule, où l'on voit tant d'amour,
Faut-il pas que l'auteur ait rêvé plus d'un jour?
Cependant dans une heure une innocente extrême
La compose, l'écrit, et la rend elle-même[1],
Quoique Arnolphe l'éclaire avec un œil perçant.
Un pareil procédé n'est-il pas innocent?
Lui voit-on démentir son niais caractère?

DORANTE.

Ho! ho! comte!

LE COMTE.

La peste!

ORIANE.

On ne sauroit mieux faire.

CLITIE.

Je le crois.

DAMIS.

Mais, Dorante, il pouvoit s'affranchir...

DORANTE.

Hé! baron!

DAMIS.

Si...

DORANTE.

Ma foi, tu ne fais que blanchir :

1. *L'École des Femmes*, acte III, scène IV.

Près d'un homme si docte on fait mieux de se taire.

LIZIDOR.

Est-il rien de si beau que l'endroit du notaire[1],
Et cet endroit charmant qu'on a tant admiré,
Avec tout l'art possible est-il pas digéré?
Le petit dialogue est d'une adresse extrême,
Car ce que dit Arnolphe, il le dit en lui-même,
Et les moins délicats sont d'accord de ce point
Qu'on ne peut pas répondre à ce qu'on n'entend point;
Cependant par un jeu, dont l'éclat doit surprendre,
L'un ne veut pas répondre à ce qu'il doit entendre;
Et, pour des deux côtés faire voir des appas,
L'autre répond sans peine à ce qu'il n'entend pas.

DORANTE.

C'est tout dire.

LE COMTE.

Fort bien!

CLITIE.

Vivat!

ORIANE.

Il extasie.

DORANTE.

Le seigneur Lizidor, comme il les mortifie!

AMARANTE.

Je pourrois lui répondre, et je crois entre nous...

DORANTE.

Dieu me damne! madame, il en sait plus que vous!
Des raisons qu'il vous dit nulle n'est contestable.

LIZIDOR.

Enfin le dénoûment n'est-il pas admirable
Le voyage d'Oronte est-il pas assuré,
Et le retour d'Enrique est-il pas préparé?
Vous m'allez alléguer que, touchant cet Enrique,
On le tire aux cheveux pour quitter l'Amérique,
Et que, durant la pièce, en aucun des endrets[2],
On ne s'aperçoit point qu'il soit père d'Agnès;

1. *L'École des Femmes*, acte IV, scène II.
2. Boursault a écrit *endrets*, pour faire à peu près rimer le mot avec Agnès.

Mais il n'est point d'auteurs dont la plume n'apprenne
Que dans ce qu'on attend il n'est rien qui surprenne;
Au contraire, on croit beau ce qu'on trouve étonnant,
Et ce qu'on n'attend pas est toujours surprenant.

DORANTE.

De s'en mieux démêler je dépite le diable.

LE COMTE.

Répondez, madame.

DORANTE.

Elle? Il est insurmontable.

ORIANE.

Il oublie un endroit effroyablement bon,
Où l'on parle d'Agnès qui joue au corbillon[1] :
Pour moi, quand je l'ouïs mon plaisir fut extrême.

DORANTE.

Vous verrez, sur ma foi! que c'est *tarte à la crème.*

ORIANE.

Oui, c'est *tarte à la crème;* et je l'aime d'amour.

LE COMTE.

Parbleu! *tarte à la crème* a fait bruit à la cour.

DORANTE.

Pour moi, je ne vois rien qui me charme de même.

AMARANTE.

Qu'y trouvez-vous de beau?

DORANTE.

Moi? Rien. *Tarte à la crème,*
Madame.

AMARANTE.

Il faut répondre, et je voudrois du moins
Que de bonnes raisons appuyassent mes soins :
Car enfin pour l'auteur votre zèle est extrême.

DORANTE.

Tarte à la crème.

DAMIS.

Ami, tu dois...

1. *L'École des Femmes,* acte I, scène I.

DORANTE.

Tarte à la crème,
Ami.

AMARANTE.

Quoi qu'il en pense, il nous doit être égal :
Il aime trop l'auteur pour en dire du mal.

DORANTE.

Je soutiens, sans l'aimer, quoi que l'envie oppose,
Que sa pièce tragique est une belle chose.

AMARANTE.

Sa pièce tragique?

DORANTE.

Oui.

LE COMTE.

Sa pièce tragique?

DORANTE.

Oui.

AMARANTE.

Je n'ai jamais rien vu de tragique de lui.

LE COMTE.

Ni moi.

LIZIDOR.

Ni moi.

ORIANE.

Ni moi.

DORANTE.

Qu'est-ce qu'il représente?

AMARANTE.

Nommez-vous tragédie une pièce plaisante?

DAMIS.

Tu te moques de nous, chevalier.

DORANTE.

Pourquoi?

DAMIS.

Bon!
Appelle-t-on tragique un poème bouffon?

DORANTE.

Vous blâmez justement ce qu'il faut qu'on admire :

Quoi! morbleu, du tragique où l'on crève de rire,
C'est cela qu'on appelle un mélange d'appas!

AMARANTE.

Mais le tragique est noble, et n'a rien de si bas.

DORANTE.

Mais je sais le théâtre, et j'en lis la *Pratique*[1];
Quand la scène est sanglante une pièce est tragique.

LE COMTE.

Oui.

LIZIDOR.

Sans doute.

ORIANE.

Il est vrai.

DAMIS.

Sans contredit.

AMARANTE.

D'accord.

DORANTE.

Dans celle que je dis, *le petit chat est mort*[2].

LE COMTE.

C'est le bien prendre!

LIZIDOR.

Oh! oh!

ORIANE.

Sa remarque est certaine.

DAMIS.

Quoi! le trépas d'un chat ensanglante la scène?

AMARANTE.

Dans une tragédie un prince meurt, un roi.

DORANTE.

Nous sommes tous mortels, et chacun est pour soi,
Et je tiens qu'une pièce est également bonne
Quand un matou trépasse, ou quelque autre personne.

LE COMTE.

Tu sais le théâtre!

LIZIDOR.

Oh!

1. La *Pratique du théâtre*, par Hodelin, abbé d'Aubignac, 1657, in-4°.
2. Acte II, scène VI de *l'École des Femmes*.

ORIANE.

Son langage est profond.

DAMIS.

Mais...

LE COMTE.

Mais réponds, réponds, réponds, réponds, réponds.

DAMIS.

Quoi?...

LE COMTE.

Réponds donc, baron.

DAMIS.

Tu penses me confondre,
Et tu crois...

LE COMTE.

Par ma foi, tu ne saurois répondre.

DAMIS.

Je ne le puis, de vrai, tant que tu parleras;
Mais enfin, si...

LE COMTE.

Ma foi! si, tant que tu voudras :
Sa raison...

AMARANTE.

Sa raison est aisée à combattre.

DORANTE.

Il est vrai que l'auteur n'entend pas le théâtre?

AMARANTE.

Mais ce n'est pas l'entendre, après tout.

DORANTE.

Oh! que non!
Quand un homme en burlesque a su faire un sermon,
Il me semble pourtant qu'on n'est pas mal habile.
L'auteur prend l'agréable, et le joint à l'utile;
A ce que veut le peuple il se rend complaisant,
Et le force de rire en le catéchisant.

LE COMTE.

Tudieu! tu l'entends!

LIZIDOR.

Oh!

DAMIS, à Dorante.

Tu n'as rien dit qui vaille.

DORANTE.

Pourquoi, baron?

AMARANTE.

Pourquoi? Retournons la médaille :
Outre qu'un satirique est un homme suspect,
Au seul mot de sermon nous devons du respect;
C'est une vérité qu'on ne peut contredire.
Un sermon touche l'âme, et jamais ne fait rire;
De qui croit le contraire on se doit défier,
Et qui veut qu'on en rie en a ri le premier.

LE COMTE.

C'est mal répondre!

LIZIDOR.

Puth!

DORANTE.

Pitoyable critique!

DAMIS.

Dites donc ce que c'est que d'être satirique.

DORANTE.

Que d'être satirique?

DAMIS.

Oui.

DORANTE.

C'est satiriser.

AMARANTE.

Oui, mais satiriser, c'est railler, mépriser :
Ainsi, pour l'excuser quoi que vous puissiez dire,
Votre ami du sermon nous a fait la satire;
Et de quelque façon que le sens en soit pris,
Pour ce que l'on respecte on n'a point de mépris.

LE COMTE.

Bagatelle!

DAMIS.

Mais, comte, après tout, je m'engage...

LE COMTE.

Je serois bien fâché de t'ouïr davantage :

Tu m'as trop fatigué par tes sottes raisons.

AMARANTE.

Il ne peut rien répondre à ce que nous disons;
Mais Dorante sait bien qu'on ne peut mettre en doute...

DORANTE.

Moi ? Je n'écoute pas si le comte n'écoute.

DAMIS, au comte.

Tu sais...

LE COMTE.

Je n'entends pas.

AMARANTE, à Dorante.

Je crois...

DORANTE.

Ni moi non plus.

DAMIS, au comte.

Mais...

LE COMTE chante.

La, la, la, la, la, lare, la, la, la, la, la, la.

AMARANTE, à Dorante.

Quoi !...

DORANTE chante aussi.

La, la, la, la, lare, la, la, la, la, la, la.

DAMIS, au comte.

Si...

LE COMTE.

La, la, la, la, la lare, la, la, la, la, la, la, la, la.

AMARANTE, à Dorante.

Vous...

DORANTE.

La, la, la, lare, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la.

DAMIS.

Ma foi, vous me rendez confus.

AMARANTE.

Pour moi, je les écoute et je les étudie,
Car il faut de ceci faire une comédie;
Je crois que dans son genre elle auroit ses appas.

DORANTE.

A ce dessein, ma foi, je ne m'oppose pas,

Car je sais que mon rôle y seroit raisonnable.

ORIANE.

Le mien y seroit court, mais assez agréable.

LIZIDOR.

Et le mien, ce me semble, y seroit assez bon.

LE COMTE.

Pour Damis, à merveille, il feroit le bouffon :
La sottise en sa bouche est placée en son centre.

(A Amarante.)

Vous savez composer, travaillez-y.

AMARANTE.

Moi? Diantre!
Je n'ai garde.

DORANTE.

Et qui donc la fera comme il faut?

AMARANTE.

Un ami que je sais, qu'on appelle Boursault.

LE COMTE.

Je le connois : pécore!

DAMIS.

Il est bien chez la muse.

LE COMTE.

Il s'amuse à la muse, et la muse l'amuse.

AMARANTE.

Mais les vers de Boursault sont assez bien choisis.

LE COMTE.

Je le soutiens, madame, un butor parisis,
Une grosse pécore, une pure mazette.

DAMIS.

Mais où la joueroit-on, quand Boursault l'auroit faite ?

AMARANTE.

A l'Hôtel de Bourgogne, où les plus délicats...

DORANTE.

Ah! je vous promets bien qu'on ne l'y jouera pas :
Le critique est à craindre, on a peur qu'il n'éclate,
Et l'Hôtel de Bourgogne a passé sous sa patte.
S'ils s'étoient avisés de vouloir le bourrer,
Où les pauvres acteurs pourroient-ils se fourrer?

Toute la Normandie a-t-elle assez de pommes
Pour jeter à la tête à ces malheureux hommes?
Ils ne le feront pas, je te le dis encor,
Dieu me damne!

DAMIS.

Écoutez, je connois Floridor :
Je prendrai son avis si cela se peut faire,
Et je vous l'enverrai s'il vous est nécessaire.
Un petit dénoûment est utile à cela :
Que faire?

SCÈNE IX ET DERNIÈRE.

PETIT-JEAN, AMARANTE, LE COMTE, DAMIS, DORANTE, LIZIDOR, ORIANE, CLITIE.

PETIT-JEAN.

On a servi, madame.

AMARANTE.

Le voilà;
Je le donne à l'épreuve au plus grand satirique :
C'est de cette façon que finit *la Critique*,
Et les plus dégoûtés trouveront des appas,
Quand après[1] du comique ils auront un repas.

1. Il y a *auprès* dans beaucoup d'éditions. Nous entendons : quand après avoir eu du comique ils auront un repas.

FIN DU PORTRAIT DU PEINTRE.

PANÉGYRIQUE

DE

L'ÉCOLE DES FEMMES

OU

CONVERSATION COMIQUE

SUR LES ŒUVRES DE M. DE MOLIÈRE [1]

1. « A Paris, chez Jean Guignard, le fils, en la grande salle du Palais, à l'image Saint-Jean. M DC LXIV. Avec privilège du roi. » Voyez la notice préliminaire de *la Critique de l'École des Femmes*, tome IV, page 391.

EXTRAIT DU PRIVILÈGE DU ROI

Par grâce et privilège du roi donné à Paris, le 30 octobre 1663, signé : *par le roi en son conseil,* BERTHAULT, il est permis à Charles de Sercy, marchand libraire à Paris, d'imprimer ou de faire imprimer une pièce intitulée *le Panégyrique de l'École des Femmes, etc.,* et ce, durant le temps et espace de sept années, à compter du jour que ladite pièce sera achevée d'imprimer pour la première fois; et défenses sont faites à tous imprimeurs, libraires, et autres, de l'imprimer ou faire imprimer, vendre et débiter, ni contrefaire ladite pièce, sans le consentement dudit exposant, à peine aux contrevenants de trois mille livres d'amende, confiscation des exemplaires, et de tous dépens, dommages et intérêts, ainsi qu'il est plus amplement porté par ledit privilège.

Et ledit Charles de Sercy a associé au présent privilège Nicolas Pepingué, Jean Guignard fils, Étienne Loyson, et Gabriel Quinet, pour sa huitième partie, suivant l'accord fait entre eux.

Achevé d'imprimer pour la première fois le 30 novembre 1663.

Registré sur le livre de la Communauté le 16 novembre 1663. Signé : E. MARTIN, syndic.

AU LECTEUR.

Ce sera, si tu veux, moutarde après dîner; en effet, c'est parler, ce semble, d'une chose lorsque l'on n'en dit plus mot, et, selon le proverbe, réveiller le chat qui dort. Mais il y a plus de trois mois que ceux qui te débitent ce *Panégyrique* l'ont entre leurs mains. Néanmoins, ce ne sera pas le dernier ouvrage sur le même sujet, puisqu'il en paroît un depuis quelques jours sur le théâtre de la seule Troupe royale, qui fait beau bruit, et duquel on a ajouté quelque chose en celui-ci. Les libraires, qui sont les grands parrains de ces sortes de pièces, lui ont donné le nom qu'il leur a plu. Comme l'on ne s'y est point opposé, on te permet aussi de le débaptiser, et de lui en donner tel autre que tu jugeras lui être plus propre : l'enfant ne s'en portera ni pis ni mieux. Mais on t'avertit que ce n'est pas une conversation imaginaire, et que ç'a été le véritable entretien de deux amants avec leurs maîtresses, qui, désirant savoir si leurs futurs époux n'étoient point infectés des maximes de *l'École des Maris* et de celle *des Femmes,* si désavantageuses au sexe, les mirent adroitement sur ces beaux chapitres. Autrement, il y auroit peu d'apparence qu'on eût voulu s'attacher expressément à l'examen de quelques farces, comme à des poèmes plus achevés que défectueux, et dont l'on ne remarque les petits défauts qu'avec regret d'en voir à ces chefs-d'œuvre de la poésie; en la même façon que, regardant une femme qui est belle, mais qui a quelque chose d'irrégulier, l'on dit que c'est dommage, pour ce que, sans cela, ce seroit une beauté achevée, au lieu qu'on ne fait aucune réflexion sur une autre que la nature semble avoir fabriquée pour se moquer elle-même de son ouvrage. On ajoute à cet *Avis* que celui qui a écrit cette conversation, de laquelle il étoit, a jugé qu'elle plairoit davan-

tage sous la forme qu'il lui a donnée que dans une narration de plain-pied, qui n'auroit pu avoir les mêmes grâces. Au reste, de quelque opinion et de quelque goût que tu sois, tu y trouveras quelqu'un de ton parti, puisque si Lidamon et Lysandre s'y déclarent avec Belise et Celante contre les ouvrages du sieur Molière, Palamède et Crysolite, qui sont les deux amants, leur sont favorables, y ayant beaucoup d'apparence, lorsqu'ils chantent la palinodie, comme tu verras, que ce n'est que par complaisance, et quand ils ont reconnu que leurs amantes, en adroites femelles, leur tiroient les vers du nez pour en tirer des conséquences qui, peut-être, leur auroient été ruineuses. On n'excuse point l'économie de cette petite galanterie : l'ouvrage n'est pas d'assez grande conséquence pour le traiter comme un mystère. D'ailleurs, ou tu te connois aux choses, ou tu ne t'y connois pas. Si tu t'y connois, tu ne t'en tiendrois pas à ce qu'on t'en diroit; et si tu ne t'y connois pas, il ne serviroit à rien de te découvrir le bon ou le mauvais : la lumière est inutile aux aveugles. Ainsi l'on doit rire de ceux qui, donnant quelque chose au public, composé de savants et d'ignorants, s'amusent à lui faire de grandes préfaces qui, selon le principe infaillible qui vient d'être posé, leur sont entièrement inutiles s'ils n'y confessent ingénument leurs fautes aux intelligents, pour en éviter la censure, en leur faisant connoître qu'ils ne les ignorent pas, mais qu'ils n'ont pu faire mieux.

LE PANÉGYRIQUE

DE

L'ÉCOLE DES FEMMES

CONVERSATION COMIQUE

ENTRÉE PREMIÈRE

DE DEUX LAQUAIS, apportant des sièges dans un jardin, qui est le lieu de la scène.

PREMIER LAQUAIS.

Où les bouterons-nous?

SECOND LAQUAIS, en tirant les oreilles à l'autre.

Il faut dire : Où les mettrons-nous? faquin!

PREMIER LAQUAIS, portant la main à ses oreilles.

Hala! hala! Est-ce le droit qu'il faut que je paye en entrant chez un nouveau maître?

SECOND LAQUAIS.

Je pense que tu n'as servi que dans un village, et chez quelque maître de charrue.

PREMIER LAQUAIS.

J'avons servi pourtant au fin milieu de Paris, et chez un histriongraphe de la France.

SECOND LAQUAIS.

Quelle bête est-ce qu'un histriongraphe de la France?

PREMIER LAQUAIS.

Dame! que sais-je, moi? C'est un homme qui écrit quantité de papiers, puis les envoie à un imprimeur; puis, quand ils sont imprimés, fait des patarafes dessus, jusqu'à tant que cela soit à sa fantaisie.

SECOND LAQUAIS.

Peste soit de l'ignorant ! Je te donnerois encore volontiers sur la moitié de ton minois : tu veux dire un historiographe, gros sot. Hé bien, quoi? tu servois un historiographe, et tu parles comme un pitaut!

PREMIER LAQUAIS.

Oui ; mais je ne lisois jamais ses grimoires, car je n'ai jamais appris à luire[1], et d'ailleurs, je ne l'ai jamais entendu parler que quand il crioit comme un beau diéble après moi, ou après son cocher, ou après sa servante : car même quand il étoit avec les belles dames de son quartier, il ne faisoit que songer creux, et n'ouvroit presque jamais la bouche que pour bâiller.

SECOND LAQUAIS.

Il étoit donc homme à carrosse, ton maître?

PREMIER LAQUAIS.

Oui, ma foi ; mais il l'entretient aux dépens de ceux qui le servent : il est vilain comme lard jaune, et n'a pas son pareil en chicheté. Aga, il va lui-même au marché et à la boucherie, de peur qu'une servante ne farre la mule. Après qu'il a dîné et soupé, il coupe du pain et de la viande assez petitement à ses gens, et sarre le reste. Bien davantage, quand on donne le foin et l'avoine à ses chevaux, il retranche toujours quelque chose de la botte et du picotin, qu'il met à part, afin que les provisions durent le double.

SECOND LAQUAIS.

Quel diantre de raquedanase[2]! C'est un vrai trésorier de l'épargne.

PREMIER LAQUAIS.

C'est ainsi qu'il tond sur tout; et s'il traite parfois ses voisines à la ville ou aux champs, jamais il ne leur donne qu'un aloyau, outre le potage, dont la graisse me fait mal au cœur. Mais ces dames, pour se venger de sa taquinerie, lui font mille niches ; elles fourragent tout chez lui, et bien souvent y jouent à remue-ménage, emportant les miroirs, et d'autres hardes qu'il ne sauroit ravoir sans qu'il leur paye de bonnes collations. Si

1. Il y a *luire* dans le texte. Est-ce une faute intentionnelle? Est-ce une faute d'impression?

2. *Raquedanase,* racle-denier. Rabelais dit : *racquedenare.*

elles empruntent son carrosse, elles font avec le tour de Paris, et, s'en servant tout le jour, le contraignent d'aller à beau pied sans lance, même dans le plus vilain temps. On m'a dit plus, qu'un jour il les menoit en un village à deux ou trois lieues d'ici : étant descendu hors les portes pour quelque affaire, elles continuèrent leur chemin sans l'attendre, de sorte qu'il fut obligé à se faire voiturer après elles dans un tombereau à gravois.

SECOND LAQUAIS.

Le tour est assez plaisant; ho! je vois bien ce que c'est que ton défunt maître : c'est un homme que l'on berne, ainsi que nos éveillées font plusieurs bons ladres qu'elles contraignent à faire dépense sans qu'il leur en revienne aucun plaisir ni honneur. Mais il n'a donc point de femme?

PREMIER LAQUAIS.

De femme? vraimi non, et je pense qu'il n'en aura jamais, au moins s'il tient le serment qu'il fit l'autre jour, en sortant de *l'École des Femmes*. Il avoit déjà si peur d'être cocu, à ce que ses précédents laquais m'avoient dit, que c'étoit la cause qu'il ne se marioit point; mais, ayant ouï en cette *École* ce qu'on y dit des femmes, et comme presque toutes fichent des cornes à leurs maris, il jura qu'il ne se mettroit jamais en ce danger-là.

SECOND LAQUAIS.

Voilà une étrange *École :* chacun en parle, et jusqu'aux enfants en vont à la moustade[1]; mais voilà aussi comme vous autres êtes accoutumés à parler, même de ceux dont vous mangez le pain. Vous ne valez pas la peste la plupart, vous autres laquais. Sus, plaçons nos sièges; voici l'heure que la compagnie doit arriver. Elle sera fort bien sous ce berceau, entre cette palissade de jasmin d'Espagne et ce jet de cristal liquide : l'une lui flattera l'odorat par la douceur de ses parfums, l'autre lui charmera l'oreille par son délicieux murmure, et de cette manière la conversation ne pourra être que très charmante.

PREMIER LAQUAIS.

Vramiche, camarade, je t'admire, et tu en sais, ma foi, plus

1. Il y a *moustade*, non *moutarde*, dans le texte.

que mon histrionrographe : diantre soit du nom! je ne le saurois prononcer. Mais enfin, je ne l'ai jamais ouï parler comme cela des palissades et des eaux de son jardin, et s'il est pourtant assez beau [1].

SECOND LAQUAIS.

Ho! je suis ici parmi les beaux esprits, et comme j'écoute attentivement les belles choses, j'en retiens toujours quelqu'une. Puis je lis les romans, qui apprennent à bien dire; la comédie des *Précieuses,* où l'on discourt à la mode, et toutes les autres pièces d'un poète de ce temps, qui est fort en vogue, à cause qu'il déchiffre les gens dans ses vers, c'est-à-dire qu'il en fait des peintures au naturel qui font rire. Pour dire vrai, son style me plaît si fort que j'ai voulu m'essayer à faire quelque chose de semblable, et j'ai commencé une comédie que je prétends rendre aussi satirique qu'il s'en soit encore vu de cet auteur. C'est un homme qui recherche une belle fille, et que je tourne en ridicule, pour empêcher la mère d'en faire son gendre; et voici par où je débute.

(Ce laquais tire un papier, et lit les vers suivants :)

MICHELIN.

Oh! fi! gardez-vous bien de lui donner ce drille :
C'est bien morceau pour lui que votre belle fille,
Que ce petit tendron, cette jeune Fanfan!
Quoi donc? Ignorez-vous quel étoit le Gros-Jean?
Car ce fut autrefois le nom du sieur La Lyre;
Je m'en vais vous conter son histoire, pour rire.
Le greffier de Porcheux [2], un plaisant goguenard,
M'en a fait le débit dans son style gaillard.
Autrefois, ce Gros-Jean vint faire en son village
Le demi-crucifix [3] dans un piètre équipage.

PASITHÉE.

Dieu! que me dites-vous?

MICHELIN.

Ce que je sais fort bien.

PASITHÉE.

A ce que je vois donc, c'est un homme de rien.

MICHELIN.

En bélître, il montroit ses fesses découvertes,

1. Et pourtant il est assez beau. *Si* affirmatif.
2. Petit village aux environs de Beauvais.
3. Mendier les bras tendus.

Et n'avoit plus d'entier que des jartières vertes,
Qu'il vendit seulement environ douze sous
A certain hôtelier, y compris quelques poux.

PASITHÉE.

Pouac, ne me parlez point de cette sale engeance :
Vous me feriez vomir sur l'honnête assistance.

MICHELIN.

Êtes-vous si poutieuse?

PASITHÉE.

Hé bien, en cet état?...

MICHELIN.

Bien plus qu'une punaise, hélas! il étoit plat.
Il avoit néanmoins une autre marchandise,
Mais qui se trouvoit là d'assez mauvaise mise :
Il avoit dans la tête un grand nombre de vers,
Non de ceux qui sont bons, mais des vers très pervers.
En vain, en bien des lieux, il fit sa vironnée
Afin d'en débiter : sa triste destinée
Ne lui permit jamais de leur trouver marchand.

PASITHÉE.

Il étoit fort à plaindre en un malheur si grand.

MICHELIN.

Le curé de Porcheux, touché de sa misère,
L'alimenta deux mois dedans son presbytère;
Et durant ce temps-là, voulant s'en divertir,
Lui fit de son cerveau les premiers vers sortir.
Il dressa la légende, en rime assez peu fine,
Et de sainte Seconde, et de sainte Rufine;
Ce fut son coup d'essai; mais quoi! les paysans
Disoient qu'ils avoient vu des vers plus tréluisants.
Il fut d'avis pourtant d'ouvrir encor sa veine,
Afin d'en régaler quelqu'un en bonne étrenne.
Ce que je vais vous dire est le meilleur de tout.
Mais Gros-Jean eut besoin, pour en venir à bout,
De mettre un peu le nez dans les livres d'*Astrée*,
Que l'on n'eût pas trouvés dans toute la contrée.
Or de ces habitants un certain compagnon,
Pour le berner, lui dit qu'un nommé Gros-Talon,
Le savetier du lieu, parlant par révérence,
Auroit ce qu'il cherchoit sans doute en sa puissance,
Ayant, ajoutoit-il, hérité depuis peu
D'un curé d'alentour dont il étoit neveu,
Et dans cet héritage eu quantité de livres
Que l'on faisoit monter jusqu'à cent bonnes livres.
Lors Gros-Jean, commençant de se bien réjouir,
S'en court, sans perdre temps, chez cet orfèvre en cuir;

Lequel, ayant le mot, ne fit durant quinzaine,
Sinon le ballotter et tenir en haleine,
Sur sa succession faisant l'homme affairé,
Ce qui rendoit Gros-Jean fort triste et fort outré.
Mais enfin le moqueur, pour achever la berne,
Un jour qu'il étoit gai, sortant de la taverne,
Lui dit : « Gros-Jean, venez; me voici de loisir.
Je vous ferai tout voir, et vous pourrez choisir. »
Par avance Gros-Jean ôta cent fois sa cale,
Sous qui se mitonnoient la vermine et la gale...

PASITHÉE.

C'étoit donc un chrétien à faire mal au cœur?

MICHELIN.

Et lui dit : « Je vous rends mille grâces, monsieur. »
Avec ces compliments de si belle dégaine,
Il arrive au taudis de ce pousseur d'alène;
Mais pour bibliothèque et pour livres de prix,
Dont il fut alors fait de grands éclats de ris,
Il lui montra, derrière une toile pourrie,
Un petit magasin de sabernauderie[1].
Gros-Jean, au vif piqué, changeant de compliment,
Fit voir au sabernaud un peu d'emportement,
Et jura, par la Mort, qu'il avoit bonne grâce
De se jouer ainsi d'un mignon du Parnasse.
Mais l'autre, à qui Bacchus échauffoit le cerveau,
Traitant de haut en bas le maudit poètereau
A coups de tire-pied, qui fut sa repartie,
Vous lui fit faire vite un branle de sortie,
Et puis vous lui fronda ses formes aux talons,
Qui l'empêchèrent bien d'aller à reculons.

PASITHÉE.

Cette aventure est drôle.

MICHELIN.

Il en eut tant de honte

1. « *Sabernauderie* ou *sabrenauderie* vient de *sabrenaud*, lequel dérive de *sabrenas* (autrefois, dans plus d'un substantif, *as* tenait lieu de la finale *eur*; le peuple dit encore un *ramonas* pour un *ramoneur*), signifiant ouvrier qui travaille malproprement, grossièrement; d'où les verbes familiers *sabrenasser* et *sabrenauder*, employés pour dire travailler mal, de quelque ouvrage qu'il s'agisse.

« Je vous en prie, mon prince, mon bon prince, n'allez pas *sabrenauder* mon cou-« plet en lui faisant l'honneur de le chanter vous-même. » (*Le Chevalier de Lille*, au prince de Ligne.)

« Ce qu'un savetier peut montrer « derrière une toile pourrie », c'est une boutique de *sabrenaud*, ou pour autrement dire, et comme au temps de Louis XIV, une *sabernauderie*. »

(*Courrier de Vaugelas*, 15 février 1881.)

En résumé, il faut traduire, dans cet endroit, *sabernauderie* par *cuir gâché*, et *sabernaud* par *gâcheur de cuir*.

Qu'il sortit de Porcheux; et là finit le conte.
Depuis, s'étant trouvé parmi les partisans,
Il a fait quelque chose, ainsi que plusieurs gens.
Mais quoi! ce quelque chose est peu considérable,
C'est toujours un obscur, un laid épouvantable,
En qui l'on ne découvre aucune qualité
Qui le puisse assortir avec cette beauté;
Et ce seroit vraiment une fortune étrange
Que l'on vît épouser le diable par un ange.

(Le laquais continue de parler, et dit à l'autre :)

Hé bien! cela est-il mauvais pour un essai? Ma foi, sans me flatter, je ne trouve pas que le poète qui est si fort en crédit fasse guère mieux, et nous verrons... Je ne dis rien... Va, si tu demeures longtemps céans, je te jure que tu deviendras aussi habile que moi. Mais voici déjà notre maître avec un de ses amis.

SECONDE ENTREE

DE LIDAMON ET DE PALAMÈDE.

PALAMÈDE.

Quel sera le sujet de la conversation, et quelles sont les personnes qui en doivent être?

LIDAMON.

Nous n'avons point cette fois proposé le sujet de notre entretien : l'on le choisira sur-le-champ, afin que chacun fasse mieux voir la présence de son esprit. Pour les entre-parleurs, nous devons avoir l'aimable Clorinde, votre belle Celante, et la charmante Belise, avec le galant Crysolite, qui, comme vous le savez, la doit épouser dans quelques jours.

PALAMÈDE.

Je vous puis assurer que vous n'aurez pas l'aimable Clorinde. Elle n'est pas visible aujourd'hui, et si vous saviez en quel état je l'ai surprise au travers les vitres de sa chambre, vous l'appelleriez plutôt la monstrueuse que l'aimable Clorinde. Elle vous auroit sans doute fait peur, et mal au cœur en même temps; et

pour moi, je ne sais encore où j'en suis de l'avoir vue en cette posture.

LIDAMON.

Comment donc? que lui est-il arrivé depuis hier qui l'ait défigurée à effrayer et dégoûter les gens de la sorte?

PALAMÈDE.

J'ai pensé voir quelque spectre qui sortoit du tombeau, revêtu de son suaire, et je me suis imaginé sentir la mauvaise odeur qui s'exhale à l'ouverture des sépulcres. Elle ne m'a pas sitôt aperçu que, bien affligée, comme je me le persuade, de ce que je l'avois découverte en un tel désordre, elle est disparue ainsi qu'un fantôme. Et moi, qui la prenois pour cela, je ne me suis pas retiré avec moins de promptitude.

LIDAMON.

Je sais ce que c'est : elle travailloit à la réparation des débris de la [c]réature. Elle a, chaque semaine, certains jours où elle appelle l'art à son aide contre les maladies et le temps, et où elle se graisse de pied en cap comme les sorciers quand ils vont au sabbat.

PALAMÈDE.

Justement; elle avoit sur le visage de grands emplâtres jaunes et huileux, et je crois, en bon françois, que tout son corps en étoit enveloppé.

LIDAMON.

N'en doutez point, et que vous n'ayez senti la puanteur que vous croyez vous être imaginée. J'ai connu la plus belle personne de France qui s'ensevelissoit ainsi tous les mois, et se faisoit soufrer comme une toile de soie pour être plus blanche; de sorte que la maison en étoit infectée plus de quinze jours, nonobstant les meilleures cassolettes.

PALAMÈDE.

Celles-là sont toutes soufrées pour l'enfer, et c'est autant de peine épargnée aux démons, qui n'auront qu'à les mettre au feu, où elles brûleront comme des allumettes.

LIDAMON.

La réflexion n'est pas mauvaise.

PALAMÈDE.

Bon Dieu ! les femmes se peuvent-elles résoudre à conserver

leur beauté à ce prix? Il me semble qu'un lustre qui coûte tant de soins et d'incommodités est chèrement acheté, et que je renoncerois de bon cœur à cette fragile et fuyante idole de la beauté s'il falloit tant d'artifice pour la retenir.

LIDAMON.

Les femmes font tout pour conserver ce qui seul, bien souvent, les peut rendre considérables; et, à dire vrai, l'on ne fait pas grand état de celles qui n'ont pas cette petite portion de divinité qui les fait traiter de divines. Mais je m'étonne bien plus que nous ayons de si ardentes passions pour un charme qui n'est soutenu que d'un léger épiderme, pour un faux brillant qui n'est l'effet que de mille vilains artifices, et qui nous cache tant de véritables sujets de dégoût et d'aversion.

PALAMÈDE.

Je vous réponds, avec un grand homme de l'antiquité, que la nature a fait les deux sexes l'un pour l'autre, et que c'est la raison de cette violente ardeur qui s'allume entre l'homme et la femme, sans aucune réflexion sur leurs imperfections réciproques. Mais il faut avouer que la plupart de nos dames sont bien différentes, en certain temps, de ce qu'elles nous paroissent en un autre; et que si nous les pouvions voir à toute heure, elles ne seroient pas toujours des sujets de notre passion et de notre idolâtrie.

LIDAMON.

Ovide n'avoit point aussi trouvé de meilleur remède, pour se guérir de la maladie qu'elles causent, que de les aller voir le matin, avant qu'elles aient consulté leur miroir, et repris sous la toilette ce qu'elles y ont laissé le soir, tous ces ajustements qui corrigent ou embellissent la nature, et qui nous doivent faire confesser que l'art sait bien mieux qu'elle nous tromper et nous donner de l'amour.

PALAMÈDE.

Elles ne sont pas si sottes que de nous laisser mettre en usage le remède d'Ovide : les finettes ne nous permettent jamais de les visiter dans cette désavantageuse nudité de charmes, qui pourroit leur faire perdre l'empire des cœurs; et, de notre part, quoique nous soyons persuadés qu'elles doivent ce qui touche souvent le plus à ce qui leur appartient le moins,

nous ne laisserons pas d'en être piqués et d'en faire nos souveraines. C'est une coutume aussi ancienne que le monde d'aimer ce sexe, et comme elle est passée de nos pères à nous, elle passera de nous à nos neveux.

LIDAMON.

Nous disons ici bien du mal des femmes, et l'on n'en dit pas davantage dans *l'École* du poète satirique de ce temps.

PALAMÈDE.

Il y a de la différence : ce que nous en disons est en particulier, et non en public, où nous en disons au contraire du bien, et par delà, pour gagner leurs bonnes grâces. D'ailleurs, nous ne touchons point à leurs mœurs, et nous ne les nommons pas infâmes coquettes comme Zoïle.

LIDAMON.

Chut! J'ai entrevu, si je ne me trompe, Belise et Celante, qui entrent dans cette allée couverte. Ces deux belles seroient capables de rétablir la coutume dont vous parlez, si on avoit pu l'abolir; et certes, quelque résolution qu'on eût prise sur le pied de ce que nous venons de dire, il en faudroit bien changer à leur aspect. Mais il est de la bienséance que je les aille recevoir.

PALAMÈDE demeure et parle seul.

Hélas! je sais au moins qu'il me seroit impossible de ne pas aimer Celante, et que, quand ses mépris se joindroient à toutes les réflexions que nous avons faites, je ne laisserois pas de l'adorer. Amour, quelles douces émotions tu me causes à son approche! Mais ce n'est pas ici le lieu où elles doivent paroître.

QUATRIÈME ENTRÉE

DE LIDAMON, PALAMÈDE, BELISE ET CELANTE.

LIDAMON.

Palamède, nous ne devons plus être en peine de sujets pour la conversation : on n'en peut manquer avec deux personnes si spirituelles et si belles.

PALAMÈDE.

Lidamon, je souscris avec plaisir à ce que vous dites en faveur de Belise et de Celante; et quand vous aurez dessein que l'on vous croie, il ne vous faut qu'avancer des vérités aussi claires et aussi aimables.

CELANTE.

Qu'en dites-vous, Belise? Nous ne nous attendions pas à de pareilles douceurs; et nous sommes tout à fait obligées à la galanterie de Lidamon et de Palamède.

BELISE, en riant.

Pourquoi? Puisque c'est la vérité qu'ils ont dite, n'y étoient-ils pas eux-mêmes obligés? Et la justice ne veut-elle pas que l'on rende à chacun ce qui lui appartient?

CELANTE.

Vraiment, vous ne l'entendez pas mal : où est la modestie si bienséante à notre sexe? Et pouvez-vous, sans lui faire banqueroute, recevoir si fièrement une obligeante cajolerie?

BELISE.

Que vous êtes bonne, Celante? Quoi! voulez-vous que nous fassions bouclier de modestie avec des gens qui ne parlent pas tout de bon, et qui veulent seulement donner carrière à leur bel esprit? C'est entendre raillerie, que je crois, et la rendre comme il faut, de leur répondre en la manière que je fais.

PALAMÈDE.

Quoi! Belise, connoissez-vous si mal votre mérite?

LIDAMON.

Ah! jugez-vous si cruellement de...

BELISE.

C'est trop nous dire de belles choses, et je ne suis pas assez riche en reparties pour en écouter davantage. Mais je crois que nous ferions une figure plus aisée en nous plaçant dessus ces sièges, si nous voulons entrer en conversation.

LE LAQUAIS, faisant le spirituel.

Madame, si j'osois parler pour ces pauvres muets, je vous dirois qu'ils vous tendoient les bras, par pitié de vous voir en cet état de violence, et qu'ils sembloient se plaindre de l'inexorabilité que vous leur témoignez.

LIDAMON.

Hay ! hay ! hay ! n'ai-je pas là un drôle de laquais ?

BELISE.

Où l'avez-vous pêché ? Ne l'avez-vous point eu de quelque précieuse ? Car il me semble qu'il veut jargonner comme elles.

CELANTE.

Sans doute, il en a servi quelqu'une.

PALAMÈDE.

Bon, ce n'est pas cela. Je parie que c'est qu'il a lu *les Précieuses ridicules*.

BELISE.

Vous avez raison ; il y a quelque chose, en cette comédie, du galimatias qu'il nous a fait.

LIDAMON.

Hay ! hay ! hay ! Est-il vrai que tu as lu *les Précieuses ridicules ?*

LE LAQUAIS.

Et pourquoi non ? N'est-ce pas un livre ouvert à tout le monde ? Mais pourtant, je n'ai pas dit les choses comme elles y sont, mot pour mot : j'y en ai changé quelques-unes, et ajouté d'autres pour enchérir sur l'auteur et rendre cet endroit encore plus joli. Au reste, je ne sais pas si ce langage vous déplaît ; mais je vous dirai que je le trouve à présent fort mêlé dans celui des mieux disants, et qu'il vous en est bien échappé des termes depuis que je vous écoute ici attentivement : car je suis ravi de m'instruire en si bonne école.

LIDAMON.

Il est, par ma foi, bon là. Voilà l'auteur des *Précieuses ridicules* corrigé par mon laquais ; mon laquais enchérit sur Zoïle, et croit tourner les choses mieux que lui !

PALAMÈDE.

Comment, diable ? Il l'entend, et je suis d'avis que vous l'envoyiez à cet auteur pour repasser le pinceau sur tous ses ouvrages : il pourra les rendre plus beaux de moitié.

BELISE.

Je suis d'avis qu'on l'envoie aussi à toutes les précieuses que nous connoissons, pour nous venger, de lui et d'elles, de nous avoir infectés de leur maudite façon de parler : car on ne sau-

roit si bien s'en défendre qu'en effet il ne vous en échappe toujours quelque terme qui gâte la pureté du beau langage.

CELANTE.

On avoit cru cet idiome précieux entièrement détruit; mais il est plus en règne que jamais. Vous voyez comme Zoïle l'a remis sur le théâtre, dans sa *Critique,* où ceux mêmes qui font semblant de le condamner le parlent autant que les autres; et je vous assure que la plupart des femmes prennent plaisir à lui redonner la vogue.

BELISE.

Oui, de certaines petites pelées, qui croient se rendre fort recommandables par là, et qui, sous prétexte qu'on les a mises dans le *Grand Dictionnaire des Précieuses* pour se moquer d'elles par une fine ironie qu'elles n'ont pas l'esprit de connoître, pensent qu'il y va de leur honneur de maintenir l'empire de la préciosité ridicule. J'en sais une qui est devenue tellement enflée de s'être vue en ce *Dictionnaire,* avec des louanges qu'on ne lui donnoit que pour l'entêter et la faire devenir encore plus ridicule, qu'elle croit être la surintendante des précieuses, et devoir régler tout ce qui les concerne. Elle a tant de vanité qu'elle appelle sa ruelle *le Polissoir des esprits,* et tient que c'est chez elle seulement qu'on leur peut donner le beau tour. Elle affecte de ne parler qu'en termes qui soient de sa façon, et veut que les autres s'en servent à l'exclusion de tous ceux qui ont été inventés par les sectatrices de la préciosité. Elle a substitué *irrision* à la place de *risée,* elle use fort du terme de *pruderie* et de celui de *ridiculité,* et l'on m'a dit que depuis peu elle appelle le vitrage *le transparent de la maison,* le lit, *le domicile du sommeil et des songes,* le miroir, *le fidèle conseiller du visage,* et les autres choses par des noms aussi saugrenus.

PALAMÈDE.

Oh ! la ridicule précieuse !

CELANTE.

J'en sais une qui l'est bien autant. Comme celle-là se plaît à baptiser les choses à sa mode et à ne s'exprimer que par de nouvelles phrases, celle-ci affecte de se vêtir, d'agir, même de manger, d'une façon qui la discerne d'avec le reste du sexe. C'est elle qui a inventé cette sorte de masque qu'on appelle *loup,*

sans dire pourquoi, et l'on dit qu'elle veut donner l'invention d'une étoffe qui se nommera *la précieuse*.

LIDAMON.

Pour l'invention du masque, elle n'en doit pas avoir les gants. Je sais d'original à qui on la doit, et pourquoi ce masque s'appelle ainsi. Vous savez qu'on dit que nous avons tous je ne sais quoi qui nous fait ressembler à quelque animal : or une dame que je ne vous nommerai point, ayant tellement l'air d'un loup qu'il ne lui restait que le tour des joues qui lui pût faire honneur, s'avisa de se faire tailler un masque en sorte qu'il lui laissât voir ce peu de beau ; et comme elle a néanmoins un éclat qui dupe ceux qui n'ont pas le temps d'en examiner le détail, elle s'est aussi avisée de ne le point attacher autrement que vous le savez, afin de le pouvoir ôter et remettre incessamment soit au cours, à la comédie, au temple, ou aux promenades, pour... vous m'entendez bien. Cependant, ceux qui lui faisoient la guerre de sa ressemblance avec le loup ne lui eurent pas plutôt vu ce nouveau masque qu'ils crièrent : « Au loup ! au loup ! » Et de cette manière le nom en est demeuré à tous les masques qu'on a faits de la même sorte. Au reste, l'usage s'en est trouvé le plus commode du monde pour toutes les femmes. Celles qui n'ont d'agréable que le tour du visage s'en servent avec beaucoup d'avantage ; celles qui actionnent sans cesse, et à qui le badinage plaît, s'occupent à l'ôter et à le remettre, même encore avec bien de l'effet ; et toutes les autres en tirent la commodité de se pouvoir masquer et démasquer facilement.

CELANTE.

Le conte du masque n'est pas mal inventé.

PALAMÈDE.

Il faut bien, quoi qu'il en soit, que quelque occasion ait été cause qu'on ait ainsi baptisé cette sorte de masque.

BELISE.

Ha ! laissons là ces bizarres animaux avec leurs manières de faire, de se vêtir, et de parler. (Au laquais.) Mon enfant, dis-nous, je te prie, quels termes de préciosité tu as remarqués dans nos discours : car je m'en veux corriger, ainsi que de mes plus grandes imperfections.

LIDAMON, au laquais.

Allez! allez à vos affaires, laquais. Ne voyez-vous pas qu'on se moque de vous?

CELANTE.

Pourquoi ne l'avez-vous pas laissé là? Il nous auroit vraiment divertis, ce laquais; il se pique plaisamment de savoir quelque chose, et je ne sais comment je ne me suis pas laissée emporter à un furieux éclat de rire lorsque, pour imiter l'auteur des *Précieuses,* il a donné des bras à nos sièges, qui n'en ont point. Mais puisqu'il nous a mis sur le chapitre de ce Zoïle, nous pouvons en faire le sujet de notre conversation, Aussi bien voulons-nous pour raison savoir, Belise et moi, ce que Lidamon, Palamède, et Crysolite, qui viendra bientôt, pensent de ses ouvrages.

PALAMÈDE.

Vous voulez, je m'en doute, que nous frondions son *École des Femmes :* quelque endroit vous y a déplu, aussi bien qu'à plusieurs autres. Il est vrai qu'il y traite étrangement mal votre sexe, et qu'il en parle le plus désobligeamment du monde.

BELISE.

Il n'y épargne guère davantage le vôtre, et les hommes y sont du moins aussi galamment ajustés que les femmes.

LIDAMON.

Il y met en assez beaux draps blancs les uns et les autres; mais quel mal lui en peut-on vouloir, puisqu'on prend plaisir à se voir l'objet de ses satires, qu'on les achète, qu'on se divertit à les entendre sur son théâtre, et que par un aveu si solennel on l'a mis en possession de pouvoir désormais révéler les mystères les plus secrets des familles, et de divertir le public aux dépens du particulier.

CELANTE.

Ce n'est point son *École* seule que je veux critiquer; ce sont tous ses ouvrages de théâtre, depuis *les Précieuses ridicules.* Je ne veux point déguiser mes sentiments : j'aime la belle comédie, et je ne saurois souffrir qu'à cause qu'il n'a pas une troupe propre à la jouer sur son théâtre, et qu'il est lui-même le plus détestable comédien qu'on ait jamais vu, il la détruise par des rapsodies qui font que chacun déserte son parti, et qui obligent

jusques à l'unique et incomparable Troupe royale de la bannir honteusement de sa pompeuse scène pour y représenter des bagatelles et des farces qui n'auroient été bonnes, en un autre temps, qu'à divertir la lie du peuple dans les carrefours et les autres places publiques, tâchant ainsi d'éviter le titre d'Ancienne, qu'on lui donne au Louvre, à cause que ses grands poèmes ne sont plus à la mode, c'est-à-dire de la qualité de ceux de Zoïle.

BELISE.

En effet, il a ruiné le plus beau et le plus honnête divertissement que nous eussions, et j'ai horreur des monstres auxquels son exemple a donné naissance sur tous nos théâtres. Ne sont-ce pas d'agréables choses que des *Secrétaires de Saint-Innocent, les Miracles du mépris, l'Intrigue des carrosses*[1], *des Colins-Maillards*[2], et je ne sais combien d'autres fatras dont les uns ont suivi *les Précieuses* et *le Cocu imaginaire,* et les autres précédé ou accompagné *l'École des Maris* et celle *des Femmes,* pour leur disputer l'honneur de divertir les honnêtes gens?

PALAMÈDE.

Il me vient sur cela une plaisante idée; je m'imagine voir le grand Ariste[3] au milieu de tous les petits avortons du Parnasse, qui nous donnent ces niaiseries, comme un géant investi par des pygmées et des nains qui lui veulent faire la guerre.

LIDAMON.

Ce grand homme, à dire vrai, est assez étonné de se voir sur les talons cette fourmilière de grimelins qui semblent le chasser du théâtre, où jusques ici sa muse avoit eu un si glorieux ascendant; et ce ne lui est pas une petite mortification de voir son grand cothurne effacé par le ridicule escarpin de ces demis ou quarts d'auteur, engendrés de la corruption du siècle.

PALAMÈDE.

S'il n'avoit que cette vermine à combattre, il ne seroit pas encore beaucoup à plaindre : le grand Ariste seroit toujours le

1. *L'Intrigue des carrosses à cinq sols,* comédie en trois actes, en vers, par Chevalier, en 1653.

2. *Colin-Maillard,* comédie en un acte, en vers de huit syllabes, par Chapuzeau, en 1662.

3. Pierre Corneille.

grand Ariste; mais il a en tête un redoutable adversaire qui prétend raffiner l'intelligence et le goût de ses admirateurs pour les empêcher de crier miracle, comme autrefois, à la représentation de ses pièces. Il fait voir surtout à ceux du parterre qu'ils se sont souvent laissé éblouir à de mauvais brillants; il les veut obliger à reprendre toutes les louanges qu'ils lui ont données, et, s'il en est cru, ils s'inscriront en faux contre tous les ouvrages sur lesquels, comme sur des titres injustes, il a établi sa réputation.

LIDAMON.

Vous donnez trop de gloire à Philarque[1] de l'estimer un redoutable adversaire. En quoi donc est-il si redoutable? Est-ce pour avoir en vain jeté un peu de mauvaise encre sur les beautés de *Sophonisbe* et de *Sertorius*? et porté des coups à tort et à travers sans aucun effet, comme Énée en la région des ombres? Il tranchoit du Goliath lorsqu'il est entré dans cette lice; mais il s'est trouvé un petit David qui a fait si vigoureusement claquer sa fronde contre lui qu'il l'a bientôt obligé à rengainer sa bravoure pédantesque, sans que le grand Ariste ait eu besoin de se mettre en aucune manière sur la défensive.

BELISE.

Qui est donc ce petit David que vous faites passer pour un si vigoureux assaillant?

LIDAMON.

Comment! vous ne connoissez pas ce jeune auteur qui a fait, entre autres choses, *les Nouvelles nouvelles*[2], où il a joué tout le monde, sans en excepter le grand Ariste?

BELISE.

Ha! je sais qui il est, et je me ressouviens qu'il s'est baptisé de ce nom de petit David dans sa défense de *Sophonisbe*. Il a tout à fait de l'esprit; mais c'est un censeur un peu trop raffiné, car, dans sa réponse aux remarques de Philarque sur *Sertorius*, il s'est avisé de faire mystère des monosyllabes d'un sonnet, ne considérant pas qu'ils peuvent entrer en la composition des plus beaux vers, et que le grand ouvrage du monde n'est qu'un

1. D'Aubignac.
2. De Vizé.

assemblage d'atomes qui produit néanmoins une merveilleuse harmonie.

PALAMÈDE.

En effet, cette critique est des plus transcendantes. Mais, Lidamon, vous êtes mal informé quand vous dites que Philarque a cessé d'écrire. J'ai su qu'ayant de nouveau taillé sa plume il avoit déchiqueté l'*Œdipe*, et que son dessein étoit de traiter ainsi tous les autres dramatiques[1] du grand Ariste, sans faire semblant d'entendre claquer la fronde du petit David, qu'il a dans ses remarques métamorphosé en grenouille des marais du Parnasse, avec tous ceux qui se sont mêlés de la défense du grand Ariste.

CELANTE.

Cette sorte de métamorphose est plus facile que dangereuse. Nous avons le même pouvoir que lui de métamorphoser ainsi les gens, et nous le métamorphoserons en crapaud : aussi bien a-t-il assez de venin pour tenir sa place parmi ces vilains reptiles. Laissez faire ; nous aimons le grand Ariste ; nous nous souvenons du *Cid*, qui nous a tant charmées, et de toutes ses autres miraculeuses pièces, qui ne sont pas moins les délices de nos cabinets que des théâtres. Nous aimons pareillement son défenseur, de qui nous attendons des reparties à le faire désespérer ; et si Philarque s'en prend à nos plaisirs, il verra de quoi des femmes sont capables : qu'il se souvienne de la catastrophe d'Orphée.

LIDAMON.

Tudieu, quelle menace!

PALAMÈDE.

Je ne voudrois pas qu'elle fût contre moi : c'est une chose terrible qu'une femme en colère.

BELISE.

Courage! je veux être des plus avant, de cette belle partie. Mais voulez-vous oublier Zoïle dans cette longue digression? Il me semble que vous n'aviez pas dessein de l'en quitter à si bon marché.

PALAMÈDE.

Que vous êtes mauvaise, Belise! J'avois fait tomber la compa-

1. C'est-à-dire : tous les autres ouvrages dramatiques. Nous ne croyons pas cependant qu'il y ait un mot passé. Voyez encore page 113.

gnie dans cette digression, pensant détourner l'orage que je voyois grossir sur la tête du pauvre Zoïle, et vous n'avez pu souffrir que je lui aie rendu ce bon office. Mais je vous déclare que je ne saurois consentir qu'il soit ici persécuté sans défenseur, et que je veux être le sien.

CELANTE.

Si Lidamon demeure de notre côté, vous n'aurez qu'à vous bien tenir.

LIDAMON.

Doutez-vous, Celante, que je ne m'attache au bon parti? Et Palamède pourroit-il s'imaginer que je voulusse, avec lui, protéger un ennemi public contre les plus aimables chrétiennes du monde?

PALAMÈDE.

J'avois sujet d'appréhender un si mauvais succès, si je fusse demeuré seul contre trois si puissants adversaires; mais ma bonne fortune m'envoie à propos le brave Crysolite pour me servir de second. Je suis assuré qu'il est pour Zoïle, et qu'il ne manque pas de ce qu'on appelle esprit pour le défendre d'importance.

BELISE.

Hé bien! avec ce second, tout spirituel et zélé qu'il est pour Zoïle, vous ne laisserez pas de perdre la cause que vous défendrez, et je vous en assure devant Crysolite.

(Parlant à part à Celante.)

Nous allons voir si nos amants n'auront rien contracté de l'hérésie de *l'École des Maris* et de celle *des Femmes,* et ce que nous devons espérer de leur conduite dans notre ménage.

SCÈNE CINQUIÈME.

LIDAMON, PALAMÈDE, CRYSOLITE, CELANTE, BELISE.

CRYSOLITE.

De quoi donc l'aimable Belise vous assure-t-elle devant moi?

PALAMÈDE.

De votre défaite et de la mienne.

53791

CRYSOLITE.

En quelle rencontre devons-nous essuyer cette disgrâce? Et par quel malheur faut-il que nous en soyons assurés par la bouche de...

BELISE.

Trêve de galanterie! Tous vos beaux discours ne seront point capables de nous radoucir tant soit peu : nous sommes en résolution de dauber Zoïle; Palamède a dessein de le défendre avec vous, et je lui prédis votre défaite et notre victoire.

LIDAMON.

Voilà, Crysolite, la guerre déclarée, et je me range du côté de ces belles, contre vous.

CRYSOLITE.

Je trouve la partie assez inégale; mais nous sommes prêts à soutenir l'assaut et à nous défendre le mieux qu'il nous sera possible. De quoi, mesdames, accusez-vous le malheureux Élimore, qu'il vous plaît de baptiser ainsi du nom de Zoïle?

BELISE.

Celante l'accuse de détruire la belle comédie.

CELANTE.

Oui, je l'en accuse, et je ne lui pardonnerai jamais cet attentat.

CRYSOLITE.

Dites-moi, Celante, ce que vous appelez la belle comédie?

CELANTE.

Vous ne prétendez pas que je vous parle en maîtresse passée de ces ouvrages de théâtre. Je ne suis pas de ces savantes qui composent, je pourrois ajouter, avec un peu d'aide qui leur nuit quelquefois plus qu'il ne leur fait de bien. Je vous dis donc que j'entends par la belle comédie ces pièces qui sont des tableaux des passions galamment touchés, où l'on remarque de beaux sentiments, où l'on voit des moralités judicieusement répandues, où paroissent ces brillants d'esprit qui charment, où enfin l'on trouve de quoi s'instruire et se divertir agréablement. Je mets en ce rang les chefs-d'œuvre du grand Ariste, dont je ne prends que *le Menteur* pour l'opposer à tout le misérable comique de Zoïle; tels sont *les Visionnaires* de Polydamas[1], le *Don Bertrand,*

1. Desmaretz.

le Feint Astrologue, et quelques autres comédies du spirituel Isole[1]; et, pour me servir d'un exemple plus frais, tels sont *les Amours d'Ovide,* du doux Bergile[2], où l'on voit tant de brillant et de délicatesse.

CRYSOLITE.

Celante, au moins, prenez garde que vous parlez là d'une pièce qui n'est ni comédie, ni tragédie, ni tragi-comédie[3], et qui d'ailleurs se joue par ressorts et par machines.

CELANTE.

Nous n'avons pas besoin de cet avertissement, Crysolite; je sais bien que vous voulez dire que cette pièce est d'un genre douteux; mais si je l'appelle comédie héroïque, je crois lui avoir trouvé son nom, et la pouvoir mettre ainsi au rang des comédies. Pour le surplus, je n'ignore pas que ceux qui n'ont que des yeux donnent dans les machines comme dans le panneau; mais je prétends que vous nous sépariez de ces gens qui n'ont que des yeux. Je laisse les machines à part, et même les décorations et les habits, que je ne considère que comme la petite oie, et je m'attache au sujet passablement bien traité; et je dis que c'est ce que j'estime la belle comédie.

LIDAMON.

C'est assez bien attaqué.

BELISE.

Je vois déjà des gens bien camus.

PALAMÈDE.

Hé! Belise, ne chantez pas encore la victoire. Crysolite va répondre comme il faut, et je m'en fie bien à lui.

CRYSOLITE.

Moi, je n'ai point de raisons défensives si l'on veut nier un fait dont il s'agit. Je dis que *l'École des Maris, l'École des Femmes,* et les autres ouvrages d'Élimore, ne sont autre chose qu'un tissu de ces moralités, de ces brillants d'esprit, et de ce qui instruit et divertit en même temps; et je renvoie à ces *Écoles* ceux qui me voudront soutenir qu'Élimore ruine la belle comédie.

1. Thomas Corneille, dit de l'Isle.
2. Gilbert.
3. Elle était intitulée *pastorale.*

PALAMÈDE.

Ce n'est pas assez, Crysolite; il leur faudroit montrer ce que vous dites : autrement je désespère qu'ils demeurent d'accord de votre proposition, et je crains qu'ils ne nous mettent au rang de ceux qui disent : « La raison, c'est la raison », quand ils veulent substituer leur caprice en sa place.

CRYSOLITE.

Il y a des choses si claires qu'elles se font connoître par elles-mêmes, de manière qu'elles n'ont pas besoin que les raisons viennent à leur secours; et lorsque le soleil paroît sur l'horizon, il se fait connoître à tout le monde, excepté aux aveugles.

CELANTE.

La comparaison est brillante; mais nous ne sommes point de ces aveugles, Crysolite, et pourvu que vous nous puissiez montrer quelque chose de ce que vous avez dit, dans *l'École des Femmes,* à laquelle je m'attache particulièrement, nous ne vous demanderons point de preuves; mais vous ne sauriez montrer ce qui ne se peut trouver, et vous auriez besoin que nous l'y crussions par foi.

LIDAMON.

Celante a raison, et pour vous dire mes sentiments de cette *École,* je vous dis franchement qu'elle n'a rien du tout de la belle comédie, et je vous le prouve démonstrativement. L'amour, qui fait tout l'agrément du beau comique, n'est-il pas fort bien manié dans cette pièce, où l'on voit un homme qui, ne se proposant en brutal que d'avoir pour femme un corps sans esprit, fait nourrir son Agnès comme une oie, par deux paysans; ne lui parle jamais que de filer ou de coudre, la tient enfermée comme une esclave, et prend à tâche d'en faire une belle stupide? N'est-ce pas un agréable spectacle d'amour que de la lui voir toujours traiter en jaloux et en tyran, et même, dans la catastrophe, la menacer de coups de poing, à la crochetorale? N'est-ce pas aussi une jolie moralité de ne parler jamais que de la disgrâce des maris en termes qui font soulever la pudeur sur les fronts les plus assurés? Ne sont-ce pas de beaux sentiments que tout ce qu'il dit avec Agnès et les deux paysans, à qui il faut par nécessité qu'il s'explique naïvement pour s'en faire entendre; et tout ce que lui répondent aussi ces trois personnages, dont la

grossière ignorance ne peut leur permettre de rien dire de raisonnable? N'est-ce pas quelque chose de bien surprenant que la scène d'Alain et de Georgette, lorsque ce brutal amant retourne de la campagne? Et n'est-ce pas croire que nous aimons bien les fadaises pour nous en donner de pareilles? Ne sont-ce pas de grands brillants d'esprit que mille petits rébus semés çà et là, entre lesquels est l'équivoque du *le,* qui force le sexe à perdre contenance, et le réduit à ne savoir qui lui est le plus séant de rire ou de rougir? Toutes ces choses, qui font miracle sur le théâtre, ne paroissent-elles pas bien sur le papier? Enfin, n'est-ce pas une noble instruction que celle qu'on y donne, pour gâter l'image de Dieu par l'ignorance et par la stupidité? J'aurois encore à remarquer que cette *École* est pleine d'impiété dans les maximes qu'on destine à l'instruction d'Agnès et dans le prône qu'on lui fait, où, par une autre faute des plus grossières, on relève tellement le style et les conceptions qu'il n'y a plus rien de proportionné à la simplicité de l'écolière, à qui on parle en théologien. Je pourrois ajouter que cette *École* est non-seulement contre toutes les règles du dramatique, mais contre celles du comique, le héros y montrant presque toujours un amour qui passe jusqu'à la fureur, et le porte à demander à Agnès si elle veut qu'il se tue, ce qui n'est propre que dans la tragédie, à laquelle on réserve les plaintes, les pleurs et les gémissements. Ainsi, au lieu que la comédie doit finir par quelque chose de gai, celle-ci finit par le désespoir d'un amant qui se retire avec un « ouf! » par lequel il tâche d'exhaler la douleur qui l'étouffe, de manière qu'on ne sait si l'on doit rire ou pleurer, dans une pièce où il semble qu'on veuille aussi tôt exciter la pitié que le plaisir. Je remarquerois avec beaucoup de justice qu'il n'y a presque point du tout d'action, qui est le caractère de la comédie, et qui la discerne d'avec les poèmes de récit, et que Zoïle renouvelle la coutume des anciens comédiens, dont les représentations ne consistoient qu'en perspectives, en grimaces et en gestes. Je passe sous silence que ce n'est qu'un mélange des larcins que l'auteur a faits de tous côtés, jusqu'à son « Prêchez et patrocinez jusqu'à la Pentecôte », qu'il a pris dans le *Rabelais,* ainsi que dans le *Don Quichotte* le modèle des préceptes d'Agnès, qui ne sont qu'une imitation de ceux que ce chevalier errant

donne à son écuyer, lorsqu'il va prendre le gouvernement d'une île. De manière qu'on ne peut pas dire que Zoïle soit une source vive, mais seulement un bassin qui reçoit ses eaux d'ailleurs, pour ne point le traiter plus mal, en le comprenant dans la comparaison que quelques-uns ont faite des compileurs de passages à des ânes seulement capables de porter de grands fardeaux. Je tais encore que son jeu et ses habits ne sont non plus que des imitations de divers comiques, lesquels le laisseroient aussi nu que la corneille d'Horace s'ils lui redemandoient chacun ce qu'il leur a pris. Je ne veux rien dire des vers, dont la plupart n'ont guère plus de cadence ni d'harmonie que ceux des airs du Pont-Neuf, n'étant qu'une prose rampante, mal rimée en divers endroits. Mais je suis trop attaché à l'intérêt des dames pour ne pas soutenir que cette *École* est une satire effroyablement affilée contre toutes, qui mériteroit tant soit peu l'époussette si l'on étoit moins débonnaire en France; et que les maximes qu'il y prêche à son Agnès sont des leçons horribles qu'il fait à tous les maris pour réduire le beau sexe à la dernière des servitudes.

CELANTE.

O que Lidamon en juge bien!

BELISE.

O que son sentiment me plaît!

CRYSOLITE.

Voilà une étrange et cruelle critique que vous faites de *l'École des Femmes,* puisqu'elle ne lui laisse pas le moindre agrément; vous faites bien voir que vous êtes de ces François qui trouvent à redire à toutes choses, et je ne sais si vous n'auriez point la maladie d'un que je connois, qui censure même les ouvrages de la nature, et qui soutient qu'elle nous devoit mettre le gras des jambes au devant, et non pas derrière. Mais quelques yeux de lynx que vous ayez sur les ouvrages, je m'assure que si vous vouliez faire une plus juste perspective des choses, et les mettre dans un autre point de vue, vous n'y trouveriez pas tant de défauts. Est-ce une obligation de choisir seulement de belles passions pour la comédie; et puisqu'elle n'est que la représentation d'un action, suffit-il pas que cette action, telle qu'elle puisse être, y soit bien représentée? Élimore s'étant donc pro-

posé un caractère d'amour particulier, tel qu'il est dans *l'École des Femmes,* qui dira qu'il n'y ait pas réussi? Qui soutiendra qu'il n'ait pas donné tous les traits nécessaires au tableau d'un homme qui se précautionne soigneusement contre l'aventure d'Actéon? J'en dis autant du personnage d'Agnès et des deux paysans. Qui se hasardera de soutenir qu'il n'a pas représenté parfaitement une fille élevée dans l'ignorance, et des rustres qui manquent de sens commun? Ce qui se dit, en plusieurs endroits, de la disgrâce des maris vous choque; cette moralité, dites-vous, fait soulever la pudeur sur les fronts les plus assurés. Mais c'est un tableau au naturel de ce qui se passe, et auquel il pourroit ajouter la plus étrange complaisance qu'on puisse imaginer de ces maris appelés bons. Ne serez-vous pas surpris qu'un homme en ait assez pour lire, à l'instance que lui en fait sa femme, un billet doux qui s'adresse à elle, et devant un autre de ses galants? C'est ce qui se passa naguères chez une dame, et que je n'aurois jamais cru si je n'en avois été le témoin; mais poursuivons. Vous méprisez la scène d'Alain et de Georgette, l'équivoque du *le,* et les autres agréments que vous nommez de petits rébus; et vous dites que le succès que ces bagatelles ont sur le théâtre ne paroît point sur le papier. Je vous prie de me faire voir que les plus beaux vers aient le même effet sur le papier que sur la scène. Celui-ci :

Je vis là Ptolémée, et n'y vis point le roi,

ce vers, qui est des plus beaux du grand Pompée, a-t-il le même brillant lorsqu'on le lit que lorsqu'il sort de la bouche de l'incomparable Montfleury? Cet hémistiche :

Hélas! tient-il à moi?

qui a produit un si bel effet sur le théâtre dans *le Faux Tyberinus,* sortant de la bouche de la merveilleuse Des Œuillets, a-t-il quelque chose qui en approche sur le papier? Ne sait-on pas que toutes ces beautés s'évanouissent hors du jeu qui leur donne la vie? Sans cela, il ne seroit pas nécessaire d'aller au théâtre pour avoir tout le plaisir de la comédie; il n'y auroit qu'à lire les dramatiques, et les comédiens n'auroient qu'à chercher un autre emploi. Je suis étonné comment l'on peut faire des remar-

ques si peu solides, et qu'il y ait des gens qui se soient donné la peine de les faire éclater même sur la scène; et je leur demanderois volontiers si ce qu'ils ont fait sur ce sujet aura un grand relief sur le papier? Je leur demanderois pareillement si ce qu'ils appellent *le Portrait du Peintre* est un tableau fort ressemblant; et si un tas de « morbleu » et quelques autres mots n'établissent pas bien la ressemblance? Mais laissez faire; Élimore ajustera ces faiseurs de *Portraits du Peintre,* et il ne manquera point du tout de couleurs pour les représenter avec un peu plus de rapport, et faire l'un des beaux morceaux de peinture qui se soient jamais vus. Il a sur ce sujet des imaginations que je n'ai pu apprendre sans en crever de rire par avance; et quand vous seriez un Caton, vous ne pourriez pas non plus vous en empêcher. Mais il y a d'autres objections, dont l'une touche l'équivoque du *le*...

CELANTE.

Passez sur celle-là; nous vous dispensons d'y répliquer.

CRYSOLITE.

Je viens donc à celles qu'on fait sur l'instruction de cette *École,* qui n'a pour but, dit-on, que d'abrutir une femme, et de gâter l'image de Dieu par l'ignorance. Vous avez aussi mal fait votre observation sur cet endroit qu'en tous les autres, car vous auriez reconnu qu'on veut seulement qu'elle ignore les maximes pernicieuses du monde, qui corrompent la meilleure bonté de mœurs, et qu'en même temps on lui enseigne celles que doit observer une femme sage et vertueuse. — Mais ces maximes-là sont impies, ainsi que le prône que l'on fait à Agnès! — Qui s'avisa jamais de dire que des enseignements que l'on donne, et des exhortations que l'on fait à quelqu'un, touchant le mal qu'il doit éviter et le bien qu'il doit faire, fussent impies? Pour moi, je ne ferois point de difficulté d'envoyer ma femme à un pareil sermon, et de le lui mettre entre les mains pour s'instruire; et je ne voudrois pas lui choisir rien de meilleur pour sa direction, étant assuré que, pourvu qu'elle s'imprimât bien dans l'esprit ces maximes, elle vivroit en honnête femme, et non en coquette.

CELANTE ET BELISE, se regardant, disent à part :

O dieux! qu'entendons-nous?

CRYSOLITE continue.

On ajoute que l'on prend aussi un ton si haut, dans ces maximes et dans ce sermon, qu'Agnès n'y sauroit rien comprendre ; mais c'est donc une faute de laquelle il faut accuser tous les prédicateurs de village, qui traitent les plus hauts points de théologie devant les paysans. Passons outre : cette *École* est contre les règles du théâtre, et choque entièrement celles du comique? Vous me faites rire avec vos règles, et si je voulois parcourir tous nos dramatiques, je vous en ferois bien voir de plus défectueux, mais que je n'estime pas moins pour cela. Je voudrois bien savoir à quoi servent des règles qui ne sont connues que de ceux qui ont lu Aristote en [grec][1], et qui ne contribuent point au plaisir que tout un peuple attend de la comédie, puisqu'on voit que toutes les pièces les plus régulières sont celles qui en produisent bien souvent le moins. Aussi ai-je à vous dire que notre Aristote a pu se tromper dans ses observations, et qu'on peut être aussi hardi qu'un auteur espagnol qui s'en est moqué. Il y a des fautes monstrueuses qu'il faut éviter, comme celles qu'il a remarquées dans les poètes grecs, et qui sont passées jusques à nos premiers dramatiques françois ; mais, hors cela, il y a quantité de choses que l'on peut décliner, ou ajouter, selon qu'elles sont plus ou moins capables de produire un bon succès : ce qui s'appelle raffiner les arts, où l'on ne doit pas toujours être esclave des règles de ceux qui les ont inventées. Je ne m'attache donc point à la justification d'Élimore sur ces contraventions aux règles, si ce n'est à l'égard de celles du genre comique. Il ne porte point l'amour jusques à la fureur, et ne fait point finir la pièce de la même façon qu'une tragédie. L'amant y témoigne seulement une grande passion pour Agnès, et quand il lui demande si elle veut qu'il se tue, on voit bien qu'il n'a pas dessein de se tuer, mais de lui faire voir combien il a de tendresse pour elle ; et l'auteur fait dans cette scène un portrait admirable de ce qui se passe tous les jours. Pour le « ouf! » qui fait la catastrophe, peut-on dire qu'il soit contre le caractère de la comédie, et que les règles en soient sévères jusqu'à en exclure un soupir? Que diriez-vous donc de l'*Amphitryon*

1. Nous supposons le mot *grec*, qui est passé.

de Plaute, où Ménechme paroît véritablement furieux ? et d'une autre de ses comédies où Alcsimachus se met tout de bon en devoir de se tuer? Je ne dois pas oublier que vous avez avancé que *l'École des Femmes* est toute sans action, et de vous répondre que je ne sais pas où vous en voulez trouver davantage? toutes les agitations d'esprit en Arnolphe, et tant de précautions dont il s'avise pour détourner les coups de la destinée, n'étant autre chose que des actions et des mouvements. Venons à ce que vous dites des larcins qui se remarquent dans *l'École des Femmes,* et des vers, que vous ravalez si fort. C'est bien montrer qu'on se plaît à critiquer, soit qu'il y ait raison, ou non. Dans quels poèmes, même des plus beaux, ne vous ferai-je point voir quantité de très-méchants vers, et un nombre infini de larcins, si la plupart ne sont que des imitations et des traductions? Et quant à ce vers,

Prêchez, patrocinez jusqu'à la Pentecôte,

vous savez bien que c'est une réponse de Panurge à Pantagruel, qu'il a mise exprès dans la bouche d'Arnolphe à cause qu'elle venoit à propos. C'est, dites-vous aussi, une satire contre le sexe. Ce peut être une satire, mais elle ne tombe point sur le particulier, c'est-à-dire qu'elle ne désigne qui que ce soit, et que c'est comme une glace exposée, où chacun reconnoît lui seul ce qu'il est sans qu'il soit connu de personne. Vous auriez donc eu beau sujet de vous plaindre de l'ancienne comédie, où l'on ne se contentoit pas de désigner les personnes par leurs actions, les comédiens se servant encore d'habits semblables aux leurs pour les mieux faire remarquer. Enfin vous vous soulevez contre les maximes prescrites à Agnès, pour ce que ce sont, dites-vous, des leçons qu'Élimore fait à tous les maris afin qu'ils réduisent leurs femmes à la dernière des servitudes. Il y a bien de l'apparence que les maris aillent apprendre sur le théâtre à gouverner leurs femmes, ni que celles-ci souffrent qu'on les gouverne en Agnès! Critique donc déraisonnable! critique donc injuste! critique donc à me faire rire, et à laquelle j'ai eu tort de m'arrêter. Je n'avois qu'à vous renvoyer à celle que l'auteur a lui-même faite de sa pièce, qui pouvoit servir de verte réplique, ou bien à l'approbation que tout Paris lui donne depuis six mois,

hommes et femmes ne se pouvant lasser d'aller à cette spirituelle *École;* et les dernières, que vous croyez si outragées, quoique je n'aie encore appris leurs plaintes que par votre bouche, en ayant même l'imprimé entre les mains pour le lire dans le temps qu'elles l'écoutent, sans doute afin de s'en rendre le plaisir plus sensible, et peut-être pour s'en mieux imprimer dans l'esprit les utiles leçons.

PALAMÈDE.

Voilà répondre, ma foi! Cela s'appelle répondre, et repousser comme il faut sur la contrescarpe. Et je ne pense pas que vous ayez après cela le mot à dire, ni pour rire, ni que vous nous puissiez disputer la victoire que vous vous étiez promise.

CELANTE.

Vous l'auriez pour vous à trop bon marché, Palamède : elle ne vous coûteroit que la peine d'avoir bien écouté Crysolite, qui, certainement, la mériteroit mieux si elle étoit due à un grand discours plutôt qu'aux bonnes raisons. Mais je pense que lui-même ne prétend rien à la victoire, et la plaisante conclusion de son plaidoyer nous témoigne qu'il a lui-même dessein de le tourner en ridicule, avec l'ouvrage qu'il a fait semblant de défendre.

BELISE.

En effet, il est plaisant de dire qu'il nous devoit renvoyer à *la Critique* que l'auteur a faite de sa pièce, que chacun appelle son apologie. En quoi il s'est lourdement trompé, car les judicieux disent que le fin du jeu étoit qu'il ne s'épargnât point dans cette *Critique,* qu'il y remarquât jusqu'aux moindres fautes, avec la dernière sévérité, et qu'il fît voir ainsi qu'il n'avoit pas péché par ignorance, mais expressément, et dans la vue que son poème plairoit beaucoup plus avec ces défectuosités que s'il eût été selon toutes les règles. De cette façon il auroit pu se louer à la fin de sa *Critique* d'avoir réussi comme il se l'étoit proposé, et fermer la bouche à tous ceux à qui son ignorance apparente la fait ouvrir, pour lui montrer ce qu'il n'a pas remarqué.

CELANTE.

Je vous prie, examinons là un peu sa *Critique,* et vous verrez qu'il s'y est seulement chatouillé pour se faire rire. C'est la plus

plaisante chose du monde ; la glace s'est trouvée si unie que la mouche de la critique n'y a pu trouver que sept ou huit endroits raboteux où elle ait pu s'attacher, à savoir : les *enfants par l'oreille*, la *tarte à la crème*, le *potage*, le *le*, le *sobriquet d'animaux donné aux femmes*, la *scène du valet et de la servante au dedans du logis*, *l'argent donné à Horace par Arnolphe*[1], le *sermon* et les *maximes*, et la manière en laquelle le même Arnolphe explique son amour à Agnès dans le cinquième acte.

LIDAMON.

Dites plus, Celante, que s'il a fait attaquer assez négligemment ces endroits, il les a aussi fort bien fait défendre ; de manière qu'on peut dire qu'il n'y est demeuré d'accord d'aucune erreur, et qu'il faut confesser avec tout le monde que c'est une véritable apologie.

BELISE.

Mais apologie de la nature de sa comédie des *Précieuses ridicules* et de ses deux *Écoles* : car il y continue ses satires, principalement contre les courtisans et contre ceux qui condamnent cette dernière pièce de *l'École des Femmes*. Comme nous l'avons remarqué dès le commencement de notre conversation, il y ressuscite le jargon précieux, qu'il met en la bouche de tous ses personnages ; et avec ces sept ou huit méchantes remarques sur son *École*, qu'il a fait tourner à son avantage, il vous a encore composé une comédie à peu de frais, ou plutôt une farce de plaisanteries qui ne sont pas supportables, dont il a néanmoins tiré le même profit, tant il est heureux et tant nous sommes fols, que de la meilleure pièce du monde. Mais *le Portrait du Peintre*, que Crysolite trouve si peu ressemblant, nous apprend bien mieux les bévues de son *École des Femmes* que sa *Critique*, et chacun a trouvé cette peinture si juste qu'il est demeuré d'accord que son auteur avoit un pinceau et des couleurs à représenter parfaitement bien les choses. Zoïle a été lui-même témoin, non pas sans quelque chagrin, des applaudissements universels qu'on a donnés à ce spirituel tableau, et je crois qu'à présent il a bien changé le dessein qu'il pouvoit avoir de riposter, et qu'il s'en tiendra à cette première bernerie pour

1. On lit *Alphonse* dans le texte ; c'est une faute d'impression manifeste.

en éviter une autre plus fâcheuse. Revenons à Crysolite, qui nous renvoie encore à l'approbation que tout Paris donne à Élimore. Ne sait-on pas que le nombre des ignorants est infini, et d'ailleurs que le vulgaire reçoit les sottises qu'on lui présente plutôt que les bonnes choses; mais que c'est moins sa faute qu'à ceux qui l'y accoutument. Nous pouvons sur ce sujet, pour nous égayer, renvoyer Zoïle au colloque du sage Don Quichotte de la Manche avec un chanoine, où celui-ci remarquoit qu'il étoit bien vrai que la plupart des comédies d'alors, quoique composées de fadaises, plaisoient au peuple, mais que les auteurs s'excusoient mal à propos de les composer de cette sorte, sur ce que les plus régulières n'en contentoient que trois ou quatre qui entendoient l'art, et qu'il valoit mieux gagner du pain avec la multitude qu'acquérir l'applaudissement de peu de personnes, d'autant qu'il leur opposoit qu'on avoit représenté en Espagne trois poèmes selon les règles, qui avoient également contenté les savants et les idiots, et fait gagner plus d'argent aux comédiens que trente des meilleurs qui eussent ensuite paru; d'où il concluoit ce que j'ai dit, que si le vulgaire se plaisoit aux sottises, il en falloit blâmer les auteurs qui les leur donnoient. Aussi le sage Don Quichotte, ou l'auteur qui le fait parler, ajoutoit judicieusement que c'étoit un mauvais faux-fuyant d'alléguer, pour l'excuse des poèmes irréguliers, que l'intention des républiques étant d'amuser le peuple par la comédie, et de le détourner des vices où l'oisiveté le pourroit entraîner, il n'importoit pas qu'elle fût selon les maximes des savants, pour ce, disoit ce sage fol, que l'on parviendroit encore mieux au but des républiques par de bonnes comédies que par de mauvaises. Ainsi il blâmoit beaucoup les auteurs de ces dernières, et même les comédiens qui les engageoient à les composer de cette façon, pour ce qu'autrement ils ne les auroient pas achetées : ce qui étoit cause qu'un bel esprit de son temps avoit mis au jour divers ouvrages imparfaits. Il concluoit aussi qu'on devoit choisir à la cour des hommes intelligents pour examiner tous les dramatiques[1] avant qu'ils parussent en public; et c'est peut-être sur l'avis de cet oracle que notre abbé D...[2] s'étoit offert de prendre

1. Voyez page 100.
2. D'Aubignac.

la surintendance de nos théâtres, mais qu'il auroit fort mal méritée, comme il nous l'a montré par sa peu judicieuse critique des beaux ouvrages du grand Ariste. Crysolite ajoute malicieusement que les femmes témoignent être fort contentes des leçons qu'on leur y donne, sur une supposition qu'il fait qu'elles ne se sont point encore plaintes, et qu'elles lisent cette maudite *École* en même temps qu'elle se joue, pour en avoir un double plaisir. Ignore-t-il que parmi ces femmes il y en a assurément grand nombre d'innocentes qui ont raison de n'éclater pas en une chose qui ne les regarde point; que celles-là, par une petite malice de la nature, prennent au contraire plaisir de voir railler les autres, et que celles-ci, méditant dans leur cœur des projets de vengeance, font par discrétion aussi bonne mine que ces innocentes, pour l'avantage qu'elles trouvent à se confondre avec elles? Par cette raison, les courtisans qui se voient dépeints dans ses satires n'en disent mot, ou même en rient, pour ne pas faire paroître qu'ils croient que ce soit leur tableau; et les autres qui n'y ont point de part, y trouvant le plaisir de voir dauber leurs compagnons, en rient le plus qu'il leur est possible; et voilà même comment *l'École des Femmes* est en apparence universellement approuvée, quoiqu'en effet elle ne le soit peut-être de personne.

LIDAMON.

Non, non, Belise, nous nous trompons tous; la *Critique* que Zoïle a faite de sa pièce, et l'approbation de tout Paris nous doivent convaincre; j'ajoute que nous allons voir tout le sexe réformé par *l'École des femmes*. Oui, j'entre dans les sentiments de Crysolite; il a pénétré le secret. Les femmes ne lisent et n'écoutent si attentivement l'instruction de cette *École* que pour en profiter. O que les hommes doivent savoir bon gré à Zoïle de ces leçons qui produiront la réformation de leurs femmes! O que Zoïle a mérité de louanges de sa patrie, et plus encore que vous ne pensez! car il a augmenté les divertissements de Paris par cette troupe de comédiens dont il est le chef, qui est la meilleure du monde, et donné en même temps ce bel ouvrage de *l'École des Femmes* et l'autre moitié de lui-même[1] au public, qui sont des bienfaits qui ne peuvent jamais se reconnoître.

1. Armande Béjart avait représenté Élise de *la Critique*.

CRYSOLITE.

Vous raillerez tant qu'il vous plaira; mais, au fond, Élimore est un admirable esprit.

PALAMÈDE.

Un admirable esprit, oui, oui, sans doute; et vous avez oublié quantité de belles choses qui eussent encore relevé sa louange. Vous deviez remarquer que l'on l'appelle partout un gâte-métier, à cause que tous les autres de sa profession ne font plus rien depuis qu'il s'est avisé de représenter les actions humaines.

LIDAMON.

On ne peut nier qu'il ne soit un admirable esprit, et qu'il ne soit aussi plus heureux que sage. Jusques ici, la satire n'avoit rien valu que du bois, et il a trouvé le secret d'en faire la pierre philosophale et d'en tirer de bon argent. Il a trouvé le secret de rendre agréable en public ce qui ne se pouvoit souffrir en particulier, et chacun rit ou fait semblant de rire de se voir jouer par lui sur le théâtre.

CELANTE.

Il est vrai que cela ne sauroit être assez admiré, et qu'il faut avouer qu'il a esprit et bonheur.

CRYSOLITE.

Avez-vous vu le *Remerciement* qu'il a fait sur sa pension de bel esprit? Rien n'a été trouvé si galant, ni si joli. C'est un portrait de la cour, trait pour trait. On y voit la cour comme si l'on y étoit : les habits, la façon d'agir des courtisans, enfin tout vous y paroît, jusques au ton de voix.

BELISE.

Ha! ha! ha! l'excellent peintre; il tire l'échelle après lui.

CELANTE.

Certainement, il faut être bon peintre pour représenter aussi la voix.

PALAMÈDE.

J'ai vu ce *Remerciement;* en vérité, il est tout brillant d'esprit, et ç'a été le plus beau de tous ceux qui se sont faits, dont la plupart ne valent pas grand'chose. Quelques-uns de ces rendeurs de grâces se sont guindés sur des sentiments si sublimes qu'ils ont été je ne sais combien de coudées plus haut que la montagne à double croupe, si bien qu'on les a perdus de vue.

D'autres se sont tellement abaissés qu'il faut croire, pour ne les pas traiter plus mal, qu'ils ont cru remercier ainsi le roi avec plus d'humilité. D'autres enfin se sont tellement embarrassés dans leurs vastes imaginations qu'ils en ont fait un labyrinthe d'où ils n'ont pu sortir.

BELISE.

Je trouve qu'il n'y a que ceux qui ont fait quelque chose pour demander qui aient réussi, et rien n'est à mon goût si joli que *le Caprice de Somposie.*

LIDAMON.

Nous ne sommes pas ici pour blâmer ou louer ce qu'ont fait les autres poètes, mais seulement pour rendre justice à Zoïle. Pour revenir à son *Remerciement*, il est vrai qu'on en a la dernière estime à la cour, et je crois que c'est à cause qu'il tient beaucoup du tableau qu'il a fait de la mode et des actions des courtisans, tant dans ses *Précieuses* que dans son *École des Maris* et dans sa *Critique* de celle *des Femmes :* car c'est un salmigondis de toutes ces pièces. Étant allé au Louvre quelques jours après, je fus tout surpris de n'y entendre parler que d'une pièce qui étoit le miracle de la poésie, l'étonnement des beaux esprits du siècle, et qui étoit tellement au-dessus des forces et de l'adresse du génie de tous les autres qu'il faudroit du moins trois cents ans à la nature, qui est la mère des poètes, pour en produire encore un qui fût capable d'un pareil chef-d'œuvre. L'un me venoit tirer par le manteau, l'autre par le bras droit, l'autre par le gauche, l'un par derrière, et l'autre par devant, pour me demander si j'avois vu la plus belle pièce qui se fût vue, le *Remerciement* d'Élimore ; de manière que je ne me vis jamais plus empêché, et que j'eusse voulu de bon cœur qu'on ne m'eût pas alors connu pour me mêler tant soit peu de vers et de prose, me voyant par là au hasard de ne m'en pas retourner avec mon habit entier.

PALAMÈDE.

C'est ce qui me déplaît de ses ouvrages, qu'ils font ainsi chiffonner et délabrer les habits : car on ne sauroit encore aller à son *École* et à sa *Critique* qu'on ne trouve au retour beaucoup de choses à dire à sa propreté ou au compte de ses rubans, et même que l'on n'ait quelque morceau moins de son étoffe.

CELANTE.

Oh ! vous avez tiré cela de sa *Critique*, où il l'a remarqué par une vanité insupportable, pour faire voir avec quelle ardeur on court à ses pièces, et pour railler aussi les fols qui vont à la presse.

BELISE.

Hé ! laissez poursuivre Lidamon.

LIDAMON.

Il fallut voir cette belle pièce, en admirer chaque vers, chaque terme, chaque virgule, chaque point, tant tout en paroissoit mystérieux ; et enfin me sentir étourdir les oreilles par un *Oh ! voilà qui est beau ! qui est admirable ! qui est incomparable !* qui sortoit des bouches d'une tourbe d'habiles gens qui m'environnoient. Mais vous savez que les plus éclairés des esprits, des gens qui sont les soleils du monde lettré, ont décidé que ce *Remerciement* étoit une très belle pièce, et c'est tout dire.

CELANTE.

Si c'est tout dire, car aussi bien nous avons été assez sur une même matière, il faut voir ce que nous avons à faire pour achever la journée.

(A part, à Belise.)

Mais je sais que vous désirez aussi parler contre notre ennemi.

BELISE.

Tout beau ! Je me suis réservé une attaque.

PALAMÈDE.

O la mauvaise ! c'est elle qui vous a ramenés sur la friperie du pauvre Élimore lorsque vous n'y pensiez plus. Il faut avouer qu'elle lui en veut terriblement. Hé bien ! qu'elle nous fasse voir ce qu'elle a sur le cœur.

CELANTE.

Vite, Belise ! Je meurs d'impatience de savoir ce qui vous touche.

BELISE.

C'est l'intérêt commun du sexe. Pouvons-nous souffrir qu'il insulte la mode et le luxe comme il fait, dans son *École des Maris* ? S'il en étoit cru, les hommes se rengaineroient dans leurs étuis du bon temps ; ils reprendroient les grands pourpoints et

les grègues étroites qui se lioient sur le genou ; ils rétabliroient la rotonde et le petit collet, pour représenter les vieux siècles ; ils paroîtroient dans une stérilité universelle d'ajustements, et perdroient ainsi tout cet air galant qui nous les rend supportables.

CELANTE.

L'enjouée ! Je ne m'attendois pas à cette cascade, et je crois, messieurs, que vous ne vous y attendiez pas non plus.

PALAMÈDE.

Elle nous donne notre fait en passant.

LIDAMON.

Elle nous avertit que nous ne plairions guère à son sexe sans la mode, et que nous lui sommes ainsi obligés de la bonté qu'elles ont de nous souffrir.

CELANTE.

Vous lui pouvez dire que la chose seroit réciproque.

BELISE.

Je ne prétends pas nous exempter du ridicule où nous tomberions aussi par la chute de la mode, et je n'estime pas que la nature fût assez puissante pour nous faire valoir, toute seule, ce que nous valons avec la mode. Il n'en faut point faire la petite bouche : la mode nous communique beaucoup de grâces que l'autre ne nous donne point, et plusieurs de nos compagnes enlèvent bien des cœurs par les ajustements, qui demeureroient éternellement en leur place s'il n'y avoit que les seuls agréments de la nature. Mais il faut encore que cette mode soit soutenue par le luxe : il ne lui est pas moins avantageux qu'elle nous est avantageuse, et, pour dire le vrai, elle en tire la plus grande partie de l'éclat qu'elle nous prête, et tout contribue à embellir les deux sexes. C'est néanmoins ce beau et cet aimable luxe qu'Élimore attaque encore dans son *École des Maris*, et il ne tiendra pas à lui qu'ils ne nous dépouillent de tous nos charmes en nous retranchant les points de Venise, les riches étoffes, et cette prodigieuse mais agréable quantité de rubans qui font un si bel effet : qu'en dites-vous?

CELANTE.

Je dis, pour rire à mon tour, aussi bien que vous...

BELISE.

J'ai parlé sérieusement.

CELANTE.

Hé bien ! donc, pour parler à mon tour aussi sérieusement que vous, je dis que ce retranchement de mode et de luxe auroit d'étranges suites. Les hommes et les femmes deviendroient d'effroyables créatures : il faudroit prendre congé les uns des autres, et faire bande séparée; il faudroit dire adieu aux bals et aux assemblées, où il n'y auroit plus rien d'éclatant que les lustres et les flambeaux; il faudroit faire banqueroute au cours, où l'on ne verroit plus que des grotesques et des épouvantails de chênevières; et il faudroit enfin se cacher à soi-même, et casser toutes nos glaces de Venise, qui ne pourroient plus nous montrer que des réformés et des réformées, c'est-à-dire des objets fort maussades et fort ridicules.

LIDAMON.

Voilà le meilleur de tout, par ma foi ! Et Belise et Celante sont admirables.

PALAMÈDE.

Leurs réflexions sont les plus enjouées et les plus spirituelles qu'on puisse imaginer.

CRYSOLITE.

C'est soutenir la conversation d'un bel air, mais toujours aux dépens d'Élimore. Je veux le réconcilier avec le sexe, et qu'il fasse pour cela une pièce dont je lui donnerai le dessein. J'imagine déjà d'assez belles choses sur ce sujet, et le titre sera *le Triomphe du beau sexe;* que vous en semble ?

BELISE.

Ce titre est bien flatteur, et vous obligerez tout à fait le beau sexe.

UN LAQUAIS, à Lidamon.

Lysandre demande s'il peut vous voir ?

LIDAMON.

Dis-lui qu'il le peut, et qu'il n'y a personne ici qui ne soit bien aise de le voir.

(A la compagnie.)

C'est un jeune gentilhomme de bonne naissance, qui a de

l'esprit infiniment, et qui possède de quoi charmer les dames, car il n'y a guère de femme plus belle ni mieux faite que lui.

PALAMÈDE.

Il est Anglois, mais il parle mieux françois que nous, et n'a pas moins l'air de cette cour que s'il y avoit été nourri.

CELANTE.

Belise, c'est de lui que l'on nous parloit si avantageusement chez Olympe.

CRYSOLITE.

Je ne l'ai point vu; mais il me fait ressouvenir d'une aventure qui m'est fraîchement arrivée en Angleterre.

SCÈNE SIXIÈME.

LIDAMON, PALAMÈDE, CRYSOLITE, LYSANDRE, CELANTE, BELISE.

LIDAMON.

Le voici. Lysandre, vous êtes le très-bienvenu : c'est une parole que je puis vous porter au nom de toute la compagnie. Ces belles et ce cavalier ont ouï parler de vous en assez bons termes, et ils pourront à présent reconnoître qu'on ne vous a point flatté.

LYSANDRE.

Ces belles dames sans doute, et le reste de la compagnie, savent que Lidamon est le plus civil et le plus obligeant qui soit à la cour françoise, et prendront ainsi pour un effet de sa civilité tout le bien qu'il leur a pu dire d'un étranger.

CELANTE.

Ce que nous voyons et ce que nous entendons nous convainc que Lidamon n'a rien dit qu'il ne le doive à la vérité, et que, pour vous rendre justice, nous devons enchérir sur les bons sentiments qu'il nous a fait concevoir d'un étranger qui peut effacer le gentilhomme le plus accompli de notre cour.

LYSANDRE.

Il me faudroit autant d'esprit qu'en a la charmante personne qui me loue si obligeamment, et, de plus, être aussi bien instruit qu'elle en une langue qui m'est étrangère, pour la

remercier d'assez bonne grâce; et comme cela me manque, elle m'épargnera, s'il lui plaît, un mauvais compliment, et me permettra de demander à cette illustre compagnie quel étoit le sujet de son entretien, s'il se peut communiquer.

LIDAMON.

Il vous peut bien être communiqué, car c'est un sujet public : c'est *l'École des Femmes,* sur laquelle rouloit notre conversation. Je ne doute point que, depuis que vous êtes ici, vous n'ayez eu la curiosité d'y aller, et que vous ne sachiez ce que c'est.

LYSANDRE.

J'avois cette curiosité, même en Angleterre; et quand je n'eusse point eu de sujet de venir à Paris, je crois que j'y serois venu exprès pour voir jouer *l'École des Femmes,* tant elle faisoit de bruit en notre pays.

CRYSOLITE.

Cette pièce fait du bruit par tout le monde, et c'est encore une preuve de sa bonté. Dites-nous, Lysandre, en quelle opinion elle est en Angleterre.

LYSANDRE.

Deux choses empêchent qu'elle y soit au goût d'un chacun : l'une, que c'est une assez languissante comédie, et que, comme vous le savez, il y a longtemps qu'on n'aime chez nous que la pure tragédie; l'autre, que le maître de cette *École* est un maître bourru, qui veut former les maris tout à rebours de ce qu'ils sont en Angleterre : de quoi nos dames ne sont nullement contentes.

LIDAMON.

Vous avez raison; les maris y sont tout à fait bons, je le sais par expérience. J'en ai vu ici quelques-uns qui m'ont surpris par cette bonté. Loin d'être jaloux de leurs femmes, ils aiment tous ceux qui les courtisent, et l'on ne sauroit leur faire plus grand bien que d'en conter à leurs chères moitiés. Ils sont tellement sensibles à leur plaisir qu'ils lui sacrifieroient jusques à leur honneur, et pareillement si sensibles à leurs maux que l'on m'a dit qu'une femme accouchant si loin de son mari que vous puissiez imaginer, il sent comme elle toutes les douleurs de

l'accouchement, se met au lit, et fait toutes les cérémonies d'une accouchée.

PALAMÈDE.

Voilà une sympathie de laquelle je n'avois jamais ouï parler. Ces bons hommes sont donc semblables à ceux que l'on tourmente par des figures d'enchantement, dont ils ressentent tous les contre-coups.

LYSANDRE.

C'est un conte qu'on vous a fait, ou que vous faites vous-même pour rire, Lidamon; mais il est certain qu'il n'y a point d'hommes en toute la terre plus complaisants à leurs femmes, ni qui compatissent davantage à leurs moindres incommodités.

CELANTE.

O les honnêtes gens! Il seroit à souhaiter qu'un Anglais fît à son tour *l'École des Maris,* pour l'opposer à celle de Zoïle : toutes les maximes en pourroient être favorables aux dames françoises.

BELISE.

Rieuse perpétuelle! Cela ne leur est aucunement nécessaire : les dames françoises ne sont point à plaindre; et, puisqu'il faut que je le die, elles ont autant de liberté que les femmes en puissent avoir ailleurs. Il vaudroit mieux faire une pareille *École* en faveur des Espagnoles et des Italiennes, dont les maris sont tellement en défiance qu'ils les tiennent perpétuellement enfermées.

CELANTE.

Oui. Mais vous ne savez pas ce que ces maudites *Écoles* de Zoïle pourront opérer sur l'esprit des nôtres. Les choses que vous en disiez tantôt en riant pourroient bien quelque jour être effectives, et nous savons qu'il y a déjà des hommes qui se prévalent des fausses instructions qu'on leur a données, qui ont changé leur belle humeur en celle des amants brutaux des deux *Écoles* de Zoïle, et qui commencent de resserrer leurs femmes, de leur retrancher les ajustements, et de leur ôter même le papier et les tablettes sur quoi elles écrivoient la dépense de leur maison, de crainte que sous ce prétexte elles écrivent à quelques galants.

CRYSOLITE.

Cela est de l'invention de Celante.

PALAMÈDE.

Elle n'oublie rien pour aigrir les esprits contre ce pauvre faiseur de portraits.

CELANTE.

Non, non; ce que je vous dis est une histoire, et non un conte. Je sais deux femmes, et deux des plus femmes de bien qui soient en France, qui faisoient de leurs maris ce qu'elles vouloient, et qui en sont à présent traitées avec la rigueur que je vous ai dite.

LIDAMON.

L'accident est fâcheux, et tire à conséquence. Il ne faut qu'un exemple ou deux comme celui-là pour allumer la guerre civile dans toutes les petites républiques des ménages; et tout de bon, l'auteur de ces séditions particulières n'est pas moins coupable que ceux qui soulèvent les villes et les provinces. Mais détournons ces idées fâcheuses pour les uns et pour les autres, car les maris ne se trouveroient pas mieux que les femmes dans ces guerres intestines, et, reconnoissant à la fin le tort que le poète satirique leur auroit fait, seroient gens à le payer les premiers de sa bévue, si les courtisans qu'il a offensés ne les préviennent et ne lui font sentir ce qu'il a plus finement qu'honorablement fait courir le bruit qu'on lui vouloit donner, afin d'exciter davantage la curiosité : insinuant par là dans les esprits qu'il falloit que sa pièce fût une satire furieusement aiguë, ce que l'on chérit le plus, et après quoi l'on court avec bien plus d'empressement.

PALAMÈDE.

S'il arrivoit qu'il fût ainsi bourré, ce seroit là, Crysolite, le vrai sujet de la pièce que vous méditiez tantôt, et qui mériteroit bien aussi pour titre *le Triomphe du beau sexe;* mais je crois que vous auriez quelque peine à l'obliger de travailler à cet ouvrage pour le réconcilier avec le beau sexe, et des malins, au lieu de suivre ce titre, lui en donneroient peut-être un autre et l'appelleroient *le Zoïle bourré, ou le Beau Sexe vengé sur les épaules de Zoïle.*

CRYSOLITE.

Ho ! ho ! A votre tour aussi vous daubez Élimore.

PALAMÈDE.

Croyez-vous que je voulusse tenir son parti contre le plus grand nombre? Vous avez bien reconnu sans doute que j'ai fait semblant de me ranger de votre côté seulement pour rendre le jeu meilleur; et je m'imagine bien que vous n'avez non plus défendu Zoïle contre ces belles personnes et le brave Lidamon qu'afin de donner à la conversation tout l'agrément qui lui vient de la diversité des opinions quand elles sont poussées avec le tempérament que leur savent donner les esprits galants, les esprits passés par l'étamine de la cour, et non avec la chaleur pédantesque et querelleuse des écoles.

CRYSOLITE.

Vous m'outrageriez si vous expliquiez autrement ma défense d'Élimore. En effet, je n'y ai eu d'autre dessein que le divertissement de la compagnie. Pour vous dire mes véritables sentiments de *l'École des Maris,* de *l'École des Femmes* et de *la Critique* de celle-ci, je les estime des satires bonnes à jeter au feu, principalement celle de *l'École des Femmes* et sa fausse *Critique.* On remarque très bien que l'auteur veut s'y moquer de la religion, et donner des idées contre la pureté des mœurs, que le respect de celles devant qui je parle m'empêche d'exagérer, et je loue le zèle que l'un de nos plus sages magistrats a témoigné pour la suppression d'une si méchante et si détestable chose.

LIDAMON.

Vous avez bien fait de corriger vos plaidoyers, autrement je vous déclare que vous étiez mal dans vos affaires avec vos belles maîtresses, ou je me suis trompé dans le jugement que j'ai fait de leur contenance et de leurs reparties.

CELANTE.

Vous en avez parfaitement bien jugé. Je vous assure que Belise et moi n'avons fait tomber la conversation sur *l'École des Femmes* que pour découvrir de quelle manière nos amants en useroient quand nous aurions changé avec eux la qualité de maîtresses en celle d'épouses; et si nous les eussions vus pencher tant soit peu vers les sentiments que Zoïle veut donner aux maris, nous aurions chacune épousé une grille plutôt qu'eux.

CRYSOLITE.

Nous ne sommes pas gens, Palamède et moi, à vouloir

changer les coutumes de France, et je suis trop assuré de la bonne conduite de Belise pour ne lui pas laisser la qualité de ma plénipotentiaire.

PALAMÈDE.

Je n'ai point d'autres sentiments à l'égard de Celante. Je condamne hautement ce qu'a dit Zoïle, que la toute-puissance étoit du côté de la barbe; et pour le moins vous n'aurez pas à craindre, belle Celante, qu'elle soit de longtemps plus de mon côté que du vôtre : à peine voit-on encore paroître à l'entour de mon menton ce que l'on nomme poil follet.

LIDAMON.

La conversation ne se pouvoit terminer plus gaillardement, ni avec plus de satisfaction réciproque; mais comme après la sentence prononcée sur une affaire on en demeure là, je suis d'avis que nous finissions notre entretien sur le sujet de Zoïle, et que nous allions faire un tour de cours. Le temps est parfaitement beau, et je crois que nous y verrons aussi du beau monde. Qu'en dites-vous?

LYSANDRE.

Nous ne pouvons manquer d'y voir du beau monde, puisque Celante et Belise s'y trouveront, et sans prétendre les cajoler, en leur disant sincèrement la vérité, je n'y ai encore rien vu de si beau ni de si charmant.

CELANTE.

Nous vous sommes, Lysandre, tout à fait obligées de vos agréables fleurettes, que le *Qu'en dites-vous* de Palamède n'avoit pas pour but de nous attirer. Je pense qu'il prétendoit seulement demander à la compagnie si elle étoit de son avis, d'aller au cours; mais l'équivoque nous est très-avantageuse.

PALAMÈDE.

Je prétendois demander si l'on étoit d'avis que nous allassions au cours, et si l'on ne croyoit pas que nous y dussions trouver du beau monde; et Lysandre a fort [bien] répondu, selon la principale de mes demandes. Mais allons; nous continuerons nos compliments dans le carrosse.

FIN DU PANÉGYRIQUE DE L'ÉCOLE DES FEMMES.

L'IMPROMPTU

DE VERSAILLES

COMÉDIE EN UN ACTE.

14 octobre 1663.

NOTICE PRÉLIMINAIRE.

La Critique de l'École des Femmes exaspéra les ennemis du poète comique. Les censeurs, si spirituellement raillés, voulurent avoir leur revanche; et aussitôt on vit, du milieu de la foule, s'élancer des écrivains qui se firent les interprètes des colères soulevées de toutes parts. Les comédiens de l'hôtel de Bourgogne se mirent tout naturellement à la tête du mouvement; ils étaient animés d'une violente jalousie contre ce chef d'une troupe de campagne qui les avait supplantés dans la faveur du monarque et dépossédés du privilège, à la fois si glorieux et si profitable, de divertir la cour. Ils réclamaient en vain ce qui leur semblait un droit inhérent à leur titre de *Troupe royale;* ils protestaient, sollicitaient, briguaient[1]. Ces comédiens rivaux ne pouvaient manquer, par conséquent, de prendre l'initiative dans la lutte qui éclatait.

L'auteur de *Zélinde* entra le premier en campagne (août 1663). Cette pièce était une compilation minutieuse et détaillée de tous les griefs articulés par les détracteurs de Molière et de *l'École des Femmes*. Elle n'était pas faite pour la représentation. Les

1. La Grange, une année avant l'époque de *la Critique,* inscrivait sur son registre la mention suivante : « Le samedi 24 juin (1662), la troupe est partie, par ordre du roi, pour aller à Saint-Germain-en-Laye. On a joué treize fois devant Leurs Majestés. La troupe est revenue le vendredi 11 août. Le roi a donné à la troupe 14,000 livres, croyant qu'il n'y avoit que quatorze parts; cependant la troupe étoit de quinze parts. La reine mère fit venir les comédiens de l'hôtel de Bourgogne, qui la sollicitèrent (MM. Floridor, Montfleury) de leur procurer l'avantage de servir le roi, la troupe de Molière leur donnant beaucoup de jalousie. Reçu 14,000 livres, lesquelles ont été payées en trois payements, savoir : 6,000 livres, 17 août 1662; — 4,000 livres, 12 mars 1663; — 4,000 livres, 9 mai suivant. »

comédiens de l'hôtel de Bourgogne demandèrent une pièce à un jeune auteur, Edme Boursault, qui s'empressa de composer *le Portrait du Peintre.*

Le Portrait du Peintre fut joué à l'hôtel de Bourgogne dans les derniers jours de septembre ou les premiers jours d'octobre. Les nombreuses rivalités et inimitiés qui s'étaient coalisées contre Molière firent une sorte de succès à cette comédie.

Ce furent là les premières représailles littéraires. Il y en eut d'une autre sorte. On cherchait à faire sortir les marquis de leur apathie, de leur insensibilité; on tâchait d'exciter leur amour-propre. « L'on m'en a montré plusieurs, disait l'auteur de *Zélinde,* qui étoient auprès de celui qui les contrefaisoit, et je ne pouvois m'imaginer comment il osoit se moquer d'eux; mais je me suis souvenu qu'il leur en avoit peut-être demandé la permission... Ce qui me les fait estimer, c'est qu'ils ont l'humeur bien douce, puisqu'ils souffrent qu'on se moque d'eux. » On en appelait en même temps au beau sexe outragé : « Je suis trop attaché à l'intérêt des dames, disait Robinet[1], pour ne pas soutenir que cette *École* est une satire effroyablement affilée contre toutes, qui mériteroit tant soit peu l'époussette, si l'on étoit moins débonnaire en France. »

Un grand seigneur, le duc de La Feuillade, dit-on, n'entendit pas mériter ces reproches. Croyant que Molière l'avait voulu jouer dans ce marquis de *la Critique,* qui est un adversaire si obstiné de *tarte à la crême,* il s'approcha un jour du poète, feignit de l'embrasser comme cela se pratiquait alors, et lui frotta rudement le visage contre les boutons de son habit : belle vengeance à laquelle applaudit l'auteur de *Zélinde.*

C'est au milieu de ce tapage, au plus fort de ces persécutions, que la troupe fut mandée à Versailles[2]. Louis XIV donna à Molière

1. L'auteur du prétendu *Panégyrique de l'École des Femmes.*

2. « Le jeudi 11me octobre, dit La Grange, la troupe est partie par ordre du roi pour Versailles. On a joué *le Prince jaloux ou Don Garcie, Sertorius, l'École des Maris, les Fâcheux, l'Impromptu* dit, à cause de la nouveauté et du lieu, *de Versailles, le Dépit amoureux,* et encore une fois *le Prince jaloux.* Pour le tout, reçu : 3,300 livres de M. Bontemps, 1er valet de chambre, sur la cassette. Le retour a été le mardi 23me octobre. »

La *Gazette de France* dit que le roi vint de Vincennes à Versailles le 15 octobre. Il se peut que la première représentation de l'*Impromptu* n'ait eu lieu que le 16 octobre.

l'ordre de riposter à ses ennemis, et lui offrit pour cette nouvelle exécution le théâtre de la cour. « Molière, dit Auger, n'en fut peut-être pas moins embarrassé que flatté : c'était lui prescrire de recommencer son propre ouvrage, au risque de demeurer inférieur à lui-même et de procurer un véritable triomphe à ses adversaires, loin de leur faire essuyer un second échec. Molière avait besoin de tous les secours de son art pour se tirer d'un pas si difficile : son art ne lui fut pas infidèle. »

Molière imagina cette scène de répétition qu'il a intitulée *l'Impromptu de Versailles,* et dans laquelle il se montrait préparant une pièce au milieu de ses comédiens. Le masque comique était, pour ainsi dire, déposé; les attaques ne pouvaient plus être que directes et personnelles. Ce n'est pas sans surprise qu'on voit la satire aristophanesque se réveiller tout à coup en face de la cour la plus pompeuse et la plus superbe dont se soit entouré un monarque d'Occident.

De Versailles, *l'Impromptu* passa à la ville; il fut joué au Palais-Royal le 4 novembre avec une recette de 1,090 francs. Il eut dix représentations pendant le mois de novembre, plus une représentation avec *le Cocu imaginaire* chez M. le maréchal de Grammont pour divertir les ambassadeurs suisses; neuf pendant le mois de décembre. Le 11 de ce dernier mois, la troupe alla le jouer à l'hôtel de Condé, au mariage du duc d'Enghien[1].

Le 17 janvier 1664, on représenta *l'Impromptu* et *le Grand Benêt de fils aussi sot que son père,* pièce nouvelle de M. de Brécourt, dans une visite chez M. Le Tellier.

Le 16 mars suivant, deux représentations de *l'Impromptu* avec *l'École des Maris,* l'une au théâtre, l'autre chez Mme de Rambouillet.

Au mois de septembre, *l'Impromptu* figure parmi les pièces jouées au voyage de Villers-Cotterets, chez Monsieur. En octobre, il figure parmi celles représentées pour le roi à Versailles.

Le 1er décembre, *l'Impromptu* avec *l'École des Femmes* est joué en visite chez M. Colbert.

1. « Le mardi 11me décembre (et non le 11 novembre comme le dit M. Despois, t. III, p. 140), la troupe fut mandée et joua à l'hôtel de Condé, au mariage de S. A. S. Mgr le Duc, *la Critique de l'École des Femmes* et *l'Impromptu de Versailles.* »

Il l'est encore dans le voyage à Versailles du 13 au 17 septembre 1665, puis il disparaît de la scène. On l'a repris en 1838 (12 mai), avec la distribution suivante :

MOLIÈRE.	MM. SAMSON.
BRÉCOURT.	PROVOST.
LA GRANGE.	MENJAUD.
DU CROISY.	LOUIS MONROSE.
LA THORILLIÈRE	LEROY.
BÉJART.	REY.
Mlle DUPARC	Mmes MANTE.
Mlle BÉJART.	NOBLET.
Mlle DEBRIE.	PLESSY.
Mlle MOLIÈRE.	ANAÏS.
Mlle DU CROISY.	BÉRANGER.
Mlle HERVÉ	DUPONT.

QUATRE NÉCESSAIRES : MM. MATHIEN, ARSÈNE, FONTA, MONLAUR.

Il n'eut à cette époque que deux représentations. Repris le 20 octobre 1880, à l'occasion du deux centième anniversaire de la Comédie française, *l'Impromptu de Versailles* fut très bien accueilli du public. Voici les noms des nouveaux interprètes :

MOLIÈRE.	MM. COQUELIN.
BRÉCOURT.	WORMS.
LA GRANGE.	DELAUNAY.
DU CROISY.	SILVAIN.
LA THORILLIÈRE	BARRÉ.
BÉJART.	PRUDHON.
Mlle DUPARC	Mmes CROIZETTE.
Mlle BÉJART.	BARTET.
Mlle DEBRIE.	ÉM. BROISAT.
Mlle MOLIÈRE.	BARRETTA.
Mlle DU CROISY.	J. SAMARY.
Mlle HERVÉ	MARTIN.

QUATRE NÉCESSAIRES : DAVRIGNY, P. RENEY, LELOIR, DE FÉRAUDY.

Le grand intérêt de cette petite pièce n'est plus pour nous celui de la réplique et de la satire, c'est surtout un intérêt biographique : on y voit Molière à l'œuvre, entouré de ses cama-

rades; chacun y figure sous son nom, chacun trahit son caractère : Madeleine Béjart régente; Mlle Molière querelle; Mlle Duparc, en minaudant, proteste qu'elle est la personne du monde la moins façonnière; Mlle Du Croisy a le rôle d'une médisante doucereuse, « dont elle ne s'acquittera pas mal ». Molière lui-même y est avec sa vivacité d'esprit, son activité et son impatience; le voilà dans la situation où il se trouvait souvent : c'était de cette manière qu'il expliquait aux comédiens les rôles dont il les chargeait; c'est ainsi que, développant à leurs yeux le caractère de chaque personnage, il leur apprenait à le revêtir des formes les plus vraies et les plus expressives. On peut comparer *l'Impromptu de Versailles* à ces tableaux où quelques grands artistes se sont peints eux-mêmes dans leur atelier, au milieu de leurs modèles et de leurs élèves.

A l'occasion de la récente reprise qui eut lieu pour célébrer le deux centième anniversaire de la fondation de la Comédie française, M. Régnier a écrit quelques pages qu'on lira ici avec plaisir :

« *L'Impromptu,* on le sait, fut une riposte aux attaques, aux outrages, — le mot n'exagère rien, — dont Molière était l'objet de la part de quelques auteurs et de tous les comédiens de l'hôtel de Bourgogne. Sa vengeance fut de mettre ces derniers en scène, de contrefaire leur jeu, et de démontrer en maître comédien ce que leur talent avait de faux, de ridicule et d'outré.

« Molière avait, paraît-il, un don de mimique et d'imitation tout particulier; dans *l'Impromptu,* une de ses actrices en fait la remarque, il excellait à contrefaire. C'est là, assurément, une faculté bien inférieure, quand c'est la seule que le comédien possède; mais pour Molière, doué de toutes les autres, elle était singulièrement précieuse, puisqu'elle lui permettait de risquer sur la scène la caricature de ses ennemis, et de leur donner, en les faisant reconnaître, une leçon que le rire du public rendait plus cruelle encore.

« Cette leçon, avait-il autorité pour la donner? — Il n'en faut pas douter.

« Molière, tout le prouve, a été un excellent comédien; si la curiosité, aujourd'hui éveillée sur tout ce qui le touche, s'irrite du petit nombre de renseignements que l'on obtient sur lui mal-

gré la persistance des recherches, on en possède assez cependant pour être certain que le comédien, en lui, fut de premier ordre : c'est la renommée du poète qui a rendu insignifiante celle de l'acteur.

« Et cependant, quelle passion l'a d'abord entraîné vers le théâtre? Celle d'écrire des pièces ou de les jouer? La dernière évidemment. La Grange l'affirme, en assurant qu'il *excellait* dans l'art du comédien *par des talents extraordinaires,* et il est certain qu'il doit le commencement de sa réputation et les premiers encouragements de Louis XIV moins à son génie de poète qu'à son talent d'acteur.

« Ses pièces, disaient ses ennemis, n'ont de succès que parce « que c'est lui qui les joue; après sa mort, on verra ce qu'elles « valent. »

« Il est mauvais poète et bon comédien », dit *la Critique de Tartuffe.*

« Et, a dit un autre, ce qui fait rire dans sa bouche fait sou- « vent pitié sur le papier. »

« Que dit aussi *le Mercure,* presque le lendemain de sa mort? « Il étoit tout comédien depuis les pieds jusqu'à la tête : il sem- « bloit qu'il eût plusieurs voix; tout parloit en lui, et, d'un pas, « d'un sourire, d'un clin d'œil et d'un remuement de tête, il « faisoit plus concevoir de choses que le plus grand parleur « n'auroit pu dire en une heure. »

« Citons encore un historien dauphinois, un contemporain de Molière, Nicolas Chorier, qui, dans un livre en latin, a écrit cette phrase : « Molière, qui a écrit les plus ingénieuses comé- « dies, fut le maître de tous les acteurs et le Roscius de notre « âge[1]. »

« Je pourrais encore rappeler ce que Chapuzeau, ce que La Serre, ce que Marcel, ont dit de l'excellence de ses talents comme acteur : « C'est par la vérité des sentiments, assure l'un d'eux, « par l'intelligence des expressions et par toutes les finesses de « l'art, qu'il séduisoit les spectateurs, au point qu'ils ne distin- « guoient plus le personnage représenté d'avec le comédien;

1. *Adversaria de vita et rebus suis.* Imprimé pour la première fois à Grenoble, en 1847.

« aussi se chargeoit-il toujours des rôles les plus longs et les plus « difficiles. »

« Ainsi donc, à part quelques rivaux qui ont essayé de combattre le sentiment général, amis et ennemis ont été de l'opinion du Père Bouhours, qui appelle Molière un *incomparable acteur*, et de Mme de Sévigné, qui, faisant l'éloge de l'un des talents de son fils, dit : « Mon fils nous lit des comédies comme Molière les joue. »

« Les seules attaques sérieuses contre son talent d'acteur portèrent surtout sur la prétention, qu'on lui reprochait, de vouloir jouer la tragédie. Ce reproche même, à mon sens, mériterait d'être discuté. Il est possible, bien *qu'il eût la taille plus grande que petite, la jambe belle, la démarche grave et l'air sérieux*, qu'il ne possédât pas la voix et toutes les qualités extérieures nécessaires à la noblesse du genre. Mais n'est-il pas possible aussi, et j'incline à le croire, que Molière, comme tragédien, fût en dehors et au-dessus des idées de son temps, *qu'il ne sût pas* ou ne voulût pas *faire ronfler le vers et s'arrêter au bel endroit?* L'acteur-poète qui forma le talent dramatique de Baron devait sentir la tragédie d'une tout autre manière que les Montfleury et les Beauchâteau; tout autre devait être son accent. Et qui pourrait dire que ses idées fussent fausses en pareille matière, quand nous le voyons se rencontrer avec Shakespeare sur cette question d'interprétation dramatique? Les deux poètes, tous deux comédiens, étaient du même avis. Leurs préceptes sont les mêmes, et c'est presque dans les mêmes termes qu'ils s'expriment.

« Écoutons, dans *Hamlet*, les recommandations de Shakespeare aux comédiens :

« Dites, je vous prie, cette tirade comme je l'ai prononcée « devant vous, couramment; mais si vous la braillez, comme « font beaucoup de nos acteurs, j'aimerais autant faire dire mes « vers par les crieurs de la ville. Ne sciez pas trop l'air ainsi « avec votre bras; mais usez de tout sobrement, car, au milieu « du torrent, de la tempête, et je pourrais dire du tourbillon de « la passion, vous devez avoir et conserver une modération qui « lui donne de l'harmonie. Oh! cela me blesse jusque dans l'âme « d'entendre un robuste gaillard à perruque échevelée mettre « une passion en lambeaux, voire en haillons, et fendre les

« oreilles de la galerie, qui généralement n'apprécie qu'une pan-
« tomime incompréhensible et le bruit. Je voudrais faire fouetter
« ce gaillard-là qui exagère ainsi le Matamore et *outre-hérode*
« Hérode ! Évitez cela, je vous prie[1] ! »

« N'est-ce pas l'opinion de Molière? Sa pensée n'est-elle pas claire quand, s'adressant au comédien qui a observé le précepte de Shakespeare, qui a été *trouvé raisonnable partout où il a passé*, qui vient de réciter *humainement*, avec un accent juste et vrai, quelques vers de *Nicomède*, il dit : *Comment! vous appelez cela réciter? C'est se railler! il faut dire les choses avec emphase, — prendre le ton démoniaque...*

« Pourquoi Montfleury, à qui cette leçon s'applique, n'a-t-il pas eu la sagesse de l'écouter ? Pourquoi n'a-t-il pas suivi le précepte de Shakespeare? Il ne serait pas mort le ventre déchiré, après une représentation d'*Andromaque*, pour avoir pris le *ton démoniaque*, pour avoir mis la *passion en lambeaux*, pour avoir *outre-oresté Oreste*[2]. .

« Écoutons encore Shakespeare :

« Mettez l'action d'accord avec la parole, la parole d'accord
« avec l'action, en vous appliquant spécialement à ne jamais
« violer la nature. »

« Admirez, dit Molière ironiquement, lui qui veut autre part que l'on parle comme « parle la nature », « admirez le visage « riant que conserve Mlle de Beauchâteau dans les plus grandes « afflictions ».

« Toute exagération s'écarte du but du théâtre », reprend Shakespeare, et Molière, comme un écho, veut « qu'on parle le « plus naturellement qu'il est possible ».

« Si l'expression est exagérée, dit Shakespeare, elle blessera à « coup sûr l'homme judicieux, dont la critique a plus de poids « que celle d'une salle entière. » Et Molière, toujours ironique : « Si vous récitez avec naturel, si vous n'appuyez pas comme il

1. « I would have such a fellow whipped for o'er-doing Termagant; it out-herods Herod. Pray you, avoid it. »

2. L'école hurlante a, dans le passé, fait deux autres victimes : Mondory, — étrange rapprochement, — mort après avoir joué Hérode, dans la *Mariamne* de Tristan, et Brécourt, qui, dans sa propre pièce de *Timon*, dut le même sort à son jeu forcené.

« faut sur le dernier vers, vous n'attirerez pas l'approbation, « et vous ne ferez pas faire le brouhaha. »

« Comment le comédien qui donne ces conseils judicieux, comment Molière ne les aurait-il pas lui-même mis en pratique? N'est-ce pas parce que, seul, il était sans emphase que ses contemporains le trouvaient familier? Et, pour être prisé comme acteur tragique, ne lui a-t-il pas manqué seulement ce qui fait le succès de tant d'autres, des défauts à la mode ? »

Molière ne fit pas imprimer *l'Impromptu,* qu'il considérait sans doute comme une œuvre de polémique passagère. La Grange le mit au jour, pour la première fois, dans le septième volume de l'édition de 1682 : il n'y a donc point de variantes à ce texte. On aurait pu seulement signaler les corections qui ont été proposées à la leçon des premiers éditeurs par ceux qui leur ont succédé, si ces corrections avaient offert quelque intérêt, mais nous n'en avons point trouvé de cette sorte dans le texte de *l'Impromptu.*

L'hôtel de Bourgogne, qui n'avait opposé à *la Critique* qu'une pièce (représentée), ne crut pas que deux pièces seraient de trop pour contre-balancer l'effet produit par *l'Impromptu de Versailles.* Boursault ne se soucia point de redoubler l'attaque.

Oui, l'on dit que, pendant que la noise redouble,
Un certain Montfleury veut pêcher en eau trouble
Et qu'il s'en veut mêler.

LA MARQUISE.

Et que fera Boursault?

CLÉANTE.

J'ignore la raison qui l'a mis en défaut;
Mais le premier venu pourra prendre sa place,
Car on ne pense pas pour cela qu'il la fasse.

LE MARQUIS.

Ce ne sera pas lui, cela sera donc beau?

CLÉANTE.

On dit que le dessein en est assez nouveau;
Enfin l'on y travaille, et j'en sais bien le titre;
Et l'on doit finement dessus certain chapitre...

LE MARQUIS.

Hé, mon Dieu! notre ami, ne te tourmente point;
Bien huppé qui pourra l'attraper sur ce point.

La première comédie jouée en réponse à *l'Impromptu* est celle dont nous extrayons ces vers : *l'Impromptu de l'hôtel de Condé,* par Montfleury fils. La seconde, qui est annoncée par le personnage de Cléante, c'est *la Vengeance des Marquis,* où, pour répondre sans doute à quelques traits du rôle de Mlle Molière, dans *l'Impromptu de Versailles,* indiquant chez son mari une confiance trop présomptueuse, on se proposait de railler finement Molière sur certain chapitre auquel font justement allusion les vers que le marquis emprunte à *l'École des Femmes.*

L'Impromptu de l'hôtel de Condé, œuvre d'Antoine-Jacob Montfleury, fils du comédien parodié dans *l'Impromptu de Versailles,* fut probablement joué pour la première fois à l'hôtel de Condé, d'où lui est venu le titre que l'auteur opposa à celui de Molière. Tandis que le grand Condé eut pour Molière une estime et une amitié constantes, son fils, M. le duc d'Enghien, semble avoir été au moins impartial entre Molière et ses détracteurs. C'est à ce prince que Boursault dédia son *Portrait du Peintre,* et, dans sa dédicace, il s'autorisait hautement de son approbation et de sa faveur [1].

Une autre petite pièce en prose qui fut intitulée *la Vengeance des Marquis,* déjà composée par de Vizé ou de Villiers fut jugée digne de la représentation : elle vaut moins encore littérairement que *Zélinde ;* mais la haine avait augmenté, et il lui fallait, pour se satisfaire, des attaques plus brutales. L'intention de la pièce, que Montfleury fils laissait entendre tout à l'heure, était de porter la raillerie sur certain chapitre qui n'intéressait plus ni le poète ni le comédien, mais le mari. L'auteur de *la Vengeance des Marquis* fait des allusions très-saisissables à ce châtiment que Mlle Molière croyait justement réservé aux manières brusques des maris. Il range ouvertement Molière parmi les Sganarelles non imaginaires. En doit-on conclure que les torts d'Armande Béjart envers son époux, ignorés de celui-ci, étaient déjà de notoriété publique? Ce serait accorder à des railleries qui peuvent atteindre si aisément tout mari, et parti-

1. D'autre part, nous avons vu, page 131, note 1, que ce furent *la Critique de l'École des Femmes* et *l'Impromptu de Versailles* qui furent représentés à l'occasion de son mariage, le 11 décembre 1663, à l'hôtel de Condé.

culièrement tout mari comédien, une importance qu'elles ne méritent pas d'avoir. Vrai ou faux, fondé ou non fondé, le quolibet se présentait de lui-même : l'envie et la rage de comédiens battus, discrédités et bafoués, devaient y avoir recours; s'ils avaient osé, ils auraient sans doute dit pis encore. Ne sait-on pas jusqu'où est allé plus tard le libelle de *la Fameuse Comédienne ?*

Le reste de la pièce se compose de sollicitations à toutes les rancunes : à la rancune des marquis, d'abord; l'auteur s'efforce de leur persuader qu'ils sont offensés, et que Molière outrage en eux la noblesse et la majesté souveraine; — à la rancune des dévots; il rappelle à ceux qui prêtent à Molière leur esprit ou leur appui, qu'il en est, parmi eux, « qui sont obligés d'être aussi scrupuleux qu'aucune autre personne »; c'était, fort mystérieusement il est vrai, faire au roi un reproche de sa complaisance : n'oublions pas que les insinuations qui paraissent les plus obscures aujourd'hui étaient certainement, dans ce moment-là, comprises à demi-mot.

Toute cette peine, hélas! fut perdue; toutes ces perfidies qui semblaient combinées pour pousser au moins Molière à quelque éclat, n'aboutirent point. Molière ne daigna plus répondre qu'en produisant de nouveaux chefs-d'œuvre, ce qui était bien, comme il l'avait dit lui-même, la plus cruelle réplique qu'il pût faire à ses ennemis.

Le théâtre du Marais intervint dans la dispute, non par une pièce spéciale, mais par une sorte de prologue ou d'introduction à une pièce à travestissements, intitulée *les Amours de Calotin,* d'un nommé Chevalier. Ce préambule formant le premier acte et la première scène du deuxième acte, et ne se rattachant en rien, d'ailleurs, à la suite de l'intrigue, donne le spectacle des loges et de la scène avant la comédie. L'auteur a soin de faire au théâtre du Marais un mérite de ne *draper* personne, de façon qu'un spectateur peut entrer là et donner son argent sans craindre de se voir berné sur la scène. Entre Molière et ses rivaux, Chevalier tient la balance à peu près égale. Ce tableau, brossé fort grossièrement, n'a que des lignes indécises; on y trouve cependant quelques indications utiles ou curieuses qui ne permettent pas de le négliger dans cet ensemble de documents.

La polémique continua en dehors du théâtre par la *Lettre sur les affaires du Théâtre,* et par *la Guerre comique ou la Défense de l'École des Femmes* du sieur De La Croix. La *Lettre sur les affaires du Théâtre* a été imprimée dans les *Diversités galantes...* à Paris, chez Claude Barbin, 1664. Nous avons dit que l'érudition a flotté, pour le nom de l'auteur, de celui du comédien de Villiers à celui de Donneau de Vizé, qui semble devoir maintenant l'emporter. La dédicace à Mgr le duc de Guise est signée de l'initiale *D,* qui peut convenir à l'un et à l'autre.

La Guerre comique, qui termine la polémique suscitée par *l'École des Femmes,* est l'œuvre du sieur De La Croix, qui ne s'appelait ni Pierre, comme l'a cru Beauchamps, ni Preschac, comme le suppose M. P. Lacroix, mais Philippe, ainsi que M. Despois l'a constaté sur le registre de la chambre syndicale des libraires. L'auteur est, du reste, fort inconnu. Il est franchement favorable à Molière. Le privilège est du 13 février 1664; mais lorsqu'il fit enregistrer ce privilège, le défenseur n'avait pas encore de libraire, et l'ouvrage ne parut que plus tard, lorsque déjà, comme il le dit lui-même, on ne parlait plus de la pièce qui avait fait un si grand bruit. Outre qu'il a l'avantage de clore les débats en se prononçant pour le bon parti, l'opuscule de Philippe De La Croix contient un assez grand nombre de traits précieux pour la connaissance de l'état de l'opinion générale relativement à Molière, au moment où le poète comique se mettait, comme on dit, hors de pair.

Nous ferons suivre *l'Impromptu de Versailles* de *l'Impromptu de l'hôtel de Condé,* de la *Réponse à l'Impromptu de Versailles ou la Vengeance des Marquis,* de la première partie des *Amours de Calotin,* enfin de la *Lettre sur les affaires du Théâtre,* et de *la Guerre comique ou la Défense de l'École des Femmes.*

L'IMPROMPTU

DE VERSAILLES

ACTEURS[1].

MOLIÈRE, marquis ridicule.
BRÉCOURT, homme de qualité.
DE LA GRANGE, marquis ridicule.
DU CROISY, poète.
LA THORILLIÈRE, marquis fâcheux.
BÉJART, homme qui fait le nécessaire.
Mlle DUPARC, marquise façonnière.
Mlle BÉJART, prude.
Mlle DEBRIE, sage coquette.
Mlle MOLIÈRE, satirique spirituelle.
Mlle DU CROISY, peste douçereuse.
Mlle HERVÉ, servante précieuse[2].
QUATRE NÉCESSAIRES.

La scène est à Versailles, dans la salle de la comédie.

1. Cette liste contient, excepté Duparc et Debrie, tous les acteurs qui composaient la troupe de Molière après la rentrée de 1663.

2. Il n'est pas certain que ces indications caractéristiques de chaque personnage soient de Molière. Elles pourraient être des éditeurs de 1682.

L'IMPROMPTU

DE VERSAILLES

COMÉDIE

SCÈNE PREMIÈRE.

MOLIÈRE, BRÉCOURT, LA GRANGE, DU CROISY, MESDEMOISELLES DUPARC, BÉJART, DEBRIE, MOLIÈRE, DU CROISY, HERVÉ.

MOLIÈRE, seul, parlant à ses camarades, qui sont derrière le théâtre.

Allons donc, messieurs et mesdames; vous moquez-vous avec votre longueur, et ne voulez-vous pas tous venir ici? La peste soit des gens! Holà! ho! monsieur de Brécourt!

BRÉCOURT, derrière le théâtre.

Quoi?

MOLIÈRE.

Monsieur de La Grange!

LA GRANGE, derrière le théâtre.

Qu'est-ce?

MOLIÈRE.

Monsieur Du Croisy!

DU CROISY, derrière le théâtre.

Plaît-il?

MOLIÈRE.

Mademoiselle Duparc!

MADEMOISELLE DUPARC, derrière le théâtre.

Hé bien?

MOLIÈRE.

Mademoiselle Béjart!

MADEMOISELLE BÉJART, derrière le théâtre.

Qu'y a-t-il?

MOLIÈRE.

Mademoiselle Debrie!

MADEMOISELLE DEBRIE, derrière le théâtre.

Que veut-on?

MOLIÈRE.

Mademoiselle Du Croisy!

MADEMOISELLE DU CROISY, derrière le théâtre.

Qu'est-ce que c'est?

MOLIÈRE.

Mademoiselle Hervé!

MADEMOISELLE HERVÉ, derrière le théâtre.

On y va.

MOLIÈRE.

Je crois que je deviendrai fou avec tous ces gens-ci. Hé!

(Brécourt, La Grange, Du Croisy entrent.)

Eh, têtebleu! messieurs, me voulez-vous faire enrager aujourd'hui?

BRÉCOURT.

Que voulez-vous qu'on fasse? Nous ne savons pas nos rôles; et c'est nous faire enrager vous-même que de nous obliger à jouer de la sorte.

MOLIÈRE.

Ah! les étranges animaux à conduire que des comédiens!

(Mesdemoiselles Béjart, Duparc, Debrie, Molière, Du Croisy et Hervé, arrivent.)

MADEMOISELLE BÉJART.

Hé bien! nous voilà. Que prétendez-vous faire?

MADEMOISELLE DUPARC.

Quelle est votre pensée?

MADEMOISELLE DEBRIE.

De quoi est-il question?

MOLIÈRE.

De grâce, mettons-nous ici; et puisque nous voilà tous habillés, et que le roi ne doit venir de deux heures, employons ce temps à répéter notre affaire, et voir la manière dont il faut jouer les choses.

LA GRANGE.

Le moyen de jouer ce qu'on ne sait pas?

MADEMOISELLE DUPARC.

Pour moi, je vous déclare que je ne me souviens pas d'un mot de mon personnage.

MADEMOISELLE DEBRIE.

Je sais bien qu'il me faudra souffler le mien d'un bout à l'autre.

MADEMOISELLE BÉJART.

Et moi, je me prépare fort à tenir mon rôle à la main.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

Et moi aussi.

MADEMOISELLE HERVÉ.

Pour moi, je n'ai pas grand'chose à dire.

MADEMOISELLE DU CROISY.

Ni moi non plus; mais avec cela, je ne répondrois pas de ne point manquer.

DU CROISY.

J'en voudrois être quitte pour dix pistoles.

BRÉCOURT.

Et moi, pour vingt bons coups de fouet, je vous assure[1].

1. Ce souhait n'est pas d'un homme très délicat sur le point d'honneur. Faut-il voir dans cette phrase un trait de caractère? ou n'est-ce qu'une

MOLIÈRE.

Vous voilà tous bien malades, d'avoir un méchant rôle à jouer ! Et que feriez-vous donc si vous étiez en ma place?

MADEMOISELLE BÉJART.

Qui, vous? Vous n'êtes pas à plaindre : car, ayant fait la pièce, vous n'avez pas peur d'y manquer.

MOLIÈRE.

Et n'ai-je à craindre que le manquement de mémoire? Ne comptez-vous pour rien l'inquiétude d'un succès qui ne regarde que moi seul? Et pensez-vous que ce soit une petite affaire, que d'exposer quelque chose de comique devant une assemblée comme celle-ci; que d'entreprendre de faire rire des personnes qui nous impriment le respect, et ne rient que quand ils veulent? Est-il auteur qui ne doive trembler lorsqu'il en vient à cette épreuve? Et n'est-ce pas à moi de dire que je voudrois en être quitte pour toutes les choses du monde?

MADEMOISELLE BÉJART.

Si cela vous faisoit trembler, vous prendriez mieux vos précautions, et n'auriez pas entrepris en huit jours ce que vous avez fait.

MOLIÈRE.

Le moyen de m'en défendre, quand un roi me l'a commandé?

MADEMOISELLE BÉJART.

Le moyen? Une respectueuse excuse fondée sur l'impossibilité de la chose dans le peu de temps qu'on vous donne; et tout autre, en votre place, ménageroit mieux sa réputation, et se seroit bien gardé de se commettre comme

façon de parler? Avec Molière, c'est la première hypothèse qui est toujours la plus vraisemblable.

vous faites. Où en serez-vous, je vous prie, si l'affaire réussit mal; et quel avantage pensez-vous qu'en prendront tous vos ennemis?

MADEMOISELLE DEBRIE.

En effet, il falloit s'excuser avec respect envers le roi, ou demander du temps davantage.

MOLIÈRE.

Mon Dieu! mademoiselle, les rois n'aiment rien tant qu'une prompte obéissance, et ne se plaisent point du tout à trouver des obstacles. Les choses ne sont bonnes que dans le temps qu'ils les souhaitent; et leur en vouloir reculer le divertissement est en ôter pour eux toute la grâce. Ils veulent des plaisirs qui ne se fassent point attendre, et les moins préparés leur sont toujours les plus agréables. Nous ne devons jamais nous regarder dans ce qu'ils désirent de nous : nous ne sommes que pour leur plaire, et, lorsqu'ils nous ordonnent quelque chose, c'est à nous à profiter vite de l'envie où ils sont. Il vaut mieux s'acquitter mal de ce qu'ils nous demandent que de ne s'en acquitter pas assez tôt; et si l'on a la honte de n'avoir pas bien réussi, on a toujours la gloire d'avoir obéi vite à leurs commandements[1]. Mais songeons à répéter, s'il vous plaît.

1. M. Guizot a fait remarquer qu'il y a une différence sensible pour le développement du goût et des lettres entre la protection d'un roi et celle d'une foule de courtisans plus ou moins éclairés : si la protection royale impose des lois plus sévères, elle assujettit à une contrainte moins habituelle; Racine, Boileau et Molière, lorsqu'ils avaient quitté Versailles, pouvaient vivre entre eux, et, délivrés de l'écrasante nécessité de plaire tous les jours à une multitude d'amateurs, ils pouvaient consulter plus librement leur sentiment naturel pour le vrai et le beau. Ces observations sont justes et fines; mais il faut en ajouter une autre à laquelle j'attacherais plus d'importance encore. Louis XIV, en devenant le protecteur des belles-lettres, apporta un contre-poids à l'influence jusque-là unique de la vie de société. Il représentait la seule idée qui pût alors donner un but élevé à

MADEMOISELLE BÉJART.

Comment prétendez-vous que nous fassions, si nous ne savons pas nos rôles?

MOLIÈRE.

Vous les saurez, vous dis-je: et, quand même vous ne les sauriez pas tout à fait, pouvez-vous pas y suppléer de votre esprit, puisque c'est de la prose, et que vous savez votre sujet?

MADEMOISELLE BÉJART.

Je suis votre servante. La prose est pis encore que les vers.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

Voulez-vous que je vous dise? vous deviez faire une comédie où vous auriez joué tout seul.

MOLIÈRE.

Taisez-vous, ma femme, vous êtes une bête.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

Grand merci, monsieur mon mari. Voilà ce que c'est!

l'activité purement littéraire : il représentait la France. Comme corps politique la noblesse n'était plus, et le peuple n'était pas encore; mais comme État, comme puissance, la France venait, au travers de luttes séculaires, d'atteindre au sentiment de son indivisible unité. Ce fut ce sentiment que Louis XIV personnifia et qui fit son prestige : en lui vivait le génie d'une nation.

Aussi les représentants les plus distingués de la noblesse, du clergé et des lettres, purent-ils le servir en obéissant à un instinct qui ne saurait être rangé dans le nombre des mobiles égoïstes. Quand Voiture célébrait la beauté de Julie d'Angennes de Rambouillet, il ne faisait que flatter une femme de mérite et de naissance; mais, en travaillant pour Louis XIV, les Bossuet, les Molière, les Racine, durent avoir le sentiment, distinct ou confus, peu importe, qu'ils travaillaient pour quelque chose de plus qu'un homme. L'hôtel de Rambouillet n'ouvrit aux poètes que la carrière des succès de mode et d'amour-propre; Louis XIV leur ouvrit celle de la gloire. (E. RAMBERT.)

Le mariage change bien les gens, et vous ne m'auriez pas dit cela il y a dix-huit mois[1].

MOLIÈRE.

Taisez-vous, je vous prie.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

C'est une chose étrange, qu'une petite cérémonie soit capable de nous ôter toutes nos belles qualités, et qu'un mari et un galant regardent la même personne avec des yeux si différents.

MOLIÈRE.

Que de discours!

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

Ma foi, si je faisois une comédie, je la ferois sur ce sujet. Je justifierois les femmes de bien des choses dont on les accuse; et je ferois craindre aux maris la différence qu'il y a de leurs manières brusques aux civilités des galants.

MOLIÈRE.

Ahy! laissons cela. Il n'est pas question de causer maintenant; nous avons autre chose à faire[2].

MADEMOISELLE BÉJART.

Mais puisqu'on vous a commandé de travailler sur le sujet de la critique qu'on a faite contre vous[3], que n'avez-

1. Le mariage de Molière et d'Armande Béjart remontait à près de vingt mois (20 février 1662).

2. Quand on se rappelle combien Louis XIV était exigeant sur l'étiquette avec les grands seigneurs de sa cour et les ambassadeurs des puissances étrangères, on ne peut s'empêcher de convenir qu'il y avait de sa part une facilité bien aimable à trouver bon que des comédiens jouassent devant lui une pièce où ils figuraient sous leurs propres noms, où ils avaient entre eux des querelles de coulisses, et jusqu'à une querelle de ménage. (AUGER.)

3. L'ordre donné par Louis XIV à Molière devait être bien positif, puisque celui-ci le répète deux fois dans cette scène, et le rappelle encore dans la suivante, lorsqu'en parlant de sa comédie il fait dire à un marquis fâ-

vous fait cette comédie des comédiens[1], dont vous nous avez parlé il y a longtemps[2]? C'étoit une affaire toute trouvée, et qui venoit fort bien à la chose, et d'autant mieux qu'ayant entrepris de vous peindre, ils vous ouvroient l'occasion de les peindre aussi, et que cela auroit pu s'appeler leur portrait, à bien plus juste titre que tout ce qu'ils ont fait ne peut être appelé le vôtre. Car vouloir contrefaire un comédien dans un rôle comique, ce n'est pas le peindre lui-même, c'est peindre d'après lui les personnages qu'il représente, et se servir des mêmes traits et des mêmes couleurs qu'il est obligé d'employer aux différents tableaux des caractères ridicules qu'il imite d'après nature; mais contrefaire un comédien dans des rôles sérieux, c'est le peindre par des défauts qui sont entièrement de lui, puisque ces sortes de personnages ne veulent ni les gestes, ni les tons de voix ridicules dans lesquels on le reconnoît.

MOLIÈRE.

Il est vrai; mais j'ai mes raisons pour ne le pas faire, et je n'ai pas cru, entre nous, que la chose en valût la

cheux : « C'est le roi qui vous la fait faire; » et qu'il répond : « Oui, monsieur. » (BRET.)

1. Une comédie de Gougenot (1633), une autre de Scudéry (1634), avaient paru sous ce titre.

2. Molière, qui cherchait à introduire la vérité dans la déclamation théâtrale et à faire « réciter comme l'on parle », avait eu souvent l'occasion de contrefaire le débit ampoulé des acteurs de l'hôtel de Bourgogne. Cette imitation ne pouvait être improvisée; et il reconnaît ici qu'il s'y était plus ou moins exercé déjà. Mais ses ennemis conclurent de ce que tel acteur de l'hôtel de Bourgogne n'avait pas joué tel rôle depuis un espace de temps plus ou moins long, que *l'Impromptu de Versailles* était un impromptu fait, disaient les uns, depuis trois ans, depuis un an ou depuis six mois, disaient d'autres plus modérés. Molière, qui savait comment ses adversaires raisonnaient, va ici au-devant de ces objections, que Montfleury fils ne laissa point de reproduire dans *l'Impromptu de l'hôtel de Condé*.

peine; et puis il falloit plus de temps pour exécuter cette idée. Comme leurs jours de comédie sont les mêmes que les nôtres, à peine ai-je été les voir que trois ou quatre fois depuis que nous sommes à Paris; je n'ai attrapé de leur manière de réciter que ce qui m'a d'abord sauté aux yeux, et j'aurois eu besoin de les étudier davantage pour faire des portraits bien ressemblants.

MADEMOISELLE DUPARC.

Pour moi, j'en ai reconnu quelques-uns dans votre bouche.

MADEMOISELLE DEBRIE.

Je n'ai jamais ouï parler de cela.

MOLIÈRE.

C'est une idée qui m'avoit passé une fois par la tête, et que j'ai laissée là comme une bagatelle, une badinerie, qui peut-être n'auroit point fait rire.

MADEMOISELLE DEBRIE.

Dites-la-moi un peu, puisque vous l'avez dite aux autres.

MOLIÈRE.

Nous n'avons pas le temps maintenant.

MADEMOISELLE DEBRIE.

Seulement deux mots.

MOLIÈRE.

J'avois songé une comédie où il y auroit eu un poète, que j'aurois représenté moi-même, qui seroit venu pour offrir une pièce à une troupe de comédiens nouvellement arrivés de la campagne. « Avez-vous, auroit-il dit, des acteurs et des actrices qui soient capables de bien faire valoir un ouvrage? Car ma pièce est une pièce... — Hé! monsieur, auroient répondu les comédiens, nous avons des hommes et des femmes qui ont été trouvés raisonnables

partout où nous avons passé. — Et qui fait les rois parmi vous? — Voilà un acteur qui s'en démêle parfois. — Qui? ce jeune homme bien fait? Vous moquez-vous? Il faut un roi qui soit gros et gras comme quatre; un roi, morbleu! qui soit entripaillé comme il faut; un roi d'une vaste circonférence, et qui puisse remplir un trône de la belle manière[1]. La belle chose qu'un roi d'une taille galante! Voilà déjà un grand défaut; mais que je l'entende un peu réciter une douzaine de vers. » Là-dessus le comédien auroit récité, par exemple, quelques vers du roi, de *Nicomède :*

> Te le dirai-je, Araspe? il m'a trop bien servi;
> Augmentant mon pouvoir, etc.[2]

le plus naturellement qu'il lui auroit été possible.* Et le poète : « Comment! vous appelez cela réciter? C'est se railler! il faut dire les choses avec emphase. Écoutez-moi :

(Imitant Montfleury, excellent acteur de l'hôtel de Bourgogne[3].)

Te le dirai-je, Araspe? etc.

* Var. L'édition de 1682 porte : *qui lui auroit été possible.*

1. Allusion à l'énorme corpulence de Montfleury, ancien page du duc de Guise, et comédien de l'hôtel de Bourgogne, qui était obligé de resserrer son ventre dans un cercle de fer pour en soutenir le poids. Cyrano de Bergerac disait de lui : « A cause que ce coquin est si gros qu'on ne peut le bâtonner tout entier en un jour, il fait le fier. »

2. « Il me l'a tout ravi. » Le passage qui commence ainsi fait partie d'une tirade du rôle de Prusias (*Nicomède*, acte II, scène I).

3. « Montfleury, comédien de la Troupe royale, mourut en 1667. C'étoit un homme de beaucoup d'esprit et acteur universel. Il excelloit également dans le tragique et dans le comique. C'est un de ceux qui ont le plus fait valoir les premières pièces de P. Corneille, du temps du cardinal de Richelieu. Il avoit l'air noble et les manières polies et agréables. Sa réputation étoit très grande. On assure qu'il avoit joué Oreste d'original dans *l'Andromaque* de Racine, et qu'il mourut même dans le temps que cette pièce com-

Voyez-vous cette posture? Remarquez bien cela. Là, appuyer comme il faut le dernier vers. Voilà ce qui attire l'approbation, et fait faire le brouhaha. — Mais, monsieur, auroit répondu le comédien, il me semble qu'un roi qui s'entretient tout seul avec son capitaine des gardes parle un peu plus humainement, et ne prend guère ce ton de démoniaque. — Vous ne savez ce que c'est. Allez-vous-en réciter comme vous faites, vous verrez si vous ferez faire aucun *ah!* Voyons un peu une scène d'amant et d'amante. » Là-dessus une comédienne et un comédien auroient fait une scène ensemble, qui est celle de Camille et de Curiace :

> Iras-tu, ma chère âme? et ce funeste honneur
> Te plaît-il aux dépens de tout notre bonheur?
> — Hélas! je vois trop bien, etc.[1],

tout de même que l'autre, et le plus naturellement qu'ils

mençoit à être goûtée. M. de Saint-Évremond, écrivant à M. de Lyonne en 1668..., lui dit, en parlant d'*Andromaque :* « Vous avez raison de dire que « cette pièce est déchue par la mort de Montfleury, car elle a besoin de « grands comédiens qui remplissent par l'action ce qui lui manque... *Attila,* « au contraire, a dû gagner quelque chose par la mort de Montfleury. Un « grand comédien eût trop poussé un rôle assez plein de lui-même, et eût « fait faire trop d'impression à sa férocité sur les âmes tendres. »

« On prétend qu'il mourut par les efforts violents qu'il fit en jouant Oreste, où l'on assure que son ventre s'ouvrit; il étoit si prodigieusement gros qu'il étoit soutenu par un cercle de fer. Il faisoit des tirades de vingt vers de suite et poussoit le dernier avec tant de véhémence que cela excitoit des brouhahas et des applaudissements qui ne finissoient point. Il étoit plein de sentiments pathétiques, et quelquefois jusqu'à faire perdre la respiration aux spectateurs. » (Lettres de Mlle Poisson au *Mercure de France,* 1738 et 1740.)

1. Dans *Horace,* acte II, scène v; les deux premiers vers appartiennent au rôle de Camille; le troisième commence la réponse de Curiace; et Camille reprend par une tirade dont ces paroles : *Non, je te connois mieux,* sont le premier hémistiche. Ainsi, Molière, dans cet endroit, contrefaisait alternativement Mlle Beauchâteau dans le rôle de Camille, et je ne sais quel comédien dans celui de Curiace. (Auger.)

auroient pu. Et le poète aussitôt : « Vous vous moquez, vous ne faites rien qui vaille; et voici comme il faut réciter cela :

(Imitant mademoiselle Beauchâteau, comédienne de l'hôtel de Bourgogne[1].)

Iras-tu, ma chère âme, etc.
Non, je te connois mieux, etc.

Voyez-vous comme cela est naturel et passionné? Admirez ce visage riant qu'elle conserve dans les plus grandes afflictions. » Enfin, voilà l'idée; et il auroit parcouru de même tous les acteurs et toutes les actrices.

MADEMOISELLE DEBRIE.

Je trouve cette idée assez plaisante, et j'en ai reconnu là dès le premier vers. Continuez, je vous prie.

MOLIÈRE, imitant Beauchâteau, aussi comédien, dans les stances du *Cid*[2].

Percé jusques au fond du cœur, etc.

1. Madeleine Du Bouget, femme de François Châtelet, dit Beauchâteau, était une des bonnes actrices de son temps; elle avait de la beauté et beaucoup d'esprit. Son camarade Raymond Poisson en parle d'une manière fort honorable dans son *Poète Basque*. Voyons, dit le baron de Calazious,

Voyons la Beauchâteau :
Pour une femme, elle a de l'esprit comme un diable.

Mlle Beauchâteau joua d'original dans les pièces de Corneille. Scudéry (*Observations sur le Cid*) nous apprend qu'elle remplissait le rôle de l'Infante. En 1673, elle faisait encore partie de la troupe de l'hôtel de Bourgogne; majs, peu de temps après, elle quitta le théâtre avec une pension de mille livres, et se retira à Versailles, où elle mourut le 6 janvier 1683.

2. Ce comédien devait être assez âgé. Il avait débuté à l'hôtel de Bourgogne en 1633; il mourut au commencement de septembre 1665, sans s'en être retiré, à moins que ce ne fût depuis fort peu de temps, car il est mis en scène dans *l'Impromptu de l'hôtel de Condé*, joué en novembre 1663 et publié seulement en 1664. L'auteur de *la Vengeance des Marquis* dit que Beauchâteau n'avait pas récité depuis six ans les stances du *Cid*.

Et celui-ci, le reconnoîtrez-vous bien dans Pompée, de *Sertorius?*

(Imitant Hauteroche[1], aussi comédien.)

L'inimitié qui règne entre les deux partis
N'y rend pas de l'honneur, etc.[2]

MADEMOISELLE DEBRIE.

Je le reconnois un peu, je pense.

MOLIÈRE.

Et celui-ci?

(Imitant de Villiers, aussi comédien[3].)

Seigneur, Polybe est mort, etc.[4]

1. Noël Le Breton, sieur de Hauteroche, né à Paris en 1617, y mourut en 1707, âgé de quatre-vingt-dix ans.

Fils d'un huissier au parlement qui jouissait d'une fortune considérable, il reçut une bonne éducation. Il avait du goût pour l'épée; ses parents voulurent le mettre dans la robe. Ils lui achetèrent une charge de conseiller au Châtelet; ils arrêtèrent son mariage avec la fille d'un de leurs amis; Hauteroche ne voulut de la charge, ni de la femme; et, comme le *Dorante* de Corneille, il emporta tout l'argent dont il put se saisir, et passa en Espagne. Son voyage ne fut pas heureux : des joueurs le débarrassèrent de ses fonds à Valladolid, mais des comédiens le recueillirent à Valence; puis il fut directeur d'une troupe en Allemagne, et enfin il vint débuter à Paris.

Dès 1654, il était au théâtre du Marais; il passa ensuite à l'hôtel de Bourgogne, fut conservé à la réunion de 1680, et se retira en 1682, avec une pension de mille livres.

Hauteroche était d'une haute taille, d'une maigreur étonnante, et cependant d'une forte santé. Il jouait avec beaucoup de succès les grands confidents tragiques et d'autres rôles plus importants. Hauteroche ne se borna pas à jouer les pièces des auteurs ses contemporains; il en composa lui-même plusieurs, dont quatre, *le Deuil, le Cocher supposé, Crispin médecin, l'Esprit follet,* sont restées longtemps au répertoire.

2. « Tous les droits amortis. » (*Sertorius,* acte III, scène II.)

3. « De Villiers, acteur et poète comique, gentilhomme d'extraction, mort à une terre qu'il avoit acquise auprès de Paris. Il étoit retiré de la Troupe royale, et il touchoit une pension en 1674. C'étoit un petit homme qui jouoit les seconds rôles comiques, et les jouoit très bien; il avoit la voix claire, légère, et beaucoup de finesse dans son jeu. » (*Lettres de Mlle Poisson.*)

4. *OEdipe,* de Corneille, acte V, scène III. Il n'y a pas dans la tragédie :

MADEMOISELLE DEBRIE.

Oui, je sais qui c'est; mais il y en a quelques-uns d'entre eux, je crois, que vous auriez peine à contrefaire.

MOLIÈRE.

Mon Dieu, il n'y en a point qu'on ne pût attraper par quelque endroit, si je les avois bien étudiés! Mais vous me faites perdre un temps qui nous est cher. Songeons à nous, de grâce, et ne nous amusons point davantage à discourir. (Parlant à de La Grange.) Vous, prenez garde à bien représenter avec moi votre rôle de marquis.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

Toujours des marquis!

MOLIÈRE.

Oui, toujours des marquis. Que diable voulez-vous qu'on prenne pour un caractère agréable de théâtre? Le marquis aujourd'hui est le plaisant de la comédie; et comme, dans toutes les comédies anciennes, on voit toujours un valet bouffon qui fait rire les auditeurs, de même, dans toutes nos pièces de maintenant, il faut toujours un marquis ridicule qui divertisse la compagnie[1].

MADEMOISELLE BÉJART.

Il est vrai, on ne s'en sauroit passer.

« Seigneur, Polybe est mort. » OEdipe dit à Iphicrate, vieillard arrivé de Corinthe : « Eh bien! Polybe est mort? » Et ce vieillard, quelques vers plus loin, dit à OEdipe : « Le roi Polybe est mort. » Il est probable que de Villiers, comédien médiocre, jouait le rôle d'Iphicrate, et non celui d'OEdipe. (AUGER.)

1. L'auteur du *Portrait du Peintre* avait dit :

Savez-vous quelles gens le matois satirise?
Des marquis.

DAMIS.

Des marquis! Il aspire si haut!

Molière, en répliquant avec cette rudesse, fournit de nouveaux prétextes d'indignation à ses censeurs.

MOLIÈRE.

Pour vous, mademoiselle...

MADEMOISELLE DUPARC.

Mon Dieu! pour moi, je m'acquitterai fort mal de mon personnage; et je ne sais pas pourquoi vous m'avez donné ce rôle de façonnière.

MOLIÈRE.

Mon Dieu! mademoiselle, voilà comme vous disiez, lorsque l'on vous donna celui de *la Critique de l'École des Femmes*[1]; cependant vous vous en êtes acquittée à merveille, et tout le monde est demeuré d'accord qu'on ne peut pas mieux faire que vous avez fait. Croyez-moi, celui-ci sera de même; et vous le jouerez mieux que vous ne pensez.

MADEMOISELLE DUPARC.

Comment cela se pourroit-il faire? Car il n'y a point de personne au monde qui soit moins façonnière que moi.

MOLIÈRE.

Cela est vrai; et c'est en quoi vous faites mieux voir que vous êtes excellente comédienne, de bien représenter un personnage qui est si contraire à votre humeur. Tâchez donc de bien prendre, tous, le caractère de vos rôles, et de vous figurer que vous êtes ce que vous représentez.

(A Du Croisy.)

Vous faites le poète, vous, et vous devez vous remplir de ce personnage, marquer cet air pédant qui se conserve parmi le commerce du beau monde, ce ton de voix sentencieux, et cette exactitude de prononciation qui appuie sur toutes les syllabes, et ne laisse échapper aucune lettre de la plus sévère orthographe.

1. Le rôle de Climène.

(A Brécourt.)

Pour vous, vous faites un honnête homme de cour, comme vous avez déjà fait dans *la Critique de l'École des Femmes*[1], c'est-à-dire que vous devez prendre un air posé, un ton de voix naturel, et gesticuler le moins qu'il vous sera possible.

(A La Grange.)

Pour vous, je n'ai rien à vous dire.

(A mademoiselle Béjart.)

Vous, vous représentez une de ces femmes qui, pourvu qu'elles ne fassent point l'amour, croient que tout le reste leur est permis; de ces femmes qui se retranchent toujours fièrement sur leur pruderie, regardent un chacun de haut en bas, et veulent que toutes les plus belles qualités que possèdent les autres ne soient rien en comparaison d'un misérable honneur dont personne ne se soucie. Ayez toujours ce caractère devant les yeux, pour en bien faire les grimaces.

(A mademoiselle Debrie.)

Pour vous, vous faites une de ces femmes qui pensent être les plus vertueuses personnes du monde, pourvu qu'elles sauvent les apparences; de ces femmes qui croient que le péché n'est que dans le scandale, qui veulent conduire doucement les affaires qu'elles ont, sur le pied d'attachement honnête, et appellent amis ce que les autres nomment galants. Entrez bien dans ce caractère.

(A mademoiselle Molière.)

Vous, vous faites le même personnage que dans *la Critique*, et je n'ai rien à vous dire, non plus qu'à mademoiselle Duparc.

1. Où il jouait le rôle de Dorante.

(A mademoiselle Du Croisy.)

Pour vous, vous représentez une de ces personnes qui prêtent doucement des charités à tout le monde[1], de ces femmes qui donnent toujours le petit coup de langue en passant, et seroient bien fâchées d'avoir souffert qu'on eût dit du bien du prochain. Je crois que vous ne vous acquitterez pas mal de ce rôle.

(A mademoiselle Hervé.)

Et pour vous, vous êtes la soubrette de la précieuse, qui se mêle de temps en temps dans la conversation, et attrape, comme elle peut, tous les termes de sa maîtresse. Je vous dis tous vos caractères, afin que vous vous les imprimiez fortement dans l'esprit. Commençons maintenant à répéter, et voyons comme cela ira. Ah! voici justement un fâcheux! Il ne nous falloit plus que cela.

1. Des charités, c'est-à-dire des choses charitables, ironiquement. Prêter des charités à tout le monde, c'était prêter charitablement à tout le monde de méchantes actions ou de méchantes paroles. On peut rapprocher de ce type seulement ébauché par Molière le passage suivant de la *Zélinde* qu'il avait pu lire :

ZÉLINDE.

« Je tiens quelque chose. Il faudroit dépeindre de ces discrètes médisantes; de ces femmes de *si* et de *mais* qui disent toujours du bien en médisant; ou plutôt qui médisent en disant du bien. Quoi que l'on leur puisse dire à l'avantage d'une personne, elles l'avouent; mais elles ne manquent jamais ensuite de se servir du *si* ou du *mais*. Si l'on leur dit qu'une personne est belle : « Oui, diront-elles, elle est belle, elle a de l'éclat, et « si elle a les yeux ronds, la bouche plate et la taille mal faite. » Si on dit qu'une autre est vertueuse, elles l'avoueront encore et diront ensuite : « Mais l'on dit telles et telles choses d'elle; je sais bien que ce sont des « faussetés, mais enfin la médisance ne laisse pas que de les publier, et « cela nuit beaucoup à sa réputation. » Entrez-vous bien dans le sens de ce que je vous dis, et n'y trouvez-vous pas de quoi faire quelque chose de beau et de bien à la mode? »

Les lecteurs d'aujourd'hui (1881), en lisant ces lignes, ne pourront s'empêcher de songer au personnage de Bassecourt dans *les Faux Bonshommes*, comédie de Théodore Barrière et Ernest Capendu, représentée pour la première fois sur le théâtre du Vaudeville le 11 novembre 1856.

SCÈNE II.

LA THORILLIÈRE, MOLIÈRE, BRÉCOURT, LA GRANGE, DU CROISY; MESDEMOISELLES DUPARC, BÉJART, DEBRIE, MOLIÈRE, DU CROISY, HERVÉ.

LA THORILLIÈRE.

Bonjour, monsieur Molière.

MOLIÈRE.

Monsieur, votre serviteur. (A part.) La peste soit de l'homme!

LA THORILLIÈRE.

Comment vous en va?

MOLIÈRE.

Fort bien, pour vous servir. (Aux actrices.) Mesdemoiselles, ne...

LA THORILLIÈRE.

Je viens d'un lieu où j'ai bien dit du bien de vous.

MOLIÈRE.

Je vous suis obligé. (A part.) Que le diable t'emporte! (Aux acteurs.) Ayez un peu soin...

LA THORILLIÈRE.

Vous jouez une pièce nouvelle aujourd'hui?

MOLIÈRE.

Oui, monsieur. (Aux actrices.) N'oubliez pas...

LA THORILLIÈRE.

C'est le roi qui vous la fait faire?

MOLIÈRE.

Oui, monsieur. (Aux acteurs.) De grâce, songez...

LA THORILLIÈRE.

Comment l'appelez-vous?

MOLIÈRE.

Oui, monsieur.

LA THORILLIÈRE.

Je vous demande comment vous la nommez.

MOLIÈRE

Ah! ma foi, je ne sais. (Aux actrices.) Il faut, s'il vous plaît, que vous...

LA THORILLIÈRE.

Comment serez-vous habillés?

MOLIÈRE.

Comme vous voyez. (Aux acteurs.) Je vous prie...

LA THORILLIÈRE.

Quand commencerez-vous?

MOLIÈRE.

Quand le roi sera venu. (A part.) Au diantre le questionneur!

LA THORILLIÈRE.

Quand croyez-vous qu'il vienne?

MOLIÈRE.

La peste m'étouffe, monsieur, si je le sais.

LA THORILLIÈRE.

Savez-vous point...?

MOLIÈRE.

Tenez, monsieur, je suis le plus ignorant homme du monde. Je ne sais rien de tout ce que vous pourrez me demander, je vous jure. (A part.) J'enrage! Ce bourreau vient avec un air tranquille vous faire des questions, et ne se soucie pas qu'on ait en tête d'autres affaires.

LA THORILLIÈRE.

Mesdemoiselles, votre serviteur.

MOLIÈRE.

Ah! bon, le voilà d'un autre côté.

LA THORILLIÈRE, à mademoiselle Du Croisy.

Vous voilà belle comme un petit ange. Jouez-vous toutes deux aujourd'hui ? (En regardant mademoiselle Hervé.)

MADEMOISELLE DU CROISY.

Oui, monsieur.

LA THORILLIÈRE.

Sans vous, la comédie ne vaudroit pas grand'chose[1].

MOLIÈRE, bas, aux actrices.

Vous ne voulez pas faire en aller cet homme-là ?

MADEMOISELLE DEBRIE, à La Thorillière.

Monsieur, nous avons ici quelque chose à répéter ensemble.

LA THORILLIÈRE.

Ah ! parbleu, je ne veux pas vous empêcher ; vous n'avez qu'à poursuivre.

MADEMOISELLE DEBRIE.

Mais...

LA THORILLIÈRE.

Non, non, je serois fâché d'incommoder personne. Faites librement ce que vous avez à faire.

MADEMOISELLE DEBRIE.

Oui ; mais...

LA THORILLIÈRE.

Je suis homme sans cérémonie, vous dis-je ; et vous pouvez répéter ce qui vous plaira.

MOLIÈRE.

Monsieur, ces demoiselles ont peine à vous dire qu'elles souhaiteroient fort que personne ne fût ici pendant cette répétition.

1. Notez que le compliment s'adresse aux deux plus faibles actrices de la troupe. Tous ces petits détails sont touchés avec une justesse et une finesse admirables. (AUGER.)

LA THORILLIÈRE.

Pourquoi? il n'y a point de danger pour moi.

MOLIÈRE.

Monsieur, c'est une coutume qu'elles observent; et vous aurez plus de plaisir quand les choses vous surprendront.

LA THORILLIÈRE.

Je m'en vais donc dire que vous êtes prêts.

MOLIÈRE.

Point du tout, monsieur; ne vous hâtez pas, de grâce.

SCÈNE III.

MOLIÈRE, BRÉCOURT, LA GRANGE, DU CROISY; MESDEMOISELLES DUPARC, BÉJART, DEBRIE, MOLIÈRE, DU CROISY, HERVÉ.

MOLIÈRE.

Ah! que le monde est plein d'impertinents! Or sus, commençons. Figurez-vous donc premièrement que la scène est dans l'antichambre du roi : car c'est un lieu où il se passe tous les jours des choses assez plaisantes. Il est aisé de faire venir là toutes les personnes qu'on veut, et on peut trouver des raisons même pour y autoriser la venue des femmes que j'introduis. La comédie s'ouvre par deux marquis qui se rencontrent.

(A La Grange.)

Souvenez-vous bien, vous, de venir, comme je vous ai dit, là, avec cet air qu'on nomme le bel air, peignant votre perruque, et grondant une petite chanson entre vos dents. La, la, la, la, la, la. Rangez-vous donc, vous autres, car il faut du terrain à deux marquis; et ils ne

ont pas gens à tenir leur personne dans un petit espace. (A La Grange.) Allons, parlez.

LA GRANGE.

« Bonjour, marquis. »

MOLIÈRE.

Mon Dieu, ce n'est point là le ton d'un marquis; il faut le prendre un peu plus haut; et la plupart de ces messieurs affectent une manière de parler particulière, pour se distinguer du commun : *Bonjour, marquis.* Recommencez donc.

LA GRANGE.

« Bonjour, marquis[1].

MOLIÈRE.

« Ah! marquis, ton serviteur.

LA GRANGE.

« Que fais-tu là?

MOLIÈRE.

« Parbleu, tu vois; j'attends que tous ces messieurs « aient débouché la porte, pour présenter là mon visage.

LA GRANGE.

« Têtebleu, quelle foule! Je n'ai garde de m'y aller « frotter, et j'aime bien mieux entrer des derniers.

MOLIÈRE.

« Il y a là vingt gens qui sont fort assurés de n'entrer « point, et qui ne laissent pas de se presser, et d'occuper « toutes les avenues de la porte.

1. Cette pièce enchâssée dans *l'Impromptu* n'a ni le même lieu ni le même temps que ceux de *l'Impromptu;* ainsi, elle est censée se passer, comme Molière vient de le dire, dans l'antichambre du roi, et avoir lieu, comme on le verra plus loin, avant la représentation du *Portrait du Peintre* a l'hôtel de Bourgogne, dont il sera seulement question au futur. Faute d'avoir bien fait cette distinction, on a commis différentes erreurs qui ont été longtemps à se dissiper.

LA GRANGE.

« Crions nos deux noms à l'huissier, afin qu'il nous « appelle.

MOLIÈRE.

« Cela est bon pour toi; mais pour moi, je ne veux pas être joué par Molière.

LA GRANGE.

« Je pense pourtant, marquis, que c'est toi qu'il joue « dans *la Critique*.

MOLIÈRE.

« Moi? Je suis ton valet; c'est toi-même en propre « personne.

LA GRANGE.

« Ah! ma foi, tu es bon de m'appliquer ton person- « nage.

MOLIÈRE.

« Parbleu! je te trouve plaisant de me donner ce qui « t'appartient.

LA GRANGE, riant.

« Ah, ah, ah! cela est drôle.

MOLIÈRE, riant.

« Ah, ah, ah! cela est bouffon.

LA GRANGE.

« Quoi! tu veux soutenir que ce n'est pas toi qu'on « joue dans le marquis de *la Critique?*

MOLIÈRE.

« Il est vrai, c'est moi. *Détestable, morbleu! détes-* « *table! tarte à la crème!* C'est moi, c'est moi, assuré- « ment, c'est moi.

LA GRANGE.

« Oui, parbleu! c'est toi, tu n'as que faire de railler; « et, si tu veux, nous gagerons, et verrons qui a raison « des deux.

MOLIÈRE.

« Et que veux-tu gager, encore?

LA GRANGE.

« Je gage cent pistoles que c'est toi.

MOLIÈRE.

« Et moi, cent pistoles que c'est toi.

LA GRANGE.

« Cent pistoles comptant?

MOLIÈRE.

« Comptant. Quatre-vingt-dix pistoles sur Amyntas[1], et « dix pistoles comptant.

LA GRANGE.

« Je le veux.

MOLIÈRE.

« Cela est fait.

LA GRANGE.

« Ton argent court grand risque.

MOLIÈRE.

« Le tien est bien aventuré.

LA GRANGE.

« A qui nous en rapporter?

MOLIÈRE, à Brécourt.

« Voici un homme qui nous jugera. Chevalier...

BRÉCOURT.

« Quoi? »

MOLIÈRE.

Bon. Voilà l'autre qui prend le ton de marquis. Vous ai-je pas dit que vous faites un rôle où l'on doit parler naturellement?

BRÉCOURT.

Il est vrai.

1. Qui me les doit du jeu ou d'un pari.

MOLIÈRE.

Allons donc. « Chevalier...

BRÉCOURT.

« Quoi ?

MOLIÈRE.

« Juge-nous un peu sur une gageure que nous avons « faite.

BRÉCOURT.

« Et quelle ?

MOLIÈRE.

« Nous disputons qui est le marquis de *la Critique* de « Molière; il gage que c'est moi, et moi, je gage que c'est « lui.

BRÉCOURT.

« Et moi, je juge que ce n'est ni l'un ni l'autre. Vous « êtes fous tous deux de vouloir vous appliquer ces sortes « de choses; et voilà de quoi j'ouïs l'autre jour se plaindre « Molière, parlant à des personnes qui le chargeoient de « même chose que vous. Il disoit que rien ne lui donnoit « du déplaisir comme d'être accusé de regarder quelqu'un « dans les portraits qu'il fait; que son dessein est de « peindre les mœurs sans vouloir toucher aux personnes, « et que tous les personnages qu'il représente sont des « personnages en l'air, et des fantômes proprement, qu'il « habille à sa fantaisie, pour réjouir les spectateurs; qu'il « seroit bien fâché d'y avoir jamais marqué qui que ce « soit; et que si quelque chose étoit capable de le dégoûter « de faire des comédies, c'étoit[1] les ressemblances qu'on « y vouloit toujours trouver, et dont ses ennemis tâchoient « malicieusement d'appuyer la pensée, pour lui rendre de

1. Au singulier, dans toutes les anciennes éditions.

« mauvais offices auprès de certaines personnes à qui il « n'a jamais pensé. Et, en effet, je trouve qu'il a raison : « car pourquoi vouloir, je vous prie, appliquer tous ses « gestes et toutes ses paroles, et chercher à lui faire des « affaires en disant hautement : Il joue un tel, — lorsque « ce sont des choses qui peuvent convenir à cent per- « sonnes? Comme l'affaire de la comédie est de repré- « senter en général tous les défauts des hommes, et « principalement des hommes de notre siècle, il est « impossible à Molière de faire aucun caractère qui ne « rencontre quelqu'un dans le monde; et s'il faut qu'on « l'accuse d'avoir songé toutes les personnes[1] où l'on peut « trouver les défauts qu'il peint, il faut sans doute qu'il « ne fasse plus de comédies[2].

1. Molière a déjà dit, dans la première scène : « J'avois songé une comédie. »

2. Cette tirade a pour but de repousser toutes les allusions qu'on voulait voir dans les pièces de Molière. Boursault avait été jusqu'à prétendre qu'il courait des *clefs* imprimées (il ne dit point par qui) de *la Critique de l'École des Femmes.*

J'ai la clef de sa pièce.
AMARANTE.
Imprimée!
LE COMTE.
Imprimée.
(A son laquais.)
Va querir cette clef, et me l'apporte ici...
LE LAQUAIS, revenant.
Je n'ai point vu de clef que la clef de la porte.

« On remarquera, dit M. Fournel, que le laquais envoyé avec tant d'assurance par le comte à la recherche de la *clef* ne la trouve pas, et que Boursault passe tout à coup à autre chose, et n'en parle plus. On peut voir dans ce procédé soit un acte de réserve un peu tardif et l'envie d'esquiver la difficulté qu'il y avait à donner une liste de noms propres sur la scène, soit un moyen perfide de se tirer d'affaire après s'être trop aventuré, et une sorte d'aveu de la fausseté, ou tout au moins de la témérité de son assertion. »

L'auteur de *la Vengeance* chercha à faire considérer ce passage de *l'Impromptu de Versailles* comme une amende honorable, comme une répara-

MOLIÈRE.

« Ma foi, chevalier, tu veux justifier Molière, et épar-
« gner notre ami que voilà.

LA GRANGE.

« Point du tout. C'est toi qu'il épargne, et nous trou-
« verons d'autres juges.

MOLIÈRE.

« Soit. Mais dis-moi, chevalier; crois-tu pas que ton
« Molière est épuisé maintenant, et qu'il ne trouvera plus
« de matière pour...

BRÉCOURT.

« Plus de matière? Hé! mon pauvre marquis, nous
« lui en fournirons toujours assez, et nous ne prenons
« guère le chemin de nous rendre sages pour tout ce qu'il
« fait et tout ce qu'il dit. »

MOLIÈRE.

Attendez; il faut marquer davantage tout cet endroit. Écoutez-le-moi dire un peu. « Et qu'il ne trouvera plus « de matière pour... — Plus de matière? Hé! mon pauvre « marquis, nous lui en fournirons toujours assez, et nous « ne prenons guère le chemin de nous rendre sages

tion faite au duc de La Feuillade; et il en tirait des conclusions, ou du moins des insinuations défavorables au courage de Molière, ce qui prouve combien il est malaisé de contenter un ennemi.

« Molière, dit Auger, pose et discute parfaitement la question. Un poète comique doit peindre, non des individus, mais des espèces seulement. Quand il n'a point manqué à cette règle, c'est le compromettre mal à propos, c'est l'exposer à d'injustes inimitiés, que d'indiquer tel ou tel individu à la malignité publique, comme l'original d'un prétendu portrait dont les traits, partagés entre un grand nombre de personnes, ne peuvent se trouver réunis dans aucune en particulier. Quant à ceux qui veulent se reconnaître dans ces sortes de portraits, ils ont un double tort, puisqu'ils accusent le peintre d'un mauvais procédé dont il est innocent, et qu'ils s'accusent eux-mêmes d'un ridicule qu'on ne s'était peut-être pas encore avisé de remarquer en eux. »

« pour tout ce qu'il fait et tout ce qu'il dit. Crois-tu « qu'il ait épuisé dans ses comédies tout le ridicule des « hommes? Et, sans sortir de la cour, n'a-t-il pas encore « vingt caractères de gens où il n'a point touché? N'a-t-il « pas, par exemple, ceux qui se font les plus grandes « amitiés du monde, et qui, le dos tourné, font galan- « terie de se déchirer l'un l'autre? N'a-t-il pas ces adu- « lateurs à outrance, ces flatteurs insipides, qui n'as- « saisonnent d'aucun sel les louanges qu'ils donnent, et « dont toutes les flatteries ont une douceur fade qui fait « mal au cœur à ceux qui les écoutent? N'a-t-il pas ces « lâches courtisans de la faveur, ces perfides adorateurs « de la fortune, qui vous encensent dans la prospérité, et « vous accablent dans la disgrâce? N'a-t-il pas ceux qui « sont toujours mécontents de la cour, ces suivants « inutiles, ces incommodes assidus, ces gens, dis-je, qui « pour services ne peuvent compter que des importunités, « et qui veulent que l'on les récompense d'avoir obsédé « le prince dix ans durant? N'a-t-il pas ceux qui cares- « sent également tout le monde, qui promènent leurs civi- « lités à droit et à gauche[1], et courent à tous ceux qu'ils « voient, avec les mêmes embrassades et les mêmes pro- « testations d'amitiés? « Monsieur, votre très-humble « serviteur. Monsieur, je suis tout à votre service. Tenez- « moi des vôtres, mon cher. Faites état de moi, monsieur, « comme du plus chaud de vos amis. Monsieur, je suis « ravi de vous embrasser. Ah! monsieur, je ne vous « voyois pas! Faites-moi la grâce de m'employer. Soyez « persuadé que je suis entièrement à vous. Vous êtes

1. On disait *à droit* et non *à droite*, ainsi que le constate le dictionnaire de l'Académie de 1694.

« l'homme du monde que je révère le plus. Il n'y a per-
« sonne que j'honore à l'égal de vous. Je vous conjure
« de le croire. Je vous supplie de n'en point douter. Ser-
« viteur. Très-humble valet. » Va, va, marquis, Molière
« aura toujours plus de sujets qu'il n'en voudra[1]; et tout
« ce qu'il a touché jusqu'ici n'est rien que bagatelle, au
« prix de ce qui reste. » Voilà à peu près comme cela doit être joué.

BRÉCOURT.

C'est assez.

MOLIÈRE.

Poursuivez.

BRÉCOURT.

« Voici Climène et Élise. »

MOLIÈRE, à mesdemoiselles Duparc et Molière.

Là-dessus vous arrivez toutes deux. (A mademoiselle Duparc.) Prenez bien garde, vous, à vous déhancher comme il faut, et à faire bien des façons. Cela vous contraindra un peu; mais qu'y faire? Il faut parfois se faire violence.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« Certes, madame, je vous ai reconnue de loin, et j'ai
« bien vu à votre air que ce ne pouvoit être une autre
« que vous.

MADEMOISELLE DUPARC.

« Vous voyez. Je viens attendre ici la sortie d'un homme
« avec qui j'ai une affaire à démêler.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« Et moi de même. »

1. Dans cette revue satirique des caractères de courtisans, il n'est pas certain que Molière n'ait point attaqué indirectement, ou par leurs vices, ou par leurs ridicules, quelques-uns des personnages qui lui étaient le plus hostiles. Le duc de La Feuillade était, par exemple, un de ces flatteurs à outrance par lesquels Molière commence son énumération.

MOLIÈRE.

Mesdames, voilà des coffres qui vous serviront de fauteuils.

MADEMOISELLE DUPARC.

« Allons, madame, prenez place, s'il vous plaît.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« Après vous, madame. »

MOLIÈRE.

Bon. Après ces petites cérémonies muettes, chacun prendra place et parlera assis, hors les marquis, qui tantôt se lèveront et tantôt s'assoiront, suivant leur inquiétude naturelle. « Parbleu, chevalier, tu devrois faire prendre « médecine à tes canons.

BRÉCOURT.

« Comment?

MOLIÈRE.

« Ils se portent fort mal[1].

BRÉCOURT.

« Serviteur à la turlupinade!

1. Dans *l'Impromptu de l'hôtel de Condé*, on lit :

Dis-moi, trouves-tu pas cette pointe divine?
« Marquis, à tes canons fais prendre médecine.
— Pourquoi, marquis? — Pourquoi? c'est qu'ils se portent mal.

ALCIDON.

J'en croirai, si tu veux, l'agrément sans égal,
Mais...

LE MARQUIS.

Morbleu! je lirois l'un et l'autre Corneille
Que je n'y verrois pas une chose pareille.

Même critique dans *la Vengeance des Marquis* :

« LUCILE. Quoique je n'aie pas tant de mémoire ni tant d'esprit que les autres, j'y ai remarqué quelque chose de bien joli : faire prendre médecine aux canons, que cela est beau!

« ALCIPE. La pensée est fort nouvelle, et il y a plus de trente ans que tous les saltimbanques disent cette mauvaise plaisanterie; et le Peintre (Molière) fait honneur aux marquis de la mettre dans leurs bouches. »

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« Mon Dieu! madame, que je vous trouve le teint « d'une blancheur éblouissante, et les lèvres d'un cou- « leur de feu surprenant!

MADEMOISELLE DUPARC.

« Ah! que dites-vous là, madame? ne me regardez « point, je suis du dernier laid aujourd'hui.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« Hé! madame, levez un peu votre coiffe.

MADEMOISELLE DUPARC.

« Fi! je suis épouvantable, vous dis-je, et je me fais « peur à moi-même.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« Vous êtes si belle!

MADEMOISELLE DUPARC.

« Point, point.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« Montrez-vous.

MADEMOISELLE DUPARC.

« Ah! fi donc, je vous prie!

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« De grâce!

MADEMOISELLE DUPARC.

« Mon Dieu, non.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« Si fait.

MADEMOISELLE DUPARC.

« Vous me désespérez.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« Un moment.

MADEMOISELLE DUPARC.

« Ahy.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« Résolûment, vous vous montrerez. On ne peut point « se passer de vous voir.

MADEMOISELLE DUPARC.

« Mon Dieu! que vous êtes une étrange personne! « Vous voulez furieusement ce que vous voulez.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« Ah! madame, vous n'avez aucun désavantage à « paroître au grand jour, je vous jure! Les méchantes « gens, qui assuroient que vous mettiez quelque chose[1]! « Vraiment, je les démentirai bien maintenant.

MADEMOISELLE DUPARC.

« Hélas! je ne sais pas seulement ce qu'on appelle « mettre quelque chose! Mais où vont ces dames?

MADEMOISELLE DEBRIE.

« Vous voulez bien, mesdames, que nous vous don- « nions en passant la plus agréable nouvelle du monde. « Voilà monsieur Lysidas qui vient de nous avertir qu'on « a fait une pièce contre Molière, que les grands comé- « diens vont jouer.

MOLIÈRE.

« Il est vrai, on me l'a voulu lire; et c'est un nommé « Br... Brou... Brossaut, qui l'a faite.

DU CROÎSY.

« Monsieur, elle est affichée sous le nom de Bour- « sault. Mais, à vous dire le secret, bien des gens ont « mis la main à cet ouvrage, et l'on en doit concevoir « une assez haute attente. Comme tous les auteurs et tous « les comédiens regardent Molière comme leur plus grand « ennemi, nous nous sommes tous unis pour le desservir.

1. C'est-à-dire du fard, des cosmétiques.

« Chacun de nous a donné un coup de pinceau à son por-
« trait; mais nous nous sommes bien gardés d'y mettre
« nos noms; il lui auroit été trop glorieux de succomber,
« aux yeux du monde, sous les efforts de tout le Par-
« nasse; et, pour rendre sa défaite plus ignominieuse,
« nous avons voulu choisir tout exprès un auteur sans
« réputation[1].

MADEMOISELLE DUPARC.

« Pour moi, je vous avoue que j'en ai toutes les joies
« imaginables.

MOLIÈRE.

« Et moi aussi. Par la sambleu[2]! le railleur sera raillé;
« il aura sur les doigts, ma foi!

MADEMOISELLE DUPARC.

« Cela lui apprendra à vouloir satiriser tout. Comment!
« cet impertinent ne veut pas que les femmes aient de
« l'esprit! Il condamne toutes nos expressions élevées, et
« prétend que nous parlions toujours terre à terre!

MADEMOISELLE DEBRIE.

« Le langage n'est rien; mais il censure tous nos atta-

1. On voit dans *la Guerre comique*, par De La Croix, que cette opinion était alors universellement répandue. (Voyez Dispute V.)

Boursault répondit à cela dans la préface qu'il mit en tête du *Portrait du Peintre* : « Il n'est pas juste que je me laisse dépouiller d'un bien qui ne peut enrichir personne, et je suis contraint de défendre « tout le Par-« nasse » contre l'injurieuse charité qu'on lui a voulu prêter. Les grands hommes n'ont point d'occupations si basses : ils ne travaillent qu'alors qu'il y a de la gloire à acquérir, et c'est dire assez clairement que Molière n'a rien à craindre d'eux. » Boursault fait entendre que Molière accusait plusieurs des meilleurs poètes du temps, et en particulier le grand Corneille, d'avoir collaboré au *Portrait du Peintre*. C'eût été faire en effet à cette pièce beaucoup plus d'honneur qu'elle n'en méritait; et Molière, s'il avait eu ce soupçon, se serait incontestablement rendu coupable envers Corneille d'une criante injustice.

2. L'édition de 1682 écrit ici : « Par le sang-bleu! »

« chements, quelque innocents qu'ils puissent être; et, de « la façon qu'il en parle, c'est être criminelle que d'avoir « du mérite.

MADEMOISELLE DU CROISY.

« Cela est insupportable. Il n'y a pas une femme qui « puisse plus rien faire. Que ne laisse-t-il en repos nos « maris, sans leur ouvrir les yeux et leur faire prendre « garde à des choses dont ils ne s'avisent pas?

MADEMOISELLE BÉJART.

« Passe pour tout cela; mais il satirise même les « femmes de bien, et ce méchant plaisant leur donne le « titre d'honnêtes diablesses[1].

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« C'est un impertinent. Il faut qu'il en ait tout le soûl.

DU CROISY.

« La représentation de cette comédie, madame, aura « besoin d'être appuyée; et les comédiens de l'hôtel...

MADEMOISELLE DUPARC.

« Mon Dieu, qu'ils n'appréhendent rien! Je leur ga- « rantis le succès de leur pièce, corps pour corps.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« Vous avez raison, madame. Trop de gens sont inté- « ressés à la trouver belle. Je vous laisse à penser si tous « ceux qui se croient satirisés par Molière ne prendront « pas l'occasion de se venger de lui en applaudissant à « cette comédie.

BRÉCOURT, ironiquement.

« Sans doute; et pour moi, je réponds de douze mar- « quis, de six précieuses, de vingt coquettes, et de trente « cocus, qui ne manqueront pas d'y battre des mains.

1. Allusion au vers de *l'École des Femmes*, acte IV, scène VII :

Ces dragons de vertu, ces honnêtes diablesses.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« En effet. Pourquoi aller offenser toutes ces per-
« sonnes-là, et particulièrement les cocus, qui sont les
« meilleures gens du monde[1]?

MOLIÈRE.

« Par la sambleu! on m'a dit qu'on le va dauber, lui,
« et toutes ses comédies, de la belle manière; et que les
« comédiens et les auteurs, depuis le cèdre jusqu'à l'hy-
« sope[2], sont diablement animés contre lui.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« Cela lui sied fort bien! Pourquoi fait-il de méchantes
« pièces que tout Paris va voir, et où il peint si bien les
« gens que chacun s'y connoît? Que ne fait-il des comé-
« dies comme celles de monsieur Lysidas? Il n'auroit per-
« sonne contre lui, et tous les auteurs en diroient du
« bien. Il est vrai que de semblables comédies n'ont pas
« ce grand concours de monde; mais, en revanche, elles
« sont toujours bien écrites, personne n'écrit contre elles,
« et tous ceux qui les voient meurent d'envie de les
« trouver belles.

DU CROISY.

« Il est vrai que j'ai l'avantage de ne me point faire
« d'ennemis, et que tous mes ouvrages ont l'approbation
« des savants.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« Vous faites bien d'être content de vous. Cela vaut

1. Pour que Molière ait osé mettre ce trait dans la bouche de sa femme, il fallait évidemment qu'elle ne lui eût jusqu'alors donné aucun ombrage. — L'édition de 1682 écrit : *meilleurs gens.*

2. Depuis le plus grand jusqu'au plus petit. Ces mots semblent confirmer ces soupçons désobligeants que Molière aurait eus d'abord contre Corneille. Nul doute que Molière en ce moment ne fût irrité; et, d'après tout ce que nous avons dit de la lutte qu'il avait à soutenir, on avouera que cette irritation n'est pas incompréhensible.

« mieux que tous les applaudissements du public, et que « tout l'argent qu'on sauroit gagner aux pièces de Molière. « Que vous importe qu'il vienne du monde à vos comédies, « pourvu qu'elles soient approuvées par messieurs vos « confrères ?

LA GRANGE.

« Mais quand jouera-t-on *le Portrait du Peintre ?*

DU CROISY.

« Je ne sais ; mais je me prépare fort à paroître des « premiers sur les rangs pour crier : Voilà qui est beau !

MOLIÈRE.

« Et moi de même, parbleu !

LA GRANGE.

« Et moi aussi, Dieu me sauve !

MADEMOISELLE DUPARC.

« Pour moi, j'y payerai de ma personne comme il faut ; « et je réponds d'une bravoure d'approbation qui mettra « en déroute tous les jugements ennemis. C'est bien la « moindre chose que nous devions faire, que d'épauler de « nos louanges le vengeur de nos intérêts !

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« C'est fort bien dit.

MADEMOISELLE DEBRIE.

« Et ce qu'il nous faut faire toutes.

MADEMOISELLE BÉJART.

« Assurément.

MADEMOISELLE DU CROISY.

« Sans doute.

MADEMOISELLE HERVÉ.

« Point de quartier à ce contrefaiseur de gens.

MOLIÈRE.

« Ma foi, chevalier, mon ami, il faudra que ton « Molière se cache.

BRÉCOURT.

« Qui, lui? Je te promets, marquis, qu'il fait dessein « d'aller sur le théâtre rire avec tous les autres du por- « trait qu'on a fait de lui[1].

MOLIÈRE.

« Parbleu! ce sera donc du bout des dents qu'il rira.

BRÉCOURT.

« Va, va, peut-être qu'il y trouvera plus de sujets de « rire que tu ne penses. On m'a montré la pièce; et, « comme tout ce qu'il y a d'agréable sont effectivement « les idées qui ont été prises de Molière[2], la joie que cela

1. Ce qui est annoncé ici comme un dessein que Molière se propose d'exécuter, Molière l'avait déjà fait sans doute lorsqu'il représenta pour la première fois *l'Impromptu*. Il avait été s'asseoir bravement près des acteurs qui caricaturaient sa personne et ses œuvres. L'auteur de *la Vengeance des Marquis* revient à plusieurs reprises sur ce trait :

« ALCIPE. On pourroit le faire voir sur l'hôtel de Bourgogne lorsqu'il y vint voir son portrait.

« ORPHISE. C'est un des beaux endroits de sa vie.

« CLÉANTE. C'en est un en effet. Un jeune homme auroit-il eu cette hardiesse? C'est montrer un courage intrépide... Il fut à peine placé sur ce théâtre royal que l'on fit un brouhaha qui dura fort longtemps... Les transports de la joie qu'il ressentoit faisoient trop souvent changer son visage. »

2. *Le Portrait du Peintre* n'était autre chose, en effet, que *la Critique* même reprise contre Molière et tournée en sens inverse. Cette idée avait été probablement suggérée à Boursault par le passage suivant de la huitième scène de *Zélinde* : « L'on pourroit de son sujet (de *la Critique*) faire une satire inimitable, en faisant seulement que ceux qui défendent *l'École des Femmes* la combattent, et que ceux qui la combattent la défendent. Ne seroit-ce pas une chose bien divertissante de voir le marquis donner mille louanges à la *tarte à la crème* et de l'entendre crier, au lieu de « Voilà qui est détestable! » Tarte à la crème est incomparable, morbleu! incomparable, c'est ce que l'on appelle incomparable! et du dernier incomparable! Cela ne feroit-il pas un plaisant effet? »

— Remarquez l'accord du verbe avec l'attribut pluriel après un sujet singulier. Molière a dit dans *l'École des Femmes* :

Ce que je vous dis là ne sont pas des chansons.

Racine de même, dans *les Plaideurs* :

. . Tout ce qu'il dit sont autant d'impostures.

(Acte II, scène IX.)

« pourra donner n'aura pas lieu de lui déplaire, sans « doute : car, pour l'endroit où on s'efforce de le noircir, « je suis le plus trompé du monde si cela est approuvé « de personne[1] ; et quant à tous les gens qu'ils ont tâché « d'animer contre lui, sur ce qu'il fait, dit-on, des por- « traits trop ressemblants, outre que cela est de fort mau- « vaise grâce, je ne vois rien de plus ridicule et de plus « mal repris ; et je n'avois pas cru jusqu'ici que ce fût un « sujet de blâme, pour un comédien, que de peindre trop « bien les hommes.

LA GRANGE.

« Les comédiens m'ont dit qu'ils l'attendoient sur la « réponse, et que...

1. L'un des passages du *Portrait du Peintre* que Molière avait en vue est sans doute celui qui concerne ses sentiments religieux, que Boursault met en doute :

Outre qu'un satirique est un homme suspect,
Au seul mot de sermon nous devons du respect,
C'est une vérité qu'on ne peut contredire.
Un sermon touche l'âme, et jamais ne fait rire;
De qui croit le contraire on se doit défier,
Et qui veut qu'on en rie en a ri le premier.

LE COMTE.

C'est mal répondre.

LIZIDOR.

Puth!

DORANTE.

Pitoyable critique!

DAMIS.

Dites donc ce que c'est que d'être satirique.

DORANTE.

Que d'être satirique?

DAMIS.

Oui.

DORANTE.

C'est satiriser.

AMARANTE.

Oui, mais satiriser, c'est railler, mépriser :
Ainsi, pour l'excuser quoi que vous puissiez dire,
Votre ami du sermon nous a fait la satire;
Et, de quelque façon que le sens en soit pris,
Pour ce que l'on respecte on n'a point de mépris.

BRÉCOURT.

« Sur la réponse? Ma foi, je le trouverois un grand « fou s'il se mettoit en peine de répondre à leurs invec- « tives. Tout le monde sait assez de quel motif elles peu- « vent partir; et la meilleure réponse qu'il leur puisse « faire, c'est une comédie qui réussisse comme toutes ses « autres. Voilà le vrai moyen de se venger d'eux comme « il faut; et, de l'humeur dont je les connois, je suis fort « assuré qu'une pièce nouvelle qui leur enlèvera le monde « les fâchera bien plus que toutes les satires qu'on pour- « roit faire de leurs personnes[1].

MOLIÈRE.

« Mais, chevalier... »

MADEMOISELLE BÉJART.

Souffrez que j'interrompe pour un peu la répétition. (A Molière.) Voulez-vous que je vous die? Si j'avois été en votre place, j'aurois poussé les choses autrement. Tout le monde attend de vous une réponse vigoureuse; et, après la manière dont on m'a dit que vous étiez traité dans cette comédie, vous étiez en droit de tout dire contre les comédiens, et vous deviez n'en épargner aucun.

MOLIÈRE.

J'enrage de vous ouïr parler de la sorte; et voilà votre manie, à vous autres femmes. Vous voudriez que je prisse feu d'abord contre eux, et qu'à leur exemple j'allasse

1. Il est plaisant que Molière, dans la pièce même où il répond aux comédiens de l'hôtel de Bourgogne, établisse, par de bonnes raisons, qu'il ne doit pas leur répondre, et qu'il ne leur répondra point. Mais tel est l'artifice de cette petite comédie de *l'Impromptu*, qu'il semble n'être pas en contradiction avec lui-même. Il avoue, par la bouche de l'un de ses personnages, qu'il aurait tort de se venger en public des comédiens de l'Hôtel, et la satire qu'il a faite précédemment de leur jeu est censée n'avoir eu pour témoins que ses camarades. (AUGER.)

éclater promptement en invectives et en injures. Le bel honneur que j'en pourrois tirer, et le grand dépit que je leur ferois! Ne se sont-ils pas préparés de bonne volonté à ces sortes de choses? Et lorsqu'ils ont délibéré s'ils joueroient *le Portrait du Peintre*, sur la crainte d'une riposte, quelques-uns d'entre eux n'ont-ils pas répondu : « Qu'il nous rende toutes les injures qu'il voudra, pourvu que nous gagnions de l'argent? » N'est-ce pas là la marque d'une âme fort sensible à la honte? et ne me vengerois-je pas bien d'eux, en leur donnant ce qu'ils veulent bien recevoir?

MADEMOISELLE DEBRIE.

Ils se sont fort plaints, toutefois, de trois ou quatre mots que vous avez dits d'eux dans *la Critique* et dans vos *Précieuses*.

MOLIÈRE.

Il est vrai, ces trois ou quatre mots sont fort offensants, et ils ont grande raison de les citer. Allez, allez, ce n'est pas cela. Le plus grand mal que je leur aie fait, c'est que j'ai eu le bonheur de plaire un peu plus qu'ils n'auroient voulu; et tout leur procédé, depuis que nous sommes venus à Paris, a trop marqué ce qui les touche[1]. Mais laissons-les faire tant qu'ils voudront; toutes leurs entreprises ne doivent point m'inquiéter. Ils critiquent mes pièces, tant mieux; et Dieu me garde d'en faire jamais qui leur plaisent! ce seroit une mauvaise affaire pour moi.

1. En effet, comme nous l'avons dit au commencement de la *Notice préliminaire*, la Troupe royale, jalouse de voir celle de Molière faire le service des divertissements du roi, sollicitait pour la remplacer et ne pouvait obtenir cet important avantage. Là était certainement la cause principale de l'animosité des comédiens de l'hôtel de Bourgogne, évincés de ce qu'ils devaient presque considérer comme leur droit et leur prérogative.

MADEMOISELLE DEBRIE.

Il n'y a pas grand plaisir pourtant à voir déchirer ses ouvrages.

MOLIÈRE.

Et qu'est-ce que cela me fait? N'ai-je pas obtenu de ma comédie tout ce que j'en voulois obtenir, puisqu'elle a eu le bonheur d'agréer aux augustes personnes à qui particulièrement je m'efforce de plaire? N'ai-je pas lieu d'être satisfait de sa destinée, et toutes leurs censures ne viennent-elles pas trop tard? Est-ce moi, je vous prie, que cela regarde maintenant? et lorsqu'on attaque une pièce qui a eu du succès, n'est-ce pas attaquer plutôt le jugement de ceux qui l'ont approuvée que l'art de celui qui l'a faite?

MADEMOISELLE DEBRIE.

Ma foi, j'aurois joué ce petit monsieur l'auteur, qui se mêle d'écrire contre des gens qui ne songent pas à lui.

MOLIÈRE.

Vous êtes folle. Le beau sujet à divertir la cour que monsieur Boursault! Je voudrois bien savoir de quelle façon on pourroit l'ajuster pour le rendre plaisant, et si, quand on le berneroit sur un théâtre, il seroit assez heureux pour faire rire le monde. Ce lui seroit trop d'honneur que d'être joué devant une auguste assemblée; il ne demanderoit pas mieux; et il m'attaque de gaieté de cœur, pour se faire connoître, de quelque façon que ce soit. C'est un homme qui n'a rien à perdre, et les comédiens ne me l'ont déchaîné que pour m'engager à une sotte guerre, et me détourner, par cet artifice, des autres ouvrages que j'ai à faire; et cependant vous êtes assez simples pour donner toutes dans ce panneau. Mais enfin j'en ferai ma déclaration publiquement. Je ne prétends

faire aucune réponse à toutes leurs critiques et leurs contre-critiques. Qu'ils disent tous les maux du monde de mes pièces, j'en suis d'accord. Qu'ils s'en saisissent après nous; qu'ils les retournent comme un habit pour les mettre sur leur théâtre, et tâchent à profiter de quelque agrément qu'on y trouve, et d'un peu de bonheur que j'ai; j'y consens, ils en ont besoin, et je serai bien aise de contribuer à les faire subsister, pourvu qu'ils se contentent de ce que je puis leur accorder avec bienséance. La courtoisie doit avoir des bornes; et il y a des choses qui ne font rire ni les spectateurs, ni celui dont on parle. Je leur abandonne de bon cœur mes ouvrages, ma figure, mes gestes, mes paroles, mon ton de voix, et ma façon de réciter, pour en faire et dire tout ce qu'il leur plaira, s'ils en peuvent tirer quelque avantage. Je ne m'oppose point à toutes ces choses, et je serai ravi que cela puisse réjouir le monde; mais, en leur abandonnant tout cela, ils me doivent faire la grâce de me laisser le reste, et de ne point toucher à des matières de la nature de celles sur lesquelles on m'a dit qu'ils m'attaquoient dans leurs comédies[1]. C'est de quoi je prierai civilement cet hon-

1. On a soupçonné, d'après ce passage, que *le Portrait du Peintre* avait subi des retranchements à l'impression. Un fait vient à l'appui de ces soupçons : on trouve dans *la Vengeance des Marquis* un couplet d'une chanson dirigée contre Madeleine Béjart à propos de son rôle de la Naïade dans le prologue des *Fâcheux*. L'auteur, dans un *Avis au lecteur*, s'exprime ainsi relativement à cette chanson : « Bien que, dans *la Vengeance des Marquis*, Philipin chante la Chanson de la coquille, ne t'imagine pas que je l'aie prise dans *le Portrait du Peintre*. Ma pièce étoit faite avant qu'on l'y chantât, et messieurs de l'Hôtel avouent que c'est moi qui leur ai fait dire. J'avois en ce temps résolu de l'ôter; mais l'on m'en a empêché à cause de la pensée qui suit, pour laquelle je l'y avois mise. » On chantait donc la Chanson de la coquille dans la pièce de Boursault telle qu'elle était représentée. Or on ne trouve dans l'édition originale ni cette chanson ni rien de ce qui la rattachait au dialogue. Le moindre indice vient donner beaucoup de pro-

nête monsieur qui se mêle d'écrire pour eux, et voilà toute la réponse qu'ils auront de moi[1].

MADEMOISELLE BÉJART.

Mais enfin...

MOLIÈRE.

Mais enfin vous me feriez devenir fou. Ne parlons point de cela davantage; nous nous amusons à faire des discours, au lieu de répéter notre comédie. Où en étions-nous? Je ne m'en souviens plus.

MADEMOISELLE DEBRIE.

Vous en étiez à l'endroit...

MOLIÈRE.

Mon Dieu! j'entends du bruit; c'est le roi qui arrive

habilité à une supposition qu'on peut fort difficilement appuyer de preuves authentiques.

1. Molière a-t-il été trop loin dans sa riposte à Boursault? Nous avons mis sous les yeux des lecteurs tous les éléments du procès; ils en jugeront eux-mêmes.

Boursault, dans la préface de sa pièce imprimée, se plaint amèrement du traitement qui lui a été infligé : « Toutes les injures, dit-il, qu'on me dit dans le galimatias que Molière appelle *Impromptu* ne peuvent détruire la bonne opinion qu'il a fait concevoir de mon ouvrage (en croyant ma pièce digne de ceux qui sont accusés d'y avoir mis la main). Je pourrois repousser ces injures par d'autres injures plus piquantes, si j'en avois aussi bien la volonté que j'en ai le droit; mais je n'y suis pas accoutumé comme lui; et puis, cette sorte de vengeance est si indigne d'un honnête homme que la sienne n'a pas eu lieu de me surprendre. » Il était dans la destinée de Boursault d'être en guerre avec les poètes les plus redoutables de son temps. Il avait fait *le Portrait du Peintre* contre Molière; il fit contre Boileau *la Satire des Satires;* mais du moins cette fois il se défendait au lieu d'attaquer, et Boileau aima mieux employer son crédit pour empêcher la représentation de la pièce, que son talent pour en châtier l'auteur. Boursault, quelque temps après, prit sa revanche avec bien de l'avantage. Ayant appris que Boileau se trouvait gêné, il s'empressa de lui porter tout l'argent qu'il put réaliser, et le lui offrit. « Cette action, dit M. Taschereau, montre clairement que ce n'était point une basse jalousie, mais bien de perfides conseils qui avaient porté Boursault à attaquer Molière; et ce tort de son esprit est plus que suffisamment compensé par ce mouvement d'une âme généreuse. »

assurément; et je vois bien que nous n'aurons pas le temps de passer outre. Voilà ce que c'est de s'amuser. Oh bien ! faites donc, pour le reste, du mieux qu'il vous sera possible.

MADEMOISELLE BÉJART.

Par ma foi, la frayeur me surprend, et je ne saurois aller jouer mon rôle, si je ne le répète tout entier.

MOLIÈRE.

Comment, vous ne sauriez aller jouer votre rôle?

MADEMOISELLE BÉJART.

Non.

MADEMOISELLE DUPARC.

Ni moi, le mien.

MADEMOISELLE DEBRIE.

Ni moi non plus.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

Ni moi.

MADEMOISELLE HERVÉ.

Ni moi.

MADEMOISELLE DU CROISY.

Ni moi.

MOLIÈRE.

Que pensez-vous donc faire? Vous moquez-vous toutes de moi?

SCÈNE IV.

BÉJART, MOLIÈRE, LA GRANGE, DU CROISY; MESDEMOISELLES DUPARC, BÉJART, DEBRIE, MOLIÈRE, DU CROISY, HERVÉ.

BÉJART.

Messieurs, je viens vous avertir que le roi est venu, et qu'il attend que vous commenciez.

MOLIÈRE.

Ah! monsieur, vous me voyez dans la plus grande peine du monde; je suis désespéré, à l'heure que je vous parle! Voici des femmes qui s'effrayent, et qui disent qu'il leur faut répéter leurs rôles avant que d'aller commencer. Nous demandons, de grâce, encore un moment. Le roi a de la bonté, et il sait bien que la chose a été précipitée[1].

SCÈNE V.

MOLIÈRE, LA GRANGE, DU CROISY; MESDEMOISELLES DUPARC, DÉJART, DEBRIE, MOLIÈRE, DU CROISY, HERVÉ.

MOLIÈRE.

Hé! de grâce, tâchez de vous remettre, prenez courage, je vous prie.

MADEMOISELLE DUPARC.

Vous devez vous aller excuser.

MOLIÈRE.

Comment m'excuser?.....

SCÈNE VI.

MOLIÈRE, LA GRANGE, DU CROISY; MESDEMOISELLES DUPARC, BÉJART, DEBRIE, MOLIÈRE, DU CROISY, HERVÉ; UN NÉCESSAIRE[2].

UN NÉCESSAIRE.

Messieurs, commencez donc.

1. Béjart se retire pour aller répéter au roi ces paroles, et rentrer à la scène x, où il fera le dénoûment.

2. On dit d'un homme qui fait l'empressé dans une maison, qui s'y mêle de tout, qu'il *fait le nécessaire :*

Ils font partout les nécessaires,
Et, partout importuns, devroient être chassés.
(La Fontaine.)

C'est dans ce sens qu'on appelle ici, substantivement, des *nécessaires,* ces

MOLIÈRE.

Tout à l'heure, monsieur. Je crois que je perdrai l'esprit de cette affaire-ci, et...

SCÈNE VII.

MOLIÈRE, LA GRANGE, DU CROISY; MESDEMOISELLES DUPARC, BÉJART, DEBRIE, MOLIÈRE, DU CROISY, HERVÉ; UN NÉCESSAIRE, UN SECOND NÉCESSAIRE.

LE SECOND NÉCESSAIRE.

Messieurs, commencez donc.

MOLIÈRE.

Dans un moment, monsieur. (A ses camarades.) Hé, quoi donc! voulez-vous que j'aie l'affront?...

SCÈNE VIII.

MOLIÈRE, LA GRANGE, DU CROISY; MESDEMOISELLES DUPARC, BÉJART, DEBRIE, MOLIÈRE, DU CROISY, HERVÉ; UN NÉCESSAIRE, UN SECOND NÉCESSAIRE, UN TROISIÈME NÉCESSAIRE.

LE TROISIÈME NÉCESSAIRE.

Messieurs, commencez donc.

MOLIÈRE.

Oui, monsieur, nous y allons. Hé! que de gens se font de fête[1], et viennent dire : « Commencez donc, » à qui le roi ne l'a pas commandé!

gens qui viennent dire à Molière de commencer, et qui probablement n'en ont reçu la mission de personne.

1. *Se faire de fête,* c'est proprement se faire d'une fête, s'introduire

SCÈNE IX.

MOLIÈRE, LA GRANGE, DU CROISY; MESDEMOISELLES DUPARC, BÉJART, DEBRIE, MOLIÈRE, DU CROISY, HERVÉ; UN NÉCESSAIRE, UN SECOND NÉCESSAIRE, UN TROISIÈME NÉCESSAIRE, UN QUATRIÈME NÉCESSAIRE.

LE QUATRIÈME NÉCESSAIRE.

Messieurs, commencez donc.

MOLIÈRE.

Voilà qui est fait, monsieur. (A ses camarades.) Quoi donc, recevrai-je la confusion?...

SCÈNE X.

BÉJART, MOLIÈRE, LA GRANGE, DU CROISY; MESDEMOISELLES DUPARC, BÉJART, DEBRIE, MOLIÈRE, DU CROISY, HERVÉ.

MOLIÈRE.

Monsieur, vous venez pour nous dire de commencer; mais...

BÉJART.

Non, messieurs; je viens pour vous dire qu'on a dit au roi l'embarras où vous vous trouviez, et que, par une bonté toute particulière, il remet votre nouvelle comédie à une autre fois, et se contente, pour aujourd'hui, de la première que vous pourrez donner.

MOLIÈRE.

Ah! monsieur, vous me redonnez la vie! Le roi nous

dans une fête à laquelle on n'a point été invité. De là le sens métaphorique : s'entremettre de quelque affaire, et vouloir s'y rendre utile, sans y avoir été appelé. (AUGER.)

fait la plus grande grâce du monde de nous donner du temps pour ce qu'il avoit souhaité ; et nous allons tous le remercier des extrêmes bontés qu'il nous fait paroître[1].

1. Pour montrer que Molière était incapable de rien produire de lui-même, les ennemis du poète comique prétendaient que *l'Impromptu* n'était qu'une imitation du rondeau de Voiture : « Ma foi, c'est fait, » parce que Voiture fait son rondeau tout en disant qu'il n'en pourra jamais venir à bout, et que Molière fait une comédie en disant qu'il n'aura pas le temps de la faire. Avec des rapprochements de cette sorte, on ne s'étonnera plus que certaines gens ne trouvaient rien de nouveau dans les œuvres de Molière. Un des interlocuteurs du *Panégyrique de l'École des Femmes* s'exprime ainsi : « Je passe sous silence que ce n'est qu'un mélange des larcins que l'auteur a faits de tous côtés... de manière qu'on ne peut pas dire que Zoïle (Molière) soit une source vive, mais seulement un bassin qui reçoit ses eaux d'ailleurs, pour ne point le traiter plus mal en le comprenant dans la comparaison que quelques-uns ont faite des compileurs de passage à des ânes seulement capables de porter de grands fardeaux. Je tais encore que son jeu et ses habits ne sont non plus que des imitations de divers comiques, lesquels le laisseroient aussi nu que la corneille d'Horace s'ils lui redemandoient chacun ce qu'il leur a pris. » Ce dernier trait rappelle les vers de l'auteur du *Vrai Cid espagnol à son traducteur françois,* car Corneille a eu à subir les mêmes accusations que Molière :

> Ingrat, rends-moi mon Cid jusques au dernier mot;
> Après tu connoîtras, corneille déplumée,
> Que l'esprit le plus vain est souvent le plus sot.

Cette accusation de plagiat est la première que l'on jette à tout auteur qui réussit, et celle dont il doit le moins se soucier, s'il a une véritable valeur.

FIN DE L'IMPROMPTU DE VERSAILLES.

L'IMPROMPTU

DE

L'HOTEL DE CONDÉ

COMÉDIE EN UN ACTE

Par ANTOINE-JACOB MONTFLEURY[1].

1. Paris, in-12, N. Pepingué, 1664. Privilège du 15 janvier 1664, achevé d'imprimer du 19 janvier. La représentation avait eu lieu probablement en décembre 1663.

PERSONNAGES.

LE MARQUIS.
LA MARQUISE.
ALCIDON.
LÉANDRE, solliciteur de procès.
ALIS, marchande de livres.
CASCARET, valet du Marquis.
BEAUCHATEAU.
DE VILLIERS.
CLÉANTE.

La scène est dans le Palais.

LÉANDRE.

Molière a donc poussé sa pointe jusqu'au bout!
Il vous en a donné sur le ventre et partout.
Sur mon âme! il a bien contrefait vos postures,
Bien imité vos tons, votre port, vos figures.
De quoi diable alliez-vous aussi vous aviser,
Quand vous fîtes dessein de le satiriser!
Aussi mal à propos vous vous faites de fête!
Dites donc, il vous a fort mal lavé la tête.

DE VILLIERS.

Il s'en faut consoler; mais enfin notre espoir
Est que, monsieur Boursault faisant bien son devoir,
Nous en aurons raison.

LÉANDRE.

Boursault, que peut-il dire?
Quoi! contre le Daubeur vous le faites écrire?

BEAUCHATEAU.

Vous êtes son ami, nous le voyons, monsieur.

LÉANDRE.

A vous dire le vrai, je suis son serviteur;
Mais contre *l'Impromptu*[1], ma foi! point de réplique.

BEAUCHATEAU.

On en disoit autant quand il fit *la Critique*[2],
Et *le Portrait du Peintre* a pourtant des appas.

LÉANDRE.

Mais je vois un marquis qui marche sur mes pas :
Il viendra s'enquérir d'un procès, s'il m'avise,
Que j'ai sollicité pour certaine marquise;
Je vais m'en informer.

(Il sort.)

SCÈNE II.

DE VILLIERS, BEAUCHATEAU.

DE VILLIERS.

Le bon original!

1. *L'Impromptu de Versailles.*
2. *La Critique de l'École des Femmes.*

BEAUCHATEAU.

Si ce n'est un marquis, il ne le fait pas mal.

DE VILLIERS.

Comme je dois jouer un pareil personnage,
Je vais l'étudier; je crois qu'il n'est pas sage
De se tant démener.

BEAUCHATEAU.

C'est qu'il a le bel air.
Rangeons-nous à l'écart pour l'entendre parler.

SCÈNE III.

LE MARQUIS, DE VILLIERS, BEAUCHATEAU, ALIS, CASCARET.

LE MARQUIS.

Hé, laquais!

CASCARET.

Monsieur.

LE MARQUIS.

Vois dans cette autre boutique
Si tu n'y verras point la marquise Angélique :
Je crois qu'on doit juger son procès aujourd'hui;
Si tu vois Alcidon avec elle, dis-lui...
Rien.

(Cascaret sort.)

Ils s'entr'aiment fort l'un et l'autre, et je gage
Que le gain du procès fera leur mariage.

(A Alis.)

La marquise est ici?

ALIS.

Pardonnez-moi, monsieur;
Du moins je n'en sais rien.

LE MARQUIS.

Non?... Et son procureur?

ALIS.

Vraiment il n'a pas tant de soin de ses parties :
Il vient tard, et s'en va dès qu'elles sont sorties.

LE MARQUIS.

Comme c'est aujourd'hui qu'on juge son procès,
Je veux, si je le puis, en savoir le succès,
Car j'y prends quelque part; mais il les faut attendre.

ALIS.

Monsieur, n'aurai-je point l'honneur de vous rien vendre?

LE MARQUIS.

Oui, mais je veux avoir de ces pièces du temps.

ALIS.

Voilà la *Sophonisbe*.

LE MARQUIS.

Avez-vous du bon sens?

ALIS.

Si j'en ai? je le crois; c'est de monsieur Corneille :
C'est du siècle présent l'honneur et la merveille,
Et les œuvres, monsieur, d'un homme si vanté
Le feront adorer de la postérité;
Nous n'avons point d'auteurs dont la veine pareille...

LE MARQUIS.

Hé, madame, l'on sait ce que c'est que Corneille.

ALIS.

Voilà *Tibérinus*[1], c'est de monsieur Quinault.

LE MARQUIS.

Hé, gardez-moi cela pour quelque archi-badaud :
Des pièces qu'il nous fait le sujet est si tendre
Qu'il fait toujours pleurer ceux qui vont pour l'entendre,
Et vous ne savez pas fort bien ce qu'il me faut.

ALIS.

Voulez-vous *le Portrait du Peintre?*

LE MARQUIS.

Par Boursault,
N'est-ce point?

ALIS.

Oui, monsieur; tout le monde le prise.

LE MARQUIS.

Hé, morbleu! brûlez-moi de telle marchandise.

1. *Agrippa ou le Faux Tibérinus*, tragi-comédie, 1660.

Dieu me damne! j'aurois le goût bien dépravé.

ALIS.

Si vous le méprisez, d'autres l'ont approuvé.
Monsieur, voulez-vous voir *le Baron de la Crasse*[1]?

LE MARQUIS.

Bon! Et que voulez-vous, madame, que j'en fasse?

ALIS lit.

Œuvres du sieur Boyer, monsieur, si vous voulez...

LE MARQUIS.

Fi! ses vers sont trop forts, et sont trop ampoulés.

ALIS.

Dites-moi donc, monsieur, afin que je vous vende,
De qui vous les voulez.

LE MARQUIS.

De qui? Belle demande!
De Molière, morbleu! de Molière, de lui,
De lui, de cet auteur burlesque d'aujourd'hui,
De ce daubeur de mœurs, qui, sans aucun scrupule,
Fait un portrait naïf de chaque ridicule;
De ce fleau des cocus[2], de ce bouffon du temps,
De ce héros de farce acharné sur les gens,
Dont pour peindre les mœurs la veine est si savante
Qu'il paroît tout semblable à ceux qu'il représente.

ALIS.

Sans contredit, monsieur, mais on ne peut nier...

LE MARQUIS.

Hé, madame, morbleu! c'est savoir son métier!

ALIS, lui présentant des livres.

Tenez.

LE MARQUIS.

Voyons un peu son *École des Femmes :*
Je l'ai, je m'en souviens, promise à quelques dames.
(En regardant le premier feuillet de *l'École des Femmes*, où Molière est dépeint.)
N'est-ce pas là Molière?

1. Petite comédie de Raymond Poisson.

2. *Fleau* sans accent, et ne formant qu'une syllabe. M. Littré nous apprend que la prononciation *flau* s'est conservée dans le Berry et à Genève.

ALIS.

Oui.

LE MARQUIS.

Oui, c'est son portrait.

ALIS.

Oui, monsieur; comme c'est un sermon qu'il y fait,
De peur qu'on en doutât, il s'est fait peindre en chaise[1].

LE MARQUIS.

Point; c'est qu'étant assis on est plus à son aise.
Plus je le vois, et plus je le trouve bien fait;
Ma foi, je ris encor quand je vois ce portrait.

ALIS.

Et de quoi riez-vous?

LE MARQUIS.

Je ris de souvenance,
Voyant dans ce portrait Agnès en sa présence;
Il me souvient toujours, à propos de cela,
Que Molière lui dit : *Là, regardez-moi là*[2];
Dieu me damne! il est bon cet endroit.

ALIS.

Elle n'ose.

LE MARQUIS.

Là, regardez-moi là, c'est une bonne chose.

ALIS.

Mais...

LE MARQUIS.

Il faut que tout cède au bouffon d'aujourd'hui;
Sur mon âme, à présent on ne rit que chez lui,
Car pour le sérieux à quoi l'Hôtel[3] s'applique,
Il fait, quand on y va, qu'on ne rit qu'au comique;
Mais au Palais-Royal, quand Molière est des deux,
On rit dans le comique et dans le sérieux,
Dieu me damne!

1. L'édition originale de *l'École des Femmes* a paru chez Louis Billaine (1663, in-12). Cette édition est précédée d'une estampe, reproduite dans plusieurs éditions postérieures, où l'on voit Arnolphe en chaise, tenant un livre de la main gauche sur ses genoux, et levant la droite pour sermonner Agnès, debout devant lui.

2. Acte III, scène II, de *l'École des Femmes,* au début du grand discours d'Arnolphe à Agnès sur les devoirs du mariage.

3. L'hôtel de Bourgogne.

ALIS.

Après tout...

LE MARQUIS.

Tout le monde le prise.

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, ALCIDON, LA MARQUISE, ALIS, CASCARET.

LA MARQUISE.

Hé bien! mon procureur est-il venu?

LE MARQUIS.

Marquise,
Cependant qu'il viendra, car il n'est pas venu,
Molière, dites-nous, vous est-il inconnu,
Et ne l'aimez-vous pas?

LA MARQUISE.

Il faut que je le die,
Je l'aime, et j'ai toujours aimé la comédie;
J'ai voulu la jouer, et sans ma qualité
Je ne sais pas trop bien ce qu'il en eût été.
J'aime à dire des vers, et je crois, sur mon âme,
Que j'aurois si bien dit : *Obscénité, madame*[1].

LE MARQUIS.

Vous ne l'entendez pas.

LA MARQUISE.

Pourquoi non?

LE MARQUIS.

Entre nous,
Obscénité par l'autre[2] est mieux dit que par vous,
J'en réponds.

LA MARQUISE.

Et pourtant c'est bien là sa manière.

ALCIDON.

Te voilà donc, marquis, protecteur de Molière?

1. *Critique de l'École des Femmes*, scène III.
2. *L'autre* est Mlle Duparc, qui jouait le rôle de Climène.

LE MARQUIS.

Oui, morbleu, je le suis, protecteur déclaré :
Dis ce que tu voudras, il fait fort à mon gré.

ALCIDON.

L'on pourroit faire mieux.

LE MARQUIS.

Cet homme est admirable,
Et dans tout ce qu'il fait il est inimitable.

ALCIDON.

Il est vrai qu'il récite avecque beaucoup d'art,
Témoin dedans *Pompée* alors qu'il fait César[1].
Madame, avez-vous vu, dans ces tapisseries,
Ces héros de romans?

LA MARQUISE.

Oui.

LE MARQUIS.

Belles railleries!

ALCIDON.

Il est fait tout de même : il vient le nez au vent,
Les pieds en parenthèse, et l'épaule en avant,
Sa perruque, qui suit le côté qu'il avance,
Plus pleine de laurier qu'un jambon de Mayence,
Les mains sur les côtés d'un air peu négligé,
La tête sur le dos comme un mulet chargé,
Les yeux fort égarés, puis débitant ses rôles,
D'un hoquet éternel sépare ses paroles,
Et lorsque l'on lui dit : « Et commandez ici, »
Il répond :
« Connoissez-vous César de lui parler ainsi?
« Que m'offriroit de pis la fortune ennemie,
« A moi qui tiens le sceptre égal à l'infamie[2]? »

LE MARQUIS.

Mais tu ne songes pas bien à ce que tu fais!
Parle donc, notre ami, nous sommes au Palais.

ALCIDON.

Et pour être au Palais?

1. Dans la *Mort de Pompée*, de Corneille.
2. *Mort de Pompée*, acte III, scène II.

LE MARQUIS.

Est-ce pour faire rire,
Que tu veux mille gens témoins de ta satire?
Sais-tu bien qu'on dira?

ALCIDON.

Que dira-t-on de moi?

LE MARQUIS.

Morbleu! n'as-tu point peur qu'on se moque de toi?

ALCIDON.

Mais au Palais-Royal, ami, quand on y joue,
Arnolphe jette bien son manteau dans la boue
Quand, auprès de sa porte, accablé de chagrin,
Il vient interroger Georgette avec Alain;
Puis, pour instruire Agnès et pour se mettre en vue,
Il se fait apporter un siège dans la rue,
Et dans son *Impromptu,* comme j'ai su de toi,
Met sa scène dedans l'antichambre du roi[1];
Et pour être au Palais je n'oserois te faire
Ce burlesque portrait? Là, dis donc que Molière...

LE MARQUIS.

Non; pour le sérieux c'est un méchant acteur,
J'en demeure d'accord, mais il est bon farceur;
Mais toi de ce qu'il fait fais encor raillerie :
« Voyez un peu la ruse et la friponnerie[2]! »
Que dis-tu de ce ton : « Friponnerie »? Hé bien!
Là, dis donc, qu'en dis-tu?

ALCIDON.

Qui, moi? Je n'en dis rien.

LE MARQUIS.

Je le crois; tu vois bien qu'il sait toucher les âmes.

ALCIDON.

Témoin dans cet endroit de *l'École des Femmes*[3] :
« Mon pauvre petit bec, tu le peux si tu veux.

1. La scène de *l'Impromptu* est dans la salle des représentations de Versailles, et c'est seulement celle de la petite pièce renfermée dans *l'Impromptu,* qui est dans l'antichambre du roi.

2. *École des Maris,* acte II, scène v.

3. Acte V, scène iv.

« Écoute seulement ce soupir amoureux,
« Vois ce regard mourant, contemple ma personne,
« Et quitte ce morveux et l'amour qu'il te donne.
« Sans cesse, nuit et jour, je te caresserai,
« Je te bouchonnerai, baiserai, mangerai. »

LE MARQUIS.

Hé bien! n'est-ce pas là le ton à faire rire?
Si l'on t'avoit donné ces mêmes vers à dire,
Dirois-tu pas ainsi?

ALCIDON.

Quoi! se faire si laid?

LE MARQUIS.

Soit dit entre nous trois, j'en sais tout le secret;
Mais vous n'en direz rien.

ALCIDON.

Ce soupçon nous offense.
Hé bien?

LE MARQUIS.

De Scaramouche il a la survivance,
C'est pourquoi de bonne heure il tâche à l'imiter.

ALCIDON.

Mais aux grimaces près, on peut mieux réciter :
C'est sur l'air naturel que le récit se fonde.

LE MARQUIS.

Hé! notre ami, parbleu! tu n'es pas du beau monde;
Il dit, morbleu! ces vers...

ALCIDON.

Comme il fait un amant;
Il pourroit les mieux dire, et plus « humainement[1] ».

LE MARQUIS.

Et plus « humainement » encor! Ho, ho! tu railles!
Voudrois-tu point dauber *l'Impromptu de Versailles?*

ALCIDON.

On m'a dit...

LE MARQUIS.

Par ma foi, je n'ai jamais tant ri

1. Allusion à un passage de *l'Impromptu de Versailles*, scène I. Voyez page 153.

Que quand ce singe adroit contrefit Montfleury.

(Il souffle comme fait Molière dans *l'Impromptu de Versailles.*)

ALCIDON.

Quoi! pour souffler ainsi ta folie est extrême!

LE MARQUIS.

Dieu me damne! au ton près, il récite de même,
Il dit les mêmes vers.

ALCIDON.

Je le crois.

LE MARQUIS.

Qu'en dis-tu?

ALCIDON.

Tout ce que tu voudras, mais dans cet *Impromptu,*
Quoi que tu puisses dire, on ne peut mettre en doute...

LE MARQUIS.

Il contrefait, morbleu, ceux de l'Hôtel.

ALCIDON.

Écoute,
S'il contrefait si bien leurs tons et leurs détours,
Il devroit, par ma foi, les imiter toujours;
Ce seroit pour Molière une assez bonne affaire,
S'il quittoit son récit pour les bien contrefaire,
Car l'on voit à l'Hôtel des acteurs merveilleux.

LE MARQUIS.

Molière, Dieu me damne! en sait vingt fois plus qu'eux.
Ces acteurs, dans les vers que l'on leur donne à dire,
Ignorent les endroits qui pourroient faire rire :
Ils ont beau faire effort, ils les cherchent en vain;
Mais Molière les trouve, et c'est le fin du fin,
Car quand il contrefait de Villiers dans *Œdipe,*
Beauchâteau dans *le Cid,* sa femme qu'il constipe[1],
Et que, dans *Nicomède,* il fait voir Montfleury,
L'on rit dans les endroits où l'on n'a jamais ri,
Et dedans cet endroit où sa main les assemble,
Il fait plus rire seul que tous ces quatre ensemble.

1. Montfleury a sans doute voulu dire par là que Molière, en reprochant à Mlle Beauchâteau de conserver un visage riant dans les plus grandes afflictions, voulait lui faire prendre un air *constipé,* rechigné, chagrin.

ALCIDON.

Mais ne t'y trompe pas...

LE MARQUIS.

Consolez-vous tous deux.

ALCIDON.

C'est de lui que l'on rit, marquis, ce n'est pas d'eux,
Car dessus ce sujet quoi que tu puisses dire,
Le dessein des acteurs n'est pas de faire rire;
On récite chez eux comme il faut réciter.
Crois-tu que dans les vers que l'autre vient citer,
Il faille faire rire, et peux-tu reconnoître?...

LE MARQUIS.

Si ce n'est leur dessein, morbleu! ce devroit l'être,
Car pour le sérieux on devient négligent,
Et l'on veut aujourd'hui rire pour son argent;
L'on aime mieux entendre une turlupinade
Que...

ALCIDON.

Par ma foi, marquis, notre siècle est malade.

LE MARQUIS.

N'es-tu point de ces gens qu'on ne sauroit souffrir,
Et qui disent partout qu'ils le veulent guérir?

ALCIDON.

Non, mais de ces acteurs la galante manière...

LE MARQUIS.

J'en disois tout autant; mais depuis que Molière...

LA MARQUISE.

Mais Molière, après tout, quoi qu'il fasse le fier,
Peut en les imitant apprendre son métier;
Mais eux, qu'avec plaisir tout Paris vient entendre,
En le contrefaisant ne peuvent rien apprendre.

LE MARQUIS.

L'on m'a dit toutefois qu'ils veulent le tenter;
Qu'ils y songent deux fois avant que d'éclater!

LA MARQUISE.

Ah! je crois qu'ils feront beaucoup mieux de se taire;
Sont-ils assez méchants pour le bien contrefaire?

ALCIDON.

Et quand ils en auroient même la volonté,
Le plus hardi d'entre eux seroit déconcerté :
S'ils y songent, il faut que leur dessein avorte,
Car qui diable croiroit un vers de cette sorte?...

LE MARQUIS.

D'où va venir ce vers?

ALCIDON.

Attendez, il est pris
De... si je m'en souviens, *l'École des Maris,*
Quand il parle à son frère; oui, lorsqu'il lui propose
De signer : « Taisez-vous, vous dit-on, et pour cause[1]. »

LE MARQUIS.

Hé bien, morbleu! ce ton n'est-il pas naturel?

ALCIDON.

Puisque c'est ton avis, je veux le croire tel.
Dis ce que tu voudras, marquis, moi, je m'engage
A faire voir à tous...

LE MARQUIS.

Dieu me damne! j'enrage
Quand je vois des lourdauds faire les gens d'esprit.
Blâme encor la façon dont ce grand homme écrit;
Dis-moi, trouves-tu pas cette pointe divine :
« Marquis, à tes canons fais prendre médecine.
« — Pourquoi, marquis? — Pourquoi? c'est qu'ils se portent mal[2]. »

ALCIDON.

J'en croirai, si tu veux, l'agrément sans égal,
Mais...

LE MARQUIS.

Morbleu! je lirois l'un et l'autre Corneille,
Que je n'y verrois pas une chose pareille.

ALCIDON.

Mais dans cet *Impromptu* que tu fais si plaisant,
S'il est comme tu dis, si fort divertissant,
Pourquoi rit-on si peu?

1. Acte III, scène VIII.
2. Scène III de *l'Impromptu de Versailles.*

LE MARQUIS.

Pourquoi? C'est qu'on admire.
Crois-tu, s'il eût voulu, qu'il n'eût pas bien fait rire?
Quoi! ne pouvoit-il pas, ayant le même corps,
En faire encore agir les burlesques ressorts?
Et n'a-t-il pas en lui, cet homme inimitable,
De ses contorsions la source inépuisable?
Madame, donnez-nous un peu son *Impromptu.*

ALIS.

Son *Impromptu,* monsieur?

LE MARQUIS.

Comment?

ALCIDON.

Te moques-tu?
Il n'est pas imprimé.

LE MARQUIS.

Cette pièce est fort bonne;
Molière est notre ami, je veux qu'il vous la donne,
Pour de l'argent, s'entend.

ALIS.

Quoi! ce que tant de gens?...

LE MARQUIS.

Non, non, c'est *l'Impromptu...*

ALIS.

L'Impromptu de trois ans.

LE MARQUIS.

De trois ans?

ALIS.

Oui, monsieur.

LE MARQUIS.

De trois ans! comment, diables?

ALIS.

Il a joué cela vingt fois au bout des tables,
Et l'on sait dans Paris que, faute d'un bon mot,
De cela chez les grands il payoit son écot.

LE MARQUIS.

Oui, des comédiens j'en ai su quelque chose;
Mais le reste...

ALIS.

Le reste est une farce en prose,
Aussi vieille qu'Hérode.

LE MARQUIS.

Aussi l'on s'étonnoit
Qu'un ouvrage si bon eût été sitôt fait,
Et moi-même...

ALCIDON.

Dis donc, viendras-tu point me dire,
Touchant cet *Impromptu,* qu'il faut que je l'admire,
Et quand après trois ans il vient nous faire voir...

LE MARQUIS.

C'est là, morbleu! c'est là ce qui le fait valoir;
Malgré toi, Dieu me damne! il faut que l'on l'admire.
Quoi! d'une vieille farce où l'on n'a point fait rire,
D'un méchant pot-pourri qu'à peine souffroit-on,
En faire un *Impromptu* plaisant! Dis donc que non.
(A Alis.)
Vous en vendrez beaucoup, et par toutes les places...

ALIS.

Il faudroit donc, monsieur, vendre aussi ses grimaces,
Et de peur qu'en lisant on n'en vît pas l'effet,
Au bout de chaque vers il faudroit un portrait.
Ma foi, je n'en veux point; pas un de nos libraires
N'en veut.

LE MARQUIS.

Mais...

ALIS.

Mais, monsieur, chacun sait ses affaires :
Si, quand il fait des vers, il les dit plaisamment,
Ces vers sur le papier perdent leur agrément.
On est désabusé de sa façon d'écrire;
L'on rit à les entendre, et l'on pleure à les lire;
Et de ces mêmes vers tels qui seront charmés
Ne les connoissent plus quand ils sont imprimés;
Sitôt que l'on les lit, un chacun nous vient dire :
« Je voudrois bien savoir de quoi nous pouvions rire,
Car de tout ce qu'il fait on ne reconnoît rien

Que le titre, le nom des acteurs, et le sien.

LE MARQUIS, apercevant Cléante, lui fait signe de son chapeau.

Marquis, marquis! Laquais, cours après pour lui dire
Qu'il vienne jusqu'ici, s'il a dessein de rire.
Là, madame, parbleu! dussiez-vous vous fâcher,
Notre ami le marquis vous entendra prêcher.

SCÈNE V.

LE MARQUIS, CLÉANTE, ALCIDON, LA MARQUISE, ALIS, CASCARET.

LE MARQUIS.

Bonjour, marquis.

CLÉANTE.

Bonjour! la plaisante manière;
Te moques-tu?

LE MARQUIS.

Morbleu! c'est du ton de Molière[1],
Te moques-tu toi-même? Approche, approche-toi.
Madame que voilà disputoit contre moi,
Et blâme *l'Impromptu.*

CLÉANTE.

Que veux-tu que j'y fasse,
Si c'est son sentiment?

LE MARQUIS.

Maugrebleu de sa face!
Je lui veux faire avoir; mais elle, sur ce point...

ALCIDON.

Pour moi, de ce refus je ne la blâme point :
Ce seroit assez mal fonder son espérance.

CLÉANTE.

Une chose à mon sens choque la bienséance
Touchant ce grand auteur : c'est de voir que partout
A se faire louer lui-même il se résout;

1. Voir la scène VII de *l'Impromptu de Versailles*, où Molière enseigne à La Grange la manière et le ton dont il doit dire : *Bonjour, marquis.*

Car la marquise enfin fait son panégyrique
Dedans son *Impromptu,* comme dans sa *Critique;*
Cette prude est suspecte, et je crois ce défaut...

LE MARQUIS.

Point, c'est pour faire voir qu'il sait bien ce qu'il vaut.

ALCIDON.

Qu'il prenne garde à lui, marquis, car je t'annonce
Qu'avant qu'il soit deux jours on jouera la *Réponse.*
Qu'il y sera daubé, mais daubé finement,
Et tu peux l'avertir d'y songer promptement.

LE MARQUIS.

Oui, l'on dit que, pendant que la noise redouble,
Un certain Montfleury veut pêcher en eau trouble,
Et qu'il s'en veut mêler.

LA MARQUISE.

Et que fera Boursault?

CLÉANTE.

J'ignore la raison qui l'a mis en défaut,
Mais le premier venu pourra prendre sa place :
Car on ne pense pas pour cela qu'il la fasse.

LE MARQUIS.

Ce ne sera pas lui, cela sera donc beau?

CLÉANTE.

On dit que le dessein en est assez nouveau;
Enfin l'on y travaille, et j'en sais bien le titre,
Et l'on doit finement dessus certain chapitre...

LE MARQUIS.

« Hé, mon Dieu, notre ami, ne te tourmente point;
« Bien huppé qui pourra l'attraper sur ce point[1]. »
Qu'à leur gré ces messieurs satirisent Molière,
Qu'ils blâment son récit, son port et sa manière,
Il ne répondra plus, car il veut que le temps...

ALCIDON.

Je le crois : il n'a plus d'*Impromptu* de trois ans;
Mais s'il en avoit un...

1. C'est ce qu'Arnolphe répond à Chrysalde (*École des Femmes,* acte I, scène I).

SCÈNE DERNIÈRE.

LE MARQUIS, LA MARQUISE, CLÉANTE, ALCIDON, ALIS, CASCARET, LÉANDRE.

LA MARQUISE, apercevant Léandre.

Monsieur, hé! mon affaire?

LÉANDRE.

Madame, elle est jugée.

LA MARQUISE.

Et de quelle manière?

LÉANDRE.

Hors de cour, sans dépens.

LA MARQUISE.

Je gagne mon procès?

LÉANDRE.

Assurément, madame.

LA MARQUISE.

O dieux, l'heureux succès!

LE MARQUIS.

Il faut nous divertir toute cette journée;
Puis après, vous pourrez songer à l'hyménée.

LA MARQUISE.

Mais l'on peut s'en aller.

LE MARQUIS.

Nous vous suivons aussi.

LA MARQUISE.

Sortons, nous n'avons plus aucune affaire ici.

FIN DE L'IMPROMPTU DE L'HOTEL DE CONDÉ.

RÉPONSE

A

L'IMPROMPTU DE VERSAILLES

OU

LA VENGEANCE DES MARQUIS[1].

1663.

1. Paris, in-12, Étienne Loyson, 1664, privilège du 14 décembre 1663, achevé d'imprimer du 7 décembre. *La Vengeance des Marquis* a donc été imprimée avant *l'Impromptu de l'Hôtel de Condé;* mais elle ne parut sur le théâtre qu'après la pièce de Montfleury.

PERSONNAGES.

CLÉANTE, marquis et ami du Peintre[1].
ORPHISE, sa femme.
LUCILLE, demoiselle de campagne et leur nièce.
ARISTE, ami de l'hôtel de Bourgogne.
ALCIPE, homme de qualité.
CLARICE, sœur de Cléante.
ERGASTE, valet de chambre de Cléante.
ISABELLE, suivante d'Orphise.
PHILIPIN, valet de Cléante.

La scène est dans la salle de Cléante.

1. C'est-à-dire de Molière.

RÉPONSE

A

L'IMPROMPTU DE VERSAILLES

OU

LA VENGEANCE DES MARQUIS.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALCIPE, ERGASTE.

ALCIPE.

Je crois qu'il est impossible de le rencontrer au logis.

ERGASTE.

Il est allé voir la première représentation de *l'Impromptu de Versailles :* comme il est un des amis du Peintre, il n'avoit garde d'y manquer.

ALCIPE.

Il faut que je l'attende. Je crois qu'il sera bientôt de retour, car lorsque j'ai passé devant le Palais-Royal, l'on commençoit à sortir de la comédie.

ERGASTE.

Monsieur, Ariste est avec lui.

ALCIPE.

Ariste? Je ne crois pas qu'ils sortent bons amis : car l'un soutient à outrance les intérêts de l'hôtel de Bourgogne, et l'autre ceux du Peintre avec autant de chaleur.

ERGASTE.

Ils ne sont jamais ensemble qu'ils ne se querellent sur ce sujet.

ALCIPE.

Mais j'oublois à vous demander si madame est ici.

ERGASTE.

Bien qu'elle ne prenne point de part dans les intérêts du Peintre, et qu'elle raille souvent monsieur de ce qu'il le soutient avec trop d'emportement, il l'a persécutée de l'aller voir aujourd'hui, et il a même voulu qu'elle menât avec elle une de ses nièces, qui n'a jamais vu ni Paris ni la comédie, et qui n'arriva qu'hier d'une maison de campagne où elle a toujours fait son séjour.

ALCIPE.

C'est un maigre divertissement pour une campagnarde.

ERGASTE.

Elle est faite d'une manière à en donner beaucoup aux autres; et comme on n'a pas eu le temps de la faire habiller, si le Peintre n'étoit des amis de la maison, je crois qu'il en pourroit faire un portrait des dames de campagne.

ALCIPE.

Elle pourra divertir tous ceux qui la verront avant que la comédie commence.

ERGASTE.

Monsieur a promis de les placer dans un lieu où elles ne seroient point vues. Mais je l'entends.

SCÈNE II.

ALCIPE, ARISTE, CLÉANTE.

CLÉANTE.

Ah! ah! ah! ah! ah! ah!

ARISTE.

Mais...

CLÉANTE.

Mais laisse-moi rire. Ah! ah! ah! ah! ah! (A Alcipe.) Mais je crois que c'est Alcipe; ma foi, je ne te voyois pas.

ALCIPE.

Je suis ravi de te trouver en si bonne humeur.

CLÉANTE.

Il y a deux heures que je ris; mais après m'être bien diverti aux dépens du pauvre hôtel de Bourgogne, je prétends encore rire aux dépens d'Ariste, notre bon ami.

ARISTE.

Rira bien qui rira le dernier.

CLÉANTE.

Hay! hay! hay! ne t'avois-je pas bien dit que tu devois conseiller à ces messieurs de l'Hôtel de ne point jouer leur *Contre-Critique*? N'avois-je pas raison lorsque je te parlois de la sorte? En tiennent-ils? Ne sont-ils pas bourrés comme il faut, et notre Peintre l'entend-il[1]? Ah! ah! ah!

ARISTE.

Je n'ai rien vu qui...

CLÉANTE.

Hé! ne dis mot pour ton honneur, et songe à prendre le deuil des grands comédiens[2], ou à te ranger du bon parti.

ARISTE.

Si...

CLÉANTE.

Hé bien! as-tu quelque chose à dire? Alcipe nous jugera; tu sais qu'il est désintéressé.

ALCIPE.

C'est, je crois, le meilleur parti que l'on puisse prendre, et c'est le seul moyen de bien passer son temps à la comédie. Le mauvais succès des pièces ne m'empêche point de dormir. Quand le Peintre fait quelque chose de bon, je m'y divertis; et quand on représente quelque chose de meilleur à l'hôtel de Bourgogne, je m'y divertis de même. Je ne suis point de ceux que le torrent entraîne; ma raison me fait tenir ferme, et je ne puis faire approuver à mon goût ce qui ne lui plaît pas. Je cherche ma satisfaction, et non l'avantage d'un auteur. Je ne ris point par complaisance lorsque je n'en ai point de sujet, et ne m'empêche point de rire lorsque je trouve quelque chose qui me plaît, puisque l'un et l'autre feroit tort à ma réputation et à ma santé. Voilà mon portrait : si le Peintre me veut jouer, vous n'avez qu'à le lui donner.

CLÉANTE.

Il en veut de plus ridicules.

1. On dirait aujourd'hui : *s'y entend-il?*

2. Titre que se donnaient les acteurs de l'hôtel de Bourgogne : « Et à quels comédiens la donnerez-vous? — Belle demande! Aux grands comédiens. » (*Précieuses ridicules*, scène x; cf. aussi *Impromptu de Versailles*, scène III.)

ARISTE.

Tous ceux qui sont ridicules dans ses copies ne le sont pas dans les originaux : il nous les fait voir dans un faux jour, et se sert de couleurs qui nous trompent, et qui nous font souvent voir des défauts où il n'y en a pas.

CLÉANTE.

Ne t'amuse point à moraliser : l'on aime mieux rire à ses dépens que de ne point rire du tout, et c'est ce qui fait réussir les ouvrages d'aujourd'hui.

ARISTE.

Je suis bien aise que tu m'en avertis, et je dirai aux comédiens de l'Hôtel qu'ils ne s'amusent pas à répondre à tout ce que l'on dit contre eux. Bien que la réponse fût juste, elle ennuieroit, et je vois bien qu'encore qu'ils eussent quantité de bonnes choses à répliquer, qu'il faut qu'ils fassent rire et ne s'arrêtent pas à répondre au prétendu *Impromptu de Versailles*. Il faut laisser présentement ce qui est bon, pour se servir de ce qui est risible, et abandonner les raisons, puisqu'il suffit de faire rire pour gagner sa cause.

CLÉANTE.

C'est parler trop sérieusement, et s'ils répondent de la sorte ils ne gagneront pas la leur.

ARISTE.

Ils savent ce qu'ils ont à faire. Mais contons à Alcipe ce que nous avons vu, afin qu'il nous juge.

CLÉANTE.

J'en suis d'accord, et je vais commencer.

ARISTE.

Ne t'amuse point à nous faire un long récit de cette pièce : on n'y trouveroit pas le mot pour rire. C'est pourquoi, je te prie, laissons tout ce qui se voit d'abord, passons par-dessus les marquis, et ne parlons que des endroits où il contrefait les grands comédiens, puisque c'est le sujet de notre dispute.

CLÉANTE.

Mais...

ARISTE.

Mais l'on sait ce que c'est que son sujet, qu'il n'est pas nouveau : les Italiens en ont fait cent fois de même, et l'on sait

qu'il a fait une comédie en disant qu'il n'avoit pas le temps de la faire.

CLÉANTE.

Pourtant...

ARISTE.

Il a encore imité le rondeau d'Isabeau, qui est dans Voiture : « Ma foi, c'est fait[1]. »

CLÉANTE.

Il fait voir que....

ARISTE.

Il fait voir qu'il est plus épuisé qu'il ne le veut faire croire, et ne distribue pas un rôle à ses camarades qu'ils n'aient joué plus de dix fois; et il a déjà donné plusieurs coups de pinceau à tous les gens de cour qu'il nomme, et dont il dit qu'il n'a pas commencé le portrait.

ALCIPE.

Il y a longtemps que nous n'avons rien vu de nouveau de lui. Il nous a fait voir les mêmes pièces de dix manières différentes, et on ne doit pas prendre le soin de les retourner, puisqu'il se donne lui-même cette peine.

ARISTE.

Il croit avoir fait une pièce nouvelle, lorsqu'il a fait changer de garniture, de plumes et de voix, à un marquis.

CLÉANTE.

Vous ne savez pas ce que vous dites : il fait bien, puisque tous ceux qu'il joue, tous ses amis, et tous ceux de la troupe, le disent.

ALCIPE.

Après cela, je n'ai plus rien à dire.

CLÉANTE.

Vous auriez tort de parler contre lui : c'est le meilleur homme du monde.

ARISTE.

Il n'a point de vanité! Il ne se fait point louer à l'ouverture de la pièce par toute sa troupe, et il ne fait point dire qu'il devoit avoir soin de sa réputation, et ne pas entreprendre un ouvrage en si peu de temps!

1. Ma foi, c'est fait de moi, car Isabeau
M'a demandé de lui faire un rondeau, etc.

ALCIPE.

En effet, il doit bien conserver une réputation acquise avec tant de péril; mais ce qui me choque, c'est qu'étant l'auteur de la pièce il a lui-même fourni à ses camarades l'encens qu'il se fait donner.

CLÉANTE.

Je vous attends à l'endroit où il contrefait les grands comédiens : c'est là qu'il faut crier miracle; c'est par là où l'auteur a véritablement mérité le nom de grand Peintre, et c'est ce qui fera vivre éternellement sa mémoire.

ARISTE.

Il est vrai qu'il souffle et qu'il écume bien, qu'il fait enfler toute sa personne, et qu'il a trouvé le secret de rendre son visage bouffi.

ALCIPE.

Je ne crois pas que cette vengeance sente l'honnête homme, et elle marque plus d'aigreur que d'esprit.

ARISTE.

Dans le premier qu'il contrefait, il blâme plus la nature que le comédien.

ALCIPE.

Il doit faire espérer qu'il deviendra un jour grand acteur, puisqu'il veut imiter ceux dont la réputation est si bien établie.

ARISTE.

Je trouve qu'il a fait honneur aux comédiens, et qu'il les a rendus compagnons des marquis, en les jouant ensemble. Ils auroient tort de s'en fâcher, puisqu'ils ne sont pas de meilleure famille qu'eux, et ils ne doivent pas même paroître surpris que des singes et des guenons tâchent à les contrefaire, puisque c'est le propre de ces sortes d'animaux.

CLÉANTE.

Comme vous n'êtes pas des amis de l'auteur, vous ne voulez point remarquer ce qui lui doit donner beaucoup de gloire, et vous ne dites pas que cette comédie est un impromptu. Où est l'homme qui auroit pu faire quelque chose de si beau en si peu de temps? Admirez, critiques obstinés, admirez, malgré vous, ce long et incomparable *Impromptu*.

ARISTE.

Je crois que vous vous moquez de moi, avec votre *Impromptu !*

CLÉANTE.

Hé ! ne savez-vous pas que c'est le titre de la pièce ?

ARISTE.

Il est vrai ; mais cela n'empêche pas que le Peintre ne l'ait fait à loisir.

CLÉANTE.

Mais n'avez-vous pas remarqué qu'il dit qu'il n'a eu le temps que d'aller voir deux ou trois fois les comédiens, depuis son retour de Versailles, afin d'attraper leur jeu[1] ?

ARISTE.

Il est vrai, et depuis huit jours il a été voir réciter les stances du *Cid* à un acteur[2] qui ne les a point dites il y a plus de six ans ! Il a aussi été voir jouer *les Horaces* depuis *le Portrait du Peintre,* encore que l'on ne les ait point joués il y a plus d'un an. Sa passion l'aveugloit lorsqu'il parloit de la sorte, et il ne songeoit pas qu'il venoit de dire qu'il y avoit dix-huit mois qu'il avoit travaillé à cette comédie.

CLÉANTE.

Il ne me souvient pas bien s'il dit cela.

ARISTE.

Il aura meilleure mémoire que vous, et se souviendra bien que, depuis deux ans, il a, chez beaucoup de gens de qualité, payé son écot de cette pièce.

CLÉANTE.

Je... Mais voici ma femme.

SCÈNE III.

ALCIPE, ARISTE, CLÉANTE, ORPHISE, LUCILLE.

ORPHISE.

Enfin, monsieur, je viens de voir (puisque vous l'avez voulu)

1. « Comme leurs jours de comédie sont les mêmes que les nôtres, à peine ai-je été les voir que trois ou quatre fois depuis que nous sommes à Paris. » (*Impromptu de Versailles,* scène I.) Mais Cléante, en entendant ces mots dans le sens du retour à Paris depuis le dernier voyage à Versailles, commet une erreur évidente. Molière a voulu dire : depuis que nous nous sommes établis à Paris (octobre 1658), c'est-à-dire depuis cinq ans.

2. Beauchâteau.

cet admirable *Impromptu,* cet ouvrage de plusieurs années que l'on veut faire passer pour un enfant de huit jours; ou plutôt je viens de voir l'amende honorable que le Peintre, votre bon ami, vient de faire aux marquis.

CLÉANTE.

Que voulez-vous dire par là?

ORPHISE.

Je veux dire qu'il fait réparation à celui que l'on avoit soupçonné d'être le marquis de *la Critique,* et qu'il déclare qu'il n'a entendu jouer personne, et que tous les personnages qu'il fait paroître sur la scène sont des idées prises en l'air et tirées de son imagination.

ARISTE.

Il aime bien à se contredire, puisque, dans un autre endroit, il dit qu'il peint d'après nature et que les portraits qu'il fait voir ressemblent tellement aux originaux que chacun s'y reconnoît d'abord.

CLÉANTE.

La passion vous fait parler. Mais sachons le sentiment de ma nièce; je gagerois qu'elle s'y est bien divertie.

LUCILLE.

Je vous assure, en vérité, mon oncle, que je me suis autant divertie avant que les chandelles fussent allumées que lorsqu'elles l'ont été. Il me souvient pourtant que l'on y parle bien des fois de marquis. Il y avoit auprès de nous une jeune fille qui disoit que l'on lui en vouloit faire épouser un; mais que, depuis qu'elle les avoit vu jouer, elle n'en vouloit point. Ils sont toutefois bien mignons et bien propres[1] : il faut qu'elle soit bien dégoûtée, car, en vérité, c'est une jolie chose qu'un marquis. L'on m'en a montré plusieurs qui étoient auprès de celui qui les contrefaisoit, et je ne pouvois m'imaginer comment il osoit se moquer d'eux; mais je me suis souvenue qu'il leur en avoit peut-être demandé la permission.

ALCIPE.

Enfin, mademoiselle, les marquis vous ont plu davantage que la comédie.

1. Élégants, bien parés.

LUCILLE.

Je trouve qu'ils sont bien faits et bien aimables; et ce qui me les fait estimer, c'est qu'ils ont l'humeur bien douce, puisqu'ils souffrent que l'on se moque d'eux.

CLÉANTE, à Ariste, à part.

Comme elle ne sait pas encore ce que c'est que le monde, elle ne peut pas connoître encore le fin d'un ouvrage. (Haut.) Mais, dis-moi, as-tu jamais rien vu de mieux imaginé que l'endroit où il dit qu'il abandonne son jeu, ses pièces, ses habits, et qu'il ne répondra plus[1]? Hon?

ARISTE.

Comment diable voulez-vous qu'il réponde, puisqu'il lui faut dix-huit mois pour faire des impromptus? Il ne travaille pas si vite, et comme ses enfants ont plus d'un père, quand il abandonne son jeu, son esprit, ses habits et ses ouvrages, il sait bien ce qu'il fait, et n'abandonne rien du sien. Personne n'ignore qu'il sut bien retourner des vers en prose en faisant *la Critique,* et que plusieurs de ses amis ont fait des scènes aux *Fâcheux.* C'est pourquoi, si M. Boursault lui répond, il lui pourra dire plus justement que le Parnasse s'assemble lorsqu'il veut faire quelque chose.

CLÉANTE.

Je vous assure qu'il n'y a personne qui ose entreprendre de lui répondre. Il est trop redoutable, et ses amis sont en trop grand nombre.

ALCIPE.

Pourvu que l'on soit aussi hardi que lui, l'on pourra...

CLÉANTE.

Le téméraire s'en pourroit repentir.

ORPHISE.

Est-il de meilleure maison que les marquis? Et défendra-t-on de jouer celui qui joue tout le monde?

CLÉANTE.

Malheur à qui le jouera.

ARISTE.

Mais...

1. Scène III.

CLÉANTE.

Que l'on ne l'échauffe pas.

ARISTE.

On n'a garde : on sait qu'il est trop prudent, et que sa réponse ne marque point d'animosité.

CLÉANTE.

Qu'on ne le joue pas, encore un coup, ou bien l'on verra...

ARISTE.

Il est vrai qu'il pourra peut-être, avec un peu d'adresse, empêcher secrètement ce qu'il craint, et que quelque marquis, dont il se sera fait un ami en le jouant, détournera ce coup; mais, quelque grande appréhension qu'il montre, il ne doit rien craindre, puisqu'on ne lui peut rien reprocher.

ALCIPE.

On pourroit le faire voir sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne, lorsqu'il y vint voir son portrait.

ORPHISE.

C'est un des beaux endroits de sa vie.

CLÉANTE.

C'en est un, en effet. Un jeune homme auroit-il eu cette hardiesse? C'est montrer un courage intrépide.

ARISTE.

Comme il est accoutumé à se louer lui-même, il dit qu'il n'y a été que pour goûter la gloire que l'on reçoit lorsque l'on voit approuver ses ouvrages.

ORPHISE.

S'il est ainsi, il a tort de se plaindre du mal que l'on dit de lui, et il devroit plutôt faire des remerciements à l'auteur et aux comédiens que de leur dire des injures.

ALCIPE.

Je doute fort que cet ouvrage lui ait donné tant de plaisir qu'il nous le veut persuader. On auroit eu bien de la peine à le peindre dans les convulsions que sa gloire lui causoit. Les transports de la joie qu'il ressentoit faisoient trop souvent changer son visage. *Vite, promptement, tôt,* le déconcerta, et le *ouf* lui fut un coup de massue dont il est encore étourdi.

ORPHISE.

Il dit bien vrai lorsqu'il assure qu'il n'y a que l'hôtel de Bour-

gogne où l'on fasse faire le brouhaha[1], car il fut à peine placé sur ce théâtre royal que l'on en fit un qui dura fort longtemps.

CLÉANTE.

Que l'on fasse tout ce que l'on voudra contre lui, six précieuses, douze coquettes, vingt marquis et trente cocus, ne suffisent pas pour faire réussir une comédie. Cependant vous savez qu'il a lui même réglé le nombre de ceux qui doivent aller voir ce qui sera représenté contre lui.

ARISTE.

Il a plus été de cocus qu'il ne dit voir *le Portrait du Peintre :* j'y en comptai un jour jusques à trente et un. Cette représentation ne manqua pas d'approbateurs : trente de ces cocus applaudirent fort, et le dernier fit tout ce qu'il put pour rire, mais il n'en avoit pas beaucoup d'envie.

ORPHISE.

Il y rit tout autant qu'il put.

SCÈNE IV.

ARISTE, CLÉANTE, ALCIPE, ORPHISE, LUCILLE, ISABELLE.

ISABELLE.

Madame...

ORPHISE.

Quoi?

ISABELLE.

Madame Clarice est là-bas, elle va monter.

ORPHISE.

Eh bien! qu'elle monte. Ma nièce, c'est votre tante qui vous vient voir. Vraiment, messieurs, vous n'avez qu'à parler de comédie devant elle : c'est une bonne femme qui a renoncé aux plaisirs du monde.

CLÉANTE.

Et qui pourtant ne laisse pas d'avoir de la vanité, et veut donner son avis sur toutes choses. Comme elle est ma sœur, je ne me contrains point pour elle; je vous prie d'en faire de même. Mais la voici.

1. *Précieuses ridicules,* scène x.

SCÈNE V.

ALCIPE, ARISTE, CLÉANTE, ORPHISE, LUCILLE, CLARICE.

CLARICE.

Je ne croyois pas trouver si bonne compagnie.

LUCILLE, en lui faisant une grande révérence.

Bonjour, ma tante.

CLARICE.

Bonjour, ma nièce; venez que je vous embrasse.

CLÉANTE.

Vous venez bien tard, ma sœur.

CLARICE.

Vous voyez, mon frère; c'est que j'avois de l'impatience de voir ma nièce.

ORPHISE.

Elle vous auroit été voir demain.

CLARICE.

Et moi, je serois venue plus tôt si...

ORPHISE.

Qui vous en a pu empêcher?

CLARICE.

Vous ne le sauriez deviner, et j'ai pris aujourd'hui un divertissement auquel j'avois renoncé dès l'âge de vingt ans.

CLÉANTE.

Si le temps étoit plus beau, je vous demanderois si vous avez été au cours[1].

CLARICE.

Non, mais j'ai été à la comédie au Palais-Royal.

ORPHISE.

A la comédie!

CLÉANTE.

A la comédie!

CLARICE.

Oui, à la comédie.

1. Le Cours-la-Reine.

ORPHISE.

Et comment cette partie s'est-elle faite?

CLARICE.

J'étois avec deux ou trois femmes dont la vie est un exemplaire de vertu. Nous y avons été pour nous mortifier, et non pour nous divertir, et par un dessein caché qu'il n'est pas besoin que tout le monde sache.

ORPHISE.

Vous pourriez le dire ici en toute assurance : il n'y a que de nos amis.

CLARICE.

Nous voulions savoir si le Peintre, après avoir fait un sermon dans une de ses comédies, et mis les dix commandements, n'auroit point, dans cette dernière, parlé des sept péchés mortels et de quelque autre office journalier, afin de lui en faire faire après quelques réprimandes, mais pourtant avec toute la douceur imaginable [1].

ARISTE.

Ah! madame, croyez qu'il n'y a rien dans ses ouvrages qui ne se puisse dire en public, et qu'entre les personnes qui lui prêtent leur esprit il y en a qui sont obligées d'être aussi scrupuleuses que vous.

CLÉANTE.

Vous êtes de mauvais plaisants. Mais, ma sœur, dites-moi; vous n'y avez rien ouï de ce que vous craigniez d'y entendre?

CLARICE.

Non, et je vous avoue que j'y ai plus ri que je ne pensois.

CLÉANTE, embrassant Clarice.

Que je vous aime, ma chère sœur, de prendre le parti du Peintre! Vous faites voir par là que vous avez beaucoup d'esprit.

CLARICE.

Oui; mais, mon frère, savez-vous bien de quoi j'ai ri? C'est de voir rire tant de gens de si peu de chose.

ORPHISE, embrassant Clarice à son tour.

Que je vous aime, ma chère sœur, de vous déclarer contre le Peintre!

1. On a relevé avec raison ce trait : « mais pourtant avec toute la douceur imaginable ». Clarice devance ici Tartuffe.

ARISTE, à Cléante.

Qu'en dis-tu?

CLÉANTE.

La bonne femme ne sait ce que c'est que le monde.

LUCILLE.

Quoique je n'aie pas tant de mémoire ni tant d'esprit que les autres, j'y ai remarqué quelque chose de bien joli : « Faire prendre médecine aux canons, » que cela est beau!

ALCIPE.

La pensée est fort nouvelle, et il y a plus de trente ans que tous les saltimbanques disent cette mauvaise plaisanterie; et le Peintre fait honneur aux marquis de la mettre dans leurs bouches.

CLARICE.

Mais, dites-moi, s'il vous plaît, messieurs, il semble qu'il soit mal avec les comédiens de l'hôtel de Bourgogne. D'où vient cette querelle? Ne pourroit-on point trouver le moyen de les accommoder?

CLÉANTE.

Oui, ma sœur, pourvu que deux ou trois bonnes femmes comme vous s'en voulussent mêler.

CLARICE.

Elles réussiroient peut-être mieux que vous ne pensez.

CLÉANTE.

Je voudrois bien les voir boire ensemble.

CLARICE.

Mais qui sont ceux qui ont commencé?

ARISTE.

Le Peintre avoue lui-même qu'il a parlé d'eux le premier dans ses *Précieuses* et dans sa *Critique*.

CLÉANTE.

Oui, mais il donne de bonnes raisons pour faire voir qu'il n'a pas tort.

ARISTE.

Il est vrai, et pour se justifier d'avoir parlé d'eux en ce temps-là il se sert du *Portrait du Peintre*, qu'ils ont joué longtemps après, et leur reproche comme une chose infâme d'avoir dit qu'ils ne se mettoient pas en peine de ce qu'on pourroit dire de cette comédie, pourvu qu'ils y gagnassent de l'argent, sans exa-

miner qu'à la fin de sa *Critique* il en a dit autant en parlant de lui-même.

CLARICE.

Je vois bien que cette querelle ne s'apaisera pas facilement; mais enfin l'on doit toujours donner le tort à ceux qui commencent.

ORPHISE.

Peut-être que l'hôtel de Bourgogne les contrefera à son tour.

ARISTE.

J'y trouve un obstacle invincible : c'est que les comédiens de l'hôtel de Bourgogne ne sauroient jouer si mal qu'eux.

ALCIPE.

Si l'on vouloit contrefaire le Peintre, il faudroit puiser jusque dedans la source, et s'attaquer aux Italiens, dont il n'est qu'une méchante copie.

ORPHISE.

Il est vrai.

ALCIPE.

Pour moi, je ne trouve pas que ceux de l'Hôtel le doivent contrefaire : il diroit encore que l'on retourne ses habits, et que l'on se sert de la même invention pour le jouer.

ORPHISE.

Il y a de certaines choses qui demandent absolument que l'on y réponde de la même manière que l'on est attaqué; et lorsque l'on examinera bien celle-ci, l'on trouvera qu'elle en est une. Je ne dis pas que les comédiens de l'Hôtel contrefassent toute la troupe du Peintre, mais le Peintre seulement, qui, en les contrefaisant, et disant que l'on retourne ses habits, a cru leur ôter le moyen de le contrefaire, se persuadant que l'on diroit encore une fois la même chose.

ARISTE.

Vous avez raison, et il seroit bien payé, car il se croit le plus grand comédien du monde.

ORPHISE.

Il est si grand comédien qu'il a été contraint de donner le rôle du Prince jaloux à un autre, parce que l'on ne le pouvoit souffrir dans cette comédie, qu'il devoit mieux jouer que toutes les autres, à cause qu'il en est auteur.

ARISTE.

Je ne sais s'il y a quelque comédien de l'Hôtel qui le contrefasse bien.

LUCILLE.

Je sais bien comment il le faut contrefaire : il n'y a qu'à se boursoufler.

ORPHISE.

C'est ainsi qu'il joue lorsqu'il contrefait les autres, mais il est bien moins supportable dans son jeu naturel.

ARISTE.

Si j'étois comédien, je le contreferois à merveille.

ALCIPE.

Dites-vous vrai?

CLÉANTE.

Voyons un peu, de grâce.

ARISTE.

Je le veux bien. Voici comme il fait lorsqu'il joue dans *Pompée*.

(Ariste sort du théâtre, et rentre en marchant comme le Peintre, et dit :)

Voyez-vous cette démarche, examinez bien s'il ne fait pas de même. Voici comme il récite de profil :

Connoissez-vous César, de lui parler ainsi? etc.

(Après ces vers il dit :)

Examinez bien cette hanche, c'est quelque chose de beau à voir. Il récite encore quelquefois ainsi en croisant les bras, et en faisant un hoquet à la fin de chaque vers.

(Là, tous les acteurs rient.)

CLARICE.

Il faut que j'avoue que je n'ai jamais tant ri.

ORPHISE.

Vous le contrefaites à miracle.

ALCIPE.

Cléante en est tou mortifié.

CLÉANTE.

Je sais bien qu'il n'est pas bon comédien, et je ne l'estime que pour son esprit.

ARISTE.

Il faut que je vous donne encore un divertissement, et que j'annonce comme lui.

ORPHISE.

Je vous en conjure.

(Ariste sort encore du théâtre, rentre, et vient annoncer.)

ARISTE.

Regardez bien comme il tient son chapeau.

ORPHISE dit après l'annonce.

Si l'hôtel de Bourgogne avoit un comédien comme vous, elle seroit bien vengée.

ARISTE.

Ah! madame, vous me faites trop d'honneur.

ALCIPE.

Je crois que l'on riroit bien si quelqu'un contrefaisoit le dieu de sa troupe.

CLÉANTE.

Comment, le dieu de sa troupe?

ALCIPE.

Hé quoi! le dieu Vulcan n'est-il pas de sa troupe[1]?

CLÉANTE.

Je vous entends.

ARISTE.

L'on pourroit encore contrefaire ce gros porteur de chaise des *Précieuses,* lorsqu'il joue un rôle sérieux.

ORPHISE.

Ce seroit quelque chose de bien divertissant : on ne peut voir sans rire, et il n'y eut que lui qui fit faire le brouhaha au *Prince jaloux*[2].

ARISTE.

A propos du *Prince jaloux,* que dites-vous de celle qui en joue la première amante? Le Peintre dit qu'il faut de gros hommes pour faire les rois dans les autres troupes, mais dans la sienne il ne faut que de vieilles femmes pour jouer les premiers rôles, puisqu'une jeune personne bien faite n'auroit pas bonne grâce[3].

1. Il s'agit probablement de Louis Béjart, qui boitait.
2. Duparc (Gros-René).
3. Le rôle de Done Elvire avait été joué par Madeleine Béjart.

CLÉANTE.

Vous... Mais que veut Ergaste?

SCÈNE VI.

ARISTE, ALCIPE, CLÉANTE, ORPHISE, CLARICE, LUCILLE, ERGASTE.

ERGASTE.

Monsieur, Philipin se fait tenir à quatre dans votre garde-robe : il veut mettre un de vos habits et une de vos perruques, et dit qu'il sait bien que vous en demeurerez d'accord.

CLÉANTE.

Dis-lui que je veux absolument qu'il vienne parler à moi.

(Ergaste sort.)

ARISTE.

Je gage que la comédie a fait devenir ton valet fou : il y va trois ou quatre fois la semaine avec toi; juge après cela s'il en faut davantage pour faire tourner la cervelle à un homme qui n'a jamais été trop sage. Mais le voici qui vient.

SCÈNE VII.

ARISTE, ALCIPE, CLÉANTE, ORPHISE, CLARICE, LUCILLE, ERGASTE, PHILIPIN.

(Philipin paroît avec un pourpoint d'une façon, un haut-de-chausse de l'autre, un canon à une jambe, et tout ce qui peut rendre ridicule une personne habillée de deux habits si différents.)

ORPHISE.

Qu'il est plaisamment accommodé!

LUCILLE.

Ah! ma tante, il est plus drôle que la comédie.

CLÉANTE, ne pouvant s'empêcher de rire.

Qui vous a fait si hardi de prendre mes habits?

PHILIPIN.

Qui vous a fait si hardi de me parler de la sorte?

CLÉANTE.

Si...

PHILIPIN.

Point de si : donnez-moi votre chapeau, et servez-vous du mien; donnez, vous dis-je, et prenez la peine de vous déshabiller pour mettre mon habit.

ARISTE.

Ce que j'ai dit n'est-il pas véritable?

CLÉANTE.

Que veut dire tout ceci?

PHILIPIN.

Je ne fais rien que je ne doive faire, encore que vous me regardiez tous comme si j'étois un fou.

CLARICE.

Il faudroit le faire enfermer.

PHILIPIN.

Voyons si je n'ai pas raison. N'est-il pas vrai que le Peintre a dit, aujourd'hui, qu'il falloit que les marquis prissent la place des valets[1]?

CLÉANTE.

Oui.

PHILIPIN.

Il faut donc que les valets prennent la place des marquis.

ORPHISE.

Il m'en souvient, et Philipin n'a pas tort.

PHILIPIN.

Par cette raison, vous me devez donner tous vos habits en échange du mien. Je vous assure que je vous serai aussi bon maître que vous m'avez été, et que je vous mènerai souvent à la comédie.

CLÉANTE.

Oui, mais le Peintre a dit que les marquis ne devoient prendre la place des valets qu'à la comédie, et que ce n'étoit que là où il les vouloit mettre à leur place.

PHILIPIN.

C'est ce qui leur est de plus honteux d'être traités comme des valets sur le théâtre, à la vue de tout le monde.

1. *Impromptu de Versailles*, scène I.

ALCIPE.

Je crois à peine ce que j'entends, et quoique je ne doute point de la hardiesse du Peintre, je ne me puis persuader qu'elle ait été si grande.

ARISTE.

Il n'est rien de plus véritable, et ceci est un effet de son ambition que vous ne remarquez pas. L'équipage de Mascarille commençoit à lui déplaire : il avoit honte de jouer avec un habit plein de pièces, et afin de ne le mettre plus, il veut amener la mode de faire servir les marquis de valets à la comédie.

ALCIPE, en riant.

Il n'y a pas longtemps qu'il le porte si haut.

PHILIPIN.

Je commence à perdre patience. N'avez-vous pas enfin résolu de vous dépouiller? Mais, à propos, je n'ai pas encore chanté depuis que je suis marquis; cela est de mon caractère[1], et si je ne le soutiens bien, mes confrères les marquis ne me voudront pas recevoir dans leur corps. Voyons un peu si je chante bien.

(Il chante l'air, et puis dit :)

Coquille, dit-il, si belle et si grande
N'accommode pas mon limaçon.
Coquille, dit-il, si belle et si grande
Demande un plus gros poisson[2].

(Il continue de parler.)

Il me semble que je suis aux *Fâcheux,* et que je vois sortir d'une coquille une belle et jeune nymphe.

ARISTE.

Il me souvient de cette nymphe : on croyoit tromper nos

1. « Souvenez-vous bien, vous, dit Molière à La Grange, qui représente un marquis, de venir... avec cet air qu'on nomme le bel air, peignant votre perruque et grondant une petite chanson entre vos dents. » (*Impromptu,* scène III.)

2. Un avis au lecteur qui suit la pièce, dans les *Diversités galantes,* s'exprime ainsi sur cette chanson : « Bien que, dans *la Vengeance des Marquis,* Philipin chante la Chanson de la coquille, ne t'imagine pas que je l'aie prise dans *le Portrait du Peintre.* Ma pièce étoit faite avant qu'on l'y chantât, et messieurs de l'Hôtel avouent que c'est moi qui leur ai fait dire. J'avois en ce temps résolu de l'ôter; mais l'on m'en a empêché à cause de la pensée qui suit, pour laquelle je l'y avois mise. » Il résulte de ces lignes qu'on l'avait intercalée, à la représentation, dans *le Portrait du Peintre;* mais elle ne se trouve pas dans l'édition originale : c'est une des raisons qui ont fait dire que la pièce de Boursault n'avait été imprimée qu'avec des retranchements.

yeux en nous la faisant voir, et nous faire trouver beaucoup de jeunesse dans un vieux poisson[1].

PHILIPIN.

On dit que les marquis sont inquiets : entretenons un peu quelqu'une de ces dames, pour calmer notre inquiétude[2].

(Il parle bas à la plus vieille, et fait le galant.)

ALCIPE.

Plus je songe à la témérité du Peintre, et moins je puis sortir de mon étonnement.

ARISTE.

Il contrefaisoit d'abord les marquis avec le masque de Mascarille : il n'osoit les jouer autrement; mais à la fin il nous a fait voir qu'il avoit le visage assez plaisant pour représenter sans masque un personnage ridicule.

PHILIPIN, haut à Clarice, après avoir fait cent singeries autour d'elle.

Je veux avoir douze marquis pour me servir de valets, avec une calèche toute couverte de nonpareille.

CLARICE.

Songez à ce que vous dites, et ressouvenez-vous que vous n'êtes qu'un valet.

CLÉANTE, à Philipin.

Philipin, c'est assez faire le fou, et si vous ne quittez cette perruque et toutes ces hardes...

PHILIPIN.

Ah! le galant homme, il se méconnoît bientôt. Philipin est votre nom; pour moi, je suis marquis. Vous avez bien peu de mémoire, depuis que vous êtes devenu valet.

ORPHISE.

Je ne crois pas que vous le puissiez rendre sage. Il faut que vous l'envoyiez au Peintre : il fait ce qu'il veut des marquis.

ALCIPE.

Voici l'heure d'aller faire notre cour. Je m'en vais au Louvre, et j'espère que je ferai rire bien des gens de la folie de ton valet.

1. C'est la seconde fois que l'auteur de cette pièce s'en prend à l'âge de Madeleine Béjart. Voyez la scène v, *in fine*.

2. « Après ces petites cérémonies muettes, chacun prendra sa place et parlera assis, hors les marquis, qui tantôt se lèveront et tantôt s'assoiront, suivant leur *inquiétude naturelle*. » (*Impromptu de Versailles*, scène III.)

ARISTE.

J'y vais avec toi.

PHILIPIN.

Et moi aussi.

CLÉANTE.

Et moi aussi.

ALCIPE.

Tu n'as garde d'y manquer aujourd'hui : tu es un des illustres espions de ton Peintre; et tu veux savoir tout ce que l'on dira ce soir de sa pièce.

CLÉANTE.

Il est vrai, mais allons. Bonsoir, ma sœur. (A sa femme.) Comme ma nièce n'a pas accoutumé de manger si tard, vous n'avez qu'à souper sans moi. (A Philipin.) Et toi, si tu ne quittes au plus tôt tes habits, je te rouerai de coups. Holà! qu'on m'apporte un bâton.

PHILIPIN, en s'enfuyant

Évitons sa fureur, et ne soyons point marquis aux dépens de nos épaules.

FIN DE LA VENGEANCE DES MARQUIS.

LES

AMOURS DE CÂLOTIN

COMÉDIE[1].

1. Comédie en trois actes terminée par un ballet. Gabriel Quinet, Ch. de Sercy, J. Guignard le fils, et P. Trabouillet, 1664, in-12; privilège du 30 janvier, achevé d'imprimer le 7 février 1664.

PERSONNAGES.

LE MARQUIS.
LE BARON.
LE CHEVALIER.
LE COMTE.
LE BARON DE LA CRASSE.
LE MARQUIS DE MASCARILLE.
MONSIEUR DE LA SOUCHE.
LA COMTESSE DE BEAULIEU ET SA FILLE.
LE PORTIER.
DEUX LAQUAIS DANS LES LOGES.
LE MOUCHEUR DE CHANDELLES.

La scène est à Paris.

LES

AMOURS DE CALOTIN[1]

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS, LE BARON.

LE MARQUIS.

Enfin me voici donc dans l'hôtel du Marais,
Et dessus un théâtre où je ne viens jamais.

LE BARON.

Et moi, mon cher marquis, ici je te déclare
Que le Palais-Royal[2] me devient aussi rare :
Nul n'y sauroit aller sans se faire draper.
Ah! qu'heureux est celui qui s'en peut échapper!
Pour moi, qui n'aime pas à souffrir qu'on me drape,
Je veux être berné si plus on m'y rattrape.

LE MARQUIS.

Pourquoi donc? qui te peut causer un tel courroux?

LE BARON.

Pourquoi? C'est qu'on nous fait tous passer pour des fous.
Comte, duc et baron, et marquis et marquise,
Ne peuvent s'exempter qu'on ne les tympanise.
Nous n'oserions parler, ni desserrer les dents,
Qu'on ne nous traite pis que des extravagants;
Dès que par notre bouche il passe un mot folâtre,

1. On appelait quelquefois familièrement ainsi les petits laquais, à cause de la calotte qu'ils portaient sur la tête. Il s'agit, dans la pièce de Chevalier, — dont nous ne donnons que le prologue, c'est-à-dire la partie relative à Molière, et qui nous montre la pièce dans la salle avant de la montrer sur la scène, — d'une jeune fille qui sort du couvent et se déguise en laquais pour entrer au service de celui qu'elle aime. (V. FOURNEL.)

2. Le théâtre de Molière.

Nous nous voyons d'abord jouer sur le théâtre.
Comment! quand nous serions sûrement insensés
Nous ne pourrions jamais être mieux redressés.

LE MARQUIS.

Mais de quoi te plains-tu?

LE BARON.

D'un diable de Molière,
Dont l'esprit goguenard ne laisse rien derrière,
Et réussit si bien dedans tout ce qu'il fait
Qu'il sait donner à tous chacun son petit fait.
Nous sommes tous cocus, si nous l'en voulons croire :
Appelez-vous cela des vers à notre gloire ?
Mais s'il m'en croit, marquis, loin de nous railler tous,
Il se taira s'il veut éviter mon courroux.
Quoi! si nous nous souffrons traiter de ces manières,
Nous aurons de sa part bientôt les étrivières !

LE MARQUIS.

Tu te moques, baron; sache que cet esprit
Ne cherche qu'à nous plaire en tout ce qu'il écrit,
Et que tu passeras , si l'on te voit crédule
Jusqu'à t'en offenser, pour homme ridicule;
Comme il est approuvé de tous les gens d'honneur,
Ton approbation doit se joindre à la leur.

LE BARON.

Moi, je l'approuverois! Qu'un sort le plus étrange
M'accable, si plutôt de lui je ne me venge !

LE MARQUIS.

Mais dis-moi donc comment tu prétends te venger.

LE BARON.

En n'allant plus chez lui, pour le faire enrager.
Lorsque je n'irai plus, qu'est-ce qu'il pourra dire
De moi ?

LE MARQUIS.

C'est le moyen d'attirer sa satire;
Et s'il vient à savoir le dessein que tu fais,
Tu te feras jouer plus qu'on ne fut jamais.
Évite, si tu peux, d'en faire la folie,
Si tu ne veux sur toi voir une comédie :

Je suis certain qu'après tu t'en repentirois.

LE BARON.

Sur moi ! s'il l'avoit fait, je le fustigerois.

LE MARQUIS.

Quelque autre la feroit.

LE BARON.

Poisson aussi s'amuse
A s'ébaudir l'esprit parfois avec sa muse,
A ce que j'ai pu voir, et loin de nous priser,
Il se mêle à son tour de nous satiriser;
Mais qu'il sache, sur moi si quelque chose il trace,
Qu'il n'aura pas affaire au baron de la Crasse[1],
Puisque je l'en ferois diablement repentir.

LE MARQUIS.

Ce qu'ils en font n'est rien que pour nous divertir;
Tu t'emportes à tort.

LE BARON.

Vous aimez la méthode
De vous souffrir railler toujours sur chaque mode,
Qu'un Molière sans cesse en vos habillements
Vous fasse les objets de tous ces bernements,
Et que, quand nous avons quelques modes jolies,
Il les fasse passer toutes pour des folies;
Oui, vous aimez cela, car, pour vous voir berner,
Vous n'avez pas assez d'argent pour lui donner.
Quand je vous dis : « Allons à l'hôtel de Bourgogne, »
Vous recevez ces mots ainsi qu'une vergogne,
Et me dites d'abord : « Moi, rarement je vais
A l'hôtel de Bourgogne, à l'hôtel du Marais;
Ma satisfaction n'est jamais plus entière
Qu'alors que je me vois chez l'illustre Molière. »

LE MARQUIS.

Des divertissements c'est aussi le seul but.

LE BARON.

Hors Molière, pour vous, il n'est point de salut.
Tous les autres auteurs vous sont insupportables;

1. Allusion à la petite comédie de Raymond Poisson, intitulée *le Baron de la Crasse*.

Les Corneilles auprès sont auteurs détestables :
Ce qu'ils mettent au jour est par trop sérieux,
Et, bien loin de vous plaire, ils vous sont ennuyeux.
Peut-on voir, dites-vous, une pièce parfaite,
Comme celle où l'on voit Alain avec Georgette[1] ?
Mais raisonnant ainsi, messeigneurs les benêts,
C'est passer pour autant d'Alains et de Georgets.

LE MARQUIS.

Mais, baron, tu te vas ériger en folâtre,
Si l'on te voit blâmer ce foudre de théâtre,
Cet auteur si fertile en ouvrages puissants
Qu'on le nomme en tous lieux la merveille du temps;
Et, pour te faire voir sa valeur infinie,
Il tire quatre parts dedans sa compagnie[2].
Enfin c'est un esprit au-dessus de l'humain.

LE BARON.

Je sais qu'il fait venir l'eau dedans le moulin,
Et même que, sans craindre être au rang des profanes,
Il vous y fait passer joliment pour des ânes.
Dieu me damne! marquis, ce célèbre garçon
Sait dauber le prochain de la belle façon.

LE MARQUIS.

Ton obstination, cher baron, est extrême.
Sais-tu que la satire est la cause qu'on l'aime ?
Comme il sait étaler nos défauts à nos yeux,
Nous pouvons, les voyant, nous en corriger mieux.
Ainsi, quand ce savant prononce une parole,
Ce doit être pour nous une éternelle école.

LE BARON.

Ce grand maître d'école a beaucoup d'écoliers
Dont il sait, les raillant, attraper les deniers;
Et tandis que le monde est sa dupe et sa buse,

1. *L'École des Femmes.*

2. « Molière, dit Titon du Tillet dans son *Parnasse françois*, jouissoit de plus de vingt-cinq mille livres de rentes, ayant quatre parts à la comédie : une comme acteur, une pour sa femme, et deux en qualité d'auteur. » Le registre de La Grange confirme authentiquement ce fait, et nous apprend que c'était depuis la première représentation de *l'École des Femmes* que Molière touchait une double part d'auteur, chaque fois qu'on jouait une de ses pièces.

En lui-même il se dit : « Prends-les; je les amuse. »
Pour moi, je vous promets qu'il ne m'y prendra pas;
Si l'on m'y peut trouver, qu'on m'y casse les bras.

LE MARQUIS.

Pour moi, je suis ravi lorsque je vois paroître
Un esprit qui s'efforce à se faire connoître :
S'il nous raille, il nous sait railler si galamment
Que ce nous est à tous un divertissement;
Mais je suis sûr qu'à tort on se le persuade,
Que cette vision vient d'un esprit malade,
Et que jamais Molière, en traitant son sujet,
Ne fit dessein d'avoir la cour pour son objet,
Et, tant que je pourrai, je verrai ce grand homme.

LE BARON.

Moi, si je le vais voir, je veux bien qu'on m'assomme.
Vous aimez qu'on vous berne en donnant votre argent,
Et moi, je n'aime pas que l'on m'en fasse autant.

LE MARQUIS.

Baron, sur ce sujet n'ayons pas de querelle;
Mais je crains qu'on ne voie une pièce nouvelle
Sur ta façon d'agir, si l'on la peut savoir.

LE BARON.

Et moi, je ne crains pas en ce lieu de la voir;
Et s'il faut par hasard que quelque auteur la fasse,
Elle ne sera pas exposée à ma face,
Puisque si nous n'allons, vous, ni moi, qu'en ces lieux,
Nous ne nous verrons point faquiner à nos yeux.
La comédie ici me paroît aussi bonne;
Ils la font aussi bien, et ne raillent personne,
Si bien qu'on la peut voir sans se mortifier.

LE MARQUIS.

On m'a parlé pourtant d'un certain Chevalier,
Qui parfois dans ses vers...

LE BARON.

Il se mêle d'écrire,
Mais on ne le voit point mêler de la satire;
Il ne drape personne en tout ce qu'il écrit.

LE MARQUIS.

C'est donc assurément qu'il n'en a pas l'esprit :
Car sois certain, baron, que s'il le pouvoit faire
Il le feroit, sachant que c'est ce qui sait plaire.

SCÈNE II.

LE MARQUIS, LE BARON, LE CHEVALIER, LE PORTIER.

LE CHEVALIER.

Une chaise, l'ami! Commence-t-on bientôt?

LE PORTIER.

Sans chaise vous pouvez vous placer comme il faut;
Vous aurez là des bancs où l'on est à son aise.

LE CHEVALIER.

Et moi, je n'en veux point; qu'on me donne une chaise!

LE PORTIER.

L'on y va. De l'argent, monsieur, car je m'en vais.

LE CHEVALIER.

Tu te railles, mon cher, je ne paye jamais :
Apprends à me connoître.

LE PORTIER.

Hé bien, avant qu'on sorte
Si vous ne me payez, que le diable m'emporte!

LE CHEVALIER.

Ah! marquis, te voilà.

LE MARQUIS.

C'est donc toi, chevalier;
Et que faisois-tu là?

LE CHEVALIER.

Ce faquin de portier
Qui se met en courroux, qui tempête et qui peste
De ce que j'ai voulu sur l'heure avoir mon reste!
Hé! n'est-ce pas assez lorsque l'on paye bien?

LE MARQUIS.

Rend-on le reste ici lorsqu'on ne donne rien?

LE CHEVALIER.

Quoi ! rien ? Il est content.

LE BARON.

Je crois qu'il le peut être,
Si c'est payer que dire : « Apprends à me connoître. »

LE CHEVALIER.

Ah ! c'est toi, cher baron. Hé ! qui te croyoit là ?

LE BARON.

Moi, je m'y crois sans doute, et puisque m'y voilà.
Bonjour.

LE MARQUIS, au chevalier.

Que fis-tu hier ?

LE CHEVALIER.

Sombre et mélancolique,
Pour me déchagriner je fus voir *la Critique*[1],
Où je trouvai moyen de chasser mon ennui.
Ce diable de Molière entraîne tout chez lui ;
Tout y crevoit de peuple, et fort peu, je t'assure,
Se purent exempter des traits de sa censure :
Il critiqua tous ceux qui l'avoient critiqué,
Et se moqua de qui de lui s'étoit moqué !
Ceux qui s'étoient raillés de *l'École des Femmes*
Se voyoient là chanter fort joliment leurs gammes.
Quelqu'un de l'assemblée en paroissoit content,
Mais bien d'autres aussi rioient en enrageant ;
Et tel crioit tout haut que c'étoit des merveilles,
Qui s'entendoit dauber de façons sans pareilles.
Moi, qui n'en avois dit jamais ni bien, ni mal,
J'envisageois cela d'un plaisir sans égal,
Voyant que les objets d'une telle satire
Ne savoient s'ils devoient ou se fâcher ou rire.
Ce qui plus me charma, c'est qu'en ces entretiens
Il berna les auteurs et les comédiens,
Et je les voyois là faire fort bon visage,
Quoiqu'au fond de leur âme ils fussent pleins de rage.
Admirez cependant comme quoi cet esprit

1. *La Critique de l'École des Femmes.*

Sait nous amadouer alors qu'il nous aigrit :
Pour nous montrer combien son adresse est extrême,
C'est qu'en son personnage il se berna lui-même,
Afin que, si quelqu'un s'en étoit mutiné,
On vît que le berneur lui-même étoit berné[1] ;
De sorte que chacun, voyant son industrie,
Tourna, quoique fâché, tout en galanterie,
Et demeura d'accord que, pour plaire aujourd'hui,
Il faut être Molière, ou faire comme lui. •

SCÈNE III.

LE MARQUIS, LE BARON, LE CHEVALIER, LE COMTE.

LE MARQUIS.

Ah! comte, je te vois.

LE COMTE.

Ici je me transporte
Pour te voir, ayant vu ta calèche à la porte,
Si bien que je pourrai, contentant mon désir,
Du divertissement prendre encor le plaisir.
Mais, avant qu'on commence ici la comédie,
Il faut que je te conte une histoire jolie,
Dont Molière a causé la conversation,
Et digne assurément de ton attention.
Dernièrement, étant à *la Contre-Critique*[2],
Je reçus là, marquis, un plaisir angélique :
Comme de notre Peintre on faisoit le portrait,
Et que l'on le croyoit tirer là trait pour trait,
Tu sauras que lui-même, en cette conjoncture,
Étoit présent alors que l'on fit sa peinture;
De sorte que ce fut un charme sans égal,
De voir et la copie et son original.
On prit par tous endroits son *École des Femmes,*
Où, pour la critiquer, quelqu'une de ces dames

1. Tout cela fait surtout allusion à la grande scène (scène VII) de *la Critique.*
2. *Le Portrait du Peintre ou la Contre-Critique,* etc., de Boursault.

Alla dans ce moment appliquer tout son choix
A l'endroit de la *soupe où l'on trempe les doigts ;*
Puis de là ces messieurs, d'une satire extrême,
Donnèrent en suivant dans la *tarte à la crème ;*
Et le plus enjoué qu'ils drapèrent après,
Ce fut celui du *le,* ce charmant *le* d'Agnès.
Quoi! n'est-ce pas malice à nulle autre seconde
D'oser blâmer ce *le,* ce délice du monde?
Ce n'est pas encor tout, ils blâmèrent l'auteur
Des puces dont il a réveillé l'auditeur,
Et de cette façon dont Alain et Georgette
S'appellent l'un et l'autre, et que drapa le poète.
Ce qui fut plus plaisant, c'est qu'un certain d'entr'eux
Dit que la pièce étoit un poème sérieux;
Que, bien loin que ce fût une pièce comique,
Qu'il ne s'en pouvoit voir aucune plus tragique.
Les autres de ce point ne restant pas d'accord,
Il leur dit là-dessus : « Le petit chat est mort! »
Et soutint hautement que c'étoit tragédie,
Puisque le petit chat avoit perdu la vie.
Ayant de notre Peintre attaqué la vertu,
Quelqu'un lui demanda : « Molière, qu'en dis-tu? »
Lui répondit d'abord, de son ton agréable :
« Admirable, morbleu! du dernier admirable[1]!
Et je me trouve là tellement bien tiré
Qu'avant qu'il soit huit jours, certes, j'y répondrai. »

LE BARON.

Mais l'on m'a dit, à moi, qu'il fit à quelques dames
La réponse qu'il fait à *l'École des Femmes;*
Lorsqu'il n'en rioit pas assez à leur avis,
Il leur dit : « Moi, j'en ris tout autant que je puis[2]. »

LE COMTE.

Tu sauras que, depuis, cet illustre Molière

1. C'est le vers que Boursault met dans la bouche d'un admirateur ridicule de *l'École des Femmes* (scène VII). Le trait raconté par le comte est très vraisemblable, et il y a tout lieu de croire que la réponse de Molière qu'il rapporte est historique.

2. Réponse que fait Arnolphe à Horace, lorsque celui-ci vient lui raconter les bons tours dont Agnès l'a rendu victime, et l'exhorte à en rire comme lui (III, IV).

Les a tous ajustés de la bonne manière,
Et cet esprit en soi qui n'a rien que de haut,
A su tailler beaucoup de besogne à Boursault[1].

LE CHEVALIER.

Moi, je sais bien où tend toute cette satire :
Ces messieurs n'ont dessein que de nous faire rire,
Et quand vous les voyez se faire à qui pis pis,
Ce n'est que pour avoir notre demi-louis.

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, LE COMTE, LE CHEVALIER, LE BARON.

LE PORTIER, au comte.

Monsieur, un gentilhomme est là qui vous demande.

LE COMTE.

Marquis, pour lui parler, il faut que je descende;
Si je ne pouvois pas revenir en ce lieu,
Je prends congé de toi jusqu'à ce soir.

LE MARQUIS.

Adieu.

LE BARON.

Puisque, quand il vous joue, il fait tant de merveilles,
Sans doute il vous plairoit vous coupant les oreilles.
Ah! pauvres abusés!

LE CHEVALIER.

Quoi! ne fait-il pas bien?

LE MARQUIS.

Dessus cet obstiné tu ne gagneras rien :
Car en tout et partout Molière il désapprouve,
Et périra plutôt que chez lui l'on le trouve.

LE CHEVALIER.

D'où vient que tu te veux ce plaisir dérober?

LE BARON.

C'est que je n'aime pas à m'entendre dauber,
Entendez-vous, messieurs; finissons ce langage.

1. Il s'agit ici de *l'Impromptu de Versailles.*

LE CHEVALIER.

Nous n'en parlerons pas, cher baron, davantage;
Suffit que nous sachions que cela te déplaît.
La pièce d'aujourd'hui sais-tu point quelle elle est,
Et quel en est l'auteur?

LE BARON.

Chevalier.

LE CHEVALIER.

Sans scandale,
Je crois que cet auteur est un auteur de balle[1].

LE BARON.

Si ton opinion te le fait croire ainsi,
Dis-moi, que prétends-tu venir chercher ici?

LE CHEVALIER,

Ayant vu dans l'affiche une pièce nouvelle,
Je viens voir ce que c'est.

LE BARON.

Elle peut être belle,
Et nous bien divertir.

LE MARQUIS.

Je n'en crois rien, ma foi.

LE CHEVALIER.

Pour une comédie, hors Molière, crois-moi..

LE BARON.

Voilà de nos messieurs dont l'âme prévenue
Blâme une comédie avant que l'avoir vue!
Si d'une de Molière on vous donnoit l'espoir,
Vous la croiriez fort belle avant que de la voir.

LE MARQUIS.

On le peut, ayant vu de lui des coups de maître.

LE BARON.

Mais ne blâmez donc rien sans l'avoir vu paraître :
Cet auteur n'a-t-il pas un esprit comme lui,
Et ne vous peut-il pas faire voir aujourd'hui,
Quand sans sujet sur lui votre blâme se porte,
Que vous êtes des fous de parler de la sorte?

1. C'est-à-dire un mauvais auteur.

LE MARQUIS.

Comme il n'a pas encor de réputation,
Ne peut-on pas errer dedans l'opinion?

LE BARON.

N'allez donc pas si vite où votre sens abonde.

LE CHEVALIER.

Mais je crois qu'ils auront aujourd'hui quelque monde,
Voyant que l'on se fait plusieurs places garder.

LE MARQUIS.

Mais pour qui pourroit-ce être?

LE BARON.

Il le faut demander :
Laquais, dis-nous pour qui tu gardes cette place?

LE LAQUAIS.

Messieurs, c'est pour monsieur le baron de la Crasse[1].

LE CHEVALIER.

Quoi! celui qui se sut si bien tondre à la cour!

LE LAQUAIS.

Lui-même.

LE MARQUIS.

Chevalier, nous rirons en ce jour.
Et celle-là, pour qui?

UN AUTRE LAQUAIS.

Pour monsieur de la Souche[2].

LE BARON.

Pour rire tout ton soûl prépare-toi, ma bouche.
Et ces deux autres-là? Nous allons voir beau jeu.

L'AUTRE LAQUAIS.

C'est pour madame la comtesse de Beaulieu[3],
Et puis pour monsieur le marquis de Mascarille,
Qui l'amène en ces lieux à cause de sa fille.

1. Le héros de la petite comédie de Raymond Poisson.
2. On sait qu'Arnolphe se fait appeler M. de la Souche dans *l'École des Femmes*.
3. Personnage comique que nous avons vainement cherché dans les pièces du temps.

SCÈNE V.

Les gens des loges arrivent : LE BARON DE LA CRASSE, LE MARQUIS DE MASCARILLE, M. DE LA SOUCHE, LA COMTESSE DE BEAULIEU ET SA FILLE.

LE BARON.

Villeneuve, quelqu'un? holà, l'ami Clément!

LE MARQUIS.

Ouvre-nous notre loge[1].

CLÉMENT.

Oui, tout présentement.

LE BARON.

Dis-moi, la comédie est-elle commencée?

CLÉMENT.

Non, pas encor, monsieur.

LE MARQUIS.

Vous vous êtes pressée,
Madame, de venir; mais quoi, nous y voici!

LA COMTESSE.

Si l'on nous fait languir, que ferons-nous ici?
Justes dieux! quel chagrin!

LE BARON.

Cessez d'être alarmées :
Les chandelles déjà sont toutes allumées,
Et l'on va commencer dans un petit moment.

LE PREMIER BARON.

Nous vous attendions tous fort impatiemment,
Madame la comtesse.

LE CHEVALIER.

Ah! baron de la Crasse!

LE PREMIER BARON.

Marquis de Mascarille, il faut que je t'embrasse.

LE CHEVALIER.

Mais qui te croyoit voir en ce lieu de retour,

1. On voit par *le Théâtre françois* de Chapuzeau (livre III) qu'il y avait alors des *ouvreurs* et non des *ouvreuses* de loges.

Après tous les serments qu'on te vit faire un jour
Qu'on ne te reverroit à la cour de ta vie?

LE BARON.

Je ne viens en ces lieux que pour la comédie;
Pour la cour, serviteur!

LE MARQUIS.

Mais je suis étonné
Que Molière chez lui ne t'ait pas entraîné,
Ou bien que tu ne sois à l'hôtel de Bourgogne.

LE MARQUIS.

Molière drape trop.

LE PREMIER BARON.

Il donne sur la trogne.

LE BARON.

Poisson m'ayant joué comme il le fit un jour,
On me verra chez eux aussi peu qu'à la cour,
Et le Marais tout seul est mon lieu de plaisance.

LE MOUCHEUR DE CHANDELLE.

Jouez vite, messieurs, afin que l'on commence[1].

SCÈNE DERNIÈRE[2].

CLIMÈNE, en laquais, ROSETTE, en page.

LE BARON DE LA CRASSE les apercevant dedans les loges.

Page, commence-t-on bientôt la comédie?

ROSETTE, en page.

Nous l'allons commencer.

LE MARQUIS.

La plaisante saillie!
Je crois que nous allons être bien satisfaits.
Écoutons, s'il vous plaît, ce page et ce laquais.

ROSETTE, en page.

Je veux que l'on me tonde en baron de la Crasse[3],

1. Le moucheur de chandelles s'adresse aux violons.

2. C'est ici que Chevalier fait commencer son ACTE II, scène I, mais cette scène n'est, en réalité, que la fin du prologue et de la comédie jouée dans la salle; c'est seulement après que débute la pièce des *Amours de Calotin*.

3. Le baron de la Crasse eut un côté de cheveux pris dans la porte de la chambre du roi, et il dut les couper pour sortir de cette position fâcheuse (scènes II et III).

Si dessous cet habit vous n'avez bonne grâce.

LE BARON.

Comment, à nous dauber on commence déjà?
Ouvreur de loge, à moi! holà, quelqu'un, holà!
Si je demeure ici, je veux bien qu'on m'étrille.

CLIMÈNE, en laquais.

Je m'imagine ouïr monsieur de Mascarille,
Alors que dans sa chaise il faisoit tant de bruit[1].

LE MARQUIS.

Comment diable! en tous lieux la satire nous suit?
Nous n'osons nous montrer, ni même ouvrir la bouche.

ROSETTE, en page.

Ils caquettent autant que monsieur de la Souche.

MONSIEUR DE LA SOUCHE.

Quoi donc! à notre barbe on nous maltraite ainsi?
Ouvre-nous promptement, que nous sortions d'ici.

L'OUVREUR DE LOGES.

Je suis à vous, messieurs.

LE BARON.

Peste soit la canaille!
Auteurs, comédiens, sont des vrais rien-qui-vaille.

(Après qu'ils sont tous sortis.)

CLIMÈNE, en laquais.

Tout est calme : voyons si nous commencerons.

ROSETTE, en page.

Ce sont là, que je crois, quelqu'uns de nos barons,
De ces fous que l'on voit qui haïssent Molière,
Et ne le peuvent voir en aucune manière.

LE CHEVALIER, au baron.

Qu'en dis-tu, cher baron? Cela s'adresse à toi.

LE BARON.

Ce que j'en dis? Je dis que je m'en vais, ma foi.

LE MARQUIS.

Demeure.

LE BARON, s'en allant.

Demeurez, qu'on vous y chante pouille;

1. *Précieuses ridicules*, scène VIII.

Moi, si j'y reste plus, je veux qu'on me dépouille.

LE MARQUIS.

Il faut être bien fou pour s'en aller ainsi.

LE CHEVALIER.

Ma foi, je suis d'avis de m'en aller aussi.

LE MARQUIS.

Pour éloigner de nous l'humeur mélancolique,
Allons voir *l'Impromptu,* ou *la Contre-Critique*.

FIN DES AMOURS DE CALOTIN.

LETTRE

SUR LES

AFFAIRES DU THÉATRE[1]

1664

Lorsque vous me demandez des nouvelles du théâtre, vous ne songez pas que vous en devez être aussi bien instruit que moi, puisque vous avez dû connoître, par *le Portrait du Peintre,* que le redoutable Élomire a été battu de ses propres armes, et que vous avez dû apprendre dans *la Vengeance des Marquis,* qui sert de réponse aux pièces rapportées qu'il nous a fait voir sous le nom d'*Impromptu,* que, l'ardeur de se venger l'ayant aveuglé, en travaillant à cette pièce il s'est contredit lui-même en plusieurs endroits, et qu'il ne s'est défendu qu'avec des armes dont on ne croyoit pas qu'il se dût servir, et que l'on ne peut manier sans se faire plus de mal à soi-même qu'à ceux contre qui on les emploie. L'on a connu par ce combat qu'il n'a point eu d'ennemis à combattre, puisque le premier qui est entré dans la lice l'a obligé de recourir à de honteuses armes. Cet heureux et spirituel téméraire ne croyoit pas remporter d'abord une si grande victoire, et il se persuadoit que le bonheur de son adversaire repousseroit seul les coups qu'il lui a portés, et peut-être que s'il ne se fût point perdu en se défendant si mal, l'on auroit regardé avec d'autres yeux ce que l'on a écrit contre lui. Il lui est arrivé la même chose qu'à de certains faux braves, que l'on a souvent crus ne pouvoir jamais être surmontés, et qui par des yeux menaçants, et par une fierté étudiée, et par des discours qui faisoient croire qu'il étoit impossible de les vaincre, ont em-

[1] Dans les *Diversités galantes*, Paris, Claude Barbin, 1664, in-12.

pêché longtemps que l'on ne les attaquât; cependant lorsqu'ils l'ont été, ils ont toujours fait voir par leur défaite que ceux que l'on croit indomptables sont plus souvent et plus facilement vaincus que les autres. Nous voyons présentement arriver la même chose : la réputation d'Élomire a longtemps empêché que l'on ne l'attaquât, et l'on se fût toujours persuadé qu'il ne pouvoit être vaincu, si l'auteur du *Portrait du Peintre* n'eût fait voir qu'il n'a triomphé si longtemps que faute d'avoir été attaqué, et que ce fort pouvoit être surpris par tant de foibles endroits qu'il ne falloit que se présenter pour en demeurer vainqueur.

Voilà ce que vous ont dû faire connoître les deux pièces que vous avez reçues de ma part. Je pourrois avec beaucoup de raison vous prier d'épargner la dernière, et de la regarder comme un ouvrage d'un jour et demi. Je sais bien que je n'en dois pas être cru sur ma parole; mais j'ai de sûrs moyens pour vous persuader de cette vérité, et je ne doute point que vous n'ajoutiez foi aux personnes à qui je la lus deux jours après la première représentation de *l'Impromptu de Versailles,* puisqu'elles ne sont pas moins connues et estimées pour leur probité que pour leur naissance et pour leur esprit; mais comme tout cela ne rendroit pas ma pièce meilleure, et que si elle n'est pas bonne l'on me doit blâmer de l'avoir faite en si peu de temps, je passe à d'autres choses, et ne vous prierai point d'excuser les négligences que vous y remarquerez.

Si vous me dites que je lui donne un nom qui ne lui convient pas, et que c'est plutôt la vengeance des comédiens que celle des marquis, vous aurez raison; mais c'est une faute que j'ai affectée, et j'ai bien voulu imiter en ce point Élomire, qui ne se soucie pas que ses pièces aient des noms qui leur conviennent, pourvu qu'elles en aient de spécieux, et qui puissent exciter de la curiosité. Encore que les comédiens paroissent vengés dans cette pièce, puisque l'on y voit que cet auteur purement comique s'égare lorsqu'il parle d'eux, qu'il se contredit à tous moments, et qu'il les blâme de certaines choses dont j'ai fait voir qu'il est lui-même auteur, il les a néanmoins bien plus vengés que moi dans son prétendu *Impromptu,* ayant non seulement travaillé à leur gloire en les contrefaisant, mais encore à la perte de la sienne. Pour ce qui est des marquis, ils se vengent assez

par leur prudent silence, et font voir qu'ils ont beaucoup d'esprit, en ne l'estimant pas assez pour se soucier de ce qu'il dit contre eux. Ce n'est pas que la gloire de l'État ne les dût obliger à se plaindre : puisque c'est tourner le royaume en ridicule, railler toute la noblesse, et rendre méprisables, non seulement à tous les François, mais encore à tous les étrangers, des noms éclatants, pour qui l'on devroit avoir du respect.

Quoique cette faute ne soit pas pardonnable, elle en renferme une autre qui l'est bien moins, et sur laquelle je veux croire que la prudence d'Élomire n'a pas fait de réflexion. Lorsqu'il joue toute la cour, et qu'il n'épargne que l'auguste personne du roi, que l'éclat de son mérite rend plus considérable que celui de son trône, il ne s'aperçoit pas que cet incomparable monarque est toujours accompagné des gens qu'il veut rendre ridicules, que ce sont eux qui forment sa cour, que c'est avec eux qu'il se divertit, que c'est avec eux qu'il s'entretient, et que c'est avec eux qu'il donne de la terreur à ses ennemis; c'est pourquoi Élomire devroit plutôt travailler à nous faire voir qu'ils sont tous des héros, puisque le prince est toujours au milieu d'eux, et qu'il en est comme le chef, que de nous en faire voir des portraits ridicules.

Il ne suffit pas de garder le respect que nous devons au demi-dieu qui nous gouverne, il faut épargner ceux qui ont le glorieux avantage de l'approcher, et ne pas jouer ceux qu'il honore d'une estime particulière. Je tremble pour cet auteur lorsque je lui entends dire, en plein théâtre, que ces illustres doivent à la comédie prendre la place des valets. Quoi! traiter si mal l'appui et l'ornement de l'État! avoir tant de mépris pour des personnes qui ont tant de fois, et si généreusement, exposé leur vie pour la gloire de leur prince! et tout cela, pour ce que leur qualité demande qu'ils soient plus ajustés[1] que les autres, et qu'ils y sont obligés pour maintenir l'éclat de la plus brillante cour du monde, et pour faire honneur à leur souverain. Je vous avoue que quand je considère le mérite de toutes ces illustres personnes et que je songe à la témérité d'Élomire, j'ai peine à croire ce que mes yeux ont vu dans plusieurs de ses pièces, et ce que mes oreilles y ont ouï.

1. Il y a dans le texte : *adjoustez*.

Vous ne devez pas vous étonner si, après avoir voulu rendre ridicule ce que la cour, ou plutôt tout le royaume a de plus illustre, il a voulu mettre les pièces sérieuses au-dessous des comiques; puisqu'il a résolu de ne s'attaquer qu'aux choses pour lesquelles il devroit avoir beaucoup d'estime.

L'on peut dire toutefois, pour le justifier en quelque sorte, qu'il a plus de raison d'attaquer les ouvrages sérieux que les marquis, et qu'il se venge sur les premiers du mauvais succès de son *Don Garcie,* et l'on peut aussi ajouter qu'il se venge en même temps des marquis qui ne l'ont pas approuvé.

Voyons présentement si ce qu'il a dit est véritable; si les pièces comiques doivent étouffer les sérieuses, et si les bouffons méritent plus de gloire que les grands hommes.

Les uns n'ont rien que de ridicule dans leurs ouvrages, et ne travaillent que pour la rate; et les autres n'ont rien que de solide, et ne travaillent que pour l'esprit.

Les uns divertissent à la vérité, mais les autres divertissent et instruisent tout ensemble. Cependant Élomire se persuade, parce qu'il a l'avantage de badiner assez agréablement, que ses comédies l'emportent sur tout ce que nous avons de pièces sérieuses; mais il y a bien de la différence entre le succès d'une comédie, et celui d'une pièce sérieuse. Une pièce sérieuse réussit pour son mérite, et sa bonté seule nous oblige à lui rendre justice; mais l'on va souvent voir en foule une pièce comique, encore que l'on la trouve méchante, et l'on va plutôt aux ouvrages qui sont de la nature de ceux d'Élomire, pour les gens que l'on y croit voir jouer que pour la judicieuse conduite de la pièce, car l'on sait bien qu'il ne s'en pique pas. Si l'on court à tous les ouvrages comiques, c'est pour ce que l'on y trouve toujours quelque chose qui fait rire, et que ce qui en est méchant, et même hors de la vraisemblance, est quelquefois ce qui divertit le plus. Les postures contribuent à la réussite de ces sortes de pièces, et elles doivent ordinairement tous leurs succès aux grimaces d'un acteur. Nous en avons un exemple dans *l'École des Femmes,* où les grimaces d'Arnolphe; le visage d'Alain et la judicieuse scène du notaire, ont fait rire bien des gens; et sur le récit que l'on en a fait, tout Paris a voulu voir cette comédie. Mais Élomire ne doit pas publier pour cela que tout Paris a

regardé *l'École des Femmes* comme un chef-d'œuvre, puisque hors ses amis, qui voient ses ouvrages avec d'autres yeux que les autres, tout le monde en a d'abord reconnu les défauts. Ceux qui en virent la première représentation se souviennent bien qu'elle fut généralement condamnée, et, quoique le mal que l'on dit d'un ouvrage vienne rarement aux oreilles d'un auteur, Élomire en a depuis ouï conter les défauts à tant de monde qu'il a cru en devoir faire lui-même une *Critique* pour empêcher les autres d'y travailler : ce qui fut cause que je fis ensuite ma *Zélinde,* voyant qu'il avoit agi en père, et qu'il avoit eu trop d'indulgence pour ses enfants. Il dit qu'il peint d'après nature; cependant, quoique nous voyons bien des jaloux, nous en voyons peu qui ressemblent à Arnolphe; c'est pourquoi il se devroit donner encore plus de gloire, et dire qu'il peint d'après son imagination; mais comme elle ne lui peut représenter des héros, je suis assuré qu'il ne nous en fera jamais voir s'ils ne sont jaloux. Ce sont là les grands sentiments qu'il leur inspire, et la jalousie est tout ce qui les fait agir, depuis le commencement jusques à la fin de ses pièces sérieuses aussi bien que de ses comiques, et puisqu'il y met si peu de différence, je ne sais pas pourquoi il assure que les pièces comiques doivent l'emporter sur les sérieuses. Pour moi, ce n'est pas mon sentiment, et les raisons que je vous en vais donner vous feront connoître que l'on doit être beaucoup plus estimé pour avoir fait une bonne pièce sérieuse que pour en avoir composé un grand nombre de comiques. Pour faire parler des héros il faut avoir l'âme grande, ou plutôt être héros soi-même, puisque les grands sentiments que l'on met dans leur bouche et les belles actions que l'on leur fait faire sont plus souvent tirés de l'esprit de celui qui les fait parler que de leur histoire. Il n'en est pas de même des fous que l'on peint d'après nature : ces peintures ne sont pas difficiles, l'on remarque aisément leurs postures, on entend leurs discours, l'on voit leurs habits, et l'on peut sans beaucoup de peine venir à bout de leur portrait. Mais dans celui des héros, il faut que le jugement et l'esprit s'y fassent remarquer, et comme l'histoire ne fournit que le premier trait de ces portraits parlants, si l'on n'a tous les sentiments d'un héros, l'on ne peut ajouter ce qui manque à leur histoire, ni enfanter les sentiments que l'on leur doit donner.

L'on peut voir par là que ces peintures ne sont pas si faciles à faire que nous le veut persuader Élomire : on ne brave pas toujours la fortune en vers ; l'on n'accuse pas toujours les destins, et l'on ne querelle pas toujours les dieux ; l'on donne souvent plus de modération aux héros ; l'on les fait quelquefois parler en politiques, et l'on leur donne, en les faisant aimer, des sentiments dignes de leur naissance.

Si, pour bien représenter des héros et entrer dans leur caractère, il faut être capable d'avoir leurs pensées, je vous laisse à deviner les belles qualités que l'on doit avoir pour bien dépeindre des personnes ridicules. Il est aisé de connoître par toutes ces choses qu'il y a au Parnasse mille places de vides entre le divin Corneille et le comique Élomire, et que l'on ne les peut comparer en rien : puisque pour ses ouvrages, le premier est plus qu'un dieu, et le second est auprès de lui moins qu'un homme ; et qu'il est plus glorieux de se faire admirer par des ouvrages solides que de faire rire par des grimaces, des turlupinades, de grandes perruques et de grands canons. Le nom de monsieur de Corneille, que nous pouvons justement appeler la gloire de la France, est adoré dans toute l'Europe ; et comme il a travaillé pour la postérité, tout le monde publie hautement qu'il mérite de l'encens et des statues. Ses copies sont plus estimées que les originaux qu'Élomire nous veut faire passer pour des chefs-d'œuvre beaucoup plus difficiles que des ouvrages sérieux.

Lorsqu'il dit qu'il les peint d'après nature, il confesse qu'il n'y met rien du sien, ce qui ne le doit pas tant faire admirer qu'il s'imagine. Il veut encore nous persuader, pour rendre sa cause bonne, que les François n'aiment qu'à rire ; mais il fait voir par là qu'il les estime peu, puisqu'il ne les croit pas capables de goûter les belles choses.

Comme il se rencontre souvent des gens qui jugent sur de fausses apparences, je crois vous devoir dire encore, avant de finir, que dans tout ce que j'ai écrit contre les comédies d'Élomire je n'ai point prétendu toucher à sa personne. Je veux croire qu'il est honnête homme, et j'aurois tort de dire le contraire, puisque je ne sais point les particularités de sa vie ; mais quand je les saurois, je n'en parlerois point, puisque ces sortes

de choses n'ont rien à démêler avec l'esprit. Je puis après cet avcu lui dire, comme il fait aux marquis, que dans tout ce que j'ai écrit contre ses comédies qu'il n'interprète rien à son désavantage, et qu'il ne croie point que je parle de lui lorsque j'y songe le moins.

Quant aux productions d'esprit, il n'y a point de lois dans l'empire des lettres qui défendent de les attaquer, et ceux qui s'en fâchent font voir une crainte qui leur est honteuse, et donnent à connoître par là qu'ils se défient de leurs forces. C'est ce qu'Élomire ne fera pas; ses progrès sont trop grands pour se défier des siennes; et tout ce que l'on écrit contre lui ne sert qu'à faire voir qu'il triomphe. J'en demeure d'accord avec tous ses amis, et c'est par là que je crois qu'il m'est permis de lui dire tout ce qu'il me plaira. Je le traite comme le plus grand homme de l'antiquité, et je suis l'exemple des Romains, qui permettoient à tout le monde de dire aux vainqueurs toutes leurs vérités le jour de leur triomphe. La joie que cette gloire lui donne le doit empêcher de reconnoître celles que je lui dis : peut-être que, s'il ne triomphoit pas, il les reconnoîtroit et il en profiteroit tout ensemble. Mais, qu'il en profite ou non, il auroit mauvaise grâce de s'en plaindre. Ceux qui jouent tout le monde doivent, sans murmurer, souffrir que l'on les attaque, puisqu'ils en fournissent le sujet, et que l'on ne fait que leur rendre ce qu'ils prêtent aux autres. C'est pourquoi s'il en formoit la moindre plainte, l'on pourroit lui dire qu'il n'est ni plus illustre que les grands hommes qui ont triomphé chez les Romains, ni de meilleure maison que les marquis, desquels il ne parle pas avec tant de modération que je fais de lui, puisqu'il attaque jusques à leurs personnes.

LA GUERRE COMIQUE

OU

LA DÉFENSE DE

L'ÉCOLE DES FEMMES

PAR LE SIEUR DE LA CROIX[1].

1. « A Paris, chez Pierre Bienfait, dans la grand'salle du Palais, du côté de la Cour des Aides, à l'image Saint-Pierre. M DC LXIV, avec privilège du roi. » Privilège du 13 février. Achevé d'imprimer du 17 mars.

A MONSIEUR L. P. C. B. D. N. Q.

MONSIEUR,

Si les nouveautés ont quelque chose d'agréable, cette lettre ne vous déplaira pas. Vous vous disposez à recevoir les éloges, ou plutôt les flatteries dont on assaisonne les épîtres dédicatoires, et je me prépare à me plaindre du tort que vous me faites de me rendre auteur. Il est nouveau de quereller le patron d'un livre, mais il est aussi extraordinaire de mettre les gens sous la presse, malgré leurs dents. Rengainez votre compliment. Outre que ce présent n'est pas digne de vous, je ne puis vous faire civilité quand vous m'engagez dans une querelle, et je veux seulement faire connoître au public la violence que vous me faites en m'obligeant de mettre au jour un ouvrage que j'avois condamné aux ténèbres. Oui, aux ténèbres, monsieur. Je ne vous impose point; je ne suis pas de ces auteurs qui chantent dans toutes les préfaces de leurs livres qu'ils accordent aux prières de leurs amis ce qu'un libraire a imprimé pour se délivrer de leurs persécutions. Considérez donc, monsieur, que c'est mon coup d'essai, et qu'il parle d'une chose dont personne ne dit plus mot. Que ce règlement du Parnasse peut faire revivre les troubles comiques et m'exposer à la fureur des deux partis, pour avoir défendu l'un avec trop de foiblesse, et pour avoir eu la témérité d'attaquer l'autre. N'auroit-il pas été plus à propos de demeurer dans le silence? *L'École des Femmes* a-t-elle besoin qu'on la défende? Le succès qu'elle a eu n'est-il pas un bon garant de sa bonté? Ceux qui l'ont attaquée sont ceux qui

l'estiment davantage, et leur emportement est un témoignage de son mérite. Ah! monsieur! la haine des auteurs, et un déluge de satires contre vous, qui me faites auteur malgré moi, et contre moi, qui vous ai cru, sont inévitables. Pensez-vous que ces messieurs, qui ont manqué de respect pour une comédie approuvée de toute la cour, épargnent un misérable livre qui la défend et qu'on abandonne à leur fureur? Ah! monsieur; encore une fois, quel orage! quelles persécutions! que d'injures! Vous leur répondrez, dites-vous? Et vous, monsieur, après m'avoir engagé dans ce mauvais pas, vous demeurerez à couvert, et j'essuierai toutes les disgrâces? Non, parbleu! j'en jure; vous y aurez part, et je ne fais cette lettre que pour vous rendre responsable de tout ce qui arrivera. Préparez donc votre courage et ne doutez pas, après ce que j'ai fait pour vous obéir, que je ne sois,

MONSIEUR,

Votre plus obéissant serviteur,

DE LA CROIX.

LA GUERRE COMIQUE

OU

LA DÉFENSE DE

L'ÉCOLE DES FEMMES

Les comédiens s'entretuoient à coups de vers, les *Impromptus* et les *Portraits* étoient en campagne, une grêle fort épaisse de satire et de médisance voloit de part et d'autre, lorsque Mome, ce railleur éternel qui se donne la comédie aux dépens des dieux et qui satirise impunément le ciel et la terre, aperçut ce désordre épouvantable. Il fit ce que tout le monde a fait aux représentations de ces pièces : il s'y divertit des uns et des autres, et pour profiter d'une occasion si rare, si plaisante, il résolut de railler aussi le dieu qui préside à la poésie. Il commença donc, avec un geste forcené et un ton de voix capable d'épouvanter Mars, ce dialogue burlesque.

DIALOGUE BURLESQUE

DE

MOME ET D'APOLLON

MOME.

Au feu sur le mont de Parnasse !
Apollon, ah ! tout se fracasse !
Apollon, au feu ! ton secours
Peut seul en arrêter le cours.

Apollon, daigne donc paroître,
Mets donc la tête à la fenêtre,
Apollon !

APOLLON.

D'où viennent ces cris?

MOME.

Hé! jette les yeux sur Paris.
Apollon! Apollon!

APOLLON.

Que diable
Veut ce crieur épouvantable?

MOME.

Apollon!

APOLLON.

Hé bien, double oison!
Crie incessamment Apollon;
Qu'a-t-il fait?

MOME.

Apollon!

APOLLON.

Encore!
Le diable emporte la pécore!
Peste du fou!

MOME.

Tout est perdu.
A quoi diable t'amuses-tu?
Fais-tu l'amour? fais-tu la guerre?
Dors-tu pendant que sur la terre
Poètes et comédiens
S'entrebattent comme des chiens?
Ce ne sont qu'*Impromptus, Critiques, Portraits* du peintre satirique,
Au Palais-Royal, à l'Hôtel;
Vit-on jamais désordre tel?
Ils s'entre-mangent.

APOLLON.

Que m'importe?
Faut-il m'étourdir de la sorte?
Ah! le beau début que voilà!
Et n'ai-je à penser qu'à cela?

MOME.

Délivre-les de Molière.
N'es-tu pas leur dieu tutélaire?

APOLLON.

On le dit; mais je suis ravi
Qu'ils en aient le démenti;

Ils ont commencé la querelle.

MOME.

Vraiment, tu nous la donnes belle;
S'ils ont droit, deviens leur support,
Et punis-les s'ils ont le tort.
Précipite-les du Parnasse,
Fais d'autres bourgeois à leur place.
Sois une fois maître chez toi.

APOLLON.

Pauvre idiot! est-ce de moi
Qu'on y prend droit de bourgeoisie?
Chacun l'est à sa fantaisie.
Tel pour deux sonnets assez plats
Se dit poète à tour de bras;
Tel autre pour une élégie,
L'autre pour une rapsodie,
Et mille pour une chanson
Qui n'a ni rime ni raison.
J'en sais qui, lisant leur ouvrage,
Et regardant comme un outrage
Qu'on les écoute avec froideur,
Disent pour sauver leur honneur :
« Il est vrai que c'est peu de chose;
Aussi sans règles je compose,
Ce n'est que pour me divertir; »
Et parce que c'est leur plaisir,
Ils estiment, les grosses buses,
Qu'on doit applaudir à leurs muses.
On est maître des plus experts
Quand on fait bien de méchants vers,
Et quand on sait bien que grenouille
Rime richement à quenouille.

MOME.

Laissons, laissons ces rimailleurs.
Je te parle des grands auteurs
Dont les pièces pleines de charmes
Nous font pleurer à chaudes larmes.
Auteurs d'esprit très grand, très fin,
Qu'on mesure à la toise enfin.
Défends-les de bonne manière,
Ne souffre pas que Molière
Chasse par son art de Maugis
Les vieils serviteurs du logis.

APOLLON.

Je t'ai dit et te dis encore
Que je consens qu'il les dévore:

Quiconque commence a le tort.

MOME.

Fais donc par pitié quelque effort,
Trouve l'art de les rendre sages;
S'ils ont tort, rogne de leurs gages,
Retranche leurs appointements.

APOLLON.

Ah! le grand fou! Les courtisans
Des belles filles de Mémoire
N'y gagnent pas de l'eau pour boire :
Ils les servent pour leurs beaux yeux;
Et s'ils n'étoient ingénieux
A cueillir les fruits d'un parterre,
A rapiner sur le libraire,
A chercher un bon protecteur
Plus pour l'argent que pour l'honneur,
Au diable qui tireroit maille.
Ceux-là règnent vaille que vaille;
Mais les poètes de rondeau
Ont lettres d'escroc au grand sceau,
Joignant à la cape et l'épée
Le beau droit de franche lippée;
Et celui d'aller bien ou mal,
Avec honneur à l'hôpital.

MOME.

Tu jases en jurisconsulte
Au lieu d'apaiser ce tumulte.
Parnasse est en feu.

APOLLON.

De l'argent
Calmeroit tout ce différend;
C'est la meilleure eau pour l'éteindre.
On ne les verroit plus se plaindre
Si Molière étoit moins charmant,
Ou bien s'ils en gagnoient autant.

MOME.

S'ils en gagnoient autant? que diable!
Il faut bien être insatiable
Quand les injures que l'on dit
Ne se donnent point à crédit;
Au lieu de vider leur querelle,
Ils vident plutôt l'escarcelle :
Quoiqu'ils se battent, ces messieurs,
Ce n'est que sur les spectateurs
Qu'ils courent à la picorée;
Le bourgeois leur sert de curée,

Et parmi tous leurs différends,
Les juges payent les dépens.
A-t-on jamais vu momerie
Aussi digne de raillerie;
Et voit-on, ailleurs qu'à Paris,
Que les combats des beaux esprits,
Que la plus piquante satire,
De bons écus puisse produire?
Ma foi, le secret en est beau
Autant du moins qu'il est nouveau.
S'il ne tient qu'à de la satire
Pour s'enrichir et faire rire,
J'y veux travailler tout de bon;
Jupiter avec Apollon,
Satirisés à ma manière,
Vaudront bien mieux que Molière;
Quand j'aurai bien drapé Jupin,
Je t'empaumerai, beau blondin,
Et...

APOLLON.

Laissons cette raillerie,
Mome, doucement, je te prie.

MOME.

Termine donc ces différends,
Autrement, parbleu, je te prends,
Je te bourre, je t'estocade,
Et te mets en capilotade.

APOLLON.

Mais, Mome...

MOME.

Mome n'entend rien.
Il faut, dis-je, écoute-moi bien,
Étouffer toute leur cabale,
Ou passer pour un dieu de balle.

APOLLON.

Que tu parles bien aisément!

MOME.

Que tu réponds bien lâchement!

APOLLON.

Tu ne connois pas leur furie.

MOME.

Non pas, mais ta poltronnerie.

APOLLON.

S'ils se rebellent contre nous...

MOME.

Hé, bons dieux! je les connois tous

Ils ne seront pas si terribles.

APOLLON.

Ils sont de vrais incorrigibles;
Quand on les choque en quelques lieux,
Ils chanteroient pouilles aux dieux.
Si tu te trouvois en ma place,
Si tu connoissois leur audace,
Et jusqu'à quelle extrémité
Se porte leur témérité,
Crainte d'attirer leur colère,
Ma foi, tu les laisserois faire.

MOME.

Ah! que de discours superflus.
Apollon, ne raisonnons plus;
Pense à terminer leur querelle,
Autrement je vais de plus belle
Faire une satire sur toi.

APOLLON.

Mome, du moins écoute-moi.

MOME.

Point de quartier.

APOLLON.

Quelle misère!
Holà! messager de mon père,
Valet de pied de tous les dieux,
Joueur de gobelets des cieux,
Mercure, prends ton caducée,
Cherche la bande intéressée,
Dans Paris, la grande cité;
Assemble gens de qualité,
Comédiens, marquis, poètes,
Cocus, jaloux, galants, coquettes;
Conduis-les au Palais-Royal,
Place-les au lieu théâtral,
Va, sors, cours de si belle sorte
Qu'il semble qu'un diable t'emporte.

Mercure ne se fit pas dire deux fois qu'il falloit aller à Paris et assembler les intéressés pour décider cette affaire. Il partit avec sa vitesse accoutumée, et fit le chemin en si peu de temps que j'en emploierois davantage à vous le dire. Apollon prit une route bien différente, et se rendit sur le mont de Parnasse pour communiquer aux muses le dessein qu'il avoit pris d'apaiser ces troubles comiques. Melpomène, la patronne des poètes tragiques, fut assez hardie pour dire qu'on leur feroit injure de les

commettre avec Molière, qu'il seroit périlleux de le mettre en concurrence avec eux, et qu'elle estimoit plus à propos qu'il ressentît un peu des effets d'une satire qu'il exerce si souvent contre les autres. Mais Apollon ne lui permit pas d'invectiver plus longtemps, et lui répondit avec assez de chaleur : « Vraiment on voit bien que vous êtes intéressée. Vous parlez de ce voyage comme si je ne l'entreprenois que dans le dessein de favoriser Molière, et vous craignez tellement que vos auteurs tragiques y perdent que vous ne feignez point de vous opposer à une action de justice. » Il étoit en humeur d'en dire davantage, si Melpomène n'eût fait paroître son obéissance en se levant la première. Les autres suivirent son exemple, et aussitôt

Le troupeau scientifique
Partit sans plus de réplique.
Je ne sais si ce fut ou par terre, ou par eau,
En carrosse ou bien en bateau.
Certains auteurs, glosant sur cette phrase,
Disent que le cheval Pégase
Le porta dans les airs d'un vol hautain et fort;
Les autres, que sur une nue
Cette troupe quitta sa montagne cornue.
Les auteurs en ce point ne sont pas bien d'accord.
Elle vint toutefois, cher lecteur, je vous jure;
Dans Paris elle se montra;
N'en doutez pas, et quant à la voiture,
Vous en croirez tout ce qu'il vous plaira.

Ces filles savantes descendirent donc au Palais-Royal, dont le théâtre devoit servir de champ de bataille, et quoique Melpomène fît quelque difficulté d'y consentir, parce qu'elle prenoit pour mauvais augure qu'on décidât ce différend en un lieu où Molière ne reçut que des applaudissements, Apollon ne voulut point l'écouter, et dit qu'il n'y a rien de plus juste que de récompenser la vertu où elle a éclaté, et de reprendre les fautes au lieu même où elles ont été commises. Les neuf sœurs le suivirent et montèrent avec lui sur le théâtre, où elles prirent place sur des sièges qu'on leur avoit préparés. Mome, qui s'étoit mis de la partie, malgré Apollon et contre le sentiment des muses, ne leur fut pas inutile, et leur fit passer le temps assez agréablement pendant que Mercure assembloit les intéressés. Il fit cent singe-

ries à chacune de ces filles, et dit fort plaisamment à Apollon que la dame Mémoire s'étoit bien oubliée de les confier à un godelureau comme lui. Il s'appliqua ensuite à contrefaire ce dieu versificateur, et le sut peindre si naïvement qu'il eut bien de la peine à cacher le dépit qu'il en avoit et à modérer sa colère.

Mome incessamment débitoit
Ce que dans Paris on appelle
Douceur, fleurette, bagatelle;
A chaque muse il en contoit.
De mille petits mots qu'il disoit à l'oreille,
Et qui souvent ne disoient rien,
Il se paroit comme d'une merveille;
Le badinage enfin lui convenoit fort bien.
Il se tenoit en plaisante manière,
Tantôt devant, tantôt derrière,
Courbé, droit, à genoux, et jamais arrêté,
Et des badins d'honneur qui ses postures virent,
Pour lui faire justice, dirent
Qu'il avoit l'air de qualité.

Enfin ce singe fit sur ce théâtre ce qu'on dit que Molière y fait tous les jours, et il satirisa la troupe d'une manière si bouffonne que Clio ne put s'empêcher de dire que Mome étoit le Molière du ciel.

Cependant Mercure arriva,
Crotté comme un porteur de billets funéraires.
Et maint curieux s'empressa
Pour gagner les places premières :
Je sais même qu'on s'y battit.
Mais avec son bâton, holà Mercure mit;
Je veux bien dire caducée.
Il rangea toute l'assemblée;
Quand il eut bien crié : « Paix là ! »
Le blondin Apollon parla,
Et dit en vers la même chose
Que je vais vous écrire en prose.

Il parla donc en maître du logis, il défendit aux spectateurs de se mêler dans la dispute s'il ne leur en donnoit la permission; et à ceux qu'il choisiroit pour attaquer ou pour défendre Molière, de tempêter comme on fait au barreau. Il témoigna enfin

qu'il avoit plutôt dessein d'entendre quelque chose de divertissant que du bruit et des injures. Mercure appela d'abord des poètes et des comédiens, mais personne ne parut, ce qui surprit tout le monde. Quelques spectateurs dirent qu'on les gardoit pour la bonne bouche; et Apollon crut qu'en attendant ces messieurs il étoit à propos d'entendre des gens de qualité. Il fit monter sur le théâtre Mélasie et Cléone, les plus spirituelles filles du monde, et le chevalier Philinte, qui aimoit passionnément la dernière. Mélasie se déclara contre *l'École des Femmes,* Cléone dit qu'elle y trouvoit bien des fautes, et Philinte fut presque de même sentiment.

Mais Apollon, qui vit qu'il désiroit complaire
A l'objet qui l'avoit charmé,
Lui dit : « Ne craignez pas d'en être moins aimé,
Pour prendre le parti contraire. »
Cléone y consentit, et dans le même instant
On disputa fort plaisamment,
Ou, pour mieux dire, on joua fortement.
Je pense, pendant qu'ils parlèrent,
Que tous les spectateurs sans rien dire écoutèrent,
Que j'écoutai comme eux aussi.
Pour leur laisser encor liberté tout entière
Pendant leur Dispute première,
Souffrez que je me taise ici.

DISPUTE PREMIÈRE.

MÉLASIE, CLÉONE, PHILINTE.

MÉLASIE.

Que Molière débute agréablement dans cette *École des Femmes,* par un personnage inutile! Ce Chrysalde qui paroît avec Arnolphe ne sert qu'à dire des vers qui ne font rien au sujet.

PHILINTE.

Vous appelez un personnage inutile un homme qui dit tant de bonnes choses à l'avantage de la confrérie? Vraiment, madame, ces malheureux que tout le monde persécute vous voudront du

mal si vous leur ôtez un protecteur si favorable. Mais Chrysalde sert encore à autre chose; son antipathie avec Arnolphe fait naître de beaux sentiments, et fonde bien le caractère de ce jaloux.

CLÉONE.

Quelle antipathie remarquez-vous entre Chrysalde et ce jaloux? Arnolphe est tellement ravi d'entendre ce que lui dit ce railleur qu'il le prie même à souper, il le choisit entre tous ses amis pour lui faire voir Agnès, qu'il resserre avec tant de soin.

PHILINTE.

C'est pour le convaincre absolument du bon choix qu'il a fait, et lui faire connoître que la simplicité de cette fille qu'il veut épouser le préservera du cocuage dont Chrysalde le menace.

CLÉONE.

Je pardonnerois cela à Molière si vous pouviez vous parer de l'endroit des cent pistoles. Arnolphe est autant prodigue de son bien qu'il est avare de son honneur. Prêter son argent sur une lettre d'un ami avec qui on n'a eu aucun commerce depuis quatre ans! Devoit-il pas entrer en quelque défiance, et craindre une surprise de la part d'Horace?

PHILINTE.

Il est vrai, madame, que Molière a tort de n'avoir pas fait Arnolphe un faquin accompli. Ce jaloux satisferoit les censeurs de cette comédie s'il montroit beaucoup de défiance, et s'il jugeoit mal du fils de son ami. Hé! si nous condamnons les maximes de la jalousie, laissons-lui au moins la liberté de disposer de son bien. Connoît-il pas la main du père de ce jeune homme? Sait-il pas que son débiteur est solvable? Et Horace est-il pas assez bien fait pour mériter qu'on lui prête cent pistoles sur sa bonne mine, quand il n'auroit point cette recommandation de son père?

MÉLASIE.

Quoi! vous souffririez comme ce jaloux que votre rival emportât votre argent pour s'en servir contre vous-même?

CLÉONE.

La fâcheuse pilule!

PHILINTE.

Non, madame, je ne le permettrois pas. Après lui avoir prêté

de si bonne grâce, je le prendrois à la gorge pour l'obliger de le rendre; je perdrois l'occasion de profiter de la confidence qu'il me fait de sa passion, et de l'accès qu'il a auprès d'Agnès; et je ferois gloire de me dire ce galant homme qui renferme si bien cette fille, et ce monsieur de la Souche dont il a fait le panégyrique.

CLÉONE.

Ce bel aveu qu'Arnolphe feroit d'être ce monsieur de la Souche le feroit paroître aussi judicieux qu'Horace, qui lui découvre si librement toute cette intrigue. Avouez que ce jeune homme est un étrange étourdi.

PHILINTE.

J'ai peine à prendre son parti en cette rencontre, moi qui défierois toutes les belles personnes d'avoir autant de bonté pour moi que j'aurois de secret pour elles. Mais ne pouvoit-il point ouvrir son cœur à un ami qui venoit de lui ouvrir sa bourse avec une franchise entière? Il dit lui-même que

> L'allégresse du cœur s'augmente à la répandre,
> Et goutât-on cent fois un bonheur tout parfait,
> On n'en est pas content si quelqu'un ne le sait.

Voudriez-vous que cet amant fût plus circonspect? La démangeaison qu'Arnolphe témoigne d'apprendre l'aventure de quelque infortuné mari mérite-t-elle pas bien qu'il mette celle-là sur ses tablettes? Il n'en pouvoit pas désirer une plus récente, et qui lui fît mieux prêter l'oreille. Est-il rien de plus naturel que cet endroit où son rival le traite de fou et de ridicule en parlant à sa seigneurie?

MÉLASIE.

Le récit de l'aventure du grès et du billet me touche encore davantage. Notre jaloux triomphe de ce qu'Agnès a suivi son ordre; il s'imagine que le grès est toute la réponse que son rival a reçue, et pour s'en divertir il lui demande si plaisamment :

> Hé bien, vos amourettes?
> Puis-je, seigneur Horace, apprendre où vous en êtes?

Que ce brutal mérite bien ce qui lui arrive; que son interdiction est agréable lorsqu'il apprend autre chose que ce qu'il attendoit; que son ris forcé est divertissant, et que je voudrois de mal à Horace s'il ne lui faisoit point ce récit!

PHILINTE.

Arnolphe l'en prioit de trop bonne grâce pour être refusé. Mais si le revers qu'il reçoit vous satisfait, la froideur avec laquelle il écoute ce récit m'a beaucoup plu, et quoiqu'on l'ait condamné, je trouve qu'il la colore agréablement quand il répond à Horace, qui lui en demande la cause :

Il m'est vers la pensée
Venu présentement une affaire pressée.

CLÉONE.

Nous passons la plus sensible faute qui soit dans *l'École des Femmes*. Peut-on souffrir que cette Agnès, qui, dans les premières scènes, paroît l'innocence même, se déniaise si promptement? L'esprit lui vient furieusement vite! Elle écrit le poulet et se sert du stratagème de son jaloux pour le faire tenir à Horace. Cela est galant, pour une fille élevée dans la solitude, et il y en a beaucoup dans le monde qui seroient plus sottes qu'elle.

PHILINTE.

Lorsqu'Agnès paroît si innocente, vous ne découvrez son esprit qu'à travers un nuage qu'il faut que l'amour dissipe. Elle sort d'assez bon lieu pour avoir un fonds d'âme fort raisonnable; mais l'éducation en assoupit les plus belles parties, et elle ne produiroit pas sitôt ces effets qui vous surprennent si l'amour ne la réveilloit. Elle ne paroît niaise qu'au moment qu'Arnolphe ne fait rien contre ses inclinations; mais lorsqu'il lui parle mal d'Horace, elle prend son parti et témoigne à ce jaloux qu'elle n'en peut aimer d'autre. Elle va jusqu'à la froideur quand il dit qu'il veut l'épouser, et elle résiste trois fois au commandement qu'il lui fait de maltraiter son amant. Cette résistance fait-elle pas connoître qu'elle cherchera un moyen d'avertir Horace de la violence qu'on lui fait? Dans quelque simplicité qu'on l'ait nourrie, lui a-t-on pas appris que l'art d'écrire n'a été inventé que pour découvrir ce qu'on pense à ceux à qui on ne peut parler? et ne la blâmeriez-vous pas si elle n'avoit point recours à ce langage muet, lorsque Arnolphe lui ferme la bouche par sa présence?

MÉLASIE.

Elle apprend trop vite ces ruses d'amour.

PHILINTE.

Vous vous étonnez que l'amour déniaise Agnès! C'est un maître extraordinaire. Il ne se contente pas d'ouvrir l'esprit, il en donne quelquefois. Avez-vous pas admiré ces vers qu'Horace dit sur ce sujet?

Il le faut avouer, l'amour est un grand maître;
Ce qu'on ne fut jamais, il nous enseigne à l'être,
Et souvent de nos mœurs l'absolu changement
Devient par ses leçons l'ouvrage d'un moment.
De la nature en nous il force les obstacles,
Et ses effets soudains ont de l'air des miracles.
D'un avare à l'instant il fait un libéral,
Un vaillant d'un poltron, un civil d'un brutal :
Il rend agile à tout l'âme la plus pesante,
Et donne de l'esprit à la plus innocente.

Si l'amour force les obstacles de la nature, ceux que l'éducation lui oppose seront-ils capables de l'arrêter? La lettre d'Agnès est-elle pas comme la feroit une fille qui auroit vécu comme elle sans voir le monde? Est-ce pas un tableau d'une belle âme pleine de simplicité? Et peut-on désirer quelque chose qui exprime plus parfaitement ce qu'elle pense?

Mais en termes touchants et tout pleins de bonté,
De tendresse innocente et d'ingénuité;
De la manière enfin que la pure nature
Exprime de l'amour la première blessure.

MÉLASIE.

Je ne croyois pas qu'on pût défendre Molière sur ce chapitre.

CLÉONE.

Peut-être que Philinte ne l'excusera pas si bien, si je lui propose que cette pièce se passe toute en récits.

PHILINTE.

Un auteur qui fait une pièce de théâtre doit examiner si les narrations peuvent faire un plus bel effet que le spectacle même; et quand il ne peut pas rendre un incident plus agréable aux yeux du spectateur qu'à son imagination, il faut en faire le récit. Les incidents de cette comédie seroient ridicules sur le

théâtre; mais on est charmé de les apprendre de la bouche d'Horace, et de voir l'inquiétude où il met le sieur de la Souche. Pourriez-vous souffrir qu'on fît paroître l'armoire? Cette nouveauté produiroit un plaisant effet! Arnolphe se promèneroit à grands pas, il frapperoit sur la table, on entendroit crier le petit chien, et on admireroit sans doute le débris des vases d'Agnès. L'escalade nocturne seroit encore une bonne chose. On riroit assurément lorsqu'Alain et Georgette assommeroient une échelle à coups de bâton. Peut-être que Molière, pour embellir ce spectacle, mettroit adroitement la corde au col d'Horace, comme on faisoit à l'Hôtel dans le *Don Pèdre de Carcassonne,* où celui qui représentoit le père d'une fille qu'on vouloit enlever parloit en fausset pour contrefaire la donzelle, et étrangloit un des ravisseurs que ce beau semblant avoit attiré sur l'échelle.

Philinte dit cela d'un air assez plaisant
Pour faire éclater le parterre;
Mais une voix perçante et claire
Fit cesser l'éclat promptement.
Derrière le théâtre on ouït crier : « Gare!
Place! gare donc! place! allons, qu'on se sépare! »

On vit paroître à même temps
Un homme à grands canons et perruque bouffie;
Bref, puisqu'il faut que je le die,
Un turlupin des plus galants,
Qui, s'adressant au dieu des rimes,
Lui dit familièrement :
« Ah! vengeance! ces tours ne sont pas légitimes.
Quoi! prétendre sans nous vider ce différend?
Quoi! sans marquis, morbleu! parler de Molière!
Ah, parbleu! je ne m'en puis taire;
Un pareil procédé, Dieu me damne! est choquant. »
Puis, sans autres cérémonie
Il se mit de la compagnie;
Avecque Mome, à qui mieux mieux
Il fit des tours facétieux;
Et le bruit aussitôt courut dans le parterre
Que c'étoit un marquis qu'Alcipe on appeloit
Sur qui Molière mouloit

Ceux de ce galant caractère;
Homme qui sur la mode enchérissoit aussi,
Et qui poussoit bien loin les nouveautés sans peine.
Lisez l'autre dispute ou scène,
Vous y verrez Alcipe en portrait raccourci.

DISPUTE DEUXIÈME.

MÉLASIE, CLÉONE, PHILINTE, ALCIPE.

ALCIPE.

On parle donc ici de Molière? Qui est-ce qui en dit du mal? Morbleu! c'est l'incomparable. Je lui suis obligé, Dieu me sauve de la moitié de mon embonpoint depuis qu'il a peint cinq ou six de mes amis,

mais je dis traits pour traits.

Dorante, que j'ai quitté présentement aux Tuileries, est heureux à passer par son étamine; il y a toujours à refaire après lui; c'est le meilleur original que Molière trouvera jamais; ils sont, parsambleu! faits l'un pour l'autre, et ce pauvre diable a tant de pente à s'en faire jouer qu'il ne l'a pas sitôt berné sous un habit qu'il en prend un plus ridicule. Est-ce toi, Philinte, qui tiens contre Molière? est-ce toi?

PHILINTE.

Au contraire, je le défends.

ALCIPE.

Morbleu! Philinte, je t'en aime; c'est le fait d'un galant homme de se déclarer pour lui. Les rieurs sont de son côté, et il n'y a que les poètes et des comédiens qui l'attaquent. S'est-on jamais mieux diverti à la comédie que depuis qu'il est à Paris? Il m'a appris à connoître les bouffons; je ne vois plus que des Mascarilles, des Sganarelles et des Arnolphes.

CLÉONE.

Vous serez donc pour son *École des Femmes,* puisque vous estimez tant cet auteur?

ALCIPE.

Pour *l'École des Femmes? Cosi, cosi,* ce n'est pas la meilleure de ses pièces; j'y trouve bien des fautes, mais à cela près le reste est bon. Parbleu! son grès fait un effet fort plaisant! un grès dans une comédie, bons dieux! Ma foi, cela est bon. Comment diable comprendre qu'une fille jette un grès? car ce qu'on appelle un grès est un pavé qu'une femme peut à peine soulever. Arnolphe étoit bien des amis du commissaire de faire pleuvoir impunément des grès par sa fenêtre en plein jour.

PHILINTE.

Il y a des grès de toutes tailles, et Horace dit qu'Agnès avoit jeté d'une main celui dont tu parles.

ALCIPE.

Parbleu! il a dit aussi que le grès étoit de taille non petite et capable de l'assommer.

PHILINTE.

Aussi gros que le poing de cette marchandise assommeroit un géant.

CLÉONE.

Monsieur le marquis, qui fait tant le difficile en matière de grès, se contenteroit bien de la moitié. Mais n'avouerez-vous pas, Philinte, qu'Horace perd le jugement de venir chercher une lettre autour de ce grès, ou plutôt quelque bon coup de pavé? L'amour le rend bien téméraire!

PHILINTE.

Horace ne doit rien craindre: il connoît l'amour d'Agnès, et cette lettre qu'il voit tomber avec ce grès l'assure assez des bons desseins de cette fille. Quand il vous plaira, madame, d'en laisser tomber autant pour moi et qui parle aussi bon françois, vous expérimenterez qu'un amant passionné ne s'épouvante pas de si peu de chose.

ALCIPE.

Parbleu! tu ne serois pas sot, tu ne serois pas dégoûté!

PHILINTE.

Je serois aussi sot qu'Horace, je ramasserois le billet.

ALCIPE.

La belle pièce que cette *École des Femmes!* Elle se dénoue dans une rue.

PHILINTE.

Est-ce pas le lieu de la scène ?

ALCIPE.

Hé, fadaises! As-tu jamais vu huit personnes s'assembler dans une rue comme à la fin de cette pièce ?

PHILINTE.

Pourquoi non ? Où veux-tu qu'ils s'assemblent plus à propos qu'en ce lieu où se passe l'action théâtrale ? Toutes les comédies de Plaute et de Térence se passent et se dénouent au milieu des places publiques.

ALCIPE.

Morbleu ! je gagerai qu'elles ne s'y passent pas toutes.

PHILINTE.

Comment le sais-tu? qui te l'a dit, marquis? les as-tu lues?

ALCIPE.

Moi? Bon. Jamais. Je l'ai appris d'un poète fort homme d'honneur, et qui ne voudroit pas mentir. Une comédie au milieu des rues, dans un carrefour !

CLÉONE.

Comment voudriez-vous donc faire ?

ALCIPE.

Comment? Comme on fait dans *le Menteur*. Que le premier acte se passe aux Tuileries, le second dans une maison particulière, et les autres en différents quartiers de la ville.

MÉLASIE.

Est-ce tout ce que vous pouvez dire contre cette comédie ?

ALCIPE.

Ce n'est pas la quatrième partie des fautes. J'y trouve toutes celles que l'auteur du *Portrait du Peintre* y a remarquées.

CLÉONE.

Ce *Portrait du Peintre* est joli.

PHILINTE.

Il vient de fort bonne main, et je ne trouverois rien plus galant s'il y avoit moins d'invectives contre Molière. Il n'y a rien de plus estimable qu'une critique qui n'attaque que l'ouvrage et qui respecte l'auteur. Quand une personne met au jour quelque chose, tout le monde a droit de la censurer; on peut s'en railler impunément si l'on en trouve l'occasion. Mais cette liberté,

avec laquelle on peut dire son sentiment de l'ouvrage ne doit point servir de prétexte pour injurier l'auteur, et l'on peut en remarquer les défauts sans se prendre à sa personne.

ALCIPE.

Vraiment, tu l'entends! Molière raillera tout le monde, et personne n'osera le railler?

PHILINTE.

La comédie est instructive et divertissante, et il n'a point encore porté l'aigreur de ses satires jusqu'à faire connoître les personnes distinctivement, et par leur nom, comme on l'a peint.

ALCIPE.

Ah! Philinte, mon cher, j'ai pitié de toi. J'ai vu de mes amis aussi bien tirés par Molière qu'on puisse l'être. Je les ai reconnus, morbleu! dès la première démarche, et j'en sais bon nombre à qui il ressembloit si fort que les plus fins auroient bien pu s'y tromper. Tu n'appelles donc pas cela faire connoître les gens avec assez de netteté?

MÉLASIE.

J'ai reconnu chez lui vingt personnes si bien tirées, que leurs portraits m'ont paru inimitables.

CLÉONE.

Je sais un homme que je ne puis voir sans qu'il me souvienne du marquis de Mascarille.

MÉLASIE.

Ai-je le bien de le connoître?

CLÉONE.

Tu ne vois autre; (bas) c'est Alcipe, que voilà.

ALCIPE.

Je gage que vous parlez de mon homme des Tuileries, de Dorante.

MÉLASIE.

Nous avons parlé au moins de quelqu'un qui lui ressemble.

ALCIPE.

C'est Dorante, Dieu me sauve! Vous riez. Ah, parbleu! je l'ai deviné. Philinte, tu es convaincu par ces dames; dis encore que Molière ne peint pas les gens au naturel.

PHILINTE.

Sais-tu pas qu'il ne fait que des portraits généraux qui ne bles-

sent personne en particulier, et que personne ne prend pour soi?

MÉLASIE.

Il est vrai. Mais tout le monde les applique à ceux de sa connoissance.

PHILINTE.

Je ne crois pas, madame, que cette application qu'on peut faire de ces portraits rende la cause de Molière plus mauvaise. Le portrait que vous ajustez à un homme que vous connoissez ressemble à mille autres, et il n'est pas plus pour celui-là que pour le reste du monde; un peintre qui ne feroit voir dans un tableau qu'une main ne feroit pas le portrait de la mienne seulement; on pourroit dire que cette main ressembleroit à l'une des miennes, comme je pourrois présumer qu'elle seroit faite sur celles de tous ceux que je connoîtrois, et même de tous ceux que je ne connoîtrois pas. On a fait quelque chose de plus blâmable que ce qu'on a imputé à Molière, quand on a employé tous les artifices imaginables pour exciter les personnes de qualité à le regarder comme un homme qui divertit le bourgeois à leurs dépens, et on n'a condamné ses portraits généraux que pour avoir l'occasion de le déchirer par un qui ne ressemble qu'à lui.

CLÉONE.

Mais, Philinte, ces portraits généraux ont eu un original, et chaque personne à qui ils ressemblent peut croire qu'il a servi de modèle pour les faire.

PHILINTE.

Il n'est pas impossible que Molière ait travaillé sur quelque original; mais comme ces portraits ressemblent à mille personnes, il y a plus d'apparence qu'ils ont eu pour principes des observations générales. Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons pas les accommoder à une personne seulement, et si quelqu'un s'en offensoit, il seroit facile de lui faire voir que ce portrait ressembleroit à mille autres. Molière a été joué en plein théâtre, et à découvert, au lieu qu'il n'a fait paroître personne que sous le masque et avec des habits empruntés.

ALCIPE.

A d'autres!

MÉLASIE.

Je trouve le sentiment de Philinte fort raisonnable.

ALCIPE.

Bagatelle, madame !

CLÉONE.

Mais bagatelle ! n'est pas une raison.

ALCIPE.

Philinte nous en feroit bien accroire, si nous n'avions pas vu *l'Impromptu de Versailles*. Molière, dit-il, ne s'attache qu'à faire des portraits généraux, et cependant il y en a cinq ou six dans cet *Impromptu* qui sont des plus beaux qu'on puisse faire d'après nature, et que les véritables originaux se sont galamment appliqués.

PHILINTE.

Je ne nie pas que ceux à qui ces portraits ressemblent ne soient les véritables originaux ; ils seroient bien aveugles s'ils ne se voyoient dans une peinture si parlante et si naïve. Molière ne les a peints qu'après qu'ils l'ont joué sur leur théâtre ; il leur a rendu le change, et quand il n'auroit point d'autre raison pour s'en défendre, on ne pourroit pas le blâmer. Mais sais-tu pas qu'il y a travaillé par l'ordre de Sa Majesté ?

MÉLASIE.

Que Molière les raille tant qu'il lui plaira, c'est la première troupe de France.

CLÉONE.

Il n'ignore pas qu'elle appartient à un grand monarque, il sait qu'on ne vit jamais une troupe plus accomplie pour bien représenter un ouvrage sérieux ; mais il pourroit la surpasser dans le comique.

PHILINTE.

Et dans le sérieux aussi. Molière joue un rôle tragique aussi bien qu'aucun comédien qui soit au monde.

ALCIPE.

Le sérieux n'est pas son grand talent.

PHILINTE.

Et moi, je soutiens qu'il n'a point d'égal dans le tragique, parce qu'il joue le comique le mieux du monde.

CLÉONE.

La conséquence est mauvaise.

MÉLASIE.

Qui réussit dans le bouffon n'excelle pas dans le sérieux. Mais que voulez-vous donc nous dire ?

PHILINTE.

Que le petit chat est mort, madame, et que puisque Molière joue la tragédie de *l'École des Femmes* d'une manière inimitable, il n'y a personne qui l'égale pour le tragique.

MÉLASIE.

Cela est aussi galant comme il est nouveau que le trépas d'un petit chat fasse donner à une pièce le nom de tragédie, comme feroit la mort d'un grand prince.

CLÉONE.

Tu ne sais donc pas, cousine, qu'en matière de tragédie c'est une maxime dont on ne doute plus :

Que la pièce est également bonne,
Lorsqu'un matou trépasse ou quelque autre personne.

Lors un bon gros bourgeois appelé Rosimon,
Lassé d'ouïr leur conférence,
Cria du parterre : « Je pense
Que vous n'osez attaquer tout de bon
Cet ouvrage de Molière?
Au lieu de le bourrer d'une forte manière,
A peine sent-il le bouton. »
Sa hardiesse émut fort Apollon;
Il n'auroit pas retenu sa colère
S'il n'eût été plus nécessaire
De laisser parler ce jaloux.
Mercure à même temps lui dit : « Approchez-vous. »
Il monta donc, et lors dans le parterre
Courut un bruit à l'ordinaire
Qu'il étoit grand ami du poète Alcidor.
Un de ses voisins sans médire
Daigna bien ajouter encor
Que ce jaloux feroit bien rire.
Sitôt qu'il fut monté le parterre écouta,
Et le marquis Alcipe débuta
Après que ce monsieur aux déités grégeoises
Avec assez d'adresse eut fait
Force révérences bourgeoises,
Qui firent un fort bon effet.

DISPUTE TROISIÈME.

MÉLASIE, CLÉONE, ROSIMON, PHILINTE, ALCIPE.

ALCIPE.

Paix là, morbleu! paix là... Monsieur a quelque chose de nouveau.

ROSIMON.

Je ne suis pas assez habile homme pour discerner de moi-même les fautes d'un ouvrage; mais M. Alcidor, qui n'est pas un ignorant, m'en a fait remarquer tout plein dans *l'École des Femmes*. Horace est un amant bien importun de venir voir Agnès cinq ou six fois en même jour. Il joue aux barres avec Arnolphe.

PHILINTE.

La remarque est judicieuse, tous les amants ne rendent pas des visites si fréquentes à leurs maîtresses. J'ai pour Cléone plus de tendresse qu'Horace n'en fait paroître pour Agnès, et cependant je ne vais chez elle qu'une fois chaque jour.

MÉLASIE.

Il est vrai, mais vos plus courtes visites durent six heures.

PHILINTE.

Celles qu'Horace rendoit à Agnès pendant l'absence d'Arnolphe n'étoient pas moins longues. Elle avoue ingénument qu'il étoit toujours avec elle, et je crois même, s'il trouvoit l'occasion d'y passer ce jour comme les autres, qu'il ne feroit pas tant de tours inutilement. Vous blâmez ces deux rivaux parce qu'ils ne s'éloignent pas du logis dans lequel Agnès demeure? L'un est un amant passionné qui veut s'assurer de sa maîtresse, et l'autre un jaloux qui veille pour la conserver, et qui n'ignore pas ce qu'on lui prépare.

ALCIPE, à Rosimon.

Je m'en vais vous donner une comparaison
Afin de concevoir la chose davantage.

Imaginez-vous que vous êtes un jaloux dont la maîtresse ou

la femme a de la beauté, et que je suis un galant qui la couche en joue. Sans doute...

ROSIMON.

A quoi bon des comparaisons, monsieur? Nous ne parlons ni de vous ni de moi, mais d'Arnolphe.

ALCIPE.

Je le sais, et ce n'est que pour vous faire sentir la chose. Est-il pas vrai que vous, jaloux, vous ne la perdriez pas de vue?

ROSIMON.

Je ferois effort pour éviter les surprises.

ALCIPE.

Et moi, galant, je n'épargnerois rien pour m'emparer de la donzelle. J'assiégerois la place, vous la défendriez; je ne lèverois pas le siège, vous ne décamperiez pas.

PHILINTE.

C'est justement tout comme.

Est-ce tout ce qui vous déplaît en cette pièce?

ROSIMON.

C'est la plus damnable comédie, la plus détestable, la plus pernicieuse qu'on puisse voir. Il y a des choses qui blessent si fort les oreilles chastes...

CLÉONE.

Doucement, monsieur Rosimon. Ne nous découvrez point de mal dans cette pièce, nous n'y en avons pas encore trouvé.

ALCIPE.

Est-ce point ce *le*... que monsieur veut dire? Vous ne répondez pas. Est-ce ce *le*... qui blesse vos oreilles chastes?

ROSIMON.

Mon silence fait connoître assez que je n'ose le nommer.

ALCIPE.

Parbleu! voilà bien de quoi! Un mot de deux lettres vous fait peur; que deviendriez-vous donc s'il y en avoit davantage?

ROSIMON.

Cela est infâme, cela est épouvantable, on ne peut souffrir des choses si déshonnêtes.

PHILINTE.

Vous avez donné des mémoires pour faire *le Portrait du Peintre*.

ROSIMON.

Moi, monsieur?

PHILINTE.

Ce que je dis n'est pas sans apparence, car ce *le*... y est expliqué en termes fort intelligibles et en même sens que vous faites.

ALCIPE.

Ma foi, ces vers du *Portrait du Peintre* me plaisent fort. Ils sont naturels au dernier point. Et

Il est vrai que ce *le*... charme tous les galants.

CLÉONE.

Alcipe, je vous prie...

ALCIPE.

Ce *le*... ne doit pas vous déplaire.

En effet, j'en vois peu qui ne donnent dedans.

MÉLASIE.

Alcipe m'obligeroit s'il vouloit se taire.

ALCIPE.

Vous auriez grand tort, madame, de vous offenser d'une chose si charmante.

La beauté de ce *le*... n'eut jamais de seconde.

CLÉONE.

Fi donc! Alcipe, fi! Voyez-vous pas que cela est infâme?

ALCIPE.

Ma foi, quoi que vous puissiez dire contre lui,

Il est vrai que ce *le*... contente bien du monde.

MÉLASIE.

Vous êtes insupportable, Alcipe.

CLÉONE.

Mais, Alcipe, taisez-vous donc.

ALCIPE.

Faites moins la sucrée, il n'a que des appas;
C'est un *le*... fait exprès pour les gens délicats.

CLÉONE.

Je vous conseille de dire toujours. Quelle infamie! J'aimerois autant être à l'Hôtel.

MÉLASIE.

C'est reprendre les gens d'une façon fort nouvelle, et faire une faute plus grande que celle qu'on veut corriger.

ROSIMON.

Les belles maximes du mariage qu'Arnolphe fait lire par Agnès sont plus pernicieuses que ces vers du *Portrait du Peintre*. J'ai horreur d'y penser.

PHILINTE.

En effet, j'ai toujours blâmé ces maximes, elles sont très pernicieuses, et les maris doivent prendre garde soigneusement que leurs femmes ne les observent; je ne doute pas que vous n'en donniez à la vôtre d'entièrement contraires à celles que Molière débite dans son *École*. Vous lui enseignez assurément, au lieu de ces maximes pernicieuses et qui font horreur, que

Celle qu'un lien honnête
Fait entrer au lit d'autrui
Doit se mettre dans la tête,
Suivant le train d'aujourd'hui,
Que l'homme qui la prend ne la prend pas pour lui.

CLÉONE.

Le jaloux en tient.

ROSIMON.

Ah! monsieur...

CLÉONE.

Pratique-t-elle cette autre maxime:

La femme se doit parer
Plus que ne peut désirer
Le mari qui la possède;
Quels que soient son esprit, sa grâce et sa beauté,
Pour rien doit être compté
Si les autres la trouvent laide?

ROSIMON.

Ah! madame.....

ALCIPE.

Il faut des présents des hommes
Qu'elle s'accommode bien:

Car dans le siècle où nous sommes
Un galant donne tout pour rien.

ROSIMON.

Mais, monsieur, vous me poussez.

MÉLASIE.

Ces douces études d'œillades,
Ces eaux, ces blancs, ces pommades,
Et mille ingrédients qui font des teints fleuris,
Ne peuvent à l'honneur être drogues mortelles,
Et le soin de paroître belles
Ne se prend que pour les maris.

ROSIMON.

Mais, madame.....

PHILINTE.

Des promenades du temps,
Ou repas qu'on donne aux champs
Il est fort bon qu'elle essaye;
Selon les prudents cerveaux
Le mari dans les cadeaux
N'est jamais celui qui paye.

ROSIMON.

Un mot, de grâce.....

ALCIPE.

Encore celle-ci.

Hors ceux dont au mari la visite se rend
La bonne règle défend
De refuser aucune âme.
Ceux qui de galante humeur
N'ont affaire qu'à madame,
Accommodent bien monsieur!

Rosimon, indigné qu'on le poussât à bout,
Fit une mine épouvantable,
Et, sans rien répondre du tout,
Sauta dans le parterre et courut comme un diable.
Dieu sait si l'on rit jamais mieux
Que de ce saut capricieux.
Avant qu'il pût gagner la porte,
Il fut daubé de telle sorte,

Tant de coups lui furent donnés,
Et sur le dos, et sur le nez,
Qu'en sortant les laquais, les pages,
Au lieu de redoubler ces sensibles outrages,
Par un rare effet de pitié,
Ne purent, foi d'auteur, le battre qu'à moitié.
Tout le monde achevoit de rire,
Lorsque le poète Alcidor
Sur le théâtre vint encor,
Plein d'une gravité qu'on ne sauroit décrire.
Se courbant, il fit bien et beau
Au dieu des vers le pied de veau;
Puis chaque muse eut son aubaine;
Mais la tonnante Melpomène
Eut, outre un gracieux regard,
Trois révérences pour sa part.
On poursuivit la comédie,
A le bien écouter chacun se prépara,
Et la charmante Mélasie
Dit ce qu'après ces vers l'ami lecteur lira.

DISPUTE QUATRIÈME.

MÉLASIE, CLÉONE, PHILINTE, ALCIPE, ALCIDOR.

MÉLASIE.

Remplissez la place d'un de vos intimes, monsieur Alcidor. Rosimon vient de sortir.

ALCIDOR.

Il me fait l'honneur de m'aimer, et de me croire quelquefois.

CLÉONE.

Il profite bien de vos leçons, monsieur Alcidor.

Le compère vous drape et vous mord en riant,
Et c'est pour Molière un démon foudroyant.

ALCIPE.

Travaillez-vous, monsieur Alcidor? Verra-t-on quelque chose de vous ce carnaval?

Apollon voulut l'interrompre,
Mais notre marquis l'emporta,

Et si vivement tempêta
Qu'il poussa son discours, que ce dieu ne put rompre.
Il dit avec témérité
Qu'il savoit de quel air les gens de qualité
Reçoivent souvent les poètes,
Et, pour avoir des partisans,
Combien de questions, ou plutôt de sornettes
Ils souffrent tous les ans.

ALCIPE.

Avez-vous quelque chose de nouveau, monsieur Alcidor?

ALCIDOR.

Oui, monsieur.

CLÉONE.

C'est du sérieux?

ALCIDOR.

Oui, madame.

ALCIPE.

Il y a cinq actes?

ALCIDOR.

Oui, monsieur.

MÉLASIE.

Vous avez achevé?

ALCIDOR.

Oui, madame..

ALCIPE.

Quel sujet, monsieur Alcidor?

ALCIDOR.

Faut-il le demander? C'est une histoire romaine.

ALCIPE.

Morbleu! il faut la choisir belle et la bien conduire, bien ménager ce qui est de l'histoire, bien préparer les incidents, et surtout faire une belle catastrophe, car c'est la pierre de touche, et les mieux ferrés y sont assez empêchés. Si vous avez quelque acteur que le spectateur désire entendre à la fin de votre pièce, ne le faites pas tenir à quatre de telle sorte qu'il ne puisse revenir.

PHILINTE, bas.

Ah! le grand docteur. Il donne des leçons qu'il n'entend pas.

ALCIDOR, à Alcipe.

Ce que vous dites est fort judicieux, et vous entendez le théâtre.

ALCIPE.

Vraiment, je crois qu'un homme qui voit la comédie depuis quinze ans doit en savoir quelque chose. La pièce que vous préparez aura grand succès.

ALCIDOR.

On est si bizarre à présent que je ne sais ce que j'en dois espérer.

ALCIPE.

Vous êtes bien empêché. Assemblez sept ou huit bonnes têtes de ces gens qui ont le goût fin, et prenez leur avis. Les vers sont-ils beaux? sont-ils tendres? sont-ils forts?

ALCIDOR.

On les trouve raisonnables.

ALCIPE.

Bon, ma foi. Vous y avez mêlé quelque chose de comique?

ALCIDOR.

Elle est toute sérieuse.

ALCIPE.

Hé! le sérieux plaît encore quand il est bien manié; mais, ma foi, le comique accommode mieux les gens. Ne feignez point d'y en mettre[1].

ALCIDOR.

Du comique, bons dieux! dans une pièce sérieuse! Si j'étois assez imprudent pour faire une telle faute, Molière ne me la pardonneroit pas. J'aimerois autant avoir fait la scène du notaire de *l'École des Femmes,* dans laquelle Arnolphe n'entend pas ce qu'on lui dit, et où le notaire répond à ce qu'on ne lui dit pas.

PHILINTE.

Cette scène pèche-t-elle contre la vraisemblance?

ALCIDOR.

Pouvez-vous souffrir qu'Arnolphe réponde si à propos à ce

1. *Ne feignez point,* dans le sens de : Ne négligez pas. Comme dans *Monsieur de Pourceaugnac,* acte I, scène III : « Nous ne feignons point de mettre tout en usage ». Cette acception du mot était alors la plus commune.

notaire, qu'il n'écoute pas? qu'il lui donne occasion de parler de toutes les choses d'un contrat de mariage? Et ce discours qu'Arnolphe fait en lui-même doit-il être entendu de ce notaire?

PHILINTE.

Ce que dit Arnolphe convient mieux à l'état de ses affaires qu'aux clauses d'un contrat de mariage, et ce que vous appelez un discours qu'Arnolphe fait en lui-même ne doit pas être considéré comme un tableau de ses pensées, mais comme de véritables paroles que la rage et le trouble de son esprit lui font proférer. Cela n'est pas sans exemple chez les anciens, et vous savez mieux que moi que, dans l'*Andrienne* de Térence, Pamphile, que son père veut marier contre sa volonté, dit seul plus de trente vers de suite, touchant l'embarras où le met cette proposition, et qu'une fille entend distinctement tout ce discours que sa douleur lui fait tenir.

ALCIDOR.

Dites ce qu'il vous plaira, Molière n'est pas ce qu'on s'imagine. Je veux écrire contre lui, moi. Il y a tant de fautes dans....

PHILINTE.

Vous aurez assez de sujet pour faire une comédie en deux tomes.

ALCIPE.

Avec une douzaine et demie de quatrains à cinq vers, cela l'accommoderoit fort bien.

ALCIDOR.

Je ne suis pas seul de mon sentiment; toutes les personnes qui se connoissent aux ouvrages de théâtre disent de même.

PHILINTE.

Vous pourriez ajouter la meilleure partie de ceux qui les représentent. Leur brigue est forte contre Molière; mais, ce qui est avantageux pour lui, personne ne les croit.

ALCIDOR.

Les auteurs n'ont-ils pas intérêt de l'étouffer? S'ils n'ont pas le talent de réussir dans le comique comme lui, et s'il est cause qu'on méprise les pièces sérieuses, que deviendront-ils?

ALCIPE.

Ils le regarderont faire. Ma foi, les grands hommes ne travaillent à présent que pour la gloire. Il n'y a plus d'argent pour eux.

ALCIDOR.

Cela est sensible au dernier point : quitter les grandes pièces pour des farces!

CLÉONE.

Mais si son comique a plus de charme que le sérieux, pouvez-vous trouver mauvais qu'on s'en divertisse?

ALCIDOR.

Vous ne verrez jamais cela, madame; les esprits raisonnables tiendront toujours pour le sérieux.

CLÉONE.

Il faut donc que la raison soit bien étouffée en France, car tout le monde dit comme moi.

ALCIDOR.

C'est aux auteurs à en juger, il n'y a qu'eux qui s'y connoissent.

MÉLASIE.

Si l'on ne consultoit que les auteurs touchant tous les ouvrages qui paroissent, il n'y en auroit point qui ne fût plein de fautes. On sait qu'ils ont tous le talent de médire de leurs confrères.

PHILINTE.

Je m'étonne comment les pièces de ces esprits si éclairés réussissent quelquefois si mal. Que n'appellent-ils du jugement du public, puisqu'il ne s'y connoît pas? Notre argent leur est fort bon, mais ils ne peuvent goûter nos raisons. Vous-même, monsieur Alcidor, vous n'avez répondu à cet endroit de Térence.

ALCIDOR.

Hé! monsieur, vous désabusera-t-on point?

PHILINTE.

Répondez donc à cet endroit de Térence.

ALCIDOR.

C'est une faute qu'il a faite.

PHILINTE.

Vous aimez mieux condamner un auteur qui vaut mieux que vous, que de perdre l'occasion de médire de Molière.

ALCIDOR.

Je pardonnerois cet aveuglement à un bourgeois, mais...

PHILINTE.

Vous êtes trop charitable, monsieur Alcidor; je me trouve

bien de la façon. Je rendrai bien raison de ce que je dis. Nous sommes en un temps où les beaux sujets de comédie sont un peu rares; on ne les traite plus à la façon des anciens; l'amour est devenu sage chez nous; nos valets n'ont point la hardiesse de ceux de l'antiquité; on ne dupe plus le bonhomme pour favoriser les amourettes de son fils, et c'est une chose surprenante qu'un auteur en ait fait paroître neuf comme Molière avec applaudissement. Jamais on ne fut si difficile et si content tout ensemble, et s'il a su nous rendre le goût fin, il a bien trouvé le moyen de nous satisfaire.

ALCIDOR.

Vraiment, c'est aux dépens des autres que Molière vous plaît tant. Il lit tous les livres satiriques, il pille dans l'italien, il pille dans l'espagnol, et il n'y a point de bouquin qui se sauve de ses mains. Il prend dans Boccace, dans d'Ouville, et son *École des Femmes* n'est qu'un pot-pourri de *la Précaution inutile* et d'une histoire de Straparolle.

PHILINTE.

Je crois que *la Précaution inutile* et les histoires de Straparolle lui ont fourni quelque chose de son sujet, qu'il lit les Italiens et les Espagnols, qu'il en tire quelque idée dans l'occasion; mais le bon usage qu'il fait de ces choses le rend encore plus louable. Je voudrois bien savoir par quelle raison un auteur comique n'a pas la liberté de se servir des lectures qu'il fait, et pourquoi les poètes tragiques prennent des sujets entiers, traduisent des centaines de vers dans une pièce, et se parent des plus beaux endroits des anciens. Il faut être bien déraisonnable pour établir une pareille inégalité.

ALCIDOR.

Il traduit des comédies entières; il ne tient ses *Précieuses* que des Italiens.

PHILINTE.

Les Italiens les ont reçues d'un abbé pour qui tout le beau monde a de l'estime. Plaute et Térence accommodoient au théâtre les pièces des Grecs, et plusieurs de vos confrères ont fait beaucoup de voyages en Espagne.

ALCIDOR.

Ouvrons les yeux, monsieur, reconnoissons qu'on nous dupe et que de faux brillants nous éblouissent.

CLÉONE.

Que ces auteurs sont obstinés!

ALCIPE.

Vous vous échauffez, monsieur Alcidor.

ALCIDOR.

Je me saisis quelquefois quand je considère le progrès d'un Molière, et qu'un homme qui n'est riche que des dépouilles des autres fait la loi à toute la terre. La conduite de ses pièces est déréglée, ses incidents sont forcés, ses vers sont rampants et foibles, ses catastrophes détestables, il pèche contre les règles d'Aristote et d'Horace, et contre tout ce que l'on a écrit touchant le poème dramatique...

PHILINTE.

A ce bel argument, à ce discours profond,
Ce que Pantagruel à Panurge répond.
De pareilles raisons apportez une botte,
Prêchez, patrocinez jusqu'à la Pentecôte,
Vous serez étonné quand vous serez au bout
Que vous ne m'aurez rien persuadé du tout [1].

ALCIDOR.

C'est-à-dire que vous ne vous rendrez point à la raison?

PHILINTE.

Si vous n'en avez point de plus forte.

MÉLASIE.

Monsieur Alcidor, voulez-vous décrier Molière d'une plaisante façon? Faites que tous les auteurs et les comédiens en disent du bien, car personne ne les croit sur ce chapitre.

Alors le sieur de la Rancune,
Ce comédien dont Scarron
Peint si bien la malice et l'humeur importune,
Parut dans le dessein d'escrimer tout de bon.

On l'auroit pris pour homme assez traitable et franc,
Mais il suivoit toujours son penchant à médire,
Et pour mieux faire honneur à la satire,
Il avoit pris du linge blanc.

1. Ces vers, sauf le troisième, sont extraits de la première scène de l'*École des Femmes*.

DISPUTE DERNIÈRE.

MÉLASIE, CLÉONE, ALCIPE, PHILINTE, ALCIDOR, DE LA RANCUNE.

ALCIPE.

Parbleu! monsieur de la Rancune, sans façon, mettez-vous là. Nous parlons de Molière, et vous nous en direz votre sentiment.

DE LA RANCUNE.

Molière est bon comédien; mais il seroit encore plus fort s'il ne se mêloit que de son métier; il veut trancher de l'auteur.

CLÉONE.

Ce n'est pas son plus petit talent.

DE LA RANCUNE.

Ah! madame; il faut bien avoir plus de fonds. Molière auteur! il n'y a que de la superficie et du jeu. Sa présomption est insupportable; il se méconnoît depuis qu'on court à quatre ou cinq farces qu'il a dérobées de tous côtés. Il traite ses confrères d'ignorants quand il s'agit de juger d'une pièce de théâtre. Je voudrois bien savoir où il en a tant appris, si ce n'a été à faire de la comédie.

CLÉONE.

Il est vrai que c'est un moyen infaillible pour devenir habile homme que de représenter la comédie, et je crois que Molière y a appris tout ce qu'il sait. Mais d'où vient que les autres ont perdu tout leur temps, et qu'il n'y en a point qui lui ressemble?

DE LA RANCUNE.

Il a rempli la place, madame; on ne pourroit souffrir les autres quand ils feroient mieux que lui; on ne trouve rien bon que ce qui vient de Molière; on appelle cela un gâte-métier en bon françois; encore rouloit-on auparavant.

ALCIDOR.

Cela est damnable qu'un homme seul ruine tous les auteurs et les comédiens.

PHILINTE.

Que vous importe, monsieur de la Rancune? Vous êtes à la

campagne, et Molière ne va pas vous y chercher. Si vous étiez à Paris...

DE LA RANCUNE.

Je puis y venir quelque jour. Mais savez-vous qu'à la campagne on ne parle que de Molière? Un campagnard, morbieu! qui l'a vu jouer à Paris gâte toute une ville, et quand on y représente du comique, on n'entend autre chose, sinon : « Molière joue bien autrement. » C'est le diable qui l'emporte, l'ignorant qu'il est; les poètes et les comédiens ont été de grands sots de le laisser prendre racine à Paris, au lieu de former une bonne cabale la première fois qu'il montra son nez, au lieu de publier que sa troupe étoit détestable et de la décrier fortement...

ALCIDOR.

On prenoit Molière pour un oiseau passager.

DE LA RANCUNE.

Pendant que les auteurs étoient dispersés en province, le drôle faisoit son coup; il falloit se ranger à Paris, se fortifier sur le Parnasse, et tenir ferme d'abord.

MÉLASIE.

M. de la Rancune dit la vérité; Paris est le véritable Parnasse, et l'eau d'Hippocrène n'a point la douceur des fruits qui naissent au parterre de l'Hôtel, ni le suc des épîtres dédicatoires.

ALCIDOR.

Tous les auteurs sont maintenant bourgeois de Paris, et cependant on n'en est pas mieux.

DE LA RANCUNE.

Il est bien temps : après la mort le médecin. Que n'y venoient-ils y a cinq ou six ans? Que ne le frondoient-ils comme tous les diables?

ALCIDOR.

Qui aurait pu s'imaginer que le comique dût supplanter le sérieux! Molière est heureux, et c'est tout.

DE LA RANCUNE.

Il peut bien se servir de l'occasion; la Fortune ne lui rira pas toujours. Son bonheur éblouit, mais...

PHILINTE.

Mais il y a peut-être un peu de mérite mêlé avec ce bonheur.

DE LA RANCUNE.

Quel mérite, monsieur? J'enrage quand j'entends vanter un homme que j'ai vu le plus méchant comédien de campagne. Ses pièces sont-elles si belles? C'est son jeu qui pipe et qui les fait paroître. Le bourgeois se lassoit de ne voir que les postures et les grimaces de Scaramouche et de Trivelin, et de ne pas entendre ce qu'ils disent. Molière est venu, et les a copiés, Dieu sait comment; et aussitôt, à cause qu'il parle un peu françois, on a crié : « Ah! l'habile homme; il n'a jamais eu d'égal. » Il est forcé en tout ce qu'il fait; ses grimaces sont ridicules, et on peut dire que c'est un fort mauvais copiste des Italiens.

ALCIPE.

Il n'imite pas seulement les Italiens, il copie aussi les François.

CLÉONE.

Il est vrai qu'il les copie, mais tout le monde en rit.

DE LA RANCUNE.

On l'a si bien copié lui-même dans *le Portrait du Peintre* et dans *l'Impromptu de l'Hôtel de Condé*. Il y avoit bien de quoi dire *ouf!*

ALCIPE.

Parbleu, cet *ouf!* de *l'École des Femmes* en achève plaisamment la catastrophe; au lieu de tempêter comme un démon, il s'amuse à dire *ouf!*...

PHILINTE.

Il est vrai que Molière a paru en cette rencontre mauvais imitateur de Scaramouche. Au lieu de dire cet *ouf!*, cinq ou six coups de ceinture à sa maîtresse et son rival auroient terminé la pièce agréablement. Mais le spectateur savoit tout ce qu'Arnolphe pouvoit penser.

MÉLASIE.

Vous avez parlé du *Portrait du Peintre;* on accuse Boursault de n'en être pas l'auteur.

PHILINTE.

Je ne m'arrête pas à tous ces bruits. Je crois Boursault très capable de cela.

DE LA RANCUNE.

Il est impossible que Boursault ne réussisse. S'il a fait *le Por-*

trait du Peintre, manquera-t-il de beaux sujets et d'art pour les conduire? Et s'il n'en est pas l'auteur, ceux qu'on soupçonne d'avoir mis la main à cette petite comédie sont-ils pas engagés d'honneur de le secourir en toutes les autres?

ALCIDOR.

Non, parbleu! ils ne l'aideront pas s'ils sont sages. Quoi! vous voulez qu'ils mettent encore au monde un poète comique? Que seroit-ce s'il y en avoit deux? Boursault se poussera bien sans eux. Ma foi, Molière berne le bourgeois; il joue les mêmes choses toute l'année, et personne ne s'en lasse.

PHILINTE.

C'est un témoignage que ses pièces sont fort mauvaises.

DE LA RANCUNE.

On auroit peine à souffrir qu'on représentât *le Cid* deux fois par an, et l'on iroit voir son *Cocu imaginaire* s'il le jouoit tous les jours. Il est heureux.

CLÉONE.

Il est vrai que les autres se tueroient plutôt que d'en faire autant. Il n'y a plus que lui qui enrichisse les comédiens, et quand on a fait *le Portrait du Peintre,* on n'avoit pas dessein de diminuer sa réputation, elle est trop bien établie; on cherchoit seulement le moyen de gagner l'argent à la faveur de son nom.

Apollon, voyant qu'on ne faisoit plus que chicaner, se leva, et toutes les muses l'environnèrent pour délibérer avec lui. On délibéra aussi dans le parterre; les uns prirent le parti de *l'École des Femmes* et de son auteur, les autres embrassèrent l'autre. Il y en eut qui considérèrent toutes les singeries que Mome fit pendant qu'on recueilloit les opinions, et qui ne purent s'empêcher de rire lorsqu'il pria Mercure de jouer des gobelets et de faire quelque tour de gibecière pour divertir la compagnie. Enfin Apollon prit l'avis de toutes les muses, et en prononça le résultat que voici :

Apollon, grâces au Destin,
Du Parnasse prince divin,

Et les trois fois trois sœurs pucelles,
Grandes d'esprit et de corps belles,
A tous qui ces lettres verront,
Ceux qui sauront lire liront,
Devant nous querelle s'est mue
Pour une pièce assez connue
Et qui vient d'auteur assez bon,
Molière, notre mignon.
Les uns en ont dit pis que pendre,
Les autres ont su la défendre.
Bien informés de leurs raisons,
Tout considéré, nous disons
Que cette pièce est belle et bonne;
Commandons à toute personne
De bien soutenir son parti,
Et donnons un beau démenti
A qui sera si téméraire
D'oser avancer le contraire.
L'École des Femmes enfin
Doit passer pour ouvrage fin.
Permettons à chacun d'en rire,
Défendons à tous d'en médire,
Et déclarons que son auteur
Dans son style a de la douceur,
De la netteté, de la grâce;
Qu'avec tant de nature il trace
Les sujets et les passions,
Et débite des mots si bons
Qu'un esprit bien fait, quoi qu'on die,
Doit admirer sa comédie,
Et le prendre, tout bien compté,
Pour Térence ressuscité.
Commandons à tous les poètes
D'être fidèles interprètes
De *l'École* et de sa beauté,
D'en dire bien la vérité,
Et d'en parler en conscience.
Et quoique quelqu'un s'en offense,
Voulons que cette pièce ait cours,
Qu'en ce lieu l'on vienne toujours,
Et sans craindre que Molière
Se lasse jamais de bien faire,
Sauf aux comédiens royaux,
De faire ouvrages plus loyaux :
A qui faisant justice entière,
Voulons, ainsi qu'à Molière,

Qu'on applaudisse fortement,
Qu'on vive plus paisiblement,
Et suivant les volontés nôtres.
Fut fait par nous, et non par d'autres,
Sur le théâtre où l'on viendra,
Tel jour, tel an qu'il vous plaira.

Cet arrêt fut reçu diversement; les uns en furent satisfaits, et les autres en grondèrent. Mais quoi! on n'a pas tout ce qu'on désire. Les muses retournèrent comme elles étoient venues, et il y a bien de l'apparence que je n'y demeurai pas.

Telle fut la Guerre comique,
Et tel fut l'arrêt juridique
Qui calma la dissension;
Si chaque curieux qui voit la comédie
En vient quérir une copie,
On y mettra bientôt seconde édition[1].

1. Ici se termine la suite des pièces qui se rattachent à *l'École des Femmes*. Molière et sa comédie sortaient victorieux de ces assauts réitérés. *L'École des Femmes* prit une grande place dans le répertoire de la troupe. C'est, en effet, une des pièces que, en dehors des nouveautés, nous voyons le plus souvent inscrites sur le registre de La Grange, jouées le plus souvent dans les *visites*. Elle est aussi une de celles qui sont restées les plus jeunes et les plus vivantes. De notre temps surtout, la hardiesse et la passion qui respirent dans cette œuvre saisissent des esprits qui d'autre part sont moins sensibles aux reproches didactiques qu'on lui faisait autrefois. Le grand romancier Honoré de Balzac professait pour *l'École des Femmes* une admiration particulière. Elle ne manque jamais, lorsqu'elle trouve d'habiles interprètes, de produire une profonde impression sur le public.

FIN DE LA GUERRE COMIQUE.

LE MARIAGE FORCÉ

COMÉDIE-BALLET EN TROIS ACTES

29 janvier 1664.

NOTICE PRÉLIMINAIRE.

Molière n'eut pas seulement à rendre grâces au roi pour la pension de mille livres qui lui avait été accordée à titre d'excellent poète comique. On sait qu'il reçut des témoignages plus éclatants de la protection souveraine. De plus, ce qu'il méditait dans son esprit allait lui rendre cette protection bien autrement indispensable. Il devait donc redoubler de zèle pour plaire au jeune monarque, et il se fit en effet le maître des cérémonies comiques de Louis XIV.

Louis XIV, âgé alors de vingt-six ans, amoureux des fêtes et des plaisirs, ne dédaignait pas de déployer les grâces de sa personne majestueuse et élégante dans des ballets où figurait l'élite des courtisans mêlée à l'élite des danseurs de profession. Molière avait donné dans *les Fâcheux* le modèle d'un genre de comédie où la danse est liée à l'action, où les entrées de ballet prennent place parmi les scènes de la pièce, et où une fiction suivie, des incidents, des caractères, rompent la monotonie habituelle des divertissements chorégraphiques. Le roi demanda à Molière une nouvelle composition de ce genre et annonça l'intention de figurer lui-même dans le ballet. C'est pour satisfaire ce désir du roi que Molière fit la comédie-ballet du *Mariage forcé*, qui fut représentée la première fois au Louvre, le 29 janvier 1664. On lit sur le registre de La Grange : « Mardi 29e, commencé au Louvre devant le roi, dans l'appartement bas de la reine mère, *le Mariage forcé*, comédie-ballet. » Louis XIV y parut en personne sous le costume d'un Égyptien.

Molière y applique encore une fois l'idée satirique qu'il sui-

vait depuis *l'École des Maris;* il y raille l'inégalité d'âge dans le mariage et la vieillesse sensuelle convoitant la beauté jeune qu'elle espère en vain s'assujettir. Mais la punition de Sganarelle lui vient cette fois directement de la fille qu'il veut prendre, et qui est une coquette effrontée et perverse. Sganarelle, ayant dépassé la cinquantaine, rechigné et enlaidi, jette les yeux, non plus sur une Isabelle ou une Agnès, mais sur la galante Dorimène. Ce qui peut lui arriver de pis, c'est que son projet réussisse.

Molière demande les éléments de sa pièce à l'auteur qui semblait le moins fait pour contribuer aux fêtes du grand roi, à maître François Rabelais de facétieuse mémoire. Qui n'a lu ce fameux troisième livre où Panurge interroge le ciel et la terre afin de savoir s'il se doit marier, et si, étant marié, il évitera « la disgrâce dont on ne plaint personne »? Molière, pour composer sa petite pièce, a dérobé quelques incidents de cette folle enquête, en tempérant, bien entendu, le comique de Rabelais, et en restant fidèle à l'esprit d'observation dont la fantaisie sans frein de son devancier franchit presque toujours les limites. Sganarelle, pris d'inquiétude comme Panurge, consulte aussi amis, docteurs, sorciers, pour affermir sa résolution. Il commence par solliciter un conseil de son compère Géronimo. Le bon Pantagruel, questionné en pareil cas par son favori Panurge, se borne à répondre: « Mariez-vous donc », ou « Point donc ne vous mariez », comme un écho, selon que Panurge lui allègue des raisons pour ou contre. Voici un fragment de ce passage dont on retrouvera quelques traits dans la scène du *Mariage forcé:*

« Pantagruel rien ne replicquant, Panurge continua et dist avec ung profond soupir: « Seigneur, vous avez ma deliberation « entendue, qui est me marier: je vous supplye, par l'amour « que si long temps m'avez porté, dictez m'en vostre advis. — « Puys, respondist Pantagruel, qu'une foys en avez jecté le dé, « et ainsi l'avez decreté et prins en ferme deliberation, plus « parler n'en fault: reste seullement la mettre à execution. — « Voyre mais, dist Panurge, je ne la vouldroys executer sans « vostre conseil et bon advis. — J'en suis, respondist Pantagruel, « d'advis, et le vous conseille. — Mais, dist Panurge, si vous « congnoissiez que mon meilleur feust demeurer tel que je suis,

« sans entreprendre cas de nouvelleté, j'aymerois mieux ne me « marier point. — Point doncques ne vous mariez, respondist « Pantagruel. — Voyre mais, dit Panurge, vouldriez vous qu'ainsi « seulet je demeurasse toute ma vie, sans compaignie conjugale? « Vous sçavez qu'il est escript : *Væ soli!* L'homme seul n'ha « jamais tel soulas qu'on veoid entre gens mariez. — Mariez vous « doncq, de par Dieu! respondist Pantagruel. — Mais si, dist « Panurge, ma femme me faisoit coqu, comme vous sçavez qu'il « en est grande année, ce seroit assez pour me faire trespasser « hors les gondz de patience. J'ayme bien les coquz, et me sem- « blent gens de bien, et les hante voluntiers ; mais, pour mourir, « je ne le vouldroys estre. C'est ung poinct qui trop me poingt. « — Point doncques ne vous mariez, respondist Pantagruel... — « Voyre mais, dist Panurge, je n'auroys jamais aultrement filz ne « filles légitimes, esquelz j'eusse espoir mon nom et armes per- « petuer ; esquelz je puisse laisser mes héritaiges et acquetz (j'en « feray de beaulx ung de ces matins, n'en doubtez, et d'abundant « seray grand retireur de rentes) ; avec lesquelz je me puisse « esbauldir, quand d'ailleurs seroys meshaigné, comme je voy « journellement vostre tant bening et debonnaire pere faire « avec vous, et font tous gens de bien en leur serrail et privé. « Car marié non estant, estant par accident fasché, en lieu de « me consoler, advis m'est que de mon mal riez. — Mariez vous « doncques, de par Dieu! respondist Pantagruel. — Vostre « conseil, dist Panurge, soubz correction, semble à la chanson « de Ricochet ; ce ne sont que sarcasmes, mocqueries et redictes « contradictoires. Les unes destruisent les aultres. Je ne sçay « esquelles me tenir. — Aussi, respondist Pantagruel, en vos « propositions tant y ha de si et de mais, que je n'y sçauroys « rien fonder ne rien resouldre. N'estes vous asseuré de vostre « vouloir? Le poinct principal y gist : tout le reste est fortuit et « dépendant des fatales dispositions du ciel. Nous voyons bon « nombre de gens tant heureux à ceste rencontre, qu'en leur « mariaige semble reluire quelque idée et representation des « joyes de paradiz. Aultres y sont tant malheureux que les « diables qui tentent les hermites par les desertz de Thebaïde « et Montserrat ne le sont dadvantaige. Il s'y convient mettre à « l'adventure, les yeulx bandez, baissant la teste, baisant la

« terre, et se recommandant à Dieu au demeurant, puysqu'une « foys l'on s'y veult mettre. Aultre asseurance ne vous en sçau- « roys je donner. »

Cette consultation et ces répliques étaient dans les traditions de la facétie antérieurement à Rabelais. Rabelais imitait Pogge et Raulin. Ce dernier, prédicateur populaire de la fin du xve siècle, avait déjà raconté les réponses du curé à la veuve qui demande si elle doit épouser son valet :

« Une certaine veuve, désirant se remarier, vint consulter son curé. Elle lui exposa comment elle était restée sans appui, et comment elle avait un valet fort habile dans la profession du défunt. « Eh bien ! lui dit le curé, prenez votre valet. — Mais, « ajouta la veuve, si je le prends, il deviendra mon maître. — Ne « le prenez donc pas, répondit le curé. — Hélas ! repartit la « veuve, comment pourrai-je, sans mari, soutenir le poids de ma « maison ? — Il faut donc prendre votre valet, dit encore le « curé. — C'est bien aussi mon intention, dit la veuve ; mais « s'il était méchant, et ne cherchait que ma ruine ? — Ne le « prenez donc pas, » dit le curé, qui se pliait toujours à son avis. Cependant, comme il s'aperçut qu'elle ne demandait qu'une bonne raison pour se marier, il lui dit d'écouter les cloches et de suivre leur conseil. Or, les cloches venant à sonner, la veuve s'écria qu'elles disaient clairement : *Prends ton valet, prends ton valet.* Elle le prit, et devint servante, de maîtresse qu'elle était. Alors, maudissant l'heure de son mariage, elle court se plaindre à son curé. « Il y a quelque méprise, dit celui-ci ; sans doute « vous n'aurez pas bien compris les cloches : elles vont sonner, « écoutons. » La mariée prêta l'oreille ; mais quelle fut sa surprise ! cette fois, les cloches disaient distinctement : *Ne le prends pas, ne le prends pas*[1]. »

Le caractère du solliciteur de conseils, ne cherchant qu'à obtenir une approbation, est exprimé avec moins d'agrément peut-être, mais avec plus de vérité comique dans la scène de Molière. Sganarelle, lorsqu'il fait jurer à son compère Géronimo de lui parler avec franchise, a déjà donné sa parole et conclu l'affaire ; et quand ce dernier approuve ironiquement la sottise

1. *Opus sermonum de Adventu ;* Paris, 1519, serm. III, *De Viduitate.*

qu'il n'est plus temps d'empêcher, l'autre est enchanté, le remercie sérieusement de ses bons avis, et promet de les suivre avec docilité. « On ne peut guère lire la scène entre Sganarelle et Géronimo, dit Auger, sans penser à une autre scène de Molière qui est un autre chef-d'œuvre, celle où un autre Sganarelle, consultant ses parents et ses amis au sujet de sa fille, ne reçoit d'eux que des avis intéressés. On peut dire que, dans la vaste galerie où Molière a peint les folies humaines, la scène du *Mariage forcé* et celle de *l'Amour médecin* sont deux pendants admirables, où se trouve retracée l'histoire entière des demandeurs et des donneurs de conseils. »

Des deux philosophes Pancrace et Marphurius, que Sganarelle interroge ensuite, l'un est le pédant bavard de la farce italienne et française, qui ne laisse point à ses interlocuteurs le temps de placer un mot. Molière l'avait mis en scène deux fois déjà, dans *la Jalousie du Barbouillé* et dans *le Dépit amoureux*. On a remarqué qu'il semble cette fois adresser plus particulièrement les coups de sa raillerie à l'aristotélisme, à ses formules puériles et à son esprit d'exclusion et d'intolérance. Il est certain qu'une scène comme celle de Pancrace et de Sganarelle avait alors plus de sel qu'elle ne peut en offrir à des spectateurs d'aujourd'hui. L'Université cherchait par tous les moyens à empêcher l'invasion des nouvelles doctrines. Elle était occupée sans cesse à obtenir des arrêts du parlement contre les idées philosophiques de Descartes, qui ébranlaient l'ancien édifice scolastique, contre l'antimoine, et contre la découverte de la circulation du sang, qui ruinait le galénisme. En 1624, un arrêt du parlement avait interdit la soutenance publique de thèses contraires à Aristote[1].

1. Il ne sera pas inutile, dit d'Alembert dans sa note 27 sur *l'Éloge de Despréaux*, de rappeler ici le trait principal de cet arrêt.

« ARRÊT *contre* VILLON, BITAULT *et* DE CLAVES, *accusés d'avoir composé et publié des thèses contre la doctrine d'Aristote.*

« Ces trois philosophes antipéripatéticiens avoient fait afficher leurs thèses ; Bitault devoit les soutenir, Villon en être le juge, et De Claves le président. Le 23 du mois d'août 1624 étoit le jour fixé pour la dispute ; elle devoit se faire dans la salle du palais de la reine Marguerite, où s'étoient déjà assemblées près de mille personnes pour y assister. Mais avant qu'elle commençât, le premier président défendit cette dispute ; De Claves fut mis en prison, et Villon, craignant le même sort, prit la fuite. Voici l'arrêt que le parlement donna contre leurs thèses :

« Vu par la cour la requête présentée par *les doyens, syndics et docteurs de la*

L'Université n'eût pas demandé mieux que de ranimer ces décrets de la cour et de leur rendre une efficacité que le grand conseil ne leur laissoit guère[1]. Il ne faut pas sans doute exagérer la rigueur de ces persécutions; toutefois, ce pédantisme privilégié et atrabilaire était bien propre à justifier et à faire goûter les parades grotesques qui vengeaient la raison et le bon sens public.

Quant à Marphurius, on le trouve dans le troisième livre de Rabelais sous le nom de Trouillogan, philosophe éphectique et pyrrhonien.

« Pantagruel dist à Trouillogan le philosophe: « Nostre féal, « de main en main vous est la lampe baillée. C'est à vous main- « tenant de respondre. Panurge se doibt il marier, ou non? — « Tous les deux, respondist Trouillogan. — Que me dictes vous? « demanda Panurge. — Ce que avez ouy, respondist Trouillogan.

Faculté de théologie en l'Université de Paris, tendant à ce que, pour les causes y contenues, fût ordonné que les nommés Villon, Bitault et De Claves comparoîtroient en personne pour avouer ou désavouer les thèses par eux publiées, et, ouï leur déclaration, être procédé contre eux ainsi que de raison; cependant, permis de faire saisir lesdites thèses, et défenses faites de les disputer, etc.; la cour, après que ledit De Claves a été admonesté, ordonne que lesdites thèses seront déchirées en sa présence, et que commandement sera fait par un des huissiers de ladite cour auxdits De Claves, Villon et Bitault, en leurs domiciles, de sortir dans vingt-quatre heures hors de cette ville de Paris, avec défense de se retirer dans les villes et lieux du ressort de cette cour, d'enseigner la philosophie en aucune des universités d'icelui, et à toutes les personnes de quelque qualité et condition qu'elles soient, de mettre en dispute lesdites propositions contenues ès dites thèses, les faire publier, vendre et débiter, *à peine de punition corporelle,* soit qu'elles soient imprimées en ce royaume ou ailleurs; fait défenses à toutes personnes, A PEINE DE LA VIE, de tenir ni enseigner aucune maxime contre les anciens auteurs approuvés, ni de faire aucune dispute que celles qui seront approuvées par les docteurs de ladite Faculté de théologie; ordonne que le présent arrêt sera lu en l'assemblée de ladite Faculté de Sorbonne, mis et transcrit en leurs registres; et, en outre, copies collationnées d'icelui baillées au recteur de l'Université, pour être distribuées par les collèges, à ce qu'aucun n'en prétende cause d'ignorance. Fait au parlement, le quatrième jour de septembre 1624. Ledit jour, ledit De Claves mandé, lesdites thèses ont été déchirées en sa présence.

« *Signé :* DEVERINS, président; SANGUIN, rapporteur. »

1. On ne doit pas oublier non plus ce qu'était alors l'Université: une corporation enseignante se gouvernant elle-même. Elle obtenait ces interdictions et ces condamnations contre les membres de la corporation qui formaient, comme on dirait à présent, une minorité factieuse. Si l'on ne faisait pas partie de l'Université, on ne pouvait soutenir de thèses ni ouvrir de leçons publiques dans le ressort de l'Université. Mais les doctrines qu'on professait privément ou qu'on publiait par voie d'impression échappaient à ces censures scolastiques. Si elles pouvaient donner lieu à des poursuites, c'était sous une autre forme et pour des causes toutes différentes. On ne se rendra bien compte de ces faits et de ces documents que si l'on a devant les yeux l'organisation sociale d'une époque dont la nôtre est déjà bien éloignée et bien distincte.

« — Qu'ay je ouy? demanda Panurge. — Ce que j'ay dict, res-
« pondist Trouillogan. — Ha, ha, en sommes nous là? Passe sans
« flus, dist Panurge. Et doncques me doibs je marier ou non?
« — Ne l'ung ne l'aultre, respondist Trouillogan. — Le diable
« m'emporte, dist Panurge, si je ne deviens resveur, et me puisse
« emporter si je vous entendz. Attendez. Je mettray mes lunettes
« à ceste aureille gausche pour vous ouyr plus clair...

« Nostre féal, ne bougez, n'emboursez rien. Muons de chanse,
« et parlons sans disjunctives. Or ça, de par Dieu, me doibs je
« marier?

« TROUILLOGAN. Il y ha de l'apparence.

« PANURGE. Et si je ne me marie point?

« TROUILLOGAN. Je n'y voy inconvenient aulcun.

« PANURGE. Vous n'y en voyez point?

« TROUILLOGAN. Nul, ou la veue me deçoit.

« PANURGE. J'y en trouve plus de cinq cens.

« TROUILLOGAN. Comptez les.

« PANURGE. Je diz improprement parlant, et prenant nombre
« certain pour incertain, determiné pour indeterminé: c'est à
« dire beaucoup.

« TROUILLOGAN. J'escoute.

« PANURGE. Doncques me marieray je?

« TROUILLOGAN. Par adventure.

« PANURGE. M'en trouveray-je bien?

« TROUILLOGAN. Selon la rencontre.

« PANURGE. Aussi, si je rencontre bien, comme j'espere, seray
« je heureux?

« TROUILLOGAN. Assez.

« PANURGE. Tournons à contre poil. Et si je rencontre mal?

« TROUILLOGAN. Je m'en excuse.

« PANURGE. Mais conseillez moy, de grâce: que doibs je faire?

« TROUILLOGAN. Ce que vouldrez.

« PANURGE. Tarabin, tarabas.

« TROUILLOGAN. N'invocquez rien, je vous prie.

« PANURGE. Au nom de Dieu soit. Je ne veulx sinon ce que
« me conseillerez. Que m'en conseillez vous?

« TROUILLOGAN. Rien.

« PANURGE. Me doibs je marier?

« TROUILLOGAN. Je n'y estoys pas.

« PANURGE. Je ne me marieray doncques point.

« TROUILLOGAN. Je n'en peux mais.

« PANURGE. Si je ne suis marié, je ne seray jamais coqu ?

« TROUILLOGAN. Je y pensoys.

« PANURGE. Mettons le cas que je soys marié.

« TROUILLOGAN. Où le mettrons nous ?

« PANURGE. Je diz : Prenez le cas que marié je soys.

« TROUILLOGAN. Je suis d'ailleurs empesché.

« PANURGE. Dea ! si j'osasse jurer quelque petit coup en robbe, « cela me soulageroit d'autant. Or bien, patience ! Et doncques, « si je suis marié, je seray coqu ?

« TROUILLOGAN. On le diroit.

« PANURGE. Si ma femme est preude et chaste, je ne seray « jamais coqu ?

« TROUILLOGAN. Vous me semblez parler correct.

« PANURGE. Escoutez.

« TROUILLOGAN. Tant que vouldrez.

« PANURGE. Sera elle preude et chaste ? Reste seullement ce « poinct.

« TROUILLOGAN. J'en doubte.

« PANURGE. Vous ne la vistes jamais ?

« TROUILLOGAN. Que je sache.

« PANURGE. Pourquoy doncques doubtez vous d'une chose que « ne congnoissez ?

« TROUILLOGAN. Pour cause.

« PANURGE. Et si la congnoissiez ?

« TROUILLOGAN. Encore plus.

« PANURGE. Paige, mon mignon, tiens icy mon bonnet, je te « le donne, saulves les lunettes ; et va en la basse court jurer « une petite demie heure pour moy. Je jureray pour toy quand « tu vouldras. Attendez. Puisque de cestuy endroict ne peux sang « de vous tirer, je vous saigneray d'aultre vene. Estes vous marié « ou non ?

« TROUILLOGAN. Ne l'ung ne l'aultre, et tous les deux ensemble.

« PANURGE. Dieu nous soit en ayde ! Je sue, par la mort beuf, « d'ahan, et sens ma digestion interrompue. Toutes mes phrenes, « metaphrenes et diaphragmes sont suspenduz et tenduz pour

« incornifistibuler en la gibbessiere de mon entendement ce que « dictes et respondez.

« TROUILLOGAN. Je ne m'en empesche.

« PANURGE. Trut avant! nostre féal, estes vous marié?

« TROUILLOGAN. Il me l'est advis.

« PANURGE. Vous l'aviez esté une aultre foys?

« TROUILLOGAN. Possible est.

« PANURGE. Vous en trouvastes vous bien la premiere foys?

« TROUILLOGAN. Il n'est pas impossible.

« PANURGE. A ceste seconde foys, comment vous en trouvez « vous?

« TROUILLOGAN. Comme porte mon sort fatal.

« PANURGE. Mais quoy ! à bon escient, vous en trouvez vous « bien?

« TROUILLOGAN. Il est vraysemblable.

« PANURGE. Nostre féal, faisons honte au diable d'enfer, con- « fessons verité : feustes vous jamais coqu? Je diz vous qui estes « icy, je ne diz pas vous qui estes là bas au jeu de paulme.

« TROUILLOGAN. Non, s'il n'estoyt predestiné.

« PANURGE. Par la chair, je renie, je renonce. Il m'eschappe. »

« A ces mots, Gargantua se leva et dist : « Loué soit le bon Dieu « en toutes choses! A ce que je voy, le monde est devenu beau « filz depuis ma congnoissance premiere. En sommes nous là? « Doncques sont huy les plus doctes et preudens philosophes « entrez au phrontistere et eschole des pyrrhoniens, aporrhec- « tiques, scepticques et éphectiques. Loué soit le bon Dieu! « Vrayement, on pourra doresnavant prendre les lions par les « jubes; les buffles, par le museau; les bœufs, par les cornes; « les loups, par la queue; les chèvres, par la barbe; les oyseaulx, « par les piedz; mais jà ne seront tels philosophes par leurs pa- « roles pris. »

Ce qui n'est pas dans Rabelais, c'est la revanche comique que prend immédiatement Sganarelle en forçant Marphurius d'admettre une certitude et d'énoncer à son tour des propositions affirmatives, auxquelles on oppose le doute philosophique dont il a abusé lui-même.

Sganarelle, dont la perplexité n'a pas diminué, poursuit son enquête. C'était alors que le roi et le marquis de Villeroy

entraient, succédant à Pancrace et à Marphurius. Égyptiens et Égyptiennes dansaient autour de Sganarelle, qui interrogeait ces dernières et en recevait des réponses dérisoires. On le conduisait à un magicien qui faisait sortir quatre démons, lesquels répondaient à Sganarelle par signes et en lui faisant des cornes. Un fantastique digne de Callot se mêlait à la comédie rabelaisienne et carnavalesque. Puis venait une piquante scène de mœurs qui servait de dénoûment. Sganarelle, découragé, voulait retirer sa parole et renoncer à Dorimène. Mais le frère de celle-ci, « un brave doucereux, » lui rappelait les engagements qu'il avait pris, et l'obligeait à les remplir. On cite d'ordinaire comme ayant contribué à former ce dénoûment deux anecdotes. L'une est relative au chevalier de Grammont; pendant un séjour en Angleterre, ce courtisan fit une cour assidue à Mlle Hamilton, sœur de son futur historiographe. Rappelé de son exil, il crut que son départ était un prétexte suffisant pour ne pas tenir les promesses qu'il avait données. Il prit donc la poste un beau matin, et, oublieux de la foi jurée, se mit à courir sur la route de Douvres. Les deux frères de la belle abandonnée l'y joignirent, et du plus loin qu'ils l'aperçurent lui crièrent : « Chevalier de Grammont, n'avez-vous rien oublié à Londres? — Pardonnez-moi, messieurs, leur répondit le fuyard; j'ai oublié d'épouser votre sœur, et j'y retourne avec vous pour terminer cette affaire. »

S'il n'est pas sans intérêt de rapporter cette aventure, on peut douter pourtant que Molière lui ait dû une péripétie qui n'est pas rare dans la réalité. On a dit aussi, sans apporter aucune preuve, qu'il l'avait trouvée dans les farces italiennes.

L'autre anecdote fait connaître un personnage historique qui pourrait avoir été l'original du doucereux Alcidas: c'était un certain marquis de La Trousse, tué à la prise de Tortose en 1648, et dont Mme de Motteville parle dans les termes suivants : « Ce marquis de La Trousse étoit estimé brave, honnête homme, et si civil que, même quand il se battoit en duel, ce qui lui arrivoit souvent, il faisoit des compliments à celui contre lequel il avoit affaire; lorsqu'il lui donnoit de bons coups d'épée, il disoit à son ennemi qu'il en étoit fâché, et parmi ces douceurs il donnoit la mort aussi hardiment et avec autant de rudesse que le plus brutal de tous les hommes. »

La comédie-ballet, représentée au Louvre pour la première fois le mardi 29 janvier, y fut donnée encore le 31; puis deux fois au Palais-Royal, chez Madame, le 4 et le 9 février.

Le vendredi 15 février, *le Mariage forcé,* « avec le ballet et les ornements », fut joué à la ville.

La troupe fit des frais assez considérables pour ce spectacle. Elle éleva son orchestre à douze violons, qui coûtaient 36 livres par soirée, sans compter les autres musiciens, le clavecin, le hautbois, etc. Les danseurs coûtaient 45 livres; et l'on voit sur le registre de La Grange une dépense exceptionnelle de 330 livres pour les costumes. La première représentation produisit 1,215 livres 10 sous. Il y eut douze représentations consécutives. Nous avions compté treize dans notre première édition. Mais nous y avions compris le spectacle du vendredi 14 mars, dont la composition n'est pas indiquée par La Grange, qui constate seulement la nullité de la recette.

Le Mariage forcé fut la pièce de clôture des *Plaisirs de l'Ile enchantée,* le mardi 13 mai 1664.

Par la suite, Molière dégagea la comédie du ballet, supprima les récits et les entrées, et réduisit la pièce de trois actes à un acte. Au magicien chantant et à l'entrée des démons qui déterminaient Sganarelle à rompre son mariage, il substitua la scène XII, qui n'est pas moins propre à produire ce résultat; il introduisit le personnage de Lycaste, et changea le nom de Lycante, frère de Dorimène, en celui d'Alcidas[1]. Cette transformation de la comédie-ballet en une petite pièce en prose n'eut pas lieu immédiatement, comme les précédents éditeurs le disent tous; il est probable qu'elle ne fut exécutée que quatre ans plus tard, lors de la reprise du 24 février 1668, époque où nous voyons *le Mariage forcé* joué huit fois de suite avec *Amphitryon.* C'est pour cela sans doute qu'il n'a été, sous sa forme de comédie, imprimé qu'à cette date. Dans l'édition de 1673, le texte de 1668 est simplement inséré à la suite d'*Amphitryon.*

Le Mariage forcé fut alors rejoué à la cour dans les derniers

1. C'est la supposition que nous croyons la plus vraisemblable. Dans le texte de la partition donnée par Philidor et publiée en 1867 par M. Lud. Celler, la scène XII existe. Mais elle peut fort bien y avoir été ajoutée après coup, et d'après la comédie imprimée.

jours d'avril, et rejoué à la ville les 22 et 24 juin 1668. Il reparut au mois de juillet 1672 avec *la Comtesse d'Escarbagnas,* dont il forma le divertissement à la ville. Mais Molière était alors brouillé avec Lulli, qui abusait des priviléges obtenus par l'Académie royale de musique. Aux anciens intermèdes et à la musique de Lulli il substitua des intermèdes nouveaux, dont Charpentier fit la musique. «Notez encore, dit La Grange, que *le Mariage forcé*, qui a été joué avec *la Comtesse d'Escarbagnas*, a été accompagné d'ornements dont M. Charpentier a fait la musique et M. de Beauchamps les ballets; M. Baraillon, les habits, et M. de Villiers avoit emploi dans la musique des intermèdes. » *Le Mariage forcé,* ainsi transformé, eut quatorze représentations du 8 juillet au 7 août.

En 1676, *le Mariage forcé* accompagne plusieurs fois *Tiberinus* ou *les Femmes savantes*. On le revit alors de temps en temps, comme les autres petites pièces de Molière.

Mme Caroll, auteur dramatique anglais, bien plus connue sous le nom de Mme Centlivre, du chef de son dernier mari, un cuisinier français, fit jouer en 1703 une comédie *Love's Contrivance or le Médecin malgré lui,* où presque tout est emprunté du *Mariage forcé* et du *Médecin malgré lui,* avec une réminiscence de *Sganarelle*. Dans la préface de sa comédie, cette dame écrit: « Je l'avoue, quelques scènes sont en partie prises de Molière, et j'ose dire qu'elles n'ont pas été endommagées dans la traduction... Les Français ont une telle légèreté dans le caractère que la plus petite lueur d'esprit les fait rire, tandis qu'elle ne nous ferait pas même sourire. Ainsi là où j'ai trouvé le style trop pauvre, j'ai essayé de donner un autre tour. » Elle a pris la première, la seconde et la quatrième scène du *Mariage forcé*.

Une traduction littérale de cette comédie en anglais a été publiée en 1714, une autre en 1732, et M. Foote en fit imprimer une troisième en 1742.

David Garrick, le célèbre acteur anglais, fit jouer en 1772 une autre imitation, presque littérale, du *Mariage forcé,* en deux actes, sous le nom de *the Irish Widow* (la Veuve irlandaise). La seule différence qui existe entre cette pièce et celle de Molière, c'est que la veuve elle-même, déguisée en homme, se bat avec le poltron, tandis que dans la comédie française c'est Alcidas, le frère, qui force Sganarelle à épouser Dorimène.

En 1772 on représenta à Covent Garden une autre comédie en deux actes d'un auteur inconnu, imitée de la pièce de Molière et intitulée *An hour before Marriage* (Une heure avant le Mariage). Ces détails sur les imitations britanniques ont été donnés par M. H. Van Laun, dans le *Moliériste* du 1er janvier 1881.

Le *Mariage forcé*, qu'on ne joue plus qu'en un acte, est aujourd'hui interprété par les artistes dont voici les noms :

SGANARELLE	MM.	RICHARD.
GÉRONIMO		CHÉRY.
DORIMÈNE	Mme	LLOYD.
ALCIDAS	MM.	GARRAUD.
LYCASTE		PRUDHON.
PANCRACE		COQUELIN aîné.
MARPHURIUS		COQUELIN cadet.

Le Mariage forcé nous est parvenu sous une double forme, comme livret de ballet d'abord, comme comédie ensuite. Le ballet a été imprimé chez « Robert Ballard, seul imprimeur du roi pour la musique », en 1664, in-4°. La comédie n'y est représentée, suivant l'usage, que par des arguments et des sommaires. Le texte de la comédie, dégagé des intermèdes, et ayant subi quelques modifications qui ressortent suffisamment de la comparaison avec les sommaires du livret, a été imprimé en 1668. « *Le Mariage forcé*, comédie par J.-B. P. de Molière. A Paris, chez Jean Ribou, au Palais, vis-à-vis la porte de l'église de la Sainte-Chapelle, à l'image de saint Louis. » Le privilége est du 20 février, l'achevé d'imprimer est du 9 mars.

Nous avons à reproduire ces deux parties du même ouvrage, en commençant, pour nous conformer à l'ordre chronologique, par le ballet. André Danicau, dit Philidor l'aîné, « ordinaire de la musique du roi et garde de sa bibliothèque de musique », recueillit en 1690 les deux textes de la comédie et du ballet, joints ensemble comme dans le divertissement primitif, et accompagnés de la partition de Lulli. Ce manuscrit, que possède la Bibliothèque du Conservatoire, a été publié en 1867 par M. Ludovic Celler. Il permet de rétablir dans son intégrité le deuxième intermède. (Voir ci-après, page 326.) Nous donnons les variantes qui offrent quelque intérêt.

Pour le texte de la comédie, nous n'avons que les variantes

de l'édition de 1682, qui, au moins dans une scène, celle de Sganarelle et du docteur Pancrace, sont assez considérables. Cette scène du pédant était un lieu commun qui offrait pour ainsi dire beaucoup d'élasticité, et qu'on était libre de prolonger plus ou moins à la représentation. Molière en traça pour l'édition de 1668 une esquisse succincte. Les éditeurs de 1682 y ajoutèrent les développements que le rôle pouvait, du vivant même de Molière, et par suite sans doute de ses indications, recevoir à la scène. Ces additions, recueillies par les éditeurs de 1682, ne sauraient être considérées comme des variantes proprement dites; elles forment une partie de la pièce mise au jour par ces premiers éditeurs, comme tant d'autres ouvrages de Molière, après la mort du poète. On doit, par conséquent, les maintenir dans le texte, en offrant toutefois au lecteur le moyen de les distinguer de la leçon originale.

LE MARIAGE FORCÉ

BALLET DU ROI

PERSONNAGES.	ACTEURS[1]
SGANARELLE	MOLIÈRE[2].
GÉRONIMO	LA THORILLIÈRE.
DORIMÈNE	Mlle DUPARC[3].
ALCANTOR	BÉJART.
LYCANTE	LA GRANGE.
PREMIÈRE BOHÉMIENNE	Mlle BÉJART.
SECONDE BOHÉMIENNE	Mlle DEBRIE.
PREMIER DOCTEUR	BRÉCOURT.
SECOND DOCTEUR	DU CROISY[4].

1. Le livret donne la liste des acteurs, qui, par conséquent, n'a cette fois rien de conjectural. Le nom de Molière y est encore écrit *Molier* par l'imprimeur des ballets du roi.

2. On lit dans l'inventaire après le décès de Molière, publié par M. E. Soulié : « Dans la même boîte est aussi l'habit du *Mariage forcé*, qui est haut-de-chausses et manteau de couleur d'olive, doublé de vert, garni de boutons violet et argent faux, et un jupon de satin à fleurs aurore, garni de pareils boutons faux, et la ceinture. »

3. Mlle Duparc eut beaucoup de succès dans ce rôle de Dorimène ; de plus, comme s'exprime Loret, « elle rendoit les gens ébaudis

Par ses appas, par sa prestance,
Par ses beaux pas et par sa danse ».

4. Dans le manuscrit de Philidor, à la suite de la liste des personnages on lit : « La scène est dans une place, près de la maison de Sganarelle. »

G.Staal del. Imp. Ch. Chardon aîné Paris P.Delannoy sc.

LE MARIAGE FORCÉ.

SCÈNE IV.

Garnier frères, Editeurs.

LE MARIAGE FORCÉ

BALLET

ARGUMENT.

Comme il n'y a rien au monde qui soit si commun que le mariage, et que c'est une chose sur laquelle les hommes ordinairement se tournent le plus en ridicules, il n'est pas merveilleux que ce soit toujours la matière de la plupart des comédies aussi bien que des ballets, qui sont des comédies muettes; et c'est par là qu'on a pris l'idée de cette comédie-mascarade[1].

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Sganarelle demande conseil au seigneur Géronimo s'il se doit marier ou non : cet ami lui dit franchement que le mariage n'est guère le fait d'un homme de cinquante ans; mais Sganarelle lui répond qu'il est résolu au mariage; et l'autre, voyant cette extravagance de demander conseil après une résolution prise, lui conseille hautement de se marier, et le quitte en riant.

SCÈNE II.

La maîtresse de Sganarelle arrive, qui lui dit qu'elle est ravie de se marier avec lui, pour pouvoir sortir promptement de la sujétion de son père, et avoir désormais toutes ses coudées franches; et là-dessus elle lui conte la

1. Ce mot de *comédie-mascarade* exprime bien les circonstances pour lesquelles *le Mariage forcé* a été composé, et justifie les quelques traits de gaieté un peu libre qu'on y rencontre.

manière dont elle prétend vivre avec lui, qui sera proprement la naïve peinture d'une coquette achevée. Sganarelle reste seul, assez étonné; il se plaint, après ce discours, d'une pesanteur de tête épouvantable; et, se mettant en un coin du théâtre pour dormir, il voit en songe une femme représentée par mademoiselle Hilaire [1], qui chante ce récit :

RÉCIT DE LA BEAUTÉ.

Si l'Amour vous soumet à ses lois inhumaines,
Choisissez, en aimant, un objet plein d'appas :
Portez au moins de belles chaînes;
Et, puisqu'il faut mourir, mourez d'un beau trépas.

Si l'objet de vos feux ne mérite vos peines,
Sous l'empire d'Amour ne vous engagez pas :
Portez au moins de belles chaînes;
Et, puisqu'il faut mourir, mourez d'un beau trépas.

PREMIÈRE ENTRÉE.

LA JALOUSIE, LES CHAGRINS ET LES SOUPÇONS.

La Jalousie, le sieur Dolivet.
Les Chagrins, les sieurs Saint-André et Desbrosses.
Les Soupçons, les sieurs De Lorge et Le Chantre.

SECONDE ENTRÉE.

QUATRE PLAISANTS OU GOGUENARDS.

Le comte d'Armagnac, messieurs d'Heureux, Beauchamp, et Des Airs le jeune.

1. Célèbre cantatrice de l'époque, belle-sœur de Lambert. Mlle Hilaire avait alors près de trente-neuf ans.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le seigneur Géronimo éveille Sganarelle, qui lui veut conter le songe qu'il vient de faire; mais il lui répond qu'il n'entend rien aux songes, et que, sur le sujet du mariage, il peut consulter deux savants qui sont connus de lui,* dont l'un suit la philosophie d'Aristote, et l'autre est pyrrhonien.

SCÈNE II.

Il trouve le premier, qui l'étourdit de son caquet, et ne le laisse point parler; ce qui l'oblige à le maltraiter.

SCÈNE III.

Ensuite il rencontre l'autre, qui ne lui répond, suivant sa doctrine, qu'en termes qui ne décident rien; il le chasse avec colère, et là-dessus arrivent deux Égyptiens et quatre Égyptiennes.

TROISIÈME ENTRÉE.

DEUX ÉGYPTIENS ET QUATRE ÉGYPTIENNES.

Deux Égyptiens, le ROI, le marquis de Villeroi[1].

Égyptiennes, le marquis de Rassan, les sieurs Raynal, Noblet, et La Pierre.

* Il y a dans le texte original : *qui sont contents de lui*, mais c'est une faute d'impression évidente.

1. François de Neufville, marquis, plus tard duc et maréchal de Villeroi, né en 1644, mort en 1730.

Il prend fantaisie à Sganarelle de se faire dire sa bonne aventure, et, rencontrant deux bohémiennes, il leur demande s'il sera heureux en son mariage : pour réponse, ils se mettent à danser[1], en se moquant de lui, ce qui l'oblige d'aller trouver un magicien.

RÉCIT D'UN MAGICIEN.

CHANTÉ PAR M. DESTIVAL.

Holà!
Qui va là!
Dis-moi vite quel souci
Te peut amener ici.

Mariage[2].

1. « Ils se mettent à danser »; cet *ils* ne s'explique que parce que les personnages des Égyptiennes étaient remplis par des hommes.

2. Le livret de 1664 ne donne que les derniers mots des demandes de Sganarelle. On trouve ces demandes *in extenso* dans le manuscrit de Philidor l'aîné, édité par M. Ludovic Celler, en 1867. Voici le dialogue complet :

DEUXIÈME INTERMÈDE.

Sganarelle, voulant apprendre la destinée de son mariage, va trouver un magicien qui, pour satisfaire à sa curiosité, fait sortir quatre démons. Sganarelle les interroge; mais ils ne lui répondent que par signes, et se retirent en lui faisant des cornes.

RÉCIT D'UN MAGICIEN

CHANTÉ PAR M. DESTIVAL.

LE MAGICIEN.

Holà!
Qui va là? (*ter.*)

SGANARELLE, parlant.

Ami! ami!

LE MAGICIEN.

Dis-moi vite quel souci } *bis.*
Te peut amener ici. }

SGANARELLE.

Bon, celui-là vient d'abord au fait. Voilà mon homme. Je voudrois bien vous consulter sur une certaine affaire qui m'embarrasse fort l'esprit. C'est

Ce sont de grands mystères
Que ces sortes d'affaires.

Destinée.

Je te vais pour cela, par mes charmes profonds,
Faire venir quatre démons.

que je dois épouser ce soir une belle et jeune personne que j'aime de tout mon cœur, mais j'appréhende qu'elle ne me fasse cocu, ce qui me feroit enrager, et je vous prie de me dire si je ne pourrois pas éviter un si funeste accident en contractant ce mariage?

LE MAGICIEN.

Ce sont de grands mystères
Que ces sortes d'affaires! (*bis.*)

SGANARELLE.

Rien n'est impossible à votre art; ne me refusez pas la grâce que je vous demande; il ne tient qu'à vous de m'apprendre quelle doit être ma destinée.

LE MAGICIEN.

Je te vais pour cela, par mes charmes profonds,
Par mes charmes profonds,
Faire venir quatre démons. (*ter.*)

SGANARELLE.

Gardez-vous-en bien, je vous prie! Je suis le plus timide et le plus peureux de tous les humains. Les démons ont le minois trop hideux, et leur seul aspect me feroit mourir de frayeur. Non, non, ne les faites pas venir, je vous en conjure, mes yeux ne sont pas accoutumés à voir ces gens-là!

LE MAGICIEN.

Non, non, non, non, n'ayez aucune peur;*
Je leur ôterai la laideur.

SGANARELLE.

Mais surtout qu'ils ne s'approchent point de moi que d'une distance raisonnable. Écoutez! chacun a ses raisons. Ah! je tremble déjà! Au nom de Dieu, ne m'effrayez pas.

LE MAGICIEN.

Des puissances invincibles
Rendent depuis longtemps tous les démons muets;
Mais par signes intelligibles
Ils répondront à tes souhaits. } *bis.*

Sganarelle se retire dans un coin du théâtre, et les quatre démons dansent une entrée.

* Voyez la variante à la page suivante.

Ces gens-là.

Non, non, n'ayez aucune peur, *
Je leur ôterai la laideur.

N'effrayez pas [1].

Des puissances invincibles
Rendent depuis longtemps tous les démons muets;
Mais par signes intelligibles
Ils répondront à tes souhaits.

QUATRIÈME ENTRÉE.

UN MAGICIEN, qui fait sortir QUATRE DÉMONS.

Le Magicien, M. Beauchamp.

Quatre Démons, MM. d'Heureux, De Lorge, Des Airs l'aîné, et Le Mercier.

Sganarelle les interroge; ils répondent par signes, et sortent en lui faisant les cornes.

* Var. *Non, non, non, non, n'aye aucune peur...* dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale contenant la partition de Lulli. C'est probablement la bonne leçon. Partout, en effet, le magicien tutoie Sganarelle.

1. Il devrait y avoir ici : *Ne m'effrayez pas*, si le texte de Philidor est exact.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE[1].

Sganarelle, effrayé de ce présage, veut s'aller dégager au père, qui, ayant ouï la proposition, lui répond qu'il n'a rien à lui dire, et qu'il lui va tout à l'heure envoyer sa réponse.

SCÈNE II.

Cette réponse est un brave doucereux, son fils, qui vient avec civilité à Sganarelle, et lui fait un petit compliment pour se couper la gorge ensemble. Sganarelle l'ayant refusé, il lui donne quelques coups de bâton, le plus civilement du monde; et ces coups de bâton le portent à demeurer d'accord d'épouser la fille.

SCÈNE III.

Sganarelle touche les mains à la fille.

CINQUIÈME ENTRÉE.

Un maître à danser, représenté par M. Dolivet, qui vient enseigner une courante à Sganarelle.

1. La partition de Philidor intercale ici la scène XII de la comédie (Dorimène, Lycaste, Sganarelle) précédée de l'argument suivant : « Sganarelle, effrayé de ce présage, veut s'aller dégager au père de sa maîtresse, et pour comble d'affliction il la trouve avec un certain dameret qui augmente encore les appréhensions qu'il a d'être cocu. » Voyez la note de la page 317.

SCÈNE IV.

Le seigneur Géronimo vient se réjouir avec son ami, et lui dit que les jeunes gens de la ville ont préparé une mascarade pour honorer ses noces.

CONCERT ESPAGNOL,

CHANTÉ PAR LA SIGNORA ANNA BERGEROTTI[1], BORDIGONI, CHIARINI, JON AGUSTIN, TAILLAVACA, ANGELO MICHAEL[2].

Ciego me tienes, Belisa;
Mas bien tus rigores veo.
Porque es tu desden tan claro,
Que pueden verle los ciegos.

Aunque mi amor es tan grande,
Como mi dolor no es ménos,
Si calla el uno dormido,
Sé que ya es el otro despierto.

Favores tuyos, Belisa,
Tuviéralos yo secretos;
Mas ya de dolores mios
No puedo hacer lo que quiero[3]!

1. Cette Bergerotti, ou plutôt Bergerotta, était la plus célèbre cantatrice de l'époque

Loret cite souvent, dans sa gazette rimée :

Anne, cette fille étrangère,
Dont la voix au Louvre est si chère,
Cette aimable Bergerotti
Dont maint cœur est assujetti.

2. Sur ces chanteurs italiens, consultez *l'Opéra italien*, par Castil-Blaze, pages 91 à 95.

3. On ne sait si Molière a pris ces couplets dans quelque recueil de poésies espagnoles.

En voici la traduction :

Tu me tiens pour aveugle, Bélise;
Cependant je vois bien tes rigueurs;

SIXIÈME ENTRÉE.

DEUX ESPAGNOLS ET DEUX ESPAGNOLES.

MM. Du Pille et Tartas[1], ESPAGNOLS.
MM. de La Lanne et de Saint-André, ESPAGNOLES.

SEPTIÈME ENTRÉE.

UN CHARIVARI GROTESQUE[2].

M. Lulli, les sieurs Balthasard, Vagnac, Bonnard, La Pierre, Descousteaux, et les trois Opterre frères.

Ton dédain est chose si claire
Que les aveugles le verraient.

Si grand que soit mon amour,
Ma douleur n'est pas moindre.
Le sommeil calme parfois celle ci :
L'autre reste toujours éveillé.

Tes faveurs, Bélise,
Je les tiendrais secrètes ;
Mais quant à mes douleurs,
Je ne puis en faire ce que je veux.

C'est-à-dire : Je ne puis les empêcher d'éclater.

1. « Les danses, dit M. V. Fournel (*les Contemporains de Molière*, tome II, page 217), prenaient (à la cour) tous les caractères et offraient toutes les variétés, depuis les plus graves jusqu'aux plus comiques, depuis la pavane et le menuet des salons jusqu'aux pirouettes de théâtre, et même jusqu'aux tours de force.

« Loménie de Brienne nous parle à ce propos d'un certain Tartas... « C'est un gentilhomme basque qui a été page du maréchal de Gramont, « et que le maréchal donna au roi pour ses ballets. Il faisoit des sauts pé- « rilleux que les danseurs de corde et les plus légers baladins n'auroient « osé entreprendre... Je l'ai vu dans un ballet du roi, au Louvre, monter « sur cinq hommes, trois en bas et deux au-dessus; il se tenoit droit « sur les épaules des deux autres... Jamais homme n'a eu une plus « belle disposition. »

Disposition avait le sens de souplesse, d'agilité.

2. Il y a *crotesque* dans le texte.

HUITIÈME ET DERNIÈRE ENTRÉE.

QUATRE GALANTS, cajolant la femme de Sganarelle.

Monsieur le Duc[1], M. le duc de Saint-Aignan, MM. Beauchamp et Raynal.

1. Le duc d'Enghien, fils de Condé.

FIN DU BALLET.

LE MARIAGE FORCÉ.

COMÉDIE EN UN ACTE[1].

1. La pièce réduite en un acte fut jouée pour la première fois le 24 février 1668.

PERSONNAGES.	ACTEURS.[1]
SGANARELLE.	MOLIÈRE.
GÉRONIMO.	LA THORILLIÈRE.
DORIMÈNE, jeune coquette, promise à Sganarelle	Mlle DUPARC.
ALCANTOR, père de Dorimène.	BÉJART.
ALCIDAS, frère de Dorimène.	LA GRANGE.
LYCASTE, amant de Dorimène.	
PANCRACE, docteur aristotélicien	BRÉCOURT.
MARPHURIUS, docteur pyrrhonien	DU CROISY.
DEUX ÉGYPTIENNES	Mlle BÉJART. Mlle DEBRIE.

La scène est dans une place publique.

1. Ces noms sont ceux que donne le livret du ballet. Lycaste ne figurant pas dans ce livret, le nom de l'acteur qui joua ce rôle est inconnu.

En 1668, la distribution des rôles dut subir quelques changements, puisque Mlle Duparc ni Brécourt ne faisaient plus partie de la troupe. Armande Béjart, qui n'avait pas eu de rôle en 1664, parce qu'elle était accouchée le 19 janvier, joua très probablement en 1668 une des deux Égyptiennes de la scène x. L'inventaire fait à la mort de Molière énumère parmi les costumes d'Armande « un habit d'Égyptienne du *Mariage forcé* ».

LE MARIAGE FORCÉ

COMÉDIE

SCÈNE PREMIÈRE.

SGANARELLE, parlant à ceux qui sont dans sa maison.

Je suis de retour dans un moment. Que l'on ait bien soin du logis, et que tout aille comme il faut. Si l'on m'apporte de l'argent, que l'on me vienne querir vite chez le seigneur Géronimo ; et si l'on vient m'en demander, qu'on dise que je suis sorti, et que je ne dois revenir de toute la journée.

SCÈNE II.

SGANARELLE, GÉRONIMO.

GÉRONIMO, ayant entendu les dernières paroles de Sganarelle.

Voilà un ordre fort prudent.

SGANARELLE.

Ah! seigneur Géronimo, je vous trouve à propos ; et j'allois chez vous vous chercher.

GÉRONIMO.

Et pour quel sujet, s'il vous plaît?

SGANARELLE.

Pour vous communiquer une affaire que j'ai en tête, et vous prier de m'en dire votre avis.

GÉRONIMO.

Très-volontiers. Je suis bien aise de cette rencontre, et nous pouvons parler ici en toute liberté.

SGANARELLE.

Mettez donc dessus[1], s'il vous plaît. Il s'agit d'une chose de conséquence que l'on m'a proposée, et il est bon de ne rien faire sans le conseil de ses amis.

GÉRONIMO.

Je vous suis obligé de m'avoir choisi pour cela. Vous n'avez qu'à me dire ce que c'est.

SGANARELLE.

Mais, auparavant, je vous conjure de ne me point flatter du tout, et de me dire nettement votre pensée.

GÉRONIMO.

Je le ferai, puisque vous le voulez.

SGANARELLE.

Je ne vois rien de plus condamnable qu'un ami qui ne nous parle pas franchement.

GÉRONIMO.

Vous avez raison.

SGANARELLE.

Et, dans ce siècle, on trouve peu d'amis sincères.

GÉRONIMO.

Cela est vrai.

SGANARELLE.

Promettez-moi donc, seigneur Géronimo, de me parler avec toute sorte de franchise.

GÉRONIMO.

Je vous le promets.

1. C'est-à-dire : mettez votre chapeau. On a déjà rencontré cette façon de parler dans *l'École des Femmes*.

SGANARELLE.

Jurez-en votre foi.

GÉRONIMO.

Oui, foi d'ami. Dites-moi seulement votre affaire.

SGANARELLE.

C'est que je veux savoir de vous si je ferai bien de me marier.

GÉRONIMO.

Qui, vous?

SGANARELLE.

Oui, moi-même, en propre personne. Quel est votre avis là-dessus?

GÉRONIMO.

Je vous prie auparavant de me dire une chose.

SGANARELLE.

Et quoi?

GÉRONIMO.

Quel âge pouvez-vous bien avoir, maintenant?

SGANARELLE.

Moi?

GÉRONIMO.

Oui.

SGANARELLE.

Ma foi, je ne sais; mais je me porte bien.

GÉRONIMO.

Quoi! vous ne savez pas à peu près votre âge?

SGANARELLE.

Non. Est-ce qu'on songe à cela?

GÉRONIMO.

Hé! dites-moi un peu, s'il vous plaît: combien aviez-vous d'années lorsque nous fîmes connoissance?

SGANARELLE.

Ma foi, je n'avois que vingt ans alors.

GÉRONIMO.

Combien fûmes-nous ensemble à Rome ?

SGANARELLE.

Huit ans.

GÉRONIMO.

Quel temps avez-vous demeuré en Angleterre ?

SGANARELLE.

Sept ans.

GÉRONIMO.

Et en Hollande, où vous fûtes ensuite ?

SGANARELLE.

Cinq ans et demi.

GÉRONIMO.

Combien y a-t-il que vous êtes revenu ici ?

SGANARELLE.

Je revins en cinquante-six. *

GÉRONIMO.

De cinquante-six à soixante-huit [1], ** il y a douze ans, ce me semble. Cinq en Hollande font dix-sept ; sept en Angleterre font vingt-quatre ; huit dans notre séjour à Rome

* VAR. *En cinquante-deux* (1682).

** VAR. *De cinquante-deux à soixante-quatre* (1682).

1. Il nous semble voir dans ces dates la preuve bien certaine que le remaniement qui a réduit la comédie-ballet en un seul acte a eu lieu pour la reprise de 1668. Molière n'aurait pas changé les dates en vue seulement de l'impression.

La Grange, dans l'édition de 1682, s'apercevant sans doute d'un désaccord entre ces dates et celle de la première représentation du *Mariage forcé*, qu'il fixait, sans faire de distinction, à l'année 1664, opéra la correction que donnent les variantes, dans le but de restituer à cette pièce le rang chronologique que Molière avait troublé.

font trente-deux ; et vingt que vous aviez lorsque nous nous connûmes, cela fait justement cinquante-deux. Si bien, seigneur Sganarelle, que, sur votre propre confession, vous êtes environ à votre cinquante-deuxième ou cinquante-troisième année.

SGANARELLE.

Qui, moi? cela ne se peut pas.

GÉRONIMO.

Mon Dieu! le calcul est juste ; et là-dessus je vous dirai franchement et en ami, comme vous m'avez fait promettre de vous parler, que le mariage n'est guère votre fait. C'est une chose à laquelle il faut que les jeunes gens pensent bien mûrement avant que de la faire ; mais les gens de votre âge n'y doivent point penser du tout ; et si l'on dit que la plus grande de toutes les folies est celle de se marier, je ne vois rien de plus mal à propos que de la faire, cette folie, dans la saison où nous devons être plus sages. Enfin, je vous en dis nettement ma pensée. Je ne vous conseille point de songer au mariage ; et je vous trouverois le plus ridicule du monde si, ayant été libre jusqu'à cette heure, vous alliez vous charger maintenant de la plus pesante des chaînes.

SGANARELLE.

Et moi, je vous dis que je suis résolu de me marier, et que je ne serai point ridicule en épousant la fille que je recherche.

GÉRONIMO.

Ah! c'est une autre chose! Vous ne m'aviez pas dit cela.

SGANARELLE.

C'est une fille qui me plaît, et que j'aime de tout mon cœur.

GÉRONIMO.

Vous l'aimez de tout votre cœur?

SGANARELLE.

Sans doute, et je l'ai demandée à son père.

GÉRONIMO.

Vous l'avez demandée?

SGANARELLE.

Oui. C'est un mariage qui se doit conclure ce soir; et j'ai donné ma parole.

GÉRONIMO.

Oh! mariez-vous donc! Je ne dis plus mot.

SGANARELLE.

Je quitterois le dessein que j'ai fait! Vous semble-t-il, seigneur Géronimo, que je ne sois plus propre à songer à une femme! Ne parlons point de l'âge que je puis avoir; mais regardons seulement les choses. Y a-t-il homme de trente ans qui paroisse plus frais et plus vigoureux que vous me voyez? N'ai-je pas tous les mouvements de mon corps aussi bons que jamais; et voit-on que j'aie besoin de carrosse ou de chaise pour cheminer? N'ai-je pas encore toutes mes dents, les meilleures du monde? (il montre ses dents.) Ne fais-je pas vigoureusement mes quatre repas par jour, et peut-on voir un estomac qui ait plus de force que le mien? (il tousse.) Hem, hem, hem. Eh! qu'en dites-vous?

GÉRONIMO.

Vous avez raison, je m'étois trompé. Vous ferez bien de vous marier.

SGANARELLE.

J'y ai répugné autrefois; mais j'ai maintenant de puissantes raisons pour cela. Outre la joie que j'aurai de posséder une belle femme, qui me fera mille caresses, qui me

dorlotera[1], et me viendra frotter lorsque je serai las; outre cette joie, dis-je, je considère qu'en demeurant comme je suis je laisse périr dans le monde la race des Sganarelle; et qu'en me mariant je pourrai me voir revivre en d'autres moi-même[2]; que j'aurai le plaisir de voir des créatures qui seront sorties de moi, de petites figures qui me ressembleront comme deux gouttes d'eau, qui se joueront continuellement dans la maison, qui m'appelleront leur papa quand je reviendrai de la ville, et me diront de petites folies les plus agréables du monde. Tenez, il me semble déjà que j'y suis, et que j'en vois une demi-douzaine autour de moi[3].

GÉRONIMO.

Il n'y a rien de plus agréable que cela, et je vous conseille de vous marier le plus vite que vous pourrez.

SGANARELLE.

Tout de bon, vous me le conseillez?

GÉRONIMO.

Assurément. Vous ne sauriez mieux faire.

SGANARELLE.

Vraiment, je suis ravi que vous me donniez ce conseil en véritable ami.

1. Molière imite ici Rabelais. « Par mes songeries, dit Panurge, j'avois une femme jeune, galante, belle en perfection, laquelle me traictoit et entretenoit mignonnement, comme ung petit dorelot. » Un *dorelot* se disait d'un enfant mignon, paré, choyé, gâté.

La femme te dira : mon fallot,
Mon affeté, mon dorelot.

(*Farce des cris de Paris*, Ancien Théatre François, tome II, page 322.)

De ce mot on a fait le verbe *dorloter*, qui signifie : traiter comme une mère tendre traite son enfant, combler de prévenances et de soins. « O moy, malheureuse! combien l'ai-je dorelotté la nuict! » (Larivey, *les Tromperies*, Ancien Théatre François, tome VII, page 101.)

2. Les éditions originales ont : *des Sganarelles*, et *d'autres moi-mêmes*.

3. Cet argument est développé par Panurge à peu près dans les mêmes termes. Voyez le fragment qui est reproduit dans la notice préliminaire.

GÉRONIMO.

Hé ! quelle est la personne, s'il vous plaît, avec qui vous vous allez marier ?

SGANARELLE.

Dorimène.

GÉRONIMO.

Cette jeune Dorimène, si galante et si bien parée?

SGANARELLE.

Oui.

GÉRONIMO.

Fille du seigneur Alcantor ?

SGANARELLE.

Justement.

GÉRONIMO.

Et sœur d'un certain Alcidas, qui se mêle de porter l'épée ?

SGANARELLE.

C'est cela.

GÉRONIMO.

Vertu de ma vie !

SGANARELLE.

Qu'en dites-vous ?

GÉRONIMO.

Bon parti ! Mariez-vous promptement.

SGANARELLE.

N'ai-je pas raison d'avoir fait ce choix ?

GÉRONIMO.

Sans doute. Ah ! que vous serez bien marié ! Dépêchez vous de l'être.

SGANARELLE.

Vous me comblez de joie de me dire cela. Je vous

remercie de votre conseil, et je vous invite ce soir à mes noces.

GÉRONIMO.

Je n'y manquerai pas ; et je veux y aller en masque, afin de les mieux honorer [1].

SGANARELLE.

Serviteur.

GÉRONIMO, à part.

La jeune Dorimène, fille du seigneur Alcantor, avec le seigneur Sganarelle, qui n'a que cinquante-trois ans ! O le beau mariage ! ô le beau mariage [2] !

(Ce qu'il répète plusieurs fois en s'en allant.)

SCÈNE III.

SGANARELLE, seul.

Ce mariage doit être heureux, car il donne de la joie à tout le monde, et je fais rire tous ceux à qui j'en parle. Me voilà maintenant le plus content des hommes.

SCÈNE IV.

DORIMÈNE, SGANARELLE.

DORIMÈNE, dans le fond du théâtre, à un petit laquais qui la suit.

Allons, petit garçon, qu'on tienne bien ma queue, et qu'on ne s'amuse pas à badiner.

1. Comme *le Mariage forcé* était originairement une comédie-ballet, ce mot était jeté en avant pour annoncer une dernière scène, dans laquelle, en effet, Géronimo venait à la tête d'une mascarade formée des jeunes gens de la ville, *afin d'honorer les noces* de Sganarelle. Le mot a pu rester, malgré la suppression du ballet, comme une ironie assez maligne de la part du seigneur Géronimo. (AUGER.)

2. Cette première scène d'une petite comédie à laquelle on fait assez

SGANARELLE, à part, apercevant Dorimène.

Voici ma maîtresse qui vient. Ah ! qu'elle est agréable ! Quel air et quelle taille ! Peut-il y avoir un homme qui n'ait, en la voyant, des démangeaisons de se marier? (A Dorimène.) Où allez-vous, belle mignonne, chère épouse future de votre époux futur ?

DORIMÈNE.

Je vais faire quelques emplettes.

SGANARELLE.

Hé bien ! ma belle, c'est maintenant que nous allons être heureux l'un et l'autre. Vous ne serez plus en droit de me rien refuser ; et je pourrai faire avec vous tout ce qu'il me plaira, sans que personne s'en scandalise. Vous allez être à moi depuis la tête jusqu'aux pieds, et je serai maître de tout : de vos petits yeux éveillés, de votre petit nez fripon, de vos lèvres appétissantes, de vos oreilles amoureuses, de votre petit menton joli, de vos petits tétons rondelets, de votre... Enfin, toute votre personne sera à ma discrétion, et je serai à même pour vous caresser comme je voudrai. N'êtes-vous pas bien aise de ce mariage, mon aimable pouponne[1] ?

DORIMÈNE.

Tout à fait aise, je vous jure. Car enfin la sévérité de mon père m'a tenue jusques ici dans une sujétion la plus

peu d'attention, est une des meilleures que Molière ait faites. Il n'en a point dont la marche soit plus naturelle et plus variée dans ses mouvements, dont le dialogue soit plus vrai, le comique plus franc et plus naïf. Il faudrait en citer tous les mots pour en faire remarquer tous les traits heureux. (Auger.)

1. La convoitise sensuelle qui se traduit dans ce passage explique seule la résolution insensée de Sganarelle. Cette tirade est un peu libre non seulement dans la pensée, mais aussi dans l'expression. Il ne faut pas oublier que *le Mariage forcé* fut à l'origine un divertissement composé pour les fêtes du carnaval, où la gaieté a joui toujours de privilèges exceptionnels.

fâcheuse du monde. Il y a je ne sais combien que j'enrage du peu de liberté qu'il me donne, et j'ai cent fois souhaité qu'il me mariât, pour sortir promptement de la contrainte où j'étois avec lui, et me voir en état de faire ce que je voudrai. Dieu merci, vous êtes venu heureusement pour cela, et je me prépare désormais à me donner du divertissement, et à réparer, comme il faut, le temps que j'ai perdu. Comme vous êtes un fort galant homme, et que vous savez comme il faut vivre, je crois que nous ferons le meilleur ménage du monde ensemble, et que vous ne serez point de ces maris incommodes qui veulent que leurs femmes vivent comme des loups-garous. Je vous avoue que je ne m'accommoderois pas de cela, et que la solitude me désespère. J'aime le jeu, les visites, les assemblées, les cadeaux et les promenades, en un mot, toutes les choses de plaisir : et vous devez être ravi d'avoir une femme de mon humeur. Nous n'aurons jamais aucun démêlé ensemble; et je ne vous contraindrai point dans vos actions, comme j'espère que, de votre côté, vous ne me contraindrez point dans les miennes : car, pour moi, je tiens qu'il faut avoir une complaisance mutuelle, et qu'on ne se doit point marier pour se faire enrager l'un l'autre. Enfin nous vivrons, étant mariés, comme deux personnes qui savent leur monde. Aucun soupçon jaloux ne nous troublera la cervelle; et c'est assez que vous serez assuré de ma fidélité, comme je serai persuadée de la vôtre. Mais qu'avez-vous? je vous vois tout changé de visage[1].

1. Dans plus d'une comédie, une jeune fille, promise à un homme qu'elle hait, affecte de lui donner une mauvaise idée de son caractère, de son humeur, pour le dégoûter d'elle, et le déterminer à rompre le mariage projeté. Ici, il n'en est pas de même : Dorimène, qui sait que Sganarelle est engagé par sa parole, et qui, d'ailleurs, compte peut-être sur son frère, le

SGANARELLE.

Ce sont quelques vapeurs qui me viennent de monter à la tête.

DORIMÈNE.

C'est un mal aujourd'hui qui attaque beaucoup de gens; mais notre mariage vous dissipera tout cela. Adieu. Il me tarde déjà que je n'aie des habits raisonnables, pour quitter vite ces guenilles. Je m'en vais de ce pas achever d'acheter toutes les choses qu'il me faut, et je vous envoyrai[1] les marchands.

SCÈNE V.

GÉRONIMO, SGANARELLE.

GÉRONIMO.

Ah! seigneur Sganarelle, je suis ravi de vous trouver encore ici; et j'ai rencontré un orfèvre qui, sur le bruit que vous cherchez quelque beau diamant en bague pour faire un présent à votre épouse, m'a fort prié de vous venir parler pour lui, et de vous dire qu'il en a un à vendre, le plus parfait du monde.

SGANARELLE.

Mon Dieu! cela n'est pas pressé.

GÉRONIMO.

Comment! Que veut dire cela? Où est l'ardeur que vous montriez tout à l'heure?

spadassin, pour la lui faire tenir, ne feint rien, et se montre telle qu'elle est, en avouant à son futur époux son goût pour la liberté, la dépense et le plaisir. Ce serait de la maladresse de sa part, si ce n'était de l'effronterie. Il faut que tous les motifs se réunissent pour détourner Sganarelle de ce mariage, afin qu'il le conclue bien malgré lui, et que le bâton d'Alcidas ait tout l'honneur du dénoûment. (AUGER.)

1. C'est l'orthographe de ce mot dans les éditions originales.

SGANARELLE.

Il m'est venu, depuis un moment, de petits scrupules sur le mariage. Avant que de passer plus avant, je voudrois bien agiter à fond cette matière, et que l'on m'expliquât un songe que j'ai fait cette nuit, et qui vient tout à l'heure de me revenir dans l'esprit[1]. Vous savez que les songes sont comme des miroirs, où l'on découvre quelquefois tout ce qui nous doit arriver. Il me sembloit que j'étois dans un vaisseau, sur une mer bien agitée, et que...

GÉRONIMO.

Seigneur Sganarelle, j'ai maintenant quelque petite affaire qui m'empêche de vous ouïr. Je n'entends rien du tout aux songes; et quant au raisonnement du mariage, vous avez deux savants, deux philosophes, vos voisins, qui sont gens à vous débiter tout ce qu'on peut dire sur ce sujet. Comme ils sont de sectes différentes, vous pouvez examiner leurs diverses opinions là-dessus. Pour moi, je me contente de ce que je vous ai dit tantôt, et demeure votre serviteur.

SGANARELLE, seul.

Il a raison. Il faut que je consulte un peu ces gens-là sur l'incertitude où je suis.

1. Sganarelle continue à marcher sur les traces de Panurge. Il y a dans le troisième livre de Rabelais deux chapitres intitulés, l'un (chapitre XIII): « Comment Pantagruel conseille Panurge prévoir l'heur ou mal heur de son mariage par songes; » l'autre (chapitre XIV) : « Le songe de Panurge et interprétation d'icelui. »

SCÈNE VI[1].

PANCRACE, SGANARELLE.

PANCRACE, se tournant du côté où il est entré, et sans voir Sganarelle.

Allez, vous êtes un impertinent, mon ami, un homme [ignare de toute bonne discipline[2],] bannissable de la république des lettres.

SGANARELLE.

Ah! bon. En voici un fort à propos.

PANCRACE, de même, sans voir Sganarelle.

Oui, je te soutiendrai par vives raisons, [je te montrerai par Aristote, le philosophe des philosophes,] que tu es un ignorant, ignorantissime,* ignorantifiant et ignorantifié, par tous les cas et modes imaginables.

SGANARELLE, à part.

Il a pris querelle contre quelqu'un. (A Pancrace.) Seigneur...

PANCRACE, de même, sans voir Sganarelle.

Tu veux te mêler de raisonner, et tu ne sais pas seulement les éléments de la raison.

* VAR. *Un ignorant, un ignorantissime* (1682).

1. L'édition de 1682 amplifie notablement dans cette scène le texte de 1668. On doit en conclure que La Grange et Vinot avaient en leur possession un canevas manuscrit plus développé que celui que Molière lui-même livra à l'impression. Nous avons expliqué, à la fin de la notice préliminaire, pourquoi il nous paraissait convenable et logique de conserver dans le texte cette partie additionnelle. Nous avons soin seulement, selon l'exemple qui a été donné par la plupart de nos devanciers, de placer ces additions entre crochets, pour permettre au lecteur de les distinguer de la leçon originale et aussi des variantes proprement dites, avec lesquelles elles ne se confondent pas.

2. « Ignare de toutes les bonnes disciplines. » (*La Jalousie du Barbouillé.*)

SGANARELLE, à part.

La colère l'empêche de me voir. (A Pancrace.) Seigneur...

PANCRACE, de même, sans voir Sganarelle.

C'est une proposition condamnable dans toutes les terres de la philosophie.

SGANARELLE, à part.

Il faut qu'on l'ait fort irrité. (A Pancrace.) Je...

PANCRACE, de même, sans voir Sganarelle.

Toto cœlo, tota via aberras[1].

SGANARELLE.

Je baise les mains à monsieur le docteur.

PANCRACE.

Serviteur.

SGANARELLE.

Peut-on...?

PANCRACE, se retournant vers l'endroit par où il est entré.

Sais-tu bien ce que tu as fait? un syllogisme *in Balordo*[2].

SGANARELLE.

Je vous...

PANCRACE, de même.

La majeure en est inepte, la mineure impertinente, et la conclusion ridicule.

1. « Tu erres de toute l'étendue du ciel, de toute la longueur du chemin. » *Toto errare cœlo* est une expression de Macrobe; *tota errare via* est une expression de Térence. Elles signifient l'une et l'autre : se tromper aussi complètement que possible, et, comme nous disons par une image à peu près semblable, être à mille lieues de la vérité.

2. Pour comprendre la plaisanterie scolastique que se permet le docteur Pancrace, il faut se rappeler que l'ancienne logique distinguait un certain nombre de modes de syllogisme, qui étaient désignés dans l'école par des termes d'apparence bizarre : *Barbara, Celarint, Darii, Ferio,* etc. L'on faisait ou l'on disait, par exemple, un syllogisme en *Barbara,* en *Celarint.* Le docteur Pancrace invente le syllogisme en *Balordo,* pour jouer sur ce mot qui, dans le latin macaronique, signifie un butor, un lourdaud.

SGANARELLE.

Je...

PANCRACE, de même.

Je crèverois plutôt que d'avouer ce que tu dis ; et je soutiendrai mon opinion jusqu'à la dernière goutte de mon encre.

SGANARELLE.

Puis-je...?

PANCRACE, de même.

Oui, je défendrai cette proposition, *pugnis et calcibus, unguibus et rostro*[1].

SGANARELLE.

Seigneur Aristote, peut-on savoir ce qui vous met si fort en colère?

PANCRACE.

Un sujet le plus juste du monde[2].

SGANARELLE.

Et quoi, encore?

PANCRACE.

Un ignorant m'a voulu soutenir une proposition erronée, une proposition épouvantable, effroyable, exécrable.

SGANARELLE.

Puis-je demander ce que c'est?

PANCRACE.

Ah! seigneur Sganarelle, tout est renversé aujourd'hui, et le monde est tombé dans une corruption générale. Une licence épouvantable règne partout ; et les magistrats, qui sont établis pour maintenir l'ordre dans cet État, devroient

1. « A coups de poings et à coups de pied, avec les ongles et avec le bec. »

2. Ce nom d'Aristote, que lui donne Sganarelle, attire l'attention du docteur, qui daigne enfin apercevoir celui qui lui parle.

rougir de honte * en souffrant un scandale aussi intolérable que celui dont je veux parler [1].

SGANARELLE.

Quoi donc?

PANCRACE.

N'est-ce pas une chose horrible, une chose qui crie vengeance au ciel, que d'endurer qu'on dise publiquement la forme d'un chapeau?

SGANARELLE.

Comment?

PANCRACE.

Je soutiens qu'il faut dire la figure d'un chapeau, et non pas la forme; d'autant qu'il y a cette différence entre la forme et la figure, que la forme est la disposition extérieure des corps qui sont animés, et la figure, la disposition extérieure des corps qui sont inanimés: et puisque le chapeau est un corps inanimé, il faut dire la figure d'un chapeau et non pas la forme. (Se retournant encore du côté par où il est entré.) Oui, ignorant que vous êtes, c'est comme il faut parler; ** et ce sont les termes exprès d'Aristote dans le chapitre de la Qualité [2].

* VAR. *Devroient mourir de honte* (1682).

** VAR. *C'est ainsi qu'il faut parler* (1682).

1. Ce trait fait allusion aux poursuites incessantes qu'exerçait l'Université contre ceux qui professaient d'autres doctrines que celles qu'elle enseignait. Nous avons cité dans la notice préliminaire l'arrêt qu'elle avait obtenu du parlement en 1624. Il y en a beaucoup d'autres du même genre. L'Université était la plus processive et la moins pacifique des corporations.

2. Les péripatéticiens entendaient en effet ce mot, la *forme*, dans un sens tout particulier; la forme n'était pas la figure extérieure, c'était, dans leur langage, ce qui fait qu'un corps est ce qu'il est. Dans un os, par exemple, il y a autre chose que la dureté, la densité, la froideur, etc., qualités qui lui sont communes avec bien d'autres corps; il y a ce qui constitue la nature osseuse, et que les disciples d'Aristote nommaient la forme :

SGANARELLE, à part.

Je pensois que tout fût perdu. (A Pancrace.) Seigneur docteur, ne songez plus à tout cela. Je...

PANCRACE.

Je suis dans une colère, que je ne me sens pas.

SGANARELLE.

Laissez la forme et le chapeau en paix. J'ai quelque chose à vous communiquer. Je...

PANCRACE.

Impertinent fieffé[1] !

SGANARELLE.

De grâce, remettez-vous. Je...

PANCRACE.

Ignorant !

SGANARELLE.

Eh ! mon Dieu ! Je...

PANCRACE.

Me vouloir soutenir une proposition de la sorte !

SGANARELLE.

Il a tort. Je...

PANCRACE.

Une proposition condamnée par Aristote !

SGANARELLE.

Cela est vrai. Je...

la définition qu'ils en donnaient était celle-ci : *Forma est actus cujusque rei*, « la forme est le principe actif de chaque chose ; » d'où vient qu'on disait que l'âme est la forme du corps. Comment donc aurait-il été permis de parler de la forme d'un chapeau, et l'indignation de Pancrace n'est-elle pas bien explicable ?

1. Un impertinent fieffé est un impertinent ayant fief dans le royaume de l'impertinence ; un fou fieffé est un fou ayant fief dans le royaume de la folie : c'est-à-dire un fou, un impertinent, qui surpassent les autres en folie et en impertinence.

PANCRACE.

En termes exprès !

SGANARELLE.

Vous avez raison. (Se tournant du côté par où Pancrace est entré.) Oui, vous êtes un sot et un impudent, de vouloir disputer contre un docteur qui sait lire et écrire[1]. Voilà qui est fait : je vous prie de m'écouter. Je viens vous consulter sur une affaire qui m'embarrasse. J'ai dessein de prendre une femme, pour me tenir compagnie dans mon ménage. La personne est belle et bien faite ; elle me plaît beaucoup, et est ravie de m'épouser. Son père me l'a accordée ; mais je crains un peu ce que vous savez, la disgrâce dont on ne plaint personne ; et je voudrois bien vous prier, comme philosophe, de me dire votre sentiment. Eh ! quel est votre avis là-dessus ?

PANCRACE.

Plutôt que d'accorder qu'il faille dire la forme d'un chapeau, j'accorderois que *datur vacuum in rerum natura*[2], et que je ne suis qu'une bête.

SGANARELLE, à part.

La peste soit de l'homme ! (A Pancrace.) Eh ! monsieur le docteur, écoutez un peu les gens. On vous parle une heure durant, et vous ne répondez point à ce qu'on vous dit.

PANCRACE.

Je vous demande pardon. Une juste colère m'occupe l'esprit.

1. Sganarelle ne croit pas possible de rien dire de plus décisif en l'honneur de celui qu'il s'efforce d'apaiser. Cette plaisanterie a été répétée par Dancourt, et par beaucoup d'autres après Molière et Dancourt.

2. « J'accorderais que le vide existe dans la nature. » Les péripatéticiens niaient l'existence du vide, et avaient pour axiome que la nature l'abhorre : *Natura abhorret a vacuo*.

SGANARELLE.

Eh! laissez tout cela, et prenez la peine de m'écouter.

PANCRACE.

Soit. Que voulez-vous me dire?

SGANARELLE.

Je veux vous parler de quelque chose.

PANCRACE.

Et de quelle langue voulez-vous vous servir avec moi?

SGANARELLE.

De quelle langue?

PANCRACE.

Oui.

SGANARELLE.

Parbleu! de la langue que j'ai dans la bouche.* Je crois que je n'irai pas emprunter celle de mon voisin.

PANCRACE.

Je vous dis: de quel idiome, de quel langage?

SGANARELLE.

Ah! c'est une autre affaire.

PANCRACE.

Voulez-vous me parler italien?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Espagnol?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Allemand?

SGANARELLE.

Non.

* VAR. *Dans ma bouche* (1682).

PANCRACE.

Anglois?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Latin?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Grec?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Hébreu?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Syriaque?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Turc?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Arabe?

SGANARELLE.

Non, non, françois, [françois, françois].

PANCRACE.

Ah! françois!

SGANARELLE.

Fort bien [1].

1. Dans sa première entrevue avec Pantagruel, Panurge lui adresse

PANCRACE.

Passez donc de l'autre côté : car cette oreille-ci est destinée pour les langues scientifiques [et étrangères], et l'autre est pour [la vulgaire et] la maternelle.

SGANARELLE, à part.

Il faut bien des cérémonies avec ces sortes de gens-ci !

PANCRACE.

Que voulez-vous ?

SGANARELLE.

Vous consulter sur une petite difficulté.

PANCRACE.

Sur une difficulté * de philosophie, sans doute ?

SGANARELLE.

Pardonnez-moi. Je...

PANCRACE.

Vous voulez peut-être savoir si la substance et l'accident sont termes synonymes ou équivoques à l'égard de l'être[1] ?

SGANARELLE.

Point du tout. Je...

PANCRACE.

Si la logique est un art ou une science[2] ?

SGANARELLE.

Ce n'est pas cela. Je...

* VAR. *Ah ! ah ! sur une difficulté* (1682).

successivement la parole en douze langues étrangères. « Dea, mon amy, dist Pantagruel, ne sçavez-vous parler françois? — Si fais tres bien, seigneur, respondit le compaignon; Dieu mercy, c'est ma langue naturelle et maternelle. » Voyez Rabelais, livre II, chap. IX. Ce passage du *Pantagruel* a pu donner à Molière l'idée de ce dialogue.

1. C'était une des grandes questions discutées dans les écoles.

2. Autre prétexte d'argumentation et de controverse sans fin.

PANCRACE.

Si elle a pour objet les trois opérations de l'esprit, ou la troisième seulement[1].

SGANARELLE.

Non. Je...

PANCRACE.

S'il y a dix catégories, ou s'il n'y en a qu'une[2]?

SGANARELLE.

Point. Je...

PANCRACE.

Si la conclusion est de l'essence du syllogisme?

SGANARELLE.

Nenni. Je...

PANCRACE.

Si l'essence du bien est mise dans l'appétibilité, ou dans la convenance[3]?

SGANARELLE.

Non. Je...

PANCRACE.

Si le bien se réciproque avec la fin[4]?

SGANARELLE.

Hé! non. Je...

1. Ces trois opérations de l'esprit sont la perception, le jugement et le raisonnement.

2. « Les dix catégories d'Aristote ne sont que diverses classes auxquelles ce philosophe a voulu réduire tous les objets de nos pensées, en comprenant toutes les substances sous la première, et tous les accidents sous les neuf autres. » (*Logique de Port-Royal.*)

3. C'est-à-dire : si l'essence du bien est dans ce qu'on désire ou dans ce qui convient. La Rochefoucauld a dit (Maxime XLVIII) : « La félicité est dans le goût, et non pas dans les choses. »

4. Le mot *se réciproquer* était employé dans l'école pour toutes ces questions doubles qui naissaient du renversement des deux termes. Ici, par exemple, Pancrace demande si tout bien est une fin et si toute fin est un bien.

PANCRACE.

Si la fin nous peut émouvoir par son être réel, ou par son être intentionnel[1]?

SGANARELLE.

Non, non, non, non, non, de par tous les diables, non.

PANCRACE.

Expliquez donc votre pensée, car je ne puis pas la deviner.

SGANARELLE.

Je vous la veux expliquer aussi ; mais il faut m'écouter. (Pendant que Sganarelle dit :) L'affaire que j'ai à vous dire, c'est que j'ai envie de me marier avec une fille qui est jeune et belle. Je l'aime fort, et l'ai demandée à son père; mais, comme j'appréhende...

PANCRACE dit en même temps, sans écouter Sganarelle :

La parole a été donnée à l'homme pour expliquer sa pensée ; * et tout ainsi que les pensées sont les portraits des choses, de même nos paroles sont-elles les portraits de nos pensées.

(Sganarelle, impatienté, ferme la bouche du docteur avec sa main à plusieurs reprises, et le docteur continue de parler d'abord que Sganarelle ôte sa main.)

Mais ces portraits diffèrent des autres portraits en ce que les autres portraits sont distingués partout de leurs originaux, et que la parole renferme en soi son original, puisqu'elle n'est autre chose que la pensée expliquée par un signe extérieur; d'où vient que ceux qui pensent bien sont aussi ceux qui parlent le mieux. Expliquez-moi donc

* VAR. *Pour expliquer ses pensées* (1682).

1. Cette dernière proposition semble inintelligible; nous n'entreprendrons point de l'élucider.

votre pensée par la parole, qui est le plus intelligible de tous les signes.

SGANARELLE pousse le docteur dans sa maison, et tire la porte pour l'empêcher de sortir[1].

[Peste de l'homme!

PANCRACE, au dedans de sa maison.

Oui, la parole est *animi index et speculum*[2]. C'est le truchement du cœur, c'est l'image de l'âme. (Il monte à la fenêtre, et continue.) C'est un miroir qui nous présente naïvement les secrets les plus arcanes[3] de nos individus; et, puisque vous avez la faculté de ratiociner[4] et de parler tout ensemble, à quoi tient-il que vous ne vous serviez de la parole pour me faire entendre votre pensée?

SGANARELLE.

C'est ce que je veux faire; mais vous ne voulez pas m'écouter.

PANCRACE.

Je vous écoute, parlez.

SGANARELLE.

Je dis donc, monsieur le docteur, que...

PANCRACE.

Mais surtout soyez bref.

SGANARELLE.

Je le serai.

PANCRACE.

Évitez la prolixité.

1. Tout le reste de la scène, à partir de cet endroit, se trouve pour la première fois dans l'édition posthume de 1682.

2. Pancrace traduit aussitôt ces mots latins, qui signifient exactement « l'image et le miroir de l'âme ».

3. Les plus *arcanes*, c'est-à-dire les plus mystérieux, du latin *arcana*.

4. *Ratiociner*, raisonner. Nous avons déjà rencontré ce mot; voyez tome IV, page 250.

SGANARELLE.

Hé! monsi....

PANCRACE.

Tranchez-moi votre discours d'un apophthegme à la laconienne [1].

SGANARELLE.

Je vous...

PANCRACE.

Point d'ambages, de circonlocution [2].

(Sganarelle, de dépit de ne pouvoir parler, ramasse des pierres pour en casser la tête du docteur.)

PANCRACE.

Hé quoi! vous vous emportez, au lieu de vous expliquer? Allez, vous êtes plus impertinent que celui qui m'a voulu soutenir qu'il faut dire la forme d'un chapeau; et je vous prouverai, en toute rencontre, par raisons démonstratives et convaincantes, et par arguments *in Barbara* [3], que vous n'êtes et ne serez jamais qu'une pécore, et que je suis et serai toujours, *in utroque jure* [4], le docteur Pancrace.

SGANARELLE.

Quel diable de babillard!

1. Façon de parler bizarre et pédantesque, tout à fait digne de Pancrace. La concision énergique des Lacédémoniens est passée en proverbe, comme l'atteste le mot *laconisme*, qui exprime à lui seul cette précieuse qualité de l'esprit et du langage. Plutarque a recueilli les apophthegmes des Lacédémoniens, et même ceux des Lacédémoniennes : ils forment deux des traités qui composent ses œuvres morales. (AUGER).

2. Ces recommandations réitérées d'être bref, qui empêchent Sganarelle de placer une parole, se trouvent déjà dans *la Jalousie du Barbouillé*. (Voyez tome II, page xx.)

3. On a vu ce mot tout à l'heure dans la note 2 de la page 349 : il désignait un syllogisme dont les trois propositions sont universelles et affirmatives. C'était le premier mode du syllogisme.

4. « Dans l'un et l'autre droit », en droit civil et en droit canon.

PANCRACE, en rentrant sur le théâtre.

Homme de lettre, homme d'érudition.

SGANARELLE.

Encore?

PANCRACE.

Homme de suffisance, homme de capacité; (S'en allant.) homme consommé dans toutes les sciences naturelles, morales, et politiques; (Revenant.) homme savant, savantissime, *per omnes modos et casus*[1]; (S'en allant.) homme qui possède *superlativè* fables, mythologies, et histoires, (Revenant.) grammaire, poésie, rhétorique, dialectique et sophistique, (S'en allant.) mathématique, arithmétique, optique, onirocritique[2], physique et mathématique[3], (Revenant.) cosmimométrie[4], géométrie, architecture, spéculoire et spéculatoire[5], (S'en allant.) médecine, astronomie, astrologie, physionomie, métoposcopie[6], chiromancie[7], géomancie[8], etc.[9]

1. Pancrace a déjà dit la même chose en français, au commencement de la scène : « par tous les cas et modes imaginables. »

2. L'*onirocritique* ou *onirocritie* est l'art d'interpréter les songes.

3. On pourrait lire *mécanique* pour éviter la répétition.

4. *Cosmimométrie* au lieu de *cosmométrie*.

5. La *spéculoire*, ou plutôt *spéculaire*, est la divination à l'aide d'un miroir; la *spéculatoire*, la divination par les météores.

6. *Physionomie*, art de connaître les hommes et de prévoir leur destinée par l'inspection des traits et de l'extérieur. — *Métoposcopie*, même signification restreinte au front et au visage.

7. *Chiromancie*, divination par l'inspection des lignes de la main.

8. *Géomancie*, divination par l'inspection du sol, par des lignes tracées sur la terre.

9. On peut comparer à cette énumération celle bien plus longue encore que fait à Panurge l'astrologue Her Trippa dans le chapitre XXV du troisième livre de Rabelais.

La scène du docteur Pancrace accablant son interlocuteur d'un bavardage pédantesque est, avons-nous dit, un lieu commun de la farce et de la comédie. Molière lui donne toutefois plus de portée qu'elle n'en avait d'ordinaire, en dirigeant ouvertement la satire non pas contre Aristote, mais

SCÈNE VII.

SGANARELLE, seul.]

Au diable les savants qui ne veulent point écouter les gens! On me l'avoit bien dit que son maître Aristote n'étoit rien qu'un bavard. Il faut que j'aille trouver l'autre; il est plus posé, et plus raisonnable.* Holà!

SCÈNE VIII.

MARPHURIUS, SGANARELLE.

MARPHURIUS.

Que voulez-vous de moi, seigneur Sganarelle?

SGANARELLE.

Seigneur docteur, j'aurois besoin de votre conseil sur une petite affaire dont il s'agit, et je suis venu ici pour cela. (A part.) Ah! voilà qui va bien. Il écoute le monde, celui-ci.

MARPHURIUS.

Seigneur Sganarelle, changez, s'il vous plaît, cette façon de parler. Notre philosophie ordonne de ne point énoncer de proposition décisive, de parler de tout avec incertitude, de suspendre toujours son jugement; et, par cette raison, vous ne devez pas dire: Je suis venu, mais: Il me semble que je suis venu.

* VAR. *Peut-être qu'il sera plus posé et plus raisonnable* (1682).

contre la manière barbare dont sa doctrine était enseignée et défigurée dans les écoles, et surtout contre le dogmatisme intolérant qui y régnait. *L'Arrêt burlesque* de Boileau continua cette guerre du ridicule. « De pareilles boutades, dit M. Maurice Raynaud, font plus de mal à une vieille doctrine qui se meurt qu'un volume de bonnes raisons. »

SGANARELLE.

Il me semble?

MARPHURIUS.

Oui.

SGANARELLE.

Parbleu! il faut bien qu'il me le semble,* puisque cela est.

MARPHURIUS.

Ce n'est pas une conséquence; et il peut vous sembler, sans que la chose soit véritable.

SGANARELLE.

Comment! il n'est pas vrai que je suis venu?

MARPHURIUS.

Cela est incertain, et nous devons douter de tout.

SGANARELLE.

Quoi! je ne suis pas ici, et vous ne me parlez pas?

MARPHURIUS.

Il m'apparoît que vous êtes là, et il me semble que je vous parle; mais il n'est pas assuré que cela soit.

SGANARELLE.

Hé! que diable! vous vous moquez. Me voilà, et vous voilà bien nettement, et il n'y a point de *me semble* à tout cela. Laissons ces subtilités, je vous prie, et parlons de mon affaire. Je viens vous dire que j'ai envie de me marier.

MARPHURIUS.

Je n'en sais rien.

SGANARELLE.

Je vous le dis.

MARPHURIUS.

Il se peut faire.

* VAR. *Il faut bien qu'il me semble* (1682).

SGANARELLE.

La fille que je veux prendre est fort jeune et fort belle.

MARPHURIUS.

Il n'est pas impossible.

SGANARELLE.

Ferai-je bien ou mal de l'épouser?

MARPHURIUS.

L'un ou l'autre.

SGANARELLE, à part.

Ah! ah! voici une autre musique. (A Marphurius.) Je vous demande si je ferai bien d'épouser la fille dont je vous parle.

MARPHURIUS.

Selon la rencontre.

SGANARELLE.

Ferai-je mal?

MARPHURIUS.

Par aventure.

SGANARELLE.

De grâce, répondez-moi comme il faut.

MARPHURIUS.

C'est mon dessein.

SGANARELLE.

J'ai une grande inclination pour la fille.

MARPHURIUS.

Cela peut être.

SGANARELLE.

Le père me l'a accordée.

MARPHURIUS.

Il se pourroit.

SGANARELLE.

Mais, en l'épousant, je crains d'être cocu.

MARPHURIUS.

La chose est faisable.

SGANARELLE.

Qu'en pensez-vous?

MARPHURIUS.

Il n'y a pas d'impossibilité.

SGANARELLE.

Mais que feriez-vous si vous étiez en ma place?

MARPHURIUS.

Je ne sais.

SGANARELLE.

Que me conseillez-vous de faire?

MARPHURIUS.

Ce qui vous plaira.

SGANARELLE.

J'enrage!

MARPHURIUS.

Je m'en lave les mains.

SGANARELLE.

Au diable soit le vieux rêveur!

MARPHURIUS.

Il en sera ce qui pourra.

SGANARELLE, à part.

La peste du bourreau! Je te ferai changer de note, chien de philosophe enragé. (Il donne des coups de bâton à Marphurius.)

MARPHURIUS.

Ah! ah! ah!

SGANARELLE.

Te voilà payé de ton galimatias, et me voilà content.

MARPHURIUS.

Comment! Quelle insolence! M'outrager de la sorte!

Avoir eu l'audace de battre un philosophe comme moi!

SGANARELLE.

Corrigez, s'il vous plaît, cette manière de parler. Il faut douter de toutes choses; et vous ne devez pas dire que je vous ai battu, mais qu'il vous semble que je vous ai battu.

MARPHURIUS.

Ah! je m'en vais faire ma plainte au commissaire du quartier, des coups que j'ai reçus.

SGANARELLE.

Je m'en lave les mains.

MARPHURIUS.

J'en ai les marques sur ma personne.

SGANARELLE.

Il se peut faire.

MARPHURIUS.

C'est toi qui m'as traité ainsi.

SGANARELLE.

Il n'y a pas d'impossibilité.

MARPHURIUS.

J'aurai un décret contre toi[1].

SGANARELLE.

Je n'en sais rien.

MARPHURIUS.

Et tu seras condamné en justice.

SGANARELLE.

Il en sera ce qui pourra.

1. Un décret de prise de corps. Dans l'usage, quand on se servait du mot décret, sans addition d'aucune sorte, c'était toujours de cette sorte de décret qu'il s'agissait. Cette mesure n'a rien d'exagéré, au surplus, vis-à-vis d'un malotru qui a commis un crime de lèse-philosophie en battant un pyrrhonien, que les coups de bâton font revenir à la réalité des choses. (E. PARINGAULT.)

MARPHURIUS.

Laisse-moi faire[1].

SCÈNE IX.

SGANARELLE, seul.

Comment! on ne sauroit tirer une parole positive de ce chien d'homme-là, et l'on est aussi savant à la fin qu'au commencement. Que dois-je faire dans l'incertitude des suites de mon mariage? Jamais homme ne fut plus embarrassé que je suis. Ah! voici des Égyptiennes; il faut que je me fasse dire par elles ma bonne aventure.

SCÈNE X.

DEUX ÉGYPTIENNES, SGANARELLE.

(Les Égyptiennes avec leurs tambours de basque entrent en chantant et en dansant.)

SGANARELLE.

Elles sont gaillardes. Écoutez, vous autres, y a-t-il moyen de me dire ma bonne fortune?

PREMIÈRE ÉGYPTIENNE.

Oui, mon bon monsieur, nous voici deux qui te la diront[2].

DEUXIÈME ÉGYPTIENNE.

Tu n'as seulement qu'à nous donner ta main, avec la

1. On se reportera à ce qui a été dit de cette scène dans la notice préliminaire.

2. Les éditions antérieures à 1734 ont toutes ce mot à la troisième personne.

croix dedans[1], et nous te dirons quelque chose pour ton bon profit.

SGANARELLE.

Tenez, les voilà toutes deux avec ce que vous demandez.

PREMIÈRE ÉGYPTIENNE.

Tu as une bonne physionomie, mon bon monsieur, une bonne physionomie.

DEUXIÈME ÉGYPTIENNE.

Oui, bonne physionomie; * physionomie d'un homme qui sera un jour quelque chose.

PREMIÈRE ÉGYPTIENNE.

Tu seras marié avant qu'il soit peu, mon bon monsieur, tu seras marié avant qu'il soit peu.

DEUXIÈME ÉGYPTIENNE.

Tu épouseras une femme gentille, une femme gentille.

PREMIÈRE ÉGYPTIENNE.

Oui, une femme qui sera chérie et aimée de tout le monde.

* VAR. *Oui, une bonne physionomie* (1682).

1. C'est-à-dire une pièce de monnaie marquée à la croix. Certaines monnaies portaient l'empreinte d'une croix sur une de leurs faces; et c'est de là que sont venues les expressions : « jouer à croix ou pile », et « n'avoir ni croix ni pile ».

Plaider il nous faut pour la croix,
Car les enfants de maintenant
Ne se pourroient passer d'argent.
(*Ancien Théâtre François*, collection Jannet, tome III, page 25.)

« Pour ce que je ressemble aux archevesques, je ne marche point si la croix ne va devant, » c'est-à-dire si je ne suis payé d'avance. (*Ibid.*, tome V, page 211.) Dans *la Comédie des Proverbes*, d'Adrien de Montluc (voyez tome IX du même recueil), une bohémienne répond à un personnage qui demande si elle lui veut dire sa bonne aventure : « Oui dea, mon seigneur; mais donnez-moi donc la pièce blanche, ou bien je ne dirai rien. » Un bohémien réclame une croix marquée en un beau quart d'écu, « pour être mise sur la ligne de vie, parce que ce métal porte médecine. » — « Aveignez donc la croix, mon bon seigneur, dit le même bohémien; elle chasse celui qui n'a point de blanc en l'œil (le diable). » C'est pourquoi l'on disait que le diable logeait dans une bourse vide, on ne se trouvait croix pour l'en chasser.

DEUXIÈME ÉGYPTIENNE.

Une femme qui te fera beaucoup d'amis, mon bon monsieur, qui te fera beaucoup d'amis.

PREMIÈRE ÉGYPTIENNE.

Une femme qui fera venir l'abondance chez toi.

DEUXIÈME ÉGYPTIENNE.

Une femme qui te donnera une grande réputation.

PREMIÈRE ÉGYPTIENNE.

Tu seras considéré par elle, mon bon monsieur, tu seras considéré par elle.

SGANARELLE.

Voilà qui est bien. Mais dites-moi un peu : suis je menacé d'être cocu?

DEUXIÈME ÉGYPTIENNE.

Cocu?

SGANARELLE.

Oui.

PREMIÈRE ÉGYPTIENNE.

Cocu

SGANARELLE.

Oui, si je suis menacé d'être cocu?

(Les deux Égyptiennes chantent et dansent : la, la, la, la.)

SGANARELLE.

Que diable! ce n'est pas là me répondre! Venez çà. Je vous demande à toutes deux si je serai cocu?

DEUXIÈME ÉGYPTIENNE.

Cocu? vous?

SGANARELLE.

Oui, si je serai cocu?

PREMIÈRE ÉGYPTIENNE.

Vous? cocu?

SGANARELLE.

Oui, si je le serai, ou non?

(Les deux Égyptiennes chantent et dansent: la, la, la, la.)

SCÈNE XI.

SGANARELLE, seul.

Peste soit des carognes qui me laissent dans l'inquiétude[1]! Il faut absolument que je sache la destinée de mon mariage; et pour cela je veux aller trouver ce grand magicien dont tout le monde parle tant, et qui, par son art admirable, fait voir tout ce que l'on souhaite. Ma foi, je crois que je n'ai que faire d'aller au magicien, et voici qui me montre tout ce que je puis demander[2].

SCÈNE XII.

DORIMÈNE, LYCASTE, SGANARELLE, retiré dans un coin du théâtre sans être vu.

LYCASTE.

Quoi! belle Dorimène, c'est sans raillerie que vous parlez?

DORIMÈNE.

Sans raillerie.

LYCASTE.

Vous vous mariez tout de bon?

1. Les bohémiennes ne laissaient pas toujours les maris dans l'incertitude dont se plaint Sganarelle. On lit dans le journal d'un bourgeois de Paris au XVe siècle : « Ces sorcieres regardoient es mains des gens et disoient ce que advenu leur estoit ou à advenir; et mirent contens (discordes) en plusieurs mariages, car elles disoient au mari : « Ta femme t'a fait coux; » ou à la femme : « Ton mari t'a fait coulpe. »

2. Cette phrase est omise dans le manuscrit de Philidor.

DORIMÈNE.

Tout de bon.

LYCASTE.

Et vos noces se feront dès ce soir?

DORIMÈNE.

Dès ce soir.

LYCASTE.

Et vous pouvez, cruelle que vous êtes, oublier de la sorte l'amour que j'ai pour vous, et les obligeantes paroles que vous m'aviez données?

DORIMÈNE.

Moi? point du tout. Je vous considère toujours de même, et ce mariage ne doit point vous inquiéter: c'est un homme que je n'épouse point par amour, et sa seule richesse me fait résoudre à l'accepter. Je n'ai point de bien. Vous n'en avez point aussi; et vous savez que sans cela on passe mal le temps au monde, qu'à quelque prix que ce soit il faut tâcher d'en avoir. J'ai embrassé cette occasion-ci de me mettre à mon aise; et je l'ai fait sur l'espérance de me voir bientôt délivrée du barbon que je prends. C'est un homme qui mourra avant qu'il soit peu, et qui n'a tout au plus que six mois dans le ventre. Je vous le garantis défunt dans le temps que je dis; et je n'aurai pas longuement à demander pour moi au ciel l'heureux état de veuve[1]. (A Sganarelle, qu'elle aperçoit.) Ah! nous parlions de vous, et nous en disions tout le bien qu'on en sauroit dire.

1. La hardiesse des mœurs et la sincérité du langage ne sauraient être poussées plus loin. Dorimène ne dissimule rien à Lycaste. Si l'on peut critiquer un tel excès de franchise, au moins n'est-ce pas au nom de la morale, comme on l'a fait quelquefois, car ces deux amants ne donnent certes pas un tour gracieux au vice, et ne sauraient inspirer à personne l'envie de leur ressembler.

LYCASTE.

Est-ce là monsieur ?

DORIMÈNE.

Oui, c'est monsieur qui me prend pour femme.

LYCASTE.

Agréez, monsieur, que je vous félicite de votre mariage, et vous présente en même temps mes très humbles services. Je vous assure que vous épousez là une très honnête personne ; et vous, mademoiselle, je me réjouis avec vous aussi de l'heureux choix que vous avez fait. Vous ne pouviez pas mieux trouver, et monsieur a toute la mine d'être un fort bon mari. Oui, monsieur, je veux faire* amitié avec vous, et lier ensemble un petit commerce de visites et de divertissements.

DORIMÈNE.

C'est trop d'honneur que vous nous faites à tous deux. Mais allons, le temps me presse, et nous aurons tout le loisir de nous entretenir ensemble.

SCÈNE XIII.

SGANARELLE, seul.

Me voilà tout à fait dégoûté de mon mariage ; et je crois que je ne ferai pas mal de m'aller dégager de ma parole. Il m'en a coûté quelque argent ; mais il vaut encore mieux perdre cela que de m'exposer à quelque chose de pis. Tâchons adroitement de nous débarrasser de cette affaire. Holà ! (il frappe à la porte de la maison d'Alcantor.)

* VAR. *Oui, je veux faire* (1682).

SCÈNE XIV.

ALCANTOR, SGANARELLE.

ALCANTOR.

Ah! mon gendre, soyez le bien venu!

SGANARELLE.

Monsieur, votre serviteur.

ALCANTOR.

Vous venez pour conclure le mariage.

SGANARELLE.

Excusez-moi.

ALCANTOR.

Je vous promets que j'en ai autant d'impatience que vous.

SGANARELLE.

Je viens ici pour autre sujet.

ALCANTOR.

J'ai donné ordre à toutes les choses nécessaires pour cette fête.

SGANARELLE.

Il n'est pas question de cela.

ALCANTOR.

Les violons sont retenus, le festin est commandé, et ma fille est parée pour vous recevoir.

SGANARELLE.

Ce n'est pas ce qui m'amène.

ALCANTOR.

Enfin, vous allez être satisfait; et rien ne peut retarder votre contentement.

SGANARELLE.

Mon Dieu! c'est autre chose.

ALCANTOR.

Allons, entrez donc, mon gendre.

SGANARELLE.

J'ai un petit mot à vous dire.

ALCANTOR.

Ah! mon Dieu, ne faisons point de cérémonie. Entrez vite, s'il vous plaît.

SGANARELLE.

Non, vous dis-je; je vous veux parler auparavant.

ALCANTOR.

Vous voulez me dire quelque chose?

SGANARELLE.

Oui.

ALCANTOR.

Et quoi?

SGANARELLE.

Seigneur Alcantor, j'ai demandé votre fille en mariage, il est vrai, et vous me l'avez accordée; mais je me trouve un peu avancé en âge pour elle, et je considère que je ne suis point du tout son fait.

ALCANTOR.

Pardonnez-moi, ma fille vous trouve bien comme vous êtes; et je suis sûr qu'elle vivra fort contente avec vous.

SGANARELLE.

Point. J'ai parfois des bizarreries épouvantables, et elle auroit trop à souffrir de ma mauvaise humeur.

ALCANTOR.

Ma fille a de la complaisance, et vous verrez qu'elle s'accommodera entièrement à vous.

SGANARELLE.

J'ai quelques infirmités sur mon corps qui pourroient la dégoûter.

ALCANTOR.

Cela n'est rien. Une honnête femme ne se dégoûte jamais de son mari.

SGANARELLE.

Enfin, voulez-vous que je vous dise? Je ne vous conseille pas* de me la donner.

ALCANTOR.

Vous moquez-vous? J'aimerois mieux mourir que d'avoir manqué à ma parole.

SGANARELLE.

Mon Dieu! je vous en dispense, et je...

ALCANTOR.

Point du tout. Je vous l'ai promise, et vous l'aurez en dépit de tous ceux qui y prétendent.

SGANARELLE, à part.

Que diable!

ALCANTOR.

Voyez-vous, j'ai une estime et une amitié pour vous toute particulière; et je refuserois ma fille à un prince pour vous la donner.

SGANARELLE.

Seigneur Alcantor, je vous suis obligé de l'honneur que vous me faites; mais je vous déclare que je ne me veux point marier.

ALCANTOR.

Qui, vous?

SGANARELLE.

Oui, moi.

ALCANTOR.

Et la raison?

* VAR. *Je ne vous conseille point* (1682).

SGANARELLE.

La raison? C'est que je ne me sens point propre pour le mariage, et que je veux imiter mon père, et tous ceux de ma race, qui ne se sont jamais voulu marier[1].

ALCANTOR.

Écoutez. Les volontés sont libres; et je suis homme à ne contraindre jamais personne. Vous vous êtes engagé avec moi pour épouser ma fille, et tout est préparé pour cela; mais, puisque vous voulez retirer votre parole, je vais voir ce qu'il y a à faire; et vous aurez bientôt de mes nouvelles.

SCÈNE XV.

SGANARELLE.

Encore est-il plus raisonnable que je ne pensois, et je croyois avoir bien plus de peine à m'en dégager. Ma foi, quand j'y songe, j'ai fait fort sagement de me tirer de cette affaire; et j'allois faire un pas dont je me serois peut-être longtemps repenti. Mais voici le fils qui me vient rendre réponse.

1. C'est là une plaisanterie qui n'était pas nouvelle, même du temps de Molière. On cite une épigramme de Malleville à un homme qui ne sait s'il se doit marier.

Tu vis dans une inquiétude
Du parti que tu veux choisir;
Et la femme et la solitude
Suspendent tous deux ton désir.
Ainsi l'on voit que ton courage,
Affligé d'un rude combat,
Est tantôt pour le mariage
Et tantôt pour le célibat.
Mais sais-tu ce que tu dois faire
Pour mettre ton esprit en paix?
Résous-toi d'imiter ton père:
Tu ne te marieras jamais.

SCÈNE XVI.

ALCIDAS, SGANARELLE.

ALCIDAS, parlant toujours d'un ton doucereux.

Monsieur, je suis votre serviteur très humble.

SGANARELLE.

Monsieur, je suis le vôtre de tout mon cœur.

ALCIDAS.

Mon père m'a dit, monsieur, que vous vous étiez venu dégager de la parole que vous aviez donnée.

SGANARELLE.

Oui, monsieur, c'est avec regret; mais...

ALCIDAS.

Oh! monsieur, il n'y a pas de mal à cela.

SGANARELLE.

J'en suis fâché, je vous assure; et je souhaiterois...

ALCIDAS.

Cela n'est rien, vous dis-je. (Alcidas présente à Sganarelle deux épées.) Monsieur, prenez la peine de choisir, de ces deux épées, laquelle vous voulez.

SGANARELLE.

De ces deux épées?

ALCIDAS.

Oui, s'il vous plaît.

SGANARELLE.

A quoi bon?

ALCIDAS.

Monsieur, comme vous refusez d'épouser ma sœur après la parole donnée, je crois que vous ne trouverez pas mauvais le petit compliment que je viens vous faire.

SGANARELLE.

Comment?

ALCIDAS.

D'autres gens feroient du bruit, * et s'emporteroient contre vous; mais nous sommes personnes à traiter les choses dans la douceur; et je viens vous dire civilement qu'il faut, si vous le trouvez bon, que nous nous coupions la gorge ensemble.

SGANARELLE.

Voilà un compliment fort mal tourné.

ALCIDAS.

Allons, monsieur, choisissez, je vous prie.

SGANARELLE.

Je suis votre valet, je n'ai point de gorge à me couper. (A part.) La vilaine façon de parler que voilà!

ALCIDAS.

Monsieur, il faut que cela soit, s'il vous plaît.

SGANARELLE.

Hé! monsieur, rengainez ce compliment, je vous prie.

ALCIDAS.

Dépêchons vite, monsieur. J'ai une petite affaire qui m'attend.

SGANARELLE.

Je ne veux point de cela, vous dis-je.

ALCIDAS.

Vous ne voulez pas vous battre?

SGANARELLE.

Nenni, ma foi.

ALCIDAS.

Tout de bon?

* VAR. *Feroient plus de bruit* (1682).

SGANARELLE.

Tout de bon.

ALCIDAS, après lui avoir donné des coups de bâton.

Au moins, monsieur, vous n'avez pas lieu de vous plaindre; vous voyez que je fais les choses dans l'ordre. Vous nous manquez de parole, je me veux battre contre vous; vous refusez de vous battre, je vous donne des coups de bâton: tout cela est dans les formes; et vous êtes trop honnête homme pour ne pas approuver mon procédé.

SGANARELLE, à part.

Quel diable d'homme est-ce ci?

ALCIDAS lui présente encore les deux épées.

Allons, monsieur, faites les choses galamment, et sans vous faire tirer l'oreille.

SGANARELLE.

Encore!

ALCIDAS.

Monsieur, je ne contrains personne; mais il faut que vous vous battiez, ou que vous épousiez ma sœur.

SGANARELLE.

Monsieur, je ne puis faire ni l'un ni l'autre, je vous assure.

ALCIDAS.

Assurément?

SGANARELLE.

Assurément.

ALCIDAS.

Avec votre permission donc... (Alcidas lui donne encore des coups de bâton.)

SGANARELLE.

Ah! ah! ah! ah!

ALCIDAS.

Monsieur, j'ai tous les regrets du monde d'être obligé d'en user ainsi avec vous; mais je ne cesserai point, s'il vous plaît, que vous n'ayez promis de vous battre, ou d'épouser ma sœur. (Alcidas lève le bâton.)

SGANARELLE.

Hé bien! j'épouserai, j'épouserai.

ALCIDAS.

Ah! monsieur, je suis ravi que vous vous mettiez à la raison, et que les choses se passent doucement. Car enfin vous êtes l'homme du monde que j'estime le plus, je vous jure; et j'aurois été au désespoir que vous m'eussiez contraint à vous maltraiter. Je vais appeler mon père pour lui dire que tout est d'accord[1]. (Il va frapper à la porte d'Alcantor.)

SCÈNE XVII.

ALCANTOR, DORIMÈNE, ALCIDAS, SGANARELLE.

ALCIDAS.

Mon père, voilà monsieur qui est tout à fait raisonnable. Il a voulu faire les choses de bonne grâce, et vous pouvez lui donner ma sœur.

ALCANTOR.

Monsieur, voilà sa main; vous n'avez qu'à donner la

1. Alcidas, avec sa froideur ironique, Alcantor et Dorimène, sont bien de la même famille, dans laquelle on peut plaindre le pauvre Sganarelle d'entrer.

On peut signaler ici un mauvais lazzi qui a lieu parfois à la représentation. Quand Sganarelle vient d'être rossé par son futur beau-frère, le valet qui a porté le bâton et les épées lui dit : « Monsieur, n'oubliez pas mon pourboire », à quoi Sganarelle répond en le rossant à son tour.

vôtre. Loué soit le ciel ! m'en voilà déchargé, et c'est vous désormais que regarde le soin de sa conduite. Allons nous réjouir, et célébrer cet heureux mariage[1].

1. « Je crois, dit Riccoboni, qu'on doit ranger le dénoûment du *Mariage forcé* parmi les beautés de Molière qui sont inconnues à la plupart des spectateurs, ou du moins dont ils ne sentent pas tout le mérite. Lorsque Alcidas, afin d'obliger Sganarelle à tenir la parole qu'il a donnée d'épouser sa sœur, veut lui donner pour la troisième fois des coups de bâton, et que celui-ci a répondu : « J'épouserai, j'épouserai, » le père arrive qui, après avoir fait prendre à Sganarelle la main de sa fille, s'écrie : « Loué soit le « ciel! m'en voilà déchargé! et c'est vous désormais que regarde le soin de « sa conduite! » Sganarelle ne profère pas un seul mot, et la pièce finit. C'est là parfaitement l'art du théâtre. Le silence de Sganarelle est plus éloquent que tout ce qu'il pourroit dire, et c'est cette espèce de dénoûment que j'avois en vue, lorsque j'ai dit que le froid d'une situation pouvoit quelquefois servir à dénouer une pièce autant que le feu et la vivacité d'une action. »

FIN DU MARIAGE FORCÉ.

FÊTES DE VERSAILLES

EN M.DC.LXIV

LES

PLAISIRS DE L'ILE ENCHANTÉE

LA

PRINCESSE D'ÉLIDE

NOTICE PRÉLIMINAIRE.

Lorsque vint le printemps, Louis XIV voulut donner à Versailles une fête plus fastueuse qu'aucune de celles dont il eût encore régalé sa cour. Ce prince était au plus beau moment de son règne. « Il avait remis au peuple, dit Voltaire, trois millions de tailles : nulle partie de l'administration intérieure n'était négligée; son gouvernement était respecté au dehors; le roi d'Espagne, obligé de lui céder la préséance; le pape, forcé de lui faire satisfaction; Dunkerque, ajouté à la France par un marché glorieux à l'acquéreur et honteux pour le vendeur; enfin, toutes ses démarches depuis qu'il tenait les rênes avaient été ou nobles ou utiles. Il était beau après cela de donner des fêtes; et la principale gloire de ces amusements, qui perfectionnaient en France le goût, la politesse et les talents, venait de ce qu'ils ne dérobaient rien aux travaux continuels du monarque. »

Les solennités brillantes qu'éclaira le soleil du mois de mai 1664 eurent lieu en l'honneur des deux reines Anne d'Autriche et Marie-Thérèse. Toutefois Mlle de La Vallière, relevée depuis cinq mois de ses premières couches, pouvait, dit-on, s'attribuer quelque part secrète dans ce splendide hommage. Les magnificences furent inouïes; ces fêtes, supérieures à tout ce qu'inventaient les romans, se prolongèrent pendant toute une semaine.

Le duc de Saint-Aignan avait été chargé de tracer le programme de ces fêtes; il en emprunta l'idée maîtresse aux chants VI et VII de l'*Orlando furioso* de l'Arioste, qui racontent

le séjour de Roger dans l'île et dans le palais de l'enchanteresse Alcine. Le roi fut Roger; les princes et les courtisans adoptèrent chacun un des personnages du poème italien. Les divertissements furent rattachés avec esprit et avec goût à ce thème romanesque, au moins pendant les trois premières journées, qui formèrent ensemble ce qu'on appela *les Plaisirs de l'Ile enchantée*. « Ce qui n'est que pompe et magnificence, dit encore Voltaire, ne charme que les yeux et les oreilles et passe en un jour; mais ces fêtes de Louis XIV, où l'art et la poésie jouaient un rôle si considérable et où une si large satisfaction était offerte à l'intelligence, ont laissé après elles une éternelle mémoire. »

Molière et sa troupe eurent la plus grande part dans les divertissements de cette merveilleuse semaine. On lit sur le registre de La Grange : « La troupe est partie par ordre du roi pour Versailles le dernier jour de ce mois d'avril, et y a séjourné jusqu'au 22 mai. On y a représenté pendant trois jours *les Plaisirs de l'Ile enchantée*, dont *la Princesse d'Élide* fit une journée, qui fut le 8 mai; plus, *les Fâcheux*, *le Mariage forcé*, et trois actes du *Tartuffe*, qui étoient les trois premiers. — Reçu, 4,000 livres [1]. »

Il peut être à propos de donner ici quelques renseignements sur le traitement que recevaient les comédiens lorsqu'ils faisaient ainsi des séjours plus ou moins longs dans les résidences royales. Voici ce que Chapuzeau nous apprend sur ce point : « Le soin principal des comédiens est de bien faire leur cour chez le roi, de qui ils dépendent, non-seulement comme sujets, mais aussi comme étant particulièrement à Sa Majesté, qui les entretient à son service et leur paye régulièrement leurs pensions. Ils sont tenus d'aller au Louvre quand le roi les mande, et on leur fournit des carrosses autant qu'il en est besoin. Mais quand ils marchent à Saint-Germain, à Chambord, à Versailles, ou en d'autres lieux, outre leur pension qui court toujours, outre les carrosses, chariots et chevaux qui leur sont fournis de l'écurie, ils ont de gratification en commun mille écus par mois, chacun deux écus par jour pour leur dépense, leurs gens à proportion, et leurs logements par fourriers. En représentant la comédie, il est ordonné

1. Molière reçut en outre, pour sa nouvelle comédie, deux mille livres. Voyez *Nouvelles Pièces sur Molière*, par E. Campardon; Paris, 1876, page 41.

de chez le roi à chacun des acteurs et des actrices, à Paris ou ailleurs, été et hiver, trois pièces de bois, une bouteille de vin, un pain et deux bougies blanches pour le Louvre; et, à Saint-Germain, un flambeau pesant deux livres : ce qui leur est apporté ponctuellement par les officiers de la Fruiterie, sur les registres de laquelle est couchée une collation de vingt-cinq écus, tous les jours que les comédiens représentent chez le roi, étant alors commensaux. Il faut ajouter à ces avantages qu'il n'y a guères de gens de qualité qui ne soient bien aises de régaler les comédiens qui leur ont donné quelque lieu d'estime; ils tirent du plaisir de leur conversation, et savent qu'en cela ils plairont au roi, qui souhaite que l'on les traite favorablement. Aussi voit-on les comédiens s'approcher le plus qu'ils peuvent des princes et des grands seigneurs, surtout de ceux qui les entretiennent dans l'esprit du roi, et qui, dans les occasions, savent les appuyer de leur crédit. »

La relation des *Plaisirs de l'Ile enchantée* nous montrera parfaitement le rôle qui était fait aux comédiens dans ces fêtes royales, où ils se trouvaient mêlés à tout ce que la France comptait de plus illustre.

La Princesse d'Élide, comédie-ballet composée par Molière à la demande du roi, fut un des plus agréables *plaisirs* qu'offrit *l'Ile enchantée.* Molière n'avait pu cette fois appeler à son aide la gaieté grivoise de Rabelais et des vieux conteurs. Dans un milieu si romanesque, il fallait ne pas trop s'écarter du style romanesque. Il fallait garder dans la galanterie certaine gravité, et dans la plaisanterie même certaine mesure; Sganarelle était bon en petit comité, « dans l'appartement bas de la reine mère », mais il eût fait trop piètre visage au milieu des pompes officielles, parmi les Roger, les Roland, les Astolphe, les Ariodant, et tous les chevaliers de la fable héroïque et amoureuse.

Molière eut recours au théâtre espagnol; c'était déjà rendre une sorte d'hommage aux deux reines que l'Espagne avait vues naître; il emprunta à don Augustin Moreto le sujet de la comédie fameuse intitulée *El Desden con el desden* (*Dédain pour dédain*), où le poète a si bien retracé la lutte d'un sexe contre l'autre, lutte dans laquelle la victoire est souvent assurée à celui qui semble moins chercher la victoire. « Shakespeare, dit M. Chasles, dans deux ou trois de ses drames, avait esquissé avec une mer-

veilleuse grâce ces caprices bizarres du cœur humain, cette guerre pleine de contradictions et d'embûches. On connaît la Béatrice de *Beaucoup de bruit pour rien* (*Much ado about nothing*), qui dépense tant d'esprit à rebuter un spirituel amant, et qui finit par l'adorer. On se rappelle l'idylle amoureuse et satirique de *Comme il vous plaira* (*As you like it*), où les jeux de cette passion fantasque sont parodiés par le paysan Pierre-de-Touche et sa grossière maîtresse, ainsi que la féerie ravissante du *Rêve d'une nuit d'été* (*A Midsummer night's dream*). »

Moreto, après Shakespeare, avait fait de cette même donnée, chère à l'Italie et à l'Espagne, une belle comédie pleine de vie et de passion. *El Desden con el desden* a été naguère traduit en français par M. C. Habeneck. « On va voir, dit avec raison le traducteur dans une notice sur cette pièce, se développer une œuvre grandiose qui part du comique le plus franc et aboutit au dramatique le plus élevé. Tout est comédie dans ce qui entoure d'abord Diana (l'héroïne de Moreto), et cependant, à la fin, c'est un véritable drame qui se passe dans la conscience de la jeune fille. L'amour s'empare peu à peu de l'âme de la dédaigneuse Diana; ses rapides progrès sont merveilleusement exprimés. A la fin elle sent qu'elle aime, qu'elle n'est plus maîtresse d'elle-même, et son orgueil succombe en s'écriant : « Moi qui ne suis « plus moi ! » Voilà en trois actes une âme qui a été renouvelée entièrement [1]. »

Ce qui est remarquable en effet dans Moreto, c'est la libre énergie de la passion. Voici une analyse du chef-d'œuvre espagnol :

Carlos, comte d'Urgel, est à Barcelone avec le prince de Béarn et le comte de Foix, et il rivalise avec eux dans les fêtes, les joutes, les tournois, que donnent ces deux seigneurs, et par lesquels ils s'efforcent de plaire à la princesse Diana. Carlos n'est pas amoureux comme ses concurrents, et c'est peut-être pour cela, dit-il modestement, que, plus calme, il emporte le prix dans toutes les épreuves et dans tous les jeux. Il se pique toutefois de la froideur de Diana, et cherche à vaincre, par de nouveaux

1. *Chefs-d'œuvre du théâtre espagnol*, traduits par C. Habeneck; Paris, collection Hetzel, 1863.

prodiges de courage et d'adresse, cette altière indifférence. Peu à peu son amour-propre s'est irrité. Le mépris que Diana semble faire de lui la rend plus belle à ses yeux, et il s'enflamme à son tour. Carlos, aidé par son valet Polilla, le *gracioso* de la pièce, entreprend de cacher les tourments de son âme et de jouer de son côté la froideur et le dédain. Il se fait passer, grâce à Polilla, pour un personnage bizarre qui ne veut ni aimer ni être aimé; et lui-même affirme à la princesse, qui l'interroge, que telle est bien son immuable et philosophique résolution. Cette profession de foi singulière, qu'elle n'est pas accoutumée d'entendre, inspire à Diana l'idée de faire subir un échec à une telle présomption, et d'humilier une telle vanité. Son attention s'éveille; sa coquetterie, se couvrant du prétexte de réduire un impertinent rebelle, ne craint pas de se mettre à l'œuvre et de faire des avances à Carlos, sauf à le repousser impitoyablement lorsqu'il se déclarera vaincu. Mais celui-ci est prévenu par Polilla, qu'il a introduit chez la princesse et qui découvre ces intentions perverses; et il agit en conséquence.

C'est au milieu d'un divertissement de carnaval que Diana et Carlos commencent à employer l'un contre l'autre leur double tactique. « Tu sais, dit Polilla à Carlos, que la noble population de Barcelone, aimant le plaisir, a institué une fête dans laquelle chaque cavalier accompagne et courtise la dame que lui assigne le sort. Voici comment les choses se passent : les dames choisissent des couleurs; le galant arrive et en adopte une à son tour; la dame qui la porte sort avec lui, et doit en ce jour se montrer favorable à l'amoureux, lequel doit prouver sa tendresse. Et c'est un plaisir, car il arrive souvent qu'un jeune homme tombe sur une duègne. Tout cela étant bien entendu, sache donc que Diana a résolu d'être ta compagne en ce jour. » En effet, Diana s'arrange pour que le sort fasse de Carlos son galant. « Vous porterez comme moi, dit-elle à ses compagnes, des ceintures de toutes couleurs. Quand on viendra vous demander, vous pourrez vous donner le compagnon qui vous conviendra, car vous aurez toute préparée la couleur choisie. Vous me laisserez seulement la couleur que le comte d'Urgel nommera. » Carlos devient en effet son compagnon, et il lui fait vivement la cour; déjà elle s'imagine avoir atteint son but, elle se glorifie de

son triomphe et elle fait sentir la pointe de son dédain à Carlos, qu'elle croit amoureux. Celui-ci s'empresse aussitôt de la détromper, et lui demande pardon de s'être acquitté avec trop de zèle des devoirs du carnaval. Diana, surprise, indignée, peut à peine croire que « sa beauté s'entende parler ainsi ». Elle prend la résolution de ne rien épargner pour venir à bout de ce railleur; et, en attendant, comme dit Polilla, « Carlos lui entre plus avant dans le cœur ». Elle prépare une scène de séduction plus irrésistible encore que la précédente; elle charge Polilla de faire entrer, par la porte laissée exprès entr'ouverte, Carlos dans les jardins secrets du palais. La belle Diana et ses compagnes « en jupes et en corsages sans manches », forment un groupe ravissant, chantent et font une musique *divine*. Carlos, escorté par Polilla, qui lui tient une dague sur la joue pour l'empêcher de se détourner et de fléchir, parcourt d'un œil curieux les allées du jardin, examine les fleurs, les grottes, les fontaines, les parterres, et ne paraît accorder aucune attention aux chants ni aux chanteuses. Lorsque Diana l'interpelle avec dépit, il s'excuse simplement d'avoir pénétré dans ce parc réservé, et il ne fait aucune allusion au concert qu'on lui a fait entendre. Bien plus, quand Carlos s'est retiré, et que la princesse, furieuse, demande à Polilla: « Mais il ne nous a donc pas écoutées? — Si, madame, répond Polilla; et même il a dit que vous chantiez comme des enfants à l'école. C'est un barbare. »

Cependant le prince de Béarn et le comte de Foix, las d'inventer et de prodiguer des galanteries et des fêtes, forment un complot auquel s'associe Carlos: ils conviennent de faire semblant de tourner leurs adorations vers les compagnes de l'insensible princesse, et de la laisser seule, négligée et comme oubliée. Diana s'avise, de son côté, de soumettre Carlos à une suprême épreuve : elle a reconnu, lui dit-elle, que sa volonté a été jusqu'alors contraire à la raison, et que le devoir exige impérieusement qu'elle se marie. Le prince de Béarn est un galant et généreux chevalier, possédant les qualités les plus brillantes; elle se sent disposée à lui accorder sa main.

C'est ainsi, Carlos, que je me suis déterminée à me marier. Mais auparavant, vous sachant prudent et loyal, j'ai voulu vous consulter sur ce pro-

jet. Ne vous semble-t-il pas que le prince de Béarn est le plus digne de devenir le maître de ma couronne? Je le regarde comme le plus parfait de tous ceux qui m'approchent. Que pensez-vous de lui? On dirait que vous pâlissez. (A part.) Je suis donc arrivée à le blesser : son visage me le dit, il a perdu toute couleur; je suis parvenue à mes fins.

POLILLA.

Ah! seigneur...

CARLOS.

Je suis sans âme.

POLILLA.

Secoue-toi, malheureux, ou tu te prends à la glu.

DIANA.

Qu'est cela? Vous ne répondez pas! Pourquoi vous êtes-vous troublé?

Carlos, qui surmonte enfin les cruelles souffrances que cette feinte lui fait éprouver, répond à la princesse en s'étonnant de la conformité des sentiments et des pensers qui les animent. Il est lui-même changé; il confesse que son aveuglement a pu seul l'empêcher de reconnaître plus tôt les mérites de celle qu'il veut aimer. A cet aveu, qu'elle prend pour elle-même, Diana est rayonnante. Mais le prince continue, et déclare qu'il a fait sa dame de la charmante Cintia.

CARLOS.

N'estimez-vous pas que mon choix est heureux? Je n'ai jamais vu femme plus belle ni plus intelligente que Cintia. Sa grâce, sa distinction, son amabilité, ne disent-elles pas que je suis heureux de l'aimer? Qu'en pensez-vous? vous ai-je déplu?

DIANA, à part.

Un froid glacial m'enveloppe.

CARLOS.

Vous ne me répondez pas?

DIANA.

Je suis encore toute surprise de votre peu de clairvoyance. Je n'ai pas découvert, moi, en Cintia, ces qualités supérieures : elle n'est ni belle, ni agréable, ni intelligente : la passion vous aveugle.

CARLOS.

Vraiment! Jusqu'en cela nous sommes donc semblables.

DIANA.

Comment?

CARLOS.

Pour vos yeux la beauté de Cintia disparaît, et moi, je ne vois pas ce qui vous fait aimer le prince de Béarn. Donc nous agissons de même, nous sommes également aveugles, moi pour ce que vous aimez, vous pour ce que

j'aime... Tenez, madame, voyez Cintia qui passe; regardez-la, même de loin, et vous reconnaîtrez combien de raisons j'ai pour l'aimer. Contemplez les lacs de sa belle chevelure, et dites-moi s'il n'est pas injuste que je sois libre pendant que ces beaux cheveux sont prisonniers. Voyez comme son beau front s'unit bien à son visage charmant! Le soleil, la lune, les étoiles et le ciel, empruntent leur lumière à ses yeux. Estimez si ce n'est pas une légitime et heureuse erreur qui fait mes yeux esclaves de ceux-là, quoique les siens soient noirs comme des Africains. Voyez ces lèvres de corail; on les dirait teintes dans la blessure de mon cœur!... J'ai été aveugle, madame, jusqu'à présent comme vous-même; et j'en ai tant de regrets que j'en deviens fou, car je me laisse entraîner à louer devant vous sa beauté. Madame, je vous en demande pardon; veuillez toutefois me permettre de demander Cintia pour épouse à votre père, en même temps que je féliciterai le prince de Béarn d'avoir été choisi par vous.

« O ma fermeté! s'écrie Diana, quand elle se retrouve seule, qu'est-ce donc que j'éprouve? Quelle est cette flamme que j'ai dans la poitrine? » Elle est en effet vaincue. Carlos, serrant son jeu, pour ainsi dire, avertit le comte de Béarn qu'il est préféré, et déclare son amour à Cintia qui, elle-même, va redire à sa cousine Diana sa bonne fortune. Celle-ci perd la tête, se trahit et avoue son amour pour Carlos. A la dernière scène, lorsque Carlos lui dit qu'il n'attend que son consentement pour accepter la main de Cintia que lui offre le comte de Barcelone, elle éclate :

LE COMTE DE BARCELONE.

Qui pourrait douter que Diana ne soit contente de cette union?

POLILLA.

Son Altesse, pour me faire plaisir, voudra bien le dire elle-même.

DIANA.

Oui, je parlerai. Mais, seigneur, ne serez-vous pas content, quel que soit celui des trois prétendants que j'épouse?

LE COMTE.

Oui, tous trois se valent.

DIANA.

Et vous, seigneurs, mon choix, quel qu'il soit, vous offensera-t-il?

LE PRINCE DE BÉARN.

Ton plaisir est notre seule loi.

GASTON DE FOIX.

Nous vous obéirons.

DIANA.

Alors, c'est le prince qui épousera ma cousine, et ma main sera pour celui qui a su vaincre *le dédain par le dédain.*

CARLOS.

Et qui est celui-là?

DIANA.

Toi seul.

Ce dénoûment ne mérite pas les critiques qu'on en a faites : il importe peu que ce cri de la passion blesse, comme on disait, « le sexe, le rang, la bienséance », s'il est amené par tout ce qui précède ; et cette conclusion hardie termine à merveille, au contraire, cette ardente et puissante comédie.

Molière, pressé par le temps, gêné par les conditions exceptionnelles dans lesquelles son œuvre devait se produire, ne paraît pas avoir voulu sérieusement lutter avec ce grand modèle. Il lui emprunta ses principales situations ; il les simplifia et atténua. Il imposa au sentiment une réserve un peu cérémonieuse. Il transporta la scène, pour donner sans doute plus de noblesse encore à son sujet, dans l'ancienne Grèce, dans cette Élide fameuse par ses jeux olympiques; et au comte d'Urgel, au prince de Béarn, au comte de Foix, il substitua le prince d'Ithaque, le prince de Pyle et le prince de Messène. Lorsqu'on a sous les yeux la belle planche de l'édition in-folio où Israël Silvestre a représenté le théâtre sur lequel furent joués la comédie et le ballet de *la Princesse d'Élide;* lorsqu'on voit la grandeur de la scène, les acteurs empanachés, les actrices en robes traînantes dont les queues sont portées par des pages, l'auditoire dans la splendeur uniforme de ses costumes, on se rend bien compte de la gravité galante dans laquelle le poète fut contraint de se maintenir. Le seul rôle auquel il donna du relief est celui du fou Moron, dont il remplit lui-même le personnage, et qu'il anima d'une certaine verve populaire affranchie de l'étiquette à laquelle tout le reste était soumis.

D'autre part, le temps lui manqua. Il ne put versifier que le premier acte et une partie de la première scène du deuxième acte; et fut obligé d'achever le reste en prose, indiquant et ébauchant les scènes plutôt qu'il ne les exécutait. Telle qu'elle est cependant, la pièce a ces grandes qualités d'harmonie et d'élégance qui font reconnaître aussitôt la main du maître-ouvrier.

Molière révélait encore, dans le choix de ce sujet, le génie

dramatique qu'il possédait à un degré si éminent. Il avait senti et deviné qu'il y avait là une idée infiniment féconde. Cette idée a, en effet, enfanté par la suite tout un genre de comédies. Le théâtre de Marivaux en est tout entier descendu; et la grande famille des *Proverbes* y a pris sa principale source.

La Princesse d'Élide resta telle quelle, sans que Molière ait eu la volonté ou le loisir de l'achever.

Elle fut représentée de nouveau à Fontainebleau dans le courant du mois de juillet : « La troupe, dit La Grange, est partie le lundi 21 juillet pour Fontainebleau; on a joué quatre fois *la Princesse d'Élide* devant monsieur le légat[1], et une fois *la Thébaïde*. Reçu par ordre du roi 3,000 livres. La troupe est revenue le mercredi 13 août. »

En 1669, La Grange écrit sur son registre : « Le vendredi 23, la troupe est allée à Saint-Germain. On a joué quatre fois *la Princesse d'Élide* dans la galerie du Château-Neuf. » Le prince de Toscane assista à la représentation du 25 août. La comédie, à ce que nous apprend la *Gazette*, était « accompagnée de nouvelles entrées de ballet, dont la beauté charma toute la cour, ainsi que les changements de théâtre et les concerts, qui rendoient le spectacle des plus magnifiques ». La dépense de ces représentations monta à 24,000 livres 14 sous[2].

La Princesse d'Élide parut le 9 novembre 1664 sur le théâtre du Palais-Royal, et y fut bien accueillie; elle eut vingt-cinq représentations consécutives. Elle fut publiée dans la description des fêtes de Versailles imprimée en 1665, et dont voici le titre compliqué : « *Les Plaisirs de l'Isle enchantée* : course de bague; collation ornée de machines; comédie de Molière de *la Princesse d'Élide*, meslée de danse et de musique; ballet du *Palais d'Alcine;* feu d'artifice, et autres festes galantes et magnifiques, faites par le roi, à Versailles, le 7 mai 1664, et continuées plusieurs autres jours. A Paris, chez Robert Ballard, seul imprimeur du roi pour la musique, rué Saint-Jean-de-Beauvais, au

1. La *Gazette* ne mentionne la présence du cardinal qu'à l'une de ces représentations, celle du 30 juillet. Le cardinal Chigi, selon la *Gazette*, aurait trouvé le spectacle « tout à fait agréable et digne des plaisirs d'une cour si galante ».

2. Voyez *Nouvelles Pièces sur Molière*, publiées par M. E. Campardon; Paris, 1876, page 64.

Mont-Parnasse, et, au Palais, chez Thomas Jolly, à la salle des Merciers, à l'enseigne de *la Palme;* chez G. de Luyne, mesme salle, à l'enseigne de *la Justice;* chez Louis Billaine, dans la Grande Salle, à l'enseigne de *la Palme* et du *Grand César.* 1665. — Avec privilège de Sa Majesté. » Le privilège est du 7 janvier; l'achevé d'imprimer du dernier jour de janvier 1665.

L'auteur de cette description est inconnu; « c'est, comme dit M. Bazin, une espèce de procès-verbal fort exact et fort détaillé, écrit en style de menus plaisirs ». Elle fut réimprimée grand in-folio, à l'Imprimerie Royale, en 1673, avec neuf planches très-curieuses d'Israël Silvestre.

Elle a pris place enfin dans l'édition de 1682.

Nous la reproduisons fidèlement d'après ces trois textes. Il nous a paru impossible de détacher *la Princesse d'Élide* du cadre où elle figure dans les éditions originales, et qui l'explique mieux que ne saurait faire aucun commentaire. Nous suivons le texte de 1665, et nous donnons les variantes de l'édition in-folio de 1673 et de l'édition de 1682.

Il existe une autre relation de ces fêtes, en prose et en vers, dont l'auteur est Marigny, celui qui, pendant la Fronde, fit tant de pièces satiriques contre Mazarin. C'est de lui qu'est la phrase spirituelle que citent tous les éditeurs. Après avoir dit que Molière fut tellement pressé par les ordres du roi qu'il ne put mettre en vers qu'un acte de sa pièce, Marigny ajoute : « Il sembloit que la Comédie n'avoit eu le temps que de prendre un de ses brodequins, et qu'elle étoit venue donner des marques de son obéissance un pied chaussé et l'autre nu. » Nous n'avions pas donné cette relation dans notre première édition, mais le plan plus large de celle-ci nous oblige à l'y admettre.

L. M.

LES PLAISIRS

DE

L'ILE ENCHANTÉE

FÊTES GALANTES ET MAGNIFIQUES

FAITES PAR LE ROI A VERSAILLES

LE 7 MAI 1664

LES PLAISIRS

DE

L'ILE ENCHANTÉE

Course de bague; collation ornée de machines;
comédie mêlée de danse et de musique;* ballet du Palais d'Alcine;
feu d'artifice, et autres fêtes galantes et magnifiques, faites par le roi, à Versailles,
le 7 mai 1664, et continuées plusieurs autres jours.

Le Roi, voulant donner aux Reines et à toute sa cour le plaisir de quelques fêtes peu communes, dans un lieu orné de tous les agréments qui peuvent faire admirer une maison de campagne, choisit Versailles, à quatre lieues de Paris. C'est un château qu'on peut nommer un palais enchanté, tant les ajustements de l'art ont bien secondé les soins que la nature a pris pour le rendre parfait. Il charme de toutes les manières : tout y rit dehors et dedans; l'or et le marbre y disputent de beauté et d'éclat; et, quoiqu'il n'ait pas cette grande étendue ** qui se remarque en quelques autres palais de Sa Majesté, toutes choses y sont si polies, si bien entendues et si bien achevées *** que rien ne le **** peut égaler. Sa symétrie, la richesse de ses meubles, la beauté de ses promenades et le nombre infini de ses fleurs, comme de ses orangers, rendent les environs de ce lieu dignes de sa rareté singulière. La diversité des bêtes contenues dans les deux parcs et dans la ménagerie, où plusieurs cours en étoile sont accompagnées de viviers pour les animaux aquatiques, avec de grands bâtiments, joignent le plaisir avec la magnificence, et en font une maison accomplie.

* Var. Comédie de Molière de *la Princesse d'Élide* (1665, 1673, 1682).
** Var. *Et quoiqu'il n'y ait pas cette grande étendue* (1682).
*** Var. *Et si achevées* (1673).
**** Var. *Que rien ne les peut égaler* (1682).

PREMIÈRE JOURNÉE

Ce fut en ce beau lieu, où toute la cour se rendit le cinquième de mai, que le Roi traita plus de six cents personnes, jusques au quatorzième, outre une infinité de gens nécessaires à la danse et à la comédie, et d'artisans de toutes sortes, venus de Paris; si bien que cela paroissoit une petite armée.

Le ciel même sembla favoriser les desseins de Sa Majesté, puisqu'en une saison presque toujours pluvieuse on en fut quitte pour un peu de vent, qui sembla n'avoir augmenté qu'afin de faire voir que la prévoyance et la puissance du Roi étoient à l'épreuve des plus grandes incommodités. De hautes toiles, des bâtiments de bois, faits presque en un instant, et un nombre prodigieux de flambeaux de cire blanche, pour suppléer à plus de quatre mille bougies chaque journée, résistèrent à ce vent, qui, partout ailleurs, eût rendu ces divertissements comme impossibles à achever.

M. de Vigarani [1], gentilhomme modénois, fort savant en toutes ces choses, inventa et proposa celles-ci; et le Roi commanda au duc de Saint-Aignan, qui se trouva lors en fonction de premier gentilhomme de sa chambre, et qui avoit déjà donné plusieurs sujets de ballets fort agréables, de faire un dessein où elles fussent toutes comprises avec liaison et avec ordre; de sorte qu'elles ne pouvoient manquer de bien réussir.

Il prit pour sujet le palais d'Alcine, qui donna lieu au titre des *Plaisirs de l'Ile enchantée*, puisque, selon l'Arioste, le brave Roger et plusieurs autres bons chevaliers y furent retenus par les doubles charmes de la beauté, quoique empruntée, et du savoir de cette magicienne, et en furent délivrés, après beaucoup de

1. Carlo Vigarani, de Modène, célèbre architecte et machiniste.

temps consommé dans les délices, par la bague qui détruisoit les enchantements. C'étoit celle d'Angélique, que Mélisse, sous la forme du vieux Atlas[1], mit enfin au doigt de Roger.

On fit donc en peu de jours orner un rond, où quatre grandes allées aboutissent entre de hautes palissades, de quatre portiques de trente-cinq pieds d'élévation et de vingt-deux en carré d'ouverture, de plusieurs festons enrichis d'or et de diverses peintures, avec les armes de Sa Majesté.

Toute la cour s'y étant placée le septième, il entra dans la place, sur les six heures du soir, un héraut d'armes, représenté par M. des Bardins, vêtu d'un habit à l'antique, couleur de feu, en broderie d'argent, et fort bien monté.

Il étoit suivi de trois pages. Celui du Roi, M. d'Artagnan, marchoit à la tête des deux autres, fort richement habillé de couleur de feu, livrée de Sa Majesté, portant sa lance et son écu, dans lequel brilloit un soleil de pierreries, avec ces mots :

Nec cesso, nec erro [2],

faisant allusion à l'attachement de Sa Majesté aux affaires de son État, et à la manière avec laquelle il agit; ce qui étoit encore représenté par ces quatre vers du président de Périgny, auteur de la même devise :

Ce n'est pas sans raison que la terre et les cieux
Ont tant d'étonnement pour un objet si rare,
Qui, dans son cours pénible autant que glorieux,
Jamais ne se repose et jamais ne s'égare.

Les deux autres pages étoient aux ducs de Saint-Aignan et de Noailles : le premier, maréchal de camp, et l'autre, juge des courses.

Celui du duc de Saint-Aignan portoit l'écu de sa devise, et étoit habillé de sa livrée de toile d'argent enrichie d'or, avec les plumes incarnates et noires, et les rubans de même. Sa devise étoit un timbre d'horloge, avec ces mots :

De mis golpes mi ruido [3].

1. Le personnage du poème de l'Arioste se nomme *Atlante*, et non *Atlas*.
2. « Jamais je ne m'arrête ni ne m'égare. »
3. « De mes coups (vient) mon bruit. »

Le page du duc de Noailles étoit vêtu de couleur de feu, argent et noir, et le reste de la livrée semblable. La devise qu'il portoit dans son écu étoit un aigle avec ces mots :

Fidelis et audax [1].

Quatre trompettes et deux timbaliers marchoient après ces pages, habillés de satin couleur de feu et argent, leurs plumes de la même livrée, et les caparaçons de leurs chevaux couverts d'une pareille broderie, avec des soleils d'or fort éclatants aux banderoles des trompettes et aux couvertures des timbales.

Le duc de Saint-Aignan, maréchal de camp, marchoit après eux, armé à la grecque, d'une cuirasse de toile d'argent couverte de petites écailles d'or, aussi bien que son bas de saie [2], et son casque étoit orné d'un dragon et d'un grand nombre de plumes blanches, mêlées d'incarnat et de noir. Il montoit un cheval blanc, bardé de même, et représentoit Guidon le Sauvage.

MADRIGAL

pour LE DUC DE SAINT-AIGNAN, *représentant Guidon le Sauvage.*

Les combats que j'ai faits en l'Ile dangereuse,
Quand de tant de guerriers je demeurai vainqueur,
Suivis d'une épreuve amoureuse,
Ont signalé ma force aussi bien que mon cœur.
La vigueur qui fait mon estime,
Soit qu'elle embrasse un parti légitime,
Ou qu'elle vienne à s'échapper,
Fait dire, pour ma gloire, aux deux bouts de la terre,
Qu'on n'en voit point, en toute guerre,
Ni plus souvent, ni mieux frapper [3].

Pour le même.

Seul contre dix guerriers, seul contre dix pucelles,
C'est avoir sur les bras deux étranges querelles.

1. « Fidèle et hardi. »

2. Ce mot se rencontre aussi dans La Bruyère. « Le bas de saie, sorte de jupe plissée s'arrêtant aux genoux, représentait, dit M. Servois, dans le costume des acteurs tragiques la partie inférieure du saie (*sagum*) romain. Les acteurs s'en revêtaient lorsqu'ils représentaient des rois, des héros. » Dans un grand nombre d'éditions, depuis les plus anciennes, on a imprimé : *bas de soye.* La prononciation était du reste la même au XVIIe siècle.

3. Ces vers et les suivants, jusques et y compris les vers *pour* M. LE DUC, représentant *Roland,* sont de la composition de Benserade.

Qui sort à son honneur de ce double combat,
Doit être, ce me semble, un terrible soldat.

Huit trompettes et deux timbaliers, vêtus comme les premiers, marchoient après le maréchal de camp.

Le Roi, représentant Roger, les suivoit, montant un des plus beaux chevaux du monde, dont le harnois, couleur de feu, éclatoit d'or, d'argent et de pierreries. Sa Majesté étoit armée à la façon des Grecs, comme tous ceux de sa quadrille, et portoit une cuirasse de lames d'argent, couverte d'une riche broderie d'or et de diamants. Son port et toute son action étoient dignes de son rang; son casque, tout couvert de plumes couleur de feu, avoit une grâce incomparable; et jamais un air plus libre ni plus guerrier n'a mis un mortel au-dessus des autres hommes.

SONNET

pour LE ROI, *représentant Roger.*

Quelle taille, quel port a ce fier conquérant!
Sa personne éblouit quiconque l'examine;
Et, quoique par son poste il soit déjà si grand,
Quelque chose de plus éclate dans sa mine.

Son front de ses destins est l'auguste garant,
Par delà ses aïeux sa vertu l'achemine;
Il fait qu'on les oublie, et, de l'air qu'il s'y prend,
Bien loin derrière lui laisse son origine.

De ce cœur généreux c'est l'ordinaire emploi,
D'agir plus volontiers pour autrui que pour soi;
Là principalement sa force est occupée :

Il efface l'éclat des héros anciens,
N'a que l'honneur en vue, et ne tire l'épée
Que pour des intérêts qui ne sont pas les siens.

Le duc de Noailles, juge du camp, sous le nom d'Oger le Danois, marchoit après le Roi, portant la couleur de feu et le noir sous une riche broderie d'argent; et ses plumes, aussi bien que tout le reste de son équipage, étoient de cette même livrée.

* LE DUC DE NOAILLES. ** *Oger le Danois,* juge du camp.

Ce paladin s'applique à cette seule affaire,
De servir dignement le plus puissant des rois.
Comme, pour bien juger, il faut savoir bien faire,
Je doute que personne appelle de sa voix.

Le duc de Guise et le comte d'Armagnac marchoient ensemble après lui. Le premier, portant le nom d'Aquilant le Noir, avoit un habit de cette couleur en broderie d'or et de jais; ses plumes, son cheval et sa lance, assortissoient à sa livrée; et l'autre, représentant Griffon le Blanc, portoit sur un habit de toile d'argent plusieurs rubis, et montoit un cheval blanc bardé de la même couleur.

LE DUC DE GUISE. *Aquilant le Noir.*

La nuit a ses beautés, de même que le jour.
Le noir est ma couleur, je l'ai toujours aimée;
Et si l'obscurité convient à mon amour,
Elle ne s'étend pas jusqu'à ma renommée.

LE COMTE D'ARMAGNAC. *Griffon le Blanc.*

Voyez quelle candeur en moi le ciel a mis;
Aussi nulle beauté ne s'en verra trompée;
Et, quand il sera temps d'aller aux ennemis,
C'est où je me ferai tout blanc de mon épée.

Les ducs de Foix et de Coaslin, qui paroissoient ensuite, étoient vêtus, l'un d'incarnat avec or et argent, et l'autre de vert, blanc et argent; toute leur livrée et leurs chevaux étant dignes du reste de leur équipage.

LE DUC DE FOIX. *Renaud.*

Il porte un nom célèbre, il est jeune, il est sage :
A vous dire le vrai, c'est pour aller bien haut;
Et c'est un grand bonheur que d'avoir, à son âge,
La chaleur nécessaire et le flegme qu'il faut.

LE DUC DE COASLIN. *Dudon.*

Trop avant dans la gloire on ne peut s'engager.
J'aurai vaincu sept rois, et, par mon grand courage,

* L'édition in-folio de 1673 porte *pour le Duc de Noailles,* et fait ainsi à chaque personnage.

** Elle répète de même à chaque fois le mot *représentant.*

Les verrai tous soumis au pouvoir de Roger,
Que je ne serai pas content de mon ouvrage.

Après eux marchoient le comte du Lude et le prince de Marsillac : le premier, vêtu d'incarnat et blanc ; et l'autre, de jaune, blanc et noir, enrichis de broderie d'argent ; leur livrée de même, et fort bien montés.

LE COMTE DU LUDE. *Astolphe.*

De tous les paladins qui sont dans l'univers,
Aucun n'a pour l'amour l'âme plus échauffée ;
Entreprenant toujours mille projets divers,
Et toujours enchanté par quelque jeune fée.

LE PRINCE DE MARSILLAC. *Brandimart.*

Mes vœux seront contents, mes souhaits accomplis,
Et ma bonne fortune à son comble arrivée,
Quand vous saurez mon zèle, aimable Fleur-de-Lys,
Au milieu de mon cœur profondément gravée[1].

Les marquis de Villequier et de Soyecourt marchoient ensuite. L'un portoit le bleu et argent ; et l'autre, le bleu, blanc et noir, avec or et argent ; leurs plumes et les harnois de leurs chevaux étoient de la même couleur et d'une pareille richesse.

LE MARQUIS DE VILLEQUIER. *Richardet.*

Personne, comme moi, n'est sorti galamment
D'une intrigue où, sans doute, il falloit quelque adresse ;
Personne, à mon avis, plus agréablement
N'est demeuré fidèle en trompant sa maîtresse.

LE MARQUIS DE SOYECOURT. *Olivier.*

Voici l'honneur du siècle, auprès de qui nous sommes,
Et même les géants, de médiocres hommes,
Et ce franc chevalier, à tout venant tout prêt,
Toujours pour quelque joute a la lance en arrêt.

Les marquis d'Humières et de La Vallière les suivoient : le premier, portant la couleur de chair et argent ; et l'autre, le gris de lin, blanc et argent ; toute leur livrée étant la plus riche et la mieux assortie du monde.

1. Pour les amours de Brandimart et de Fleur-de-Lys, voyez surtout le chant XXXI du poème de l'Arioste.

LE MARQUIS D'HUMIÈRES. *Ariodant.*

Je tremble dans l'accès de l'amoureuse fièvre :
Ailleurs, sans vanité, je ne tremblai jamais,
Et ce charmant objet, l'adorable Genèvre,
Est l'unique vainqueur à qui je me soumets.

LE MARQUIS DE LA VALLIÈRE. *Zerbin.*

Quelque beaux sentiments que la gloire nous donne,
Quand on est amoureux au souverain degré,
Mourir entre les bras d'une belle personne
Est de toutes les morts la plus douce à mon gré.

M. le Duc[1] marchoit seul, portant pour sa livrée la couleur de feu, blanc et argent. Un grand nombre de diamants étoient attachés sur la magnifique broderie dont sa cuirasse et son bas de saie étoient couverts ; son casque et le harnois de son cheval en étant aussi enrichis.*

MONSIEUR LE DUC. *Roland*[2].

Roland fera bien loin son grand nom retentir;
La gloire deviendra sa fidèle compagne.
Il est sorti d'un sang qui brûle de sortir
Quand il est question de se mettre en campagne;
Et, pour ne vous en point mentir,
C'est le pur sang de Charlemagne.

Un char de dix-huit pieds de haut, de vingt-quatre de long et de quinze de large, paroissoit ensuite, éclatant d'or et de diverses couleurs. Il représentoit celui d'Apollon, en l'honneur duquel se célébroient autrefois les jeux Pythiens, que ces chevaliers s'étoient proposé d'imiter en leur course et en leur équipage. Cette divinité[3], brillante de lumière, étoit assise au plus haut du char, ayant à ses pieds les quatre Ages ou Siècles, distingués par de riches habits et par ce qu'ils portoient à la main.

* VAR. *En étant enrichis* (1682).

1. Le duc d'Enghien, fils du grand Condé.

2. Tous ces noms de personnages sont empruntés, nous n'avons pas besoin de le répéter, au poème de l'Arioste, et la plupart des vers qui les concernent font à la fois allusion à leur rôle dans ce poème et à leurs qualités ou à leurs aventures personnelles.

Ces vers n'étaient pas déclamés à voix haute, comme on pourrait le supposer. Ils étaient simplement imprimés dans le livret ou programme de la fête, qu'on distribuait aux spectateurs.

3. Représentée par La Grange.

Le Siècle d'or[1], orné de ce précieux métal, était encore paré de diverses fleurs, qui faisoient un des principaux ornements de cet heureux âge.

Ceux d'argent[2] et d'airain[3] avoient aussi leurs remarques particulières.

Et celui de fer[4] étoit représenté par un guerrier d'un regard terrible, portant d'une main l'épée, et de l'autre le bouclier.

Plusieurs autres grandes figures de relief paroient les côtés de ce char magnifique. Les monstres célestes, le serpent Python, Daphné, Hyacinthe, et les autres figures qui conviennent à Apollon, avec un Atlas portant le globe du monde, y étoient aussi relevés d'une agréable sculpture. Le Temps, représenté par le sieur Millet[5], avec sa faux, ses ailes, et cette vieillesse décrépite dont on le peint toujours accablé, en étoit le conducteur. Quatre chevaux, d'une taille et d'une beauté peu communes, couverts de grandes housses semées de soleils d'or et attelés de front, tiroient cette machine.

Les douze Heures du jour et les douze Signes du Zodiaque, habillés fort superbement, comme les poètes les dépeignent, marchoient en deux files aux deux côtés de ce char.

Tous les pages des chevaliers le suivoient deux à deux, après celui de M. le Duc, fort proprement vêtus de leurs livrées, avec quantité de plumes, portant les lances de leurs maîtres et les écus de leurs devises.

Le duc de Guise, représentant Aquilant le Noir, ayant pour devise un lion qui dort, avec ces mots :

Et quiescente pavescunt[6].

Le comte d'Armagnac, représentant Griffon le Blanc, ayant pour devise une hermine avec ces mots :

Ex candore decus[7].

1. Mlle Molière.
2. Hubert.
3. Mlle Debrie.
4. Du Croisy.
5. Ce sieur Millet était le cocher ordinaire de Louis XIV. On vantait beaucoup son adresse.
6. « On le redoute même quand il sommeille. »
7. « Sa candeur (ou sa blancheur) fait sa beauté. »

Le duc de Foix, représentant Renaud, ayant pour devise un vaisseau dans la mer, avec ces mots :

Longe levis aura feret [1].

Le duc de Coaslin, représentant Dudon, ayant pour devise un soleil, et l'héliotrope ou tournesol, avec ces mots :

Splendor ab obsequio [2].

Le comte du Lude, représentant Astolphe, ayant pour devise un chiffre en forme de nœud, avec ces mots :

Non fia mai sciolto [3].

Le prince de Marsillac, représentant Brandimart, ayant pour devise une montre en relief, dont on voit tous les ressorts, avec ces mots :

Chieto fuor, commoto dentro [4].

Le marquis de Villequier, représentant Richardet, ayant pour devise un aigle qui plane devant le soleil, avec ces mots :

Uni militat astro [5].

Le marquis de Soyecourt, représentant Olivier, ayant pour devise la massue d'Hercule, avec ces mots :

Vix œquat fama labores [6].

Le marquis d'Humières, représentant Ariodant, ayant pour devise toutes sortes de couronnes, avec ces mots :

No quiero menos [7].

Le marquis de La Vallière, représentant Zerbin, ayant pour devise un phénix sur un bûcher allumé par le soleil, avec ces mots :

Hoc juvat uri [8].

1. « Un léger souffle le portera loin. »
2. « Sa gloire lui vient de son obéissance. »
3. « Il ne sera jamais rompu. »
4. « Tranquille au dehors, agité au dedans. »
5. « Il combat pour un seul astre. »
6. « Sa renommée est à peine égale à ses travaux. »
7. « Je n'ambitionne pas moins. »
8. « Il m'est doux de brûler. »

M. le Duc, représentant Roland, ayant pour devise un dard entortillé de lauriers, avec ces mots :

Certo ferit[1].

Vingt pasteurs, chargés des diverses pièces de la barrière qui devoit être dressée pour la course de bague, formoient la dernière troupe qui entra dans la lice. Ils portoient des vestes couleur de feu, enrichies d'argent, et des coiffures de même.

Aussitôt que ces troupes furent entrées dans le camp, elles en firent le tour ; et, après avoir salué les Reines, elles se séparèrent et prirent chacune leur poste. Les pages de la tête, les trompettes et les timbaliers, se croisant, s'allèrent poster sur les ailes. Le Roi, s'avançant au milieu, prit sa place vis-à-vis du haut dais ; M. le Duc, proche de Sa Majesté ; les ducs de Saint-Aignan et de Noailles, à droite et à gauche ; les dix chevaliers, en haie aux deux côtés du char ; leurs pages, au même ordre, derrière eux ; les Signes et les Heures, comme ils étoient entrés.

Lorsqu'on eut fait halte en cet état, un profond silence, causé tout ensemble par l'attention et par le respect, donna le moyen à Mlle Debrie, qui représentoit le Siècle d'airain, de commencer ces vers à la louange de la Reine, adressés à Apollon, représenté par le sieur La Grange.

LE SIÈCLE D'AIRAIN, à Apollon[2].

Brillant père du jour, toi de qui la puissance,
Par ses divers aspects, nous donna la naissance,
Toi, l'espoir de la terre et l'ornement des cieux,
Toi, le plus nécessaire et le plus beau des dieux,
Toi dont l'activité, dont la bonté suprême,
Se fait voir et sentir en tous lieux par soi-même,
Dis-nous par quel destin, ou par quel nouveau choix,
Tu célèbres tes jeux aux rivages françois !

APOLLON.

Si ces lieux fortunés ont tout ce qu'eut la Grèce
De gloire, de valeur, de mérite et d'adresse,
Ce n'est pas sans raison qu'on y voit transférés
Ces jeux qu'à mon honneur la terre a consacrés.

1. « Il frappe à coup sûr. »

2. Ces vers sont du président de Périgny, ainsi que les suivants pour Diane, Pan et les quatre Saisons.

J'ai toujours pris plaisir à verser sur la France
De mes plus doux rayons la bénigne influence ;
Mais le charmant objet qu'hymen y fait régner
Pour elle maintenant me fait tout dédaigner.
Depuis un si long temps que, pour le bien du monde,
Je fais l'immense tour de la terre et de l'onde,
Jamais je n'ai rien vu si digne de mes feux,
Jamais un sang si noble, un cœur si généreux,
Jamais tant de lumière avec tant d'innocence,
Jamais tant de jeunesse avec tant de prudence,
Jamais tant de grandeur avec tant de bonté,
Jamais tant de sagesse avec tant de beauté.
Mille climats divers qu'on vit sous la puissance
De tous les demi-dieux dont elle prit naissance,
Cédant à son mérite autant qu'à leur devoir,
Se trouveront un jour unis sous son pouvoir.
Ce qu'eurent de grandeurs et la France et l'Espagne,
Les droits de Charles-Quint, les droits de Charlemagne,
En elle avec leur sang heureusement transmis,
Rendront tout l'univers à son trône soumis.
Mais un titre plus grand, un plus noble partage
Qui l'élève plus haut, qui lui plaît davantage,
Un nom qui tient en soi les plus grands noms unis,
C'est le nom glorieux d'épouse de Louis.

LE SIÈCLE D'ARGENT.

Quel destin fait briller, avec tant d'injustice,
Dans le siècle de fer un astre si propice?

LE SIÈCLE D'OR.

Ah! ne murmure point contre l'ordre des dieux.
Loin de s'enorgueillir d'un don si précieux,
Ce siècle, qui du ciel a mérité la haine,
En devroit augurer sa ruine prochaine,
Et voir qu'une vertu qu'il ne peut suborner,
Vient moins pour l'ennoblir que pour l'exterminer.
Sitôt qu'elle paroît dans cette heureuse terre,
Vois comme elle en bannit les fureurs de la guerre;
Comment, depuis ce jour, d'infatigables mains
Travaillent sans relâche au bonheur des humains;
Par quels secrets ressorts un héros se prépare
A chasser les horreurs d'un siècle si barbare,
Et me faire revivre avec tous les plaisirs
Qui peuvent contenter les innocents désirs.

LE SIÈCLE DE FER.

Je sais quels ennemis ont entrepris ma perte;

Leurs desseins sont connus, leur trame est découverte;
Mais mon cœur n'en est pas à tel point abattu...

APOLLON.

Contre tant de grandeur, contre tant de vertu,
Tous les monstres d'enfer, unis pour ta défense,
Ne feroient qu'une foible et vaine résistance.
L'univers, opprimé de ton joug rigoureux,
Va goûter, par ta fuite, un destin plus heureux.
Il est temps de céder à la loi souveraine
Que t'imposent les vœux de cette auguste Reine;
Il est temps de céder aux travaux glorieux
D'un Roi favorisé de la terre et des cieux.
Mais ici trop longtemps ce différend m'arrête;
A de plus doux combats cette lice s'apprête,
Allons la faire ouvrir, et ployons des lauriers
Pour couronner le front de nos fameux guerriers.

Tous ces récits achevés, la course de bague commença, en laquelle, après que le Roi eut fait admirer l'adresse et la grâce qu'il a en cet exercice, comme en tous les autres, et après plusieurs belles courses de tous les chevaliers, le duc de Guise, les marquis de Soyecourt et de La Vallière, demeurèrent à la dispute, dont ce dernier emporta le prix, qui fut une épée d'or enrichie de diamants, avec des boucles de baudrier de valeur, que donna la Reine mère, et dont elle l'honora de sa main.

La nuit vint cependant à la fin des courses, par la justesse qu'on avoit eue à les commencer; et un nombre infini de lumières ayant éclairé tout ce beau lieu, l'on vit entrer dans la même place :

Trente-quatre concertants fort bien vêtus, qui devoient précéder les Saisons, et faisoient le plus agréable concert du monde.

Pendant que les Saisons se chargeoient des mets délicieux qu'elles devoient porter, pour servir devant Leurs Majestés la magnifique collation qui étoit préparée, les douze Signes du Zodiaque, et les quatre Saisons, dansèrent dans le rond une des plus belles entrées de ballet qu'on eût encore vues.

Le Printemps parut ensuite sur un cheval d'Espagne, représenté par Mlle Duparc, qui, avec le sexe et les avantages d'une femme, faisoit voir l'adresse d'un homme. Son habit étoit vert, en broderie d'argent et de fleurs au naturel.

L'Été le suivoit, représenté par le sieur Duparc, sur un éléphant couvert d'une riche housse.

L'Automne, aussi avantageusement vêtu, représenté par le sieur de La Thorillière, venoit après, monté sur un chameau.

L'Hiver, représenté par le sieur Béjart, suivoit sur un ours.

Leur suite étoit composée de quarante-huit personnes, qui portoient toutes sur leurs têtes de grands bassins pour la collation.

Les douze premiers, couverts de fleurs, portoient, comme des jardiniers, des corbeilles peintes de vert et d'argent, garnies d'un grand nombre de porcelaines, si remplies de confitures et d'autres choses délicieuses de la saison qu'ils étoient courbés sous cet agréable faix.

Douze autres, comme moissonneurs, vêtus d'habits conformes à cette profession, mais fort riches, portoient des bassins de cette couleur incarnate qu'on remarque au soleil levant, et suivoient l'Été.

Douze, vêtus en vendangeurs, étoient couverts de feuilles de vigne et de grappes de raisin, et portoient dans des paniers feuille-morte, remplis de petits bassins de cette même couleur, divers autres fruits et confitures, à la suite de l'Automne.

Les douze derniers étoient des vieillards gelés, dont les fourrures et la démarche marquoient la froideur et la foiblesse, portant, dans des bassins couverts d'une glace et d'une neige si bien contrefaites qu'on les eût prises pour la chose même, ce qu'ils devoient contribuer à la collation, et suivoient l'Hiver.

Quatorze concertants de Pan et de Diane précédoient ces deux divinités [1] avec une agréable harmonie de flûtes et de musettes.

Elles venoient ensuite sur une machine fort ingénieuse, en forme d'une petite montagne ou roche ombragée de plusieurs arbres; mais ce qui étoit plus surprenant, c'est qu'on la voyoit portée en l'air, sans que l'artifice qui la faisoit mouvoir se pût découvrir à la vue.

Vingt autres personnes les suivoient, portant des viandes de la ménagerie de Pan et de la chasse de Diane.

1. Représentées par Molière et Mlle Béjart. Une des planches d'Israël Silvestre montre Molière et Mlle Béjart tout au haut de la machine.

Dix-huit pages du Roi, fort richement vêtus, qui devoient servir les dames à table, faisoient les derniers de cette troupe : laquelle étant rangée, Pan, Diane et les Saisons se présentant devant la Reine, le Printemps lui adressa le premier ces vers :

LE PRINTEMPS, à la Reine.

Entre toutes les fleurs nouvellement écloses
Dont mes jardins sont embellis,
Méprisant les jasmins, les œillets et les roses,
Pour payer mon tribut j'ai fait choix de ces lis,
Que, dès vos premiers ans, vous avez tant chéris.
Louis les fait briller du couchant à l'aurore.
Tout l'univers charmé les respecte et les craint;
Mais leur règne est plus doux et plus puissant encore
Quand ils brillent sur votre teint.

L'ÉTÉ.

Surpris un peu trop promptement,
J'apporte à cette fête un léger ornement;
Mais, avant que ma saison passe,
Je ferai faire à vos guerriers,
Dans les campagnes de la Thrace,
Une ample moisson de lauriers.

L'AUTOMNE.

Le Printemps, orgueilleux de la beauté des fleurs
Qui lui tombèrent en partage,
Prétend de cette fête avoir tout l'avantage,
Et nous croit obscurcir par ses vives couleurs;
Mais vous vous souviendrez, Princesse sans seconde,
De ce fruit précieux qu'a produit ma saison,
Et qui croît dans votre maison,
Pour faire quelque jour les délices du monde [1].

L'HIVER.

La neige, les glaçons, que j'apporte en ces lieux,
Sont des mets les moins précieux;
Mais ils sont des plus nécessaires
Dans une fête où mille objets charmants,
De leurs œillades meurtrières,
Font naître tant d'embrasements.

DIANE, à la Reine.

Nos bois, nos rochers, nos montagnes,

1. Allusion au Dauphin, né le 1er novembre 1661.

Tous nos chasseurs, et mes compagnes,
Qui m'ont toujours rendu des honneurs souverains,
Depuis que parmi nous ils vous ont vu paroître
Ne veulent plus me reconnoître;
Et, chargés de présents, viennent avecque moi
Vous porter ce tribut pour marque de leur foi.
Les habitants légers de cet heureux bocage,
De tomber dans vos rets font leur sort le plus doux,
Et n'estiment rien davantage
Que l'heur de périr de vos coups.
Amour, dont vous avez la grâce et le visage,
A le même secret que vous.

PAN.

Jeune divinité, ne vous étonnez pas
Lorsque nous vous offrons en ce fameux repas
L'élite de nos bergeries;
Si nos troupeaux goûtent en paix
Les herbages de nos prairies,
Nous devons ce bonheur à vos divins attraits[1].

Ces récits achevés, une grande table, en forme de croissant, ronde du côté * où l'on devoit couvrir, et garnie de fleurs de celui où elle étoit creuse, vint à se découvrir.

Trente-six violons, très bien vêtus, parurent derrière sur un petit théâtre, pendant que messieurs de La Marche et Parfait, père, frère et fils, contrôleurs généraux, sous les noms de l'Abondance, de la Joie, de la Propreté et de la Bonne Chère, la firent couvrir par les Plaisirs, par les Jeux, par les Ris et par les Délices.

Leurs Majestés s'y mirent en cet ordre, qui prévint tous les embarras qui eussent pu naître pour les rangs.

La Reine mère étoit assise au milieu de la table, et avoit à sa main droite :

LE ROI.
Mademoiselle d'Alençon.
Madame la Princesse.
Mademoiselle d'Elbeuf.

* VAR. *Ronde d'un côté* (1682).

1. Rappelons que c'est Molière (Pan) et Mlle Béjart (Diane) qui récitaient ces vers.

Madame de Béthune.
Madame la duchesse de Créqui.
MONSIEUR.
Madame la duchesse de Saint-Aignan.
Madame la maréchale du Plessis.
Madame la maréchale d'Étampes.
Madame de Gourdon.
Madame de Montespan.
Madame d'Humières.
Mademoiselle de Brancas.
Madame d'Armagnac.
Madame la comtesse de Soissons.
Madame la princesse de Bade.
Mademoiselle de Grançay.

De l'autre côté étoient assises :

LA REINE.
Madame de Carignan.
Madame de Flaix.
Madame la duchesse de Foix.
Madame de Brancas.
Madame de Froullay.
Madame la duchesse de Navailles.
Mademoiselle d'Ardennes.
Mademoiselle de Coëtlogon.
Madame de Crussol.
Madame de Montausier.
MADAME.
Madame la princesse Bénédicte [1].
Madame la Duchesse.
Madame de Rouvroy.
Mademoiselle de La Mothe.
Madame de Marsé.
Mademoiselle de La Vallière.
Mademoiselle d'Artigny.

1. La jeune fille de la Palatine, sœur de Madame la Duchesse, Bénédicte-Henriette-Philippine de Bavière, âgée de moins de douze ans, plus tard Mme d'Hanovre.

Mademoiselle du Bellay.
Mademoiselle de Dampierre.
Mademoiselle de Fiennes.

La somptuosité de cette collation passoit tout ce qu'on en pourroit écrire, tant par l'abondance que par la délicatesse des choses qui y furent servies. Elle faisoit aussi le plus bel objet qui puisse tomber sous les sens, puisque dans la nuit, auprès de la verdeur de ces hautes palissades, un nombre infini de chandeliers peints de vert et d'argent, portant chacun vingt-quatre bougies, et deux cents flambeaux de cire blanche, tenus par autant de personnes vêtues en masques, rendoient une clarté presque aussi grande et plus agréable que celle du jour. Tous les chevaliers, avec leurs casques couverts de plumes de différentes couleurs, et leurs habits de la course, étoient appuyés sur la barrière; et ce grand nombre d'officiers richement vêtus qui servoient en augmentoient encore la beauté, et rendoient ce rond une chose enchantée, duquel, après la collation, Leurs Majestés et toute la cour sortirent par le portique opposé à la barrière, et, dans un grand nombre de galesches* fort ajustées, reprirent le chemin du château[1].

* VAR. *Calesches* (1673, 1682). Conf. tome IV, page 171, note 3.

1. Les planches d'Israël Silvestre pour la première journée portent les inscriptions suivantes :

Vue du château de Versailles ; les écus des chevaliers avec leurs devises.

1re. « Comparse du Roi et de ses chevaliers avec toutes leurs suites, dans le camp de la course de bague, pendant l'ouverture de la fête faite par les récits d'Apollon et des quatre Siècles assis sur un grand char de triomphe. »

2me. « Marche du Roi et de ses chevaliers avec toutes leurs suites autour du camp de la course de bague, représentant Roger et les autres chevaliers enchantés dans l'île d'Alcine. »

3me. « Course de bague disputée par le Roi et ses chevaliers, représentant Roger et les autres chevaliers enchantés dans l'île d'Alcine. »

4me. « Comparse des quatre Saisons avec leurs suites de concertants et porteurs de présents, et de la machine de Pan et de Diane avec leurs suites de concertants et de bergers portant les plats pendant les récits des uns et des autres devant le Roi et les Reines. »

5me. « Festin du Roi et des Reines avec plusieurs princesses et dames, servi de tous les mets et présents faits par les dieux et les quatre Saisons. »

SECONDE JOURNÉE

DES PLAISIRS DE L'ILE ENCHANTÉE.

Lorsque la nuit du second jour fut venue, Leurs Majestés se rendirent dans un autre rond environné de palissades comme le premier, et sur la même ligne, s'avançant toujours vers le lac, où l'on feignoit que le palais d'Alcine étoit bâti.

Le dessein de cette seconde fête étoit que Roger et les chevaliers de sa quadrille, après avoir fait des merveilles aux courses que, par l'ordre de la belle magicienne, ils avoient faites en faveur de la Reine, continuoient en ce même dessein pour le divertissement suivant; et que, l'Ile flottante n'ayant point éloigné le rivage de la France[1], ils donnoient à Sa Majesté le plaisir d'une comédie dont la scène étoit en Élide.

Le Roi fit donc couvrir de toiles, en si peu de temps qu'on avoit lieu de s'en étonner, tout ce rond d'une espèce de dôme, pour défendre contre le vent le grand nombre de flambeaux et de bougies qui devoient éclairer le théâtre, dont la décoration étoit fort agréable. Aussitôt qu'on eut tiré la toile, un grand concert de plusieurs instruments se fit entendre, et l'Aurore, représentée par mademoiselle Hilaire, ouvrit la scène et chanta ce récit[2] :

1. On dirait à présent : Ne s'étant pas éloignée du rivage de la France.

2. Avec ce récit s'ouvre le premier intermède de la comédie-ballet. Ce qui suit est l'œuvre de Molière, sauf les arguments et les explications qui accompagnent le texte, et qui sont de la même plume que la relation des *Plaisirs de l'Ile enchantée*.

PREMIER INTERMÈDE.

SCÈNE PREMIÈRE.

RÉCIT DE L'AURORE.

Quand l'amour à vos yeux offre un choix agréable,
Jeunes beautés, laissez-vous enflammer;
Moquez-vous d'affecter cet orgueil indomptable
Dont on vous dit qu'il est beau de s'armer.
Dans l'âge où l'on est aimable,
Rien n'est si beau que d'aimer.

Soupirez librement pour un amant fidèle,
Et bravez ceux qui voudroient vous blâmer.
Un cœur tendre est aimable, et le nom de cruelle
N'est pas un nom à se faire estimer;
Dans le temps où l'on est belle,
Rien n'est si beau que d'aimer.

SCÈNE II.

VALETS DE CHIENS ET MUSICIENS.

Pendant que l'Aurore chantoit ce récit, quatre valets de chiens étoient couchés sur l'herbe, dont l'un (sous la figure de Lyciscas, représenté par le sieur de Molière, excellent acteur, de l'invention duquel étoient les vers et toute la pièce), se trouvoit au milieu de deux, et un autre à ses pieds, qui étoient les sieurs Estival, Don et Blondel, de la musique du Roi, dont les voix étoient admirables.

Ceux-ci, en se réveillant à l'arrivée de l'Aurore et sitôt qu'elle eut chanté, s'écrièrent en concert :

Holà! holà! Debout, debout, debout.

Pour la chasse ordonnée il faut préparer tout;
Holà! ho! debout, vite debout.

PREMIER.

Jusqu'aux plus sombres lieux le jour se communique.

DEUXIÈME.

L'air sur les fleurs en perles se résout.

TROISIÈME.

Les rossignols commencent leur musique,
Et leurs petits concerts retentissent partout.

TOUS ENSEMBLE.

Sus, sus, debout, vite, debout.

(A Lyciscas endormi.)

Qu'est-ce ci, Lyciscas? Quoi! tu ronfles encore,
Toi qui promettois tant de devancer l'Aurore?
Allons, debout, vite, debout!
Pour la chasse ordonnée il faut préparer tout.
Debout, vite, debout! dépêchons, debout.

LYCISCAS, en s'éveillant.

Par la morbleu! vous êtes de grands braillards, vous autres, et vous avez la gueule ouverte de bon matin[1].

MUSICIENS.

Ne vois-tu pas le jour qui se répand partout?
Allons, debout, Lyciscas, debout.

LYCISCAS.

Hé! laissez-moi dormir encore un peu, je vous conjure.

MUSICIENS.

Non, non, debout, Lyciscas, debout.

LYCISCAS.

Je ne vous demande plus qu'un petit quart d'heure.

1. On remarquera ce rôle parlé au milieu des autres rôles chantés. Molière a mis en usage toutes les combinaisons possibles à la scène.

MUSICIENS.

Point, point, debout, vite, debout.

LYCISCAS.

Hé! je vous prie.

MUSICIENS.

Debout.

LYCISCAS.

Un moment.

MUSICIENS.

Debout.

LYCISCAS.

De grâce.

MUSICIENS.

Debout.

LYCISCAS.

Hé!

MUSICIENS.

Debout.

LYCISCAS.

Je...

MUSICIENS.

Debout.

LYCISCAS.

J'aurai fait incontinent.

MUSICIENS.

Non, non, debout, Lyciscas, debout.
Pour la chasse ordonnée il faut préparer tout.
Vite, debout, dépêchons, debout.

LYCISCAS.

Hé bien! laissez-moi, je vais me lever. Vous êtes d'étranges gens de me tourmenter comme cela! Vous serez cause que je ne me porterai pas bien de toute la

journée : car, voyez-vous, le sommeil est nécessaire à l'homme; et, lorsqu'on ne dort pas sa réfection, il arrive... que... on n'est... (Il se rendort.)

PREMIER.

Lyciscas!

DEUXIÈME.

Lyciscas!

TROISIÈME.

Lyciscas!

TOUS ENSEMBLE.

Lyciscas!

LYCISCAS.

Diable soit les brailleurs!* Je voudrois que vous eussiez la gueule pleine de bouillie bien chaude.

MUSICIENS.

Debout, debout;
Vite, debout, dépêchons, debout.

LYCISCAS.

Ah! quelle fatigue de ne pas dormir son soûl.

PREMIER.

Holà! ho.

DEUXIÈME.

Holà! ho!

TROISIÈME.

Holà! ho!

TOUS ENSEMBLE.

Ho! ho! ho! ho! ho!

LYCISCAS.

Ho! ho! ho! ho! La peste soit des gens avec leurs chiens de hurlements! Je me donne au diable si je ne

* VAR. *Diable soit des brailleurs!* (1673).

vous assomme. Mais voyez un peu quel diable d'enthousiasme il leur prend de me venir chanter aux oreilles comme cela. Je...

MUSICIENS.

Debout.

LYCISCAS.

Encore?

MUSICIENS.

Debout.

LYCISCAS.

Le diable vous emporte!

MUSICIENS.

Debout.

LYCISCAS, en se levant.

Quoi! toujours? A-t-on jamais vu une pareille furie de chanter? Par la sambleu! j'enrage. Puisque me voilà éveillé, il faut que j'éveille les autres, et que je les tourmente comme on m'a fait. Allons, ho, messieurs, debout, debout, vite; c'est trop dormir. Je vais faire un bruit de diable partout. (Il crie de toute sa force.) Debout, debout, debout! Allons vite, ho! ho! ho! debout, debout! Pour la chasse ordonnée, il faut préparer tout: debout! debout! Lyciscas, debout! Ho! ho! ho! ho! ho!

Lyciscas s'étant levé avec toutes les peines du monde, et s'étant mis à crier de toute sa force, plusieurs cors et trompes de chasse se firent entendre, et concertés avec les violons commencèrent l'air d'une entrée, sur laquelle six valets de chiens dansèrent avec beaucoup de justesse et de disposition[1], reprenant à certaines cadences le son de leurs cors et trompes. C'étoient les sieurs Paysan, Chicanneau, Noblet, Pesan, Bonard, et La Pierre.

1. Dans le sens d'agilité, que ce mot avait alors.

LA

PRINCESSE D'ÉLIDE

COMÉDIE GALANTE

MÊLÉE DE MUSIQUE ET D'ENTRÉES DE BALLET

8 mai 1664

PERSONNAGES.	ACTEURS[1].
LA PRINCESSE D'ÉLIDE.	Mlle MOLIÈRE[2].
AGLANTE, cousine de la princesse	Mlle DUPARC.
CYNTHIE, cousine de la princesse	Mlle DEBRIE.
PHILIS, suivante de la princesse	Mlle BÉJART.
IPHITAS, père de la princesse	HUBERT.
EURYALE, prince d'Ithaque.	LA GRANGE.
ARISTOMÈNE, prince de Messène	DU CROISY.
THÉOCLE, prince de Pyle.	BÉJART.
ARBATE, gouverneur du prince d'Ithaque. . . .	LA THORILLIÈRE.
MORON, plaisant de la princesse	MOLIÈRE.
LYCAS, suivant d'Iphitas.	PRÉVOST[3].

La scène est en Élide[4].

1. La liste des acteurs est donnée par le texte même, et n'a par conséquent rien de douteux. La relation indique également la plupart des personnages qui remplirent les rôles des intermèdes; on les trouvera au courant du récit.

2. Armande Béjart obtint dans ce rôle un très brillant succès qui eut, dit-on, de funestes suites pour son mari. Voici comment s'exprime le libelle de *la Fameuse Comédienne :* « Molière ayant fait *la Princesse d'Élide,* où la Molière joue la princesse, qui étoit le premier rôle considérable où elle eût paru, parce que la Duparc les jouoit tous et étoit l'héroïne du théâtre, elle y parut avec tant d'éclat que Molière eut tout lieu de se repentir de l'avoir exposée au milieu de cette jeunesse brillante de la cour. »

L'inventaire après décès publié par M. Soulié mentionne le costume suivant : « Une jupe de taffetas couleur de citron, garnie de guipure ; huit corps de différentes garnitures, et un petit corps en broderie or et argent fin, de l'habit de *la Princesse d'Élide :* prisé 20 livres. »

3. Ce Prévost était au service de la troupe, et on lui confiait parfois des bouts de rôle pour lesquels il recevait une gratification journalière.

4. Le manuscrit de Mahelot ne contient sur la mise en scène de *la Princesse d'Élide* que ce renseignement : « [Le] théâtre est une forêt. Il faut un grand arbre au milieu, quatre dards, un soufflet. »

G. Staal del. Imp. Mangeon, Paris. Audibran sc.

LA PRINCESSE D'ELIDE

Acte V... Scène II

Garnier frères Editeurs

LA

PRINCESSE D'ÉLIDE

COMÉDIE-BALLET

ACTE PREMIER.

ARGUMENT.

Cette chasse qui se préparoit ainsi étoit celle d'un prince d'Élide, lequel étant d'humeur galante et magnifique, et souhaitant que la princesse sa fille se résolût à aimer et à penser au mariage, qui étoit fort contre son inclination, avoit fait venir en sa cour les princes d'Ithaque, de Messène et de Pyle, afin que dans l'exercice de la chasse, qu'elle aimoit fort, et dans d'autres jeux, comme des courses de chars et semblables magnificences, quelqu'un de ces princes pût lui plaire et devenir son époux.

SCÈNE PREMIÈRE.

Euryale, prince d'Ithaque, amoureux de la princesse d'Élide, et Arbate son gouverneur, lequel, indulgent à la passion du prince, le loue de son amour, au lieu de l'en blâmer, en des termes fort galants.

EURYALE, ARBATE.

ARBATE.

Ce silence rêveur, dont la sombre habitude
Vous fait à tous moments chercher la solitude :

Ces longs soupirs que laisse échapper votre cœur,
Et ces fixes regards si chargés de langueur,
Disent beaucoup, sans doute, à des gens de mon âge ;
Et je pense, seigneur, entendre ce langage ;
Mais, sans votre congé, de peur de trop risquer,
Je n'ose m'enhardir jusques à l'expliquer.

EURYALE.

Explique, explique, Arbate, avec toute licence,
Ces soupirs, ces regards, et ce morne silence.
Je te permets ici de dire que l'Amour
M'a rangé sous ses lois, et me brave à son tour ;
Et je consens encor que tu me fasses honte
Des foiblesses d'un cœur qui souffre qu'on le dompte.

ARBATE.

Moi, vous blâmer, seigneur, des tendres mouvements
Où je vois qu'aujourd'hui penchent vos sentiments
Le chagrin des vieux jours ne peut aigrir mon âme
Contre les doux transports de l'amoureuse flamme ;
Et bien que mon sort touche à ses derniers soleils,
Je dirai que l'amour sied bien à vos pareils ;
Que ce tribut qu'on rend aux traits d'un beau visage,
De la beauté d'une âme est un clair témoignage,
Et qu'il est malaisé que, sans être amoureux,
Un jeune prince soit et grand et généreux.
C'est une qualité que j'aime en un monarque ;
La tendresse de cœur* est une grande marque ;
Et je crois que d'un prince on peut tout présumer,**
Dès qu'on voit que son âme est capable d'aimer.
Oui, cette passion, de toutes la plus belle,

* Var. *La tendresse du cœur* (1673, 1682).
** Var. *Que d'un prince à votre âge on peut tout présumer* (1682).

Traîne dans un esprit cent vertus après elle ;
Aux nobles actions elle pousse les cœurs,
Et tous les grands héros ont senti ses ardeurs.
Devant mes yeux, seigneur, a passé votre enfance,
Et j'ai de vos vertus vu fleurir l'espérance ;
Mes regards observoient en vous des qualités
Où je reconnoissois le sang dont vous sortez ;
J'y découvrois un fonds d'esprit et de lumière ;
Je vous trouvois bien fait, l'air grand et l'âme fière.
Votre cœur, votre adresse, éclatoient chaque jour ;
Mais je m'inquiétois de ne voir point d'amour ;
Et, puisque les langueurs d'une plaie invincible
Nous montrent que votre âme à ses traits est sensible,
Je triomphe, et mon cœur, d'allégresse rempli,
Vous regarde à présent comme un prince accompli[1].

EURYALE.

Si de l'Amour un temps j'ai bravé la puissance,
Hélas ! mon cher Arbate, il en prend bien vengeance ;
Et, sachant dans quels maux mon cœur s'est abîmé,
Toi-même tu voudrois qu'il n'eût jamais aimé.
Car enfin, vois le sort où mon astre me guide :
J'aime, j'aime ardemment la princesse d'Élide ;

1. Cette tirade fait visiblement allusion à Louis XIV. Né en 1638, il allait avoir vingt-six ans, et quatre ans de mariage. Ce prince était alors dans l'ivresse de sa passion pour Mlle de La Vallière. Tous les poètes de cour, pour lui plaire, célébraient l'amour et la volupté ; tous lui prêchaient cette même morale d'opéra, qu'on voit étalée ici dans le discours d'Arbate. Cette première scène de *la Princesse d'Élide* a quelque rapport avec la première de *Phèdre*, où un autre gouverneur de prince s'applique à vaincre, dans l'esprit de son élève, les scrupules qu'y fait naître une passion condamnée par son père. On a trouvé ce langage déplacé dans la bouche de Théramène. Molière semble mériter ici le même reproche qu'on a fait à Racine ; mais il est juste d'observer qu'une comédie-ballet est d'un genre moins sévère qu'une tragédie, et que *la Princesse d'Élide* était destinée à faire partie d'une fête voluptueuse. (Auger.)

Et tu sais quel orgueil, sous des traits si charmants,*
Arme contre l'amour ses jeunes sentiments,
Et comment elle fuit dans cette illustre fête**
Cette foule d'amants qui briguent sa conquête.
Ah! qu'il est bien peu vrai que ce qu'on doit aimer,
Aussitôt qu'on le voit, prend droit de nous charmer,
Et qu'un premier coup d'œil allume en nous les flammes
Où le ciel, en naissant, a destiné nos âmes!
A mon retour d'Argos je passai dans ces lieux,
Et ce passage offrit la princesse à mes yeux;
Je vis tous les appas dont elle est revêtue,
Mais de l'œil dont on voit une belle statue.
Leur brillante jeunesse observée à loisir
Ne porta dans mon âme aucun secret désir,
Et d'Ithaque en repos je revis le rivage,
Sans m'en être en deux ans rappelé nulle image.
Un bruit vient cependant à répandre à ma cour
Le célèbre mépris qu'elle fait de l'amour;
On publie en tous lieux que son âme hautaine
Garde pour l'hyménée une invincible haine,
Et qu'un arc à la main, sur l'épaule un carquois,
Comme une autre Diane elle hante les bois,
N'aime rien que la chasse, et de toute la Grèce
Fait soupirer en vain l'héroïque jeunesse.
Admire nos esprits, et la fatalité!
Ce que n'avoient point fait sa vue et sa beauté,
Le bruit de ses fiertés en mon âme fit naître
Un transport inconnu dont je ne fus point maître:
Ce dédain si fameux eut des charmes secrets

* VAR. *Et tu sais que l'orgueil, sous des traits si charmants* (1682).
** VAR. *En cette illustre fête* (1673, 1682).

A me faire avec soin rappeler tous ses traits;
Et mon esprit, jetant de nouveaux yeux sur elle,
M'en refit une image et si noble et si belle,
Me peignit tant de gloire et de telles douceurs
A pouvoir triompher de toutes ses froideurs,
Que mon cœur, aux brillants d'une telle victoire,
Vit de sa liberté s'évanouir la gloire:
Contre une telle amorce il eut beau s'indigner,
Sa douceur sur mes sens prit tel droit de régner
Qu'entraîné par l'effort d'une occulte puissance
J'ai d'Ithaque en ces lieux fait voile en diligence;
Et je couvre un effet de mes vœux enflammés
Du désir de paroître à ces jeux renommés,
Où l'illustre Iphitas[1], père de la princesse,
Assemble la plupart des princes de la Grèce.

ARBATE.

Mais à quoi bon, seigneur, les soins que vous prenez?
Et pourquoi ce secret où vous vous obstinez?
Vous aimez, dites-vous, cette illustre princesse,
Et venez à ses yeux signaler votre adresse;
Et nuls empressements, paroles, ni soupirs,
Ne l'ont instruite encor de vos brûlants désirs?
Pour moi, je n'entends rien à cette politique
Qui ne veut point souffrir que votre cœur s'explique;
Et je ne sais quel fruit peut prétendre un amour
Qui fuit tous les moyens de se produire au jour.

EURYALE.

Et que ferai-je, Arbate, en déclarant ma peine

1. Iphitus, roi d'Élide, dont Molière a changé le nom en celui d'Iphitas, qu'apparemment il a trouvé plus sonore, rétablit la solennité des jeux olympiques, que les malheurs de la Grèce avaient interrompue. Pausanias et Valerius Paterculus ont parlé de ce roi.

Qu'attirer les dédains de cette âme hautaine,
Et me jeter au rang de ces princes soumis
Que le titre d'amants lui peint en ennemis?
Tu vois les souverains de Messène et de Pyle
Lui faire de leurs cœurs un hommage inutile,
Et de l'éclat pompeux des plus hautes vertus
En appuyer en vain les respects assidus:
Ce rebut de leurs soins, sous un triste silence,
Retient de mon amour toute la violence:
Je me tiens condamné dans ces rivaux fameux,
Et je lis mon arrêt au mépris qu'on fait d'eux.

ARBATE.

Et c'est dans ce mépris et dans cette humeur fière
Que votre âme à ses vœux doit voir plus de lumière,
Puisque le sort vous donne à conquérir un cœur
Que défend seulement une jeune froideur,*
Et qui n'impose[1] point à l'ardeur qui vous presse
De quelque attachement l'invincible tendresse.
Un cœur préoccupé résiste puissamment;
Mais, quand une âme est libre, on la force aisément,
Et toute la fierté de son indifférence
N'a rien dont ne triomphe un peu de patience.
Ne lui cachez donc plus le pouvoir de ses yeux,
Faites de votre flamme un éclat glorieux;
Et, bien loin de trembler de l'exemple des autres,
Du rebut de leurs vœux enflez l'espoir des vôtres.
Peut-être, pour toucher ces sévères appas,**

* Var. *Que défend seulement une simple froideur* (1682).
** Var. *Ses sévères appas* (1673, 1682).

1. *Oppose* au lieu d'*impose* serait le mot propre. Quelques éditeurs ont cru à une faute d'impression que tous les premiers textes auraient reproduite; cela est possible, probable même, mais non certain.

Aurez-vous des secrets que ces princes n'ont pas;
Et, si de ses fiertés l'impérieux caprice
Ne vous fait éprouver un destin plus propice,
Au moins est-ce un bonheur en ces extrémités
Que de voir avec soi ses rivaux rebutés.

EURYALE.

J'aime à te voir presser cet aveu de ma flamme:
Combattant mes raisons, tu chatouilles mon âme;
Et, par ce que j'ai dit, je voulois pressentir
Si de ce que j'ai fait tu pourrois m'applaudir:
Car enfin, puisqu'il faut t'en faire confidence,
On doit à la princesse expliquer mon silence,
Et peut-être, au moment que je t'en parle ici,
Le secret de mon cœur, Arbate, est éclairci.
Cette chasse, où, pour fuir la foule qui l'adore,
Tu sais qu'elle est allée au lever de l'aurore,
Est le temps que Moron, pour déclarer mon feu,
A pris...

ARBATE.

Moron, seigneur?

EURYALE.

Ce choix t'étonne un peu;
Par son titre de fou tu crois le bien connoître;
Mais sache qu'il l'est moins qu'il ne le veut paroître,
Et que, malgré l'emploi qu'il exerce aujourd'hui[1],
Il a plus de bon sens que tel qui rit de lui.

1. L'emploi de fou de cour n'était pas encore supprimé à l'époque où Molière composa *la Princesse d'Élide*. Le titulaire se nommait l'Angeli; Boileau a parlé de l'Angeli dans sa première satire :

Un poète à la cour fut jadis à la mode;
Mais des fous aujourd'hui c'est le plus incommode;
Et l'esprit le plus beau, l'auteur le plus poli,
N'y parviendra jamais au sort de l'Angeli.

La princesse se plaît à ses bouffonneries :
Il s'en est fait aimer par cent plaisanteries,
Et peut, dans cet accès, dire et persuader
Ce que d'autres que lui n'oseroient hasarder ;
Je le vois propre enfin à ce que j'en souhaite :
Il a pour moi, dit-il, une amitié parfaite,
Et veut, dans mes États ayant reçu le jour,
Contre tous mes rivaux appuyer mon amour.
Quelque argent mis en main pour soutenir ce zèle...

SCÈNE II.

Moron, représenté par le sieur de Molière, arrive, et ayant le souvenir d'un furieux sanglier devant lequel il avoit fui à la chasse, demande du secours; et rencontrant Euryale et Arbate, se met au milieu d'eux pour plus de sûreté, après leur avoir témoigné sa peur, et leur disant cent choses plaisantes sur son peu de bravoure.

EURYALE, ARBATE, MORON.

MORON, sans être vu.

Au secours! sauvez-moi de la bête cruelle!

EURYALE.

Je pense ouïr sa voix.

MORON, sans être vu.

A moi! de grâce, à moi!

EURYALE.

C'est lui-même. Où court-il avec un tel effroi?

MORON, entrant sans voir personne.

Où pourrai-je éviter ce sanglier redoutable?
Grands dieux! préservez-moi de sa dent effroyable!
Je vous promets, pourvu qu'il ne m'attrape pas,
Quatre livres d'encens, et deux veaux des plus gras.

(Rencontrant Euryale, que dans sa frayeur il prend pour le sanglier qu'il évite.)

Ah! je suis mort.

EURYALE.

Qu'as-tu?

MORON.

Je vous croyois la bête
Dont à me diffamer j'ai vu la gueule prête[1],
Seigneur, et je ne puis revenir de ma peur.

EURYALE.

Qu'est-ce?

MORON.

Oh! que la princesse est d'une étrange humeur!
Et qu'à suivre la chasse et ses extravagances
Il nous faut essuyer de sottes complaisances!
Quel diable de plaisir trouvent tous les chasseurs
De se voir exposés à mille et mille peurs?
Encore si c'étoit qu'on ne fût qu'à la chasse
Des lièvres, des lapins, et des jeunes daims, passe :
Ce sont des animaux d'un naturel fort doux,
Et qui prennent toujours la fuite devant nous.
Mais aller attaquer de ces bêtes vilaines
Qui n'ont aucun respect pour les faces humaines,
Et qui courent les gens qui les veulent courir,
C'est un sot passe-temps que je ne puis souffrir.

1. *Diffamer* pour *dévorer, déchirer,* a l'air aujourd'hui d'une expression burlesque. Mais il faut remarquer qu'on employait alors ce mot dans le sens de *gâter, défigurer.* Furetière nous apprend qu'on disait fort bien : « Il lui a donné du taillant de son épée, et lui a tout diffamé le visage. » Dans *le Baron de Fœneste,* de Théodore-Agrippa d'Aubigné, on lit cette phrase : « Le carrossier (le cocher) de madame de Varat me donna du « pommeau de son épée dans l'estomac; si ses compagnons ne l'eussent « soutenu, je l'aurois diffamé. » C'est dans le même sens que les Latins disaient *deturpare os, faciem, caput alicujus.*

Moron se servait donc d'un terme parfaitement admissible en parlant de ces bêtes vilaines

Qui n'ont aucun respect pour les faces humaines.

EURYALE.

Dis-nous donc ce que c'est.

MORON, en se tournant.

Le pénible exercice
Où de notre princesse a volé le caprice !
J'en aurois bien juré qu'elle auroit fait le tour ;
Et la course des chars se faisant en ce jour,
Il falloit affecter ce contre-temps de chasse
Pour mépriser ces jeux avec meilleure grâce,
Et faire voir... Mais chut. Achevons mon récit,
Et reprenons le fil de ce que j'avois dit.
Qu'ai-je dit?

EURYALE.

Tu parlois d'exercice pénible.

MORON.

Ah ! oui. Succombant donc à ce travail horrible
(Car en chasseur fameux j'étois enharnaché,
Et dès le point du jour je m'étois découché),
Je me suis écarté de tous en galant homme,
Et, trouvant un lieu propre à dormir d'un bon somme,
J'essayois ma posture, et, m'ajustant bientôt,
Prenois déjà mon ton pour ronfler comme il faut,
Lorsqu'un murmure affreux m'a fait lever la vue,
Et j'ai, d'un vieux buisson de la forêt touffue,
Vu sortir un sanglier d'une énorme grandeur
Pour...

EURYALE.

Qu'est-ce?

MORON.

Ce n'est rien. N'ayez point de frayeur,
Mais laissez-moi passer entre vous deux, pour cause :
Je serai mieux en main pour vous conter la chose.

J'ai donc vu ce sanglier, qui, par nos gens chassé,
Avoit d'un air affreux tout son poil hérissé;
Ses deux yeux flamboyants ne lançoient que menace,
Et sa gueule faisoit une laide grimace,
Qui, parmi de l'écume, à qui l'osoit presser
Montroit de certains crocs... je vous laisse à penser.
A ce terrible aspect j'ai ramassé mes armes;
Mais le faux[1] animal, sans en prendre d'alarmes,
Est venu droit à moi, qui ne lui disois mot.

ARBATE.

Et tu l'as de pied ferme attendu?

MORON.

Quelque sot.
J'ai jeté tout par terre et couru comme quatre.

ARBATE.

Fuir devant un sanglier, ayant de quoi l'abattre!
Ce trait, Moron, n'est pas généreux...

MORON.

J'y consens;
Il n'est pas généreux, mais il est de bon sens.

ARBATE.

Mais, par quelques exploits si l'on ne s'éternise...

MORON.

Je suis votre valet, et j'aime mieux qu'on dise :*
« C'est ici qu'en fuyant sans se faire prier,
Moron sauva ses jours des fureurs d'un sanglier, »
Que si l'on y disoit : « Voilà l'illustre place
Où le brave Moron, d'une héroïque audace,
Affrontant d'un sanglier l'impétueux effort,

* Var. *Je suis votre valet. J'aime mieux que l'on dise :* (1682).

1. *Faux*, dans le sens de *méchant, traître* et *déloyal.*

Par un coup de ses dents vit terminer son sort[1]. »

EURYALE.

Fort bien.

MORON.

Oui. J'aime mieux, n'en déplaise à la gloire,
Vivre au monde deux jours que mille ans dans l'histoire.

EURYALE.

En effet, ton trépas fâcheroit tes amis ;
Mais, si de ta frayeur ton esprit est remis,
Puis-je te demander si du feu qui me brûle ?...

MORON.

Il ne faut point, seigneur, que je vous dissimule ;*
Je n'ai rien fait encore, et n'ai point rencontré
De temps pour lui parler qui fût selon mon gré.
L'office de bouffon a des prérogatives ;
Mais souvent on rabat nos libres tentatives.
Le discours de vos feux est un peu délicat,
Et c'est chez la princesse une affaire d'État.
Vous savez de quel titre elle se glorifie,
Et qu'elle a dans la tête une philosophie
Qui déclare la guerre au conjugal lien,
Et vous traite l'Amour de déité de rien.
Pour n'effaroucher point son humeur de tigresse,
Il me faut manier la chose avec adresse :
Car on doit regarder comme l'on parle aux grands,
Et vous êtes parfois d'assez fâcheuses gens.
Laissez-moi doucement conduire cette trame.

* VAR. *Il ne faut pas, seigneur, que je vous dissimule;* (1673, 1682).

1. L'Arétin, dans une lettre à Baptiste Strozzi, a écrit : *È meglio per la pelle vostra che si dica : « Qui fuggi il tale » che : « Qui mori il cotale. »* « Il vaut mieux pour votre peau qu'on dise : « Ici un tel prit la fuite, » que : « Ici un tel trouva la mort. »

Je me sens là pour vous un zèle tout de flamme;
Vous êtes né mon prince, et quelques autres nœuds
Pourroient contribuer au bien que je vous veux.
Ma mère, dans son temps, passoit pour assez belle,
Et naturellement n'étoit pas fort cruelle;
Feu votre père alors, ce prince généreux,
Sur la galanterie étoit fort dangereux,
Et je sais qu'Elpénor, qu'on appeloit mon père,
A cause qu'il étoit le mari de ma mère,
Contoit pour grand honneur aux pasteurs d'aujourd'hui
Que le prince autrefois étoit venu chez lui,
Et que, durant ce temps, il avoit l'avantage
De se voir salué de tous ceux du village.
Baste. Quoi qu'il en soit, je veux par mes travaux...
Mais voici la princesse et deux de vos rivaux.*

SCÈNE III.

La princesse d'Élide parut ensuite, avec les princes de Messène et de Pyle, lesquels firent remarquer en eux des caractères bien différents de celui du prince d'Ithaque, et lui cédèrent dans le cœur de la Princesse tous les avantages qu'il y pouvoit désirer. Cette aimable princesse ne témoigna pas pourtant que le mérite de ce prince eût fait aucune impression sur son esprit, et qu'elle l'eût quasi remarqué : elle témoigna toujours, comme une autre Diane, n'aimer que la chasse et les forêts, et lorsque le prince de Messène voulut lui faire valoir le service qu'il lui avoit rendu en la défaisant d'un fort grand sanglier qui l'avoit attaquée, elle lui dit que, sans diminuer rien de sa reconnoissance, elle trouvoit son secours d'autant moins considérable qu'elle en avoit tué toute seule d'aussi furieux, et fût peut-être bien encore venue à bout de celui-ci.

LA PRINCESSE ET SA SUITE, ARISTOMÈNE, THÉOCLE, EURYALE, ARBATE, MORON.

ARISTOMÈNE.

Reprochez-vous, madame, à nos justes alarmes
Ce péril dont tous deux avons sauvé vos charmes?

* VAR. *Mais voici la princesse et deux de nos rivaux* (1682).

J'aurois pensé, pour moi, qu'abattre sous nos coups
Ce sanglier qui portoit sa fureur jusqu'à vous,
Étoit une aventure, ignorant votre chasse,
Dont à nos bons destins nous dussions rendre grâce;
Mais, à cette froideur, je connois clairement
Que je dois concevoir un autre sentiment,
Et quereller du sort la fatale puissance
Qui me fait avoir part à ce qui vous offense.

THÉOCLE.

Pour moi, je tiens, madame, à sensible bonheur
L'action où pour vous a volé tout mon cœur,
Et ne puis consentir, malgré votre murmure,
A quereller le sort d'une telle aventure.
D'un objet odieux je sais que tout déplaît;
Mais, dût votre courroux être plus grand qu'il n'est,
C'est extrême plaisir, quand l'amour est extrême,
De pouvoir d'un péril affranchir ce qu'on aime.

LA PRINCESSE.

Et pensez-vous, seigneur, puisqu'il me faut parler,
Qu'il eût, en ce péril, de quoi tant m'ébranler?*
Que l'arc et que le dard, pour moi si pleins de charmes,
Ne soient entre mes mains que d'inutiles armes?
Et que je fasse enfin mes plus fréquents emplois
De parcourir nos monts, nos plaines et nos bois,
Pour n'oser, en chassant, concevoir l'espérance
De suffire moi seule à ma propre défense?
Certes, avec le temps, j'aurois bien profité
De ces soins assidus dont je fais vanité,
S'il falloit que mon bras, dans une telle quête,
Ne pût pas triompher d'une chétive bête!

* VAR. *Qu'il eût eu, ce péril, de quoi tant m'ébranler?* (1682).

Du moins, si pour prétendre à de sensibles coups[1],
Le commun de mon sexe est trop mal avec vous,
D'un étage plus haut accordez-moi la gloire;
Et me faites tous deux cette grâce de croire,
Seigneurs, que, quel que fût le sanglier d'aujourd'hui,
J'en ai mis bas, sans vous, de plus méchants que lui.

THÉOCLE.

Mais, madame...

LA PRINCESSE.

Hé bien! soit. Je vois que votre envie
Est de persuader que je vous dois la vie;
J'y consens. Oui, sans vous, c'étoit fait de mes jours.
Je rends de tout mon cœur grâce à ce grand secours,
Et je vais de ce pas au prince, pour lui dire
Les bontés que pour moi votre amour vous inspire.

SCÈNE IV.

EURYALE, ARBATE, MORON.

MORON.

Heu! * a-t-on jamais vu de plus farouche esprit?
De ce vilain sanglier l'heureux trépas l'aigrit.
Oh! comme volontiers j'aurois d'un beau salaire
Récompensé tantôt qui m'en eût su défaire!

ARBATE, à Euryale.

Je vous vois tout pensif, seigneur, de ses dédains;
Mais ils n'ont rien qui doive empêcher vos desseins.
Son heure doit venir, et c'est à vous, possible,
Qu'est réservé l'honneur de la rendre sensible.

* VAR. *Hé!* (1673, 1682).

1. A des exploits marquants.

MORON.

Il faut qu'avant la course elle apprenne vos feux.
Et je...

EURYALE.

Non. Ce n'est plus, Moron, ce que je veux;
Garde-toi de rien dire, et me laisse un peu faire;
J'ai résolu de prendre un chemin tout contraire.
Je vois trop que son cœur s'obstine à dédaigner
Tous ces profonds respects qui pensent la gagner;
Et le dieu qui m'engage à soupirer pour elle
M'inspire pour la vaincre une adresse nouvelle.
Oui, c'est lui d'où me vient ce soudain mouvement,
Et j'en attends de lui l'heureux événement.

ARBATE.

Peut-on savoir, seigneur, par où votre espérance...

EURYALE.

Tu le vas voir. Allons, et garde le silence.

DEUXIÈME INTERMÈDE.

ARGUMENT.

L'agréable Moron laissa aller le prince pour parler de sa passion naissante aux bois et aux rochers, et faisant retentir partout le beau nom de sa bergère Philis : un écho ridicule lui répondant bizarrement, il y prit si grand plaisir que, riant de cent manières, il fit répondre autant de fois cet écho, sans témoigner d'en être ennuyé ; mais un ours vint interrompre ce beau divertissement, et le surprit si fort par cette vue peu attendue qu'il donna de sensibles marques de sa peur; elle lui fit faire devant l'ours toutes les soumissions dont il se put aviser pour l'adoucir. Enfin, se jetant à un arbre pour y monter, comme il vit que l'ours y vouloit grimper aussi bien que lui, il cria au secours d'une voix si haute qu'elle attira huit paysans armés de bâtons à deux bouts et d'épieux, pendant qu'un autre ours parut en suite du premier. Il se fit un combat qui finit par la mort d'un ours et par la fuite de l'autre.

SCÈNE PREMIÈRE.

MORON.

Jusqu'au revoir ; pour moi, je reste ici ; et j'ai une petite conversation à faire avec ces arbres et ces rochers.

Bois, prés, fontaines, fleurs, qui voyez mon teint blême,
Si vous ne le savez, je vous apprends que j'aime.

Philis est l'objet charmant
Qui tient mon cœur à l'attache,
Et je devins son amant
La voyant traire une vache.
Ses doigts, tout pleins de lait et plus blancs mille fois,
Pressoient les bouts du pis d'une grâce admirable.
Ouf! Cette idée est capable
De me réduire aux abois.

Ah! Philis! Philis! Philis!

Ah! hem! ah, ah, ah! Hi, hi, hi, hi! ho, ho, ho, ho!

Voilà un écho qui est bouffon! Hom, hom, hom! Ha, ha, ha, ha, ha!

Hu, hu, hu! Voilà un écho qui est bouffon!

SCÈNE II.

UN OURS, MORON.

MORON, apercevant un ours qui vient à lui.

Ah! monsieur l'ours, je suis votre serviteur de tout mon cœur. De grâce, épargnez-moi; je vous assure que je ne vaux rien du tout à manger; je n'ai que la peau et les os, et je vois de certaines gens là-bas qui seroient bien mieux votre affaire. Eh! eh! eh! monseigneur, tout doux, s'il vous plaît. Là, (Il caresse l'ours, et tremble de frayeur.) là, là, là. Ah! monseigneur, que Votre Altesse est jolie et bien faite! Elle a tout à fait l'air galant et la taille la plus mignonne du monde. Ah! beau poil! belle tête! beaux yeux brillants et bien fendus! Ah! beau petit nez! belle petite bouche! petites quenottes jolies! Ah! belle gorge! belles petites menottes! petits ongles bien faits! (L'ours se lève sur ses pattes de derrière.) A l'aide! au secours! je suis mort! Mi-

séricorde! Pauvre Moron! Ah! mon Dieu! Et à moi, vite à moi, je suis perdu. * (Les chasseurs paroissent, et Moron monte sur un arbre.)

MORON, aux chasseurs.

Eh! messieurs, ayez pitié de moi. (Les chasseurs combattent l'ours.) Bon! messieurs! tuez-moi ce vilain animal-là. O ciel, daigne les assister! Bon! le voilà qui fuit; le voilà qui s'arrête et qui se jette sur eux. Bon! en voilà un qui vient de lui donner un coup dans la gueule. Les voilà tous alentour de lui. ** Courage! ferme, allons, mes amis! Bon! poussez fort! Encore! Ah! le voilà qui est à terre; c'en est fait, il est mort. Descendons maintenant pour lui donner cent coups. (Moron descend de l'arbre.) Serviteur, messieurs; je vous rends grâce de m'avoir délivré de cette bête. Maintenant que vous l'avez tuée, je m'en vais l'achever, et en triompher avec vous.

Ces heureux chasseurs n'eurent pas plus tôt remporté cette victoire, que Moron, devenu brave par l'éloignement du péril, voulut aller donner mille coups à la bête, qui n'étoit plus en état de se défendre, et fit tout ce qu'un fanfaron, qui n'auroit pas été trop hardi, eût pu faire en cette occasion; et les chasseurs, pour témoigner leur joie, dansèrent une fort belle entrée. C'étoient M. Manceau, les sieurs Chicanneau, Baltazard, Noblet, Bonard, Magny, et La Pierre.

* VAR. *Et vite, à moi, je suis perdu* (1673, 1682).

** VAR. *Les voilà tous deux à l'entour de lui* (1682).

ACTE DEUXIÈME.

ARGUMENT.

Le prince d'Ithaque et la Princesse eurent une conversation fort galante sur la course des chars qui se préparoit. Elle avoit dit auparavant à une des princesses, ses parentes, que l'insensibilité du prince d'Ithaque lui donnoit de la peine et lui étoit honteuse : qu'encore qu'elle ne voulût rien aimer, il étoit bien fâcheux de voir qu'il n'aimoit rien, et que, quoiqu'elle eût résolu de n'aller point voir les courses, elle s'y vouloit rendre dans le dessein de tâcher à triompher de la liberté d'un homme qui la chérissoit si fort. Il étoit facile de juger que le mérite de ce prince produisoit son effet ordinaire, que ses belles qualités avoient touché ce cœur superbe, et commencé à fondre une partie de cette glace qui avoit résisté jusques alors à toutes les ardeurs de l'amour; et plus il affectoit (par le conseil de Moron, qu'il avoit gagné, et qui connoissoit fort le cœur de la Princesse) de paroître insensible, quoiqu'il ne fût que trop amoureux, plus la Princesse se mettoit dans la tête de l'engager, quoiqu'elle n'eût pas fait dessein de s'engager elle-même. Les princes de Messène et de Pyle prirent lors congé d'elle pour s'aller préparer aux courses, et lui parlant de l'espérance qu'ils avoient de vaincre, par le désir qu'ils sentoient de lui plaire. Celui d'Ithaque lui témoigna, au contraire, que, n'ayant jamais rien aimé, il alloit essayer à vaincre pour sa propre satisfaction, ce qui la piqua encore davantage à vouloir soumettre un cœur déjà assez soumis, mais qui savoit déguiser ses sentiments le mieux du monde.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA PRINCESSE, AGLANTE, CYNTHIE.

LA PRINCESSE.

Oui, j'aime à demeurer dans ces paisibles lieux;
On n'y découvre rien qui n'enchante les yeux;
Et de tous nos palais la savante structure
Cède aux simples beautés qu'y forme la nature.
Ces arbres, ces rochers, cette eau, ces gazons frais,
Ont pour moi des appas à ne lasser jamais.

AGLANTE.

Je chéris comme vous ces retraites tranquilles,
Où l'on se vient sauver de l'embarras des villes.
De mille objets charmants ces lieux sont embellis;
Et ce qui doit surprendre est qu'aux portes d'Élis
La douce passion de fuir la multitude
Rencontre une si belle et vaste solitude.
Mais, à vous dire vrai, dans ces jours éclatants
Vos retraites ici me semblent hors de temps[1];
Et c'est fort maltraiter l'appareil magnifique
Que chaque prince a fait pour la fête publique.
Ce spectacle pompeux de la course des chars
Devroit* bien mériter l'honneur de vos regards.

LA PRINCESSE.

Quel droit ont-ils chacun d'y vouloir ma présence,
Et que dois-je, après tout, à leur magnificence?
Ce sont soins que produit l'ardeur de m'acquérir,
Et mon cœur est le prix qu'ils veulent tous courir.
Mais, quelque espoir qui flatte un projet de la sorte,

* VAR. *Devoit* (1668).

1. *Hors de temps* est un italianisme : *fuor di tempo*.

Je me tromperai fort, si pas un deux l'emporte.

CYNTHIE.

Jusques à quand ce cœur veut-il s'effaroucher
Des innocents desseins qu'on a de le toucher,
Et regarder* les soins que pour vous on se donne
Comme autant d'attentats contre votre personne?
Je sais qu'en défendant le parti de l'amour,
On s'expose chez vous à faire mal sa cour;
Mais ce que par le sang j'ai l'honneur de vous être
S'oppose aux duretés que vous faites paroître,
Et je ne puis nourrir d'un flatteur entretien
Vos résolutions de n'aimer jamais rien.
Est-il rien de plus beau que l'innocente flamme
Qu'un mérite éclatant allume dans une âme?
Et seroit-ce un bonheur de respirer le jour,
Si d'entre les mortels on bannissoit l'amour?
Non, non, tous les plaisirs se goûtent à le suivre,
Et vivre sans aimer n'est pas proprement vivre.

AVIS.

Le dessein de l'auteur étoit de traiter ainsi toute la comédie. Mais un commandement du Roi, qui pressa cette affaire, l'obligea d'achever tout le reste en prose, et de passer légèrement sur plusieurs scènes, qu'il auroit étendues davantage s'il avoit eu plus de loisir.

AGLANTE.

Pour moi, je tiens que cette passion est la plus agréable

* VAR. *Et regarde* (1673, 1682).

affaire de la vie; qu'il est nécessaire d'aimer pour vivre heureusement, et que tous les plaisirs sont fades s'il ne s'y mêle un peu d'amour.

LA PRINCESSE.

Pouvez-vous bien toutes deux, étant ce que vous êtes, prononcer ces paroles? et ne devez-vous pas rougir d'appuyer une passion qui n'est qu'erreur, que foiblesse et qu'emportement, et dont tous les désordres ont tant de répugnance avec la gloire de notre sexe? J'en prétends soutenir l'honneur jusqu'au dernier moment de ma vie, et ne veux point du tout me commettre à ces gens qui font les esclaves auprès de nous pour devenir un jour nos tyrans. Toutes ces larmes, tous ces soupirs, tous ces hommages, tous ces respects, sont des embûches qu'on tend à notre cœur et qui souvent l'engagent à commettre des lâchetés. Pour moi, quand je regarde certains exemples et les bassesses épouvantables où cette passion ravale les personnes sur qui elle étend sa puissance, je sens tout mon cœur qui s'émeut; et je ne puis souffrir qu'une âme qui fait profession d'un peu de fierté ne trouve pas une honte horrible à de telles foiblesses[1].

1. Dans *Dédain pour dédain*, Diana parle ainsi : « Depuis la première aube de mon intelligence, où la lumière de l'entendement et de la raison me rendit capable de m'instruire, j'employai ma vie à lire et à étudier l'histoire de ces temps anciens qui laissèrent à l'avenir de si terribles enseignements. Toutes les ruines, tous les bouleversements, toutes les tragédies, toutes les discordes qui se sont succédé en ce monde, parmi les grands comme parmi les petits, ont eu pour cause l'amour. Toute la science des sages, tout ce que l'esprit humain a conquis de morale philosophique doit être employé à prévenir les siècles futurs contre les erreurs, la violence, la folie, le tyrannique empire de cette divinité aveugle et menteuse, qui s'introduit dans les cœurs avec une douce voix caressante, et, une fois qu'elle est en nous, se change en volcan. Quel amant offrit au monde d'autres résultats de son amour que des malheurs, des infortunes, des larmes, des anxiétés, des lamentations, des soupirs, des plaintes, des

CYNTHIE.

Eh! madame, il est de certaines foiblesses qui ne sont point honteuses et qu'il est beau même d'avoir dans les plus hauts degrés de gloire. J'espère que vous changerez un jour de pensée; et, s'il plaît au ciel, nous verrons votre cœur avant qu'il soit peu...

LA PRINCESSE.

Arrêtez. N'achevez par ce souhait étrange. J'ai une horreur trop invincible pour ces sortes d'abaissements, et si jamais j'étois capable d'y descendre, je serois personne, sans doute, à ne me le point pardonner.

AGLANTE.

Prenez garde, madame; l'Amour sait se venger des mépris que l'on fait de lui, et peut-être...

LA PRINCESSE.

Non, non. Je brave tous ses traits, et le grand pouvoir qu'on lui donne n'est rien qu'une chimère et qu'une excuse des foibles cœurs, qui le font invincible pour autoriser leur foiblesse.

CYNTHIE.

Mais enfin toute la terre reconnoît sa puissance, et vous voyez que les dieux mêmes sont assujettis à son empire. On nous fait voir que Jupiter n'a pas aimé pour une fois,

sanglots qui résonnent sinistrement et vont troubler les échos? Si quelque malheureux s'est vu aimer, en retour il est tombé dans une misère cruelle que le pouvoir céleste, sinon la tyrannie de la passion, lui a imposée. Comment peut-on se marier, quand on connoît les risques de l'amour? Et se marier sans amour, c'est un effet qui n'auroit pas de cause. Comment peut-elle être esclave, la femme qui n'a pas reconnu de maître? Un cœur peut-il trouver une plus indigne captivité que de se soumettre à celui que l'on ne désire pas voir vous commander? Avec ou sans amour, enfin, je ne puis me marier : avec amour, parce qu'il y a trop de péril; sans amour, parce que je ne le veux pas. » (Acte Ier, scène VIII.)

et que Diane même, dont vous affectez tant l'exemple, n'a pas rougi de pousser des soupirs d'amour.

LA PRINCESSE.

Les croyances publiques sont toujours mêlées d'erreur[1]. Les dieux ne sont point faits comme se les fait le vulgaire, et c'est leur manquer de respect que de leur attribuer les foiblesses des hommes.

SCÈNE II.

LA PRINCESSE, AGLANTE, CYNTHIE, PHILIS, MORON.

AGLANTE.

Viens, approche, Moron; viens nous aider à défendre l'amour contre les sentiments de la princesse.

LA PRINCESSE.

Voilà votre parti fortifié d'un grand défenseur.

MORON.

Ma foi! madame, je crois qu'après mon exemple il n'y a plus rien à dire, et qu'il ne faut plus mettre en doute le pouvoir de l'amour. J'ai bravé ses armes assez longtemps et fait de mon drôle comme un autre; mais enfin ma fierté a baissé l'oreille, et (il montre Philis.) vous avez une traîtresse qui m'a rendu plus doux qu'un agneau. Après cela, on ne doit plus faire aucun scrupule d'aimer, et, puisque j'ai bien passé par là, il peut bien y en passer d'autres.

1. Cette maxime rappelle les vers que Corneille avait fait dire à Sévère dans *Polyeucte* :

> Peut-être qu'après tout ces croyances publiques
> Ne sont qu'inventions de sages politiques,
> Pour contenir le peuple, ou bien pour l'émouvoir,
> Et dessus sa foiblesse affermir leur pouvoir.

CYNTHIE.

Quoi! Moron se mêle d'aimer?

MORON.

Fort bien.

CYNTHIE.

Et de vouloir être aimé?

MORON.

Et pourquoi non? Est-ce qu'on n'est pas assez bien fait pour cela? Je pense que ce visage est assez passable, et que, pour le bel air, Dieu merci, nous ne le cédons à personne[1].

CYNTHIE.

Sans doute, on auroit tort...

SCÈNE III.

LA PRINCESSE, AGLANTE, CYNTHIE, PHILIS, MORON, LYCAS.

LYCAS.

Madame, le prince votre père vient vous trouver ici, et conduit avec lui les princes de Pyle et d'Ithaque, et celui de Messène.

LA PRINCESSE.

O ciel! que prétend-il faire en me les amenant? Auroit-il résolu ma perte, et voudroit-il bien me forcer au choix de quelqu'un d'eux?

1. De la jactance avec de la poltronnerie, de la fatuité avec de la laideur, voilà de ces associations assez communes, qui ne manquent jamais de produire un effet comique. (AUGER.)

SCÈNE IV.

IPHITAS[1], EURYALE, ARISTOMÈNE, THÉOCLE, LA PRINCESSE, AGLANTE, CYNTHIE, PHILIS, MORON.

LA PRINCESSE, à Iphitas.

Seigneur, je vous demande la licence de prévenir par deux paroles la déclaration des pensées que vous pouvez avoir. Il y a deux vérités, seigneur, aussi constantes l'une que l'autre, et dont je puis vous assurer également: l'une, que vous avez un absolu pouvoir sur moi, et que vous ne sauriez m'ordonner rien où je ne réponde aussitôt par une obéissance aveugle; l'autre, que je regarde l'hyménée ainsi que le trépas, et qu'il m'est impossible de forcer cette aversion naturelle. Me donner un mari, et me donner la mort, c'est une même chose; mais votre volonté va la première, et mon obéissance m'est bien plus chère que ma vie. Après cela, parlez, seigneur; prononcez librement ce que vous voulez.

IPHITAS.

Ma fille, tu as tort de prendre de telles alarmes; et je me plains de toi, qui peux mettre dans ta pensée que je sois assez mauvais père pour vouloir faire violence à tes sentiments, et me servir tyranniquement de la puissance que le ciel me donne sur toi. Je souhaite, à la vérité, que ton cœur puisse aimer quelqu'un. Tous mes vœux seroient

1. Les éditions originales désignent Iphitas, père de la princesse, par ce seul mot : *le Prince*. Comme il n'y a pas moins de quatre princes dans cette pièce, les éditeurs modernes ont, pour éviter toute incertitude au lecteur, pris le parti de mettre partout le nom d'Iphitas; et nous ne croyons pas devoir déroger à un usage auquel il nous semble qu'il n'y a rien de sérieux à objecter.

satisfaits, si cela pouvoit arriver : et je n'ai proposé les fêtes et les jeux que je fais célébrer ici qu'afin d'y pouvoir attirer tout ce que la Grèce a d'illustre, et que parmi cette noble jeunesse tu puisses enfin rencontrer ou arrêter tes yeux et déterminer tes pensées. Je ne demande, dis-je, au ciel autre bonheur que celui de te voir un époux. J'ai, pour obtenir cette grâce, fait encore ce matin un sacrifice à Vénus; et, si je sais bien expliquer le langage des dieux, elle m'a promis un miracle. Mais, quoi qu'il en soit, je veux en user avec toi en père qui chérit sa fille. Si tu trouves où attacher tes vœux, ton choix sera le mien, et je ne considérerai ni intérêt d'État ni avantages d'alliance; si ton cœur demeure insensible, je n'entreprendrai point de le forcer; mais au moins sois complaisante aux civilités qu'on te rend, et ne m'oblige point à faire les excuses de ta froideur. Traite ces princes avec l'estime que tu leur dois, reçois avec reconnoissance les témoignages de leur zèle, et viens voir cette course où leur adresse va paroître [1].

1. « Diana. Avant de continuer, seigneur, avant que tu me demandes plus que je ne pourrais t'accorder, donne-moi la permission de t'exprimer mes désirs. Tout d'abord, tu sais que vis-à-vis de toi je ne puis avoir, je n'ai aucune volonté; ce que tu m'ordonneras sera ma loi. Mais cependant laisse-moi te dire encore que me marier serait même chose que m'étrangler ou m'empoisonner. Me marier et mourir, c'est tout un. Je sacrifierai ma vie pour t'obéir. Cela dit, fais de moi tout ce que tu voudras.

« Le comte de Barcelone. Je ne veux pas te marier, mais donner satisfaction à ces princes, qui ont tant fait pour toi. Ils t'ont demandée pour épouse; c'est là un grand honneur pour moi; et s'ils n'ont pu mériter tes faveurs, ils ont au moins mérité ma reconnaissance. Comme je ne puis accorder ta main, tous mes efforts doivent tendre à ce que nul d'entre eux ne sorte d'ici pensant que c'est par mépris que je refuse, tandis que je n'ai d'autre raison que ton aversion pour le mariage. Je veux aussi que l'on sache que tu ne résistes pas à mes ordres, puisque je ne te commande rien. L'affection que j'ai pour toi m'oblige à obéir à ton caprice, et, en agissant d'après ta propre volonté, tu ne me désobéis pas. » (*Dédain pour dédain*, acte I, scène vii.)

THÉOCLE, à la princesse.

Tout le monde va faire des efforts pour remporter le prix de cette course[1]. Mais, à vous dire vrai, j'ai peu d'ardeur pour la victoire, puisque ce n'est pas votre cœur qu'on y doit disputer.

ARISTOMÈNE.

Pour moi, madame, vous êtes le seul prix que je me propose partout. C'est vous que je crois disputer dans ces combats d'adresse, et je n'aspire maintenant à remporter l'honneur de cette course que pour obtenir un degré de gloire qui m'approche de votre cœur.

EURYALE.

Pour moi, madame, je n'y vais point du tout avec cette pensée[2]. Comme j'ai fait toute ma vie profession de ne rien aimer, tous les soins que je prends ne vont point où tendent les autres. Je n'ai aucune prétention sur votre cœur, et le seul honneur de la course est tout l'avantage où j'aspire. (Ils la quittent.)

SCÈNE V.

LA PRINCESSE, AGLANTE, CYNTHIE, PHILIS, MORON.

LA PRINCESSE.

D'où sort cette fierté où l'on ne s'attendoit point?

1. La course dont il est question est une course de chars; Aglante l'a dit tout à l'heure à la princesse. Aucune autre fête ne pouvait mieux convenir au lieu de la scène, qui est l'Élide, où, comme l'on sait, se célébraient dans l'antiquité les jeux olympiques.

2. « CARLOS. Moi aussi, madame, par devoir de chevalier, je continuerai à vous courtiser; mais je n'ai pas les mêmes intentions que les princes. » (*Dédain pour dédain*, acte I, scène IX.)

Princesses, que dites-vous de ce jeune prince? Avez-vous remarqué de quel ton il l'a pris [1]?

AGLANTE.

Il est vrai que cela est un peu fier.

MORON, à part.

Ah! quelle brave botte il vient là de lui porter [2]!

LA PRINCESSE.

Ne trouvez-vous pas qu'il y auroit plaisir d'abaisser son orgueil, et de soumettre un peu ce cœur qui tranche tant du brave?

CYNTHIE.

Comme vous êtes accoutumée à ne jamais recevoir que des hommages et des adorations de tout le monde, un compliment pareil au sien doit vous surprendre, à la vérité.

LA PRINCESSE.

Je vous avoue que cela m'a donné de l'émotion, et que je souhaiterois fort de trouver les moyens de châtier cette hauteur. Je n'avois pas beaucoup d'envie de me trouver à cette course; mais j'y veux aller exprès, et employer toute chose pour lui donner de l'amour.

CYNTHIE.

Prenez garde, madame. L'entreprise est périlleuse; et, lorsqu'on veut donner de l'amour, on court risque d'en recevoir.

LA PRINCESSE.

Ah! n'appréhendez rien, je vous prie. Allons, je vous réponds de moi [3].

1. « DIANA. Cintia, as-tu entendu l'étrange discours de cet impertinent? Sa folie n'est-elle pas amusante? » (*Dédain pour dédain*, acte I, sc. IX.)

2. « POLILLA. Seigneur, la danse va bien. » (*Ibidem.*)

3. Toute cette fin du deuxième acte est traduite de la fin de la première *journée* de la pièce espagnole; seulement la scène où l'action s'engage est, dans celle-ci, moins courte et plus animée.

TROISIÈME INTERMÈDE.

SCÈNE PREMIÈRE

MORON, PHILIS.

MORON.

Philis, demeure ici.

PHILIS.

Non. Laisse-moi suivre les autres.

MORON.

Ah! cruelle! si c'étoit Tircis qui t'en priât, tu demeurerois bien vite.

PHILIS.

Cela se pourroit faire, et je demeure d'accord que je trouve bien mieux mon compte avec l'un qu'avec l'autre : car il me divertit avec sa voix, et toi, tu m'étourdis de ton caquet. Lorsque tu chanteras aussi bien que lui, je te promets de t'écouter.

MORON.

Hé! demeure un peu.

PHILIS.

Je ne saurois.

MORON.

De grâce!

PHILIS.

Point, te dis-je.

MORON, retenant Philis.

Je ne te laisserai point aller...

PHILIS.

Ah! que de façons!

MORON.

Je ne te demande qu'un moment à être avec toi.*

PHILIS.

Eh bien! oui, j'y demeurerai, pourvu que tu me promettes une chose.

MORON.

Et quelle?

PHILIS.

De ne me point parler du tout.**

MORON.

Hé! Philis.

PHILIS.

A moins que de cela, je ne demeurerai point avec toi.

MORON.

Veux-tu me...?

PHILIS.

Laisse-moi aller.

MORON.

Hé bien! oui, demeure. Je ne te dirai mot.

PHILIS.

Prends-y bien garde, au moins, car à la moindre parole je prends la fuite.

MORON.

Soit. (Après avoir fait une scène de gestes.) Ah! Philis! Hé!...

* VAR. *Je ne demande qu'un moment à être avec toi* (1682).

** VAR. *De ne point parler du tout* (1673).
De ne parler point du tout (1682).

SCÈNE II.

MORON, seul.

Elle s'enfuit, et je ne saurois l'attraper. Voilà ce que c'est. Si je savois chanter, j'en ferois bien mieux mes affaires. La plupart des femmes aujourd'hui se laissent prendre par les oreilles; elles sont cause que tout le monde se mêle de musique, et l'on ne réussit auprès d'elles que par les petites chansons et les petits vers qu'on leur fait entendre. Il faut que j'apprenne à chanter pour faire comme les autres. Bon, voici justement mon homme.

SCÈNE III.

UN SATYRE, MORON.

LE SATYRE chante.

La, la, la.

MORON.

Ah! Satyre, mon ami, tu sais bien ce que tu m'as promis, il y a longtemps. Apprends-moi à chanter, je te prie.

LE SATYRE.

Je le veux. Mais auparavant, écoute une chanson que je viens de faire.

MORON, bas, à part.

Il est si accoutumé à chanter qu'il ne sauroit parler d'autre façon. (Haut.) Allons, chante, j'écoute.

LE SATYRE chante.

Je portois...

MORON.

Une chanson, dis-tu ?

LE SATYRE.

Je port...

MORON.

Une chanson à chanter ?

LE SATYRE.

Je port...

MORON.

Chanson amoureuse ? Peste !

LE SATYRE.

Je portois dans une cage
Deux moineaux que j'avois pris,
Lorsque la jeune Chloris,
Fit, dans un sombre bocage,
Briller, à mes yeux surpris,
Les fleurs* de son beau visage.
Hélas ! dis-je aux moineaux, en recevant les coups
De ses yeux si savants à faire des conquêtes,
Consolez-vous, pauvres petites bêtes,
Celui qui vous a pris est bien plus pris que vous.

Moron ne fut pas satisfait de cette chanson, quoiqu'il la trouvât jolie; il en demanda une plus passionnée, et, priant le satyre de lui dire celle qu'il lui avoit ouï chanter quelques jours auparavant, il continua ainsi :

Dans vos chants si doux
Chantez à ma belle,
Oiseaux, chantez tous
Ma peine mortelle.
Mais si la cruelle
Se met en courroux

* VAR. *L'éclat* (partition de Lulli, recueil de Philidor et manuscrit de la Bibliothèque nationale).

Au récit fidèle
Des maux que je sens pour elle,
Oiseaux, taisez-vous,
Oiseaux, taisez-vous.

Cette seconde chanson ayant touché Moron fort sensiblement, il pria le satyre de la lui apprendre à chanter, et lui dit :

Ah ! qu'elle est belle ! Apprends-la-moi.

LE SATYRE.

La, la, la, la.

MORON.

La, la, la, la.

LE SATYRE.

Fa, fa, fa, fa.

MORON.

Fa toi-même [1].

Le satyre s'en mit en colère, et peu à peu se mettant en posture d'en venir à des coups de poing, les violons reprirent un air, sur lequel ils dansèrent une plaisante entrée.*

* VAR. *Sur lequel plusieurs satyres dansèrent une plaisante entrée* (1682).

1. La musique a fourni également à Shakespeare, dans *le Marchand de Venise*, acte V, scène I, une sorte d'intermède. Il n'y a pas toutefois de comparaison à établir entre les deux poètes : tandis que Molière n'a cherché qu'un jeu de scène plus ou moins comique et un prétexte à chansons, Shakespeare, s'abandonnant à un élan tout lyrique, a fait entendre un dialogue d'une brillante et ravissante poésie.

ACTE TROISIÈME.

ARGUMENT.

La princesse d'Élide étoit cependant dans d'étranges inquiétudes : le prince d'Ithaque avoit gagné le prix des courses; elle avoit, dans la suite de ce divertissement,* fait des merveilles à chanter et à la danse sans qu'il parût que les dons de la nature et de l'art eussent été quasi remarqués par le prince d'Ithaque. Elle en fit de grandes plaintes à la princesse sa parente; elle en parla à Moron, qui fit passer cet insensible pour un brutal; et enfin, le voyant arriver lui-même, elle ne put s'empêcher de lui en toucher fort sérieusement quelque chose : il lui répondit ingénument qu'il n'aimoit rien, et que, hors l'amour de sa liberté et les plaisirs qu'elle trouvoit** si agréables de la solitude et de la chasse, rien ne le touchoit.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA PRINCESSE, AGLANTE, CYNTHIE, PHILIS.

CYNTHIE.

Il est vrai, madame, que ce jeune prince a fait voir une adresse non commune, et que l'air dont il a paru a été quelque chose de surprenant. Il sort vainqueur de cette course. Mais je doute fort qu'il en sorte avec le même cœur qu'il y a porté :*** car enfin vous lui avez tiré

* VAR. *Ses divertissements* (1682).
** VAR. *Qu'il trouvoit* (1682).
*** VAR. *Qu'il a porté* (1673, 1682).

des traits dont il est difficile de se défendre; et, sans parler de tout le reste, la grâce de votre danse et la douceur de votre voix ont eu des charmes aujourd'hui à toucher les plus insensibles.

LA PRINCESSE.

Le voici qui s'entretient avec Moron; nous saurons un peu de quoi il lui parle. Ne rompons point encore leur entretien, et prenons cette route pour revenir à leur rencontre.

SCÈNE II.

EURYALE, ARBATE, MORON.

EURYALE.

Ah! Moron, je te l'avoue, j'ai été enchanté; et jamais tant de charmes n'ont frappé tout ensemble mes yeux et mes oreilles! Elle est adorable en tout temps, il est vrai; mais ce moment l'a emporté sur tous les autres, et des grâces nouvelles ont redoublé l'éclat de ses beautés. Jamais son visage ne s'est paré de plus vives couleurs, ni ses yeux ne se sont armés de traits plus vifs et plus perçants. La douceur de sa voix a voulu se faire paroître dans un air tout charmant qu'elle a daigné chanter; et les sons merveilleux qu'elle formoit passoient jusqu'au fond de mon âme, et tenoient tous mes sens dans un ravissement à ne pouvoir en revenir. Elle a fait éclater ensuite une disposition toute divine[1], et ses pieds amoureux sur l'émail d'un tendre gazon traçoient d'aimables caractères qui

1. On employait alors le mot *disposition* comme synonyme d'agilité, de légèreté. Nous avons vu à la fin du premier intermède que six danseurs, représentant des valets de chiens, dansèrent avec beaucoup de justesse et de *disposition*.

m'enlevoient hors de moi-même, et m'attachoient par des nœuds invincibles aux doux et justes mouvements dont tout son corps suivoit les mouvements de l'harmonie. Enfin jamais âme n'a eu de plus puissantes émotions que la mienne; et j'ai pensé plus de vingt fois oublier ma résolution, pour me jeter à ses pieds, et lui faire un aveu sincère de l'ardeur que je sens pour elle.

MORON.

Donnez-vous-en bien de garde, seigneur, si vous m'en voulez croire. Vous avez trouvé la meilleure invention du monde, et je me trompe fort si elle ne vous réussit. Les femmes sont des animaux d'un naturel bizarre; nous les gâtons par nos douceurs; et je crois tout de bon que nous les verrions nous courir[1], sans tous ces respects et ces soumissions où les hommes les acoquinent.

ARBATE.

Seigneur, voici la princesse qui s'est un peu éloignée de sa suite.

MORON.

Demeurez ferme, au moins, dans le chemin que vous avez pris. Je m'en vais voir ce qu'elle me dira. Cependant promenez-vous ici dans ces petites routes, sans faire aucun semblant d'avoir envie de la joindre; et, si vous l'abordez, demeurez avec elle le moins qu'il vous sera possible.

SCÈNE III.

LA PRINCESSE, MORON.

LA PRINCESSE.

Tu as donc familiarité, Moron, avec le prince d'Ithaque?

1. Courir après nous.

MORON.

Ah! madame, il y a longtemps que nous nous connoissons.

LA PRINCESSE.

D'où vient qu'il n'est pas venu jusqu'ici, * et qu'il a pris cette autre route quand il m'a vue?

MORON.

C'est un homme bizarre, qui ne se plaît qu'à entretenir ses pensées.

LA PRINCESSE.

Étois-tu tantôt au compliment qu'il m'a fait?

MORON.

Oui, madame, j'y étois; et je l'ai trouvé un peu impertinent, n'en déplaise à sa principauté.

LA PRINCESSE.

Pour moi, je le confesse, Moron, cette fuite m'a choquée; et j'ai toutes les envies du monde de l'engager, pour rabattre un peu son orgueil.

MORON.

Ma foi, madame, vous ne feriez pas mal; il le mériteroit bien; mais, à vous dire vrai, je doute fort que vous y puissiez réussir.

LA PRINCESSE.

Comment?

MORON.

Comment? C'est le plus orgueilleux petit vilain que vous ayez jamais vu. Il lui semble qu'il n'y a personne au monde qui le mérite, et que la terre n'est pas digne de le porter.

LA PRINCESSE.

Mais encore, ne t'a-t-il point parlé de moi?

* VAR. *Jusques ici* (1673, 1682).

MORON.

Lui? Non.

LA PRINCESSE.

Il ne t'a rien dit de ma voix et de ma danse[1]?

MORON.

Pas le moindre mot.

LA PRINCESSE.

Certes, ce mépris est choquant, et je ne puis souffrir cette hauteur étrange de ne rien estimer.

MORON.

Il n'estime et n'aime que lui.

LA PRINCESSE.

Il n'y a rien que je ne fasse pour le soumettre comme il faut[2].

MORON.

Nous n'avons point de marbre dans nos montagnes qui soit plus dur et plus insensible que lui[3].

LA PRINCESSE.

Le voilà.

MORON.

Voyez-vous comme il passe, sans prendre garde à vous?

LA PRINCESSE.

De grâce, Moron, va le faire aviser que je suis ici, et l'oblige à me venir aborder.

1. On se rappelle la scène de la comédie de Moreto que nous avons décrite dans la notice préliminaire, le jardin où les princesses « en jupon et en camisole » font de la musique sous les lauriers-roses. Molière a pris l'idée, mais non la situation.

2. « DIANA. Cela m'oblige à l'humilier, quand bien même je devrois mourir pour arriver à mon but. » (*Dédain pour dédain,* acte II, scène VII.)

3. « POLILLA. Madame, cet homme est de bois. » (*Ibidem.*)

SCÈNE IV.

LA PRINCESSE, EURYALE, ARBATE, MORON.

MORON, allant au devant d'Euryale, et lui parlant bas.

Seigneur, je vous donne avis que tout va bien. La princesse souhaite que vous l'abordiez; mais songez bien à continuer votre rôle; et, de peur de l'oublier, ne soyez pas longtemps avec elle.

LA PRINCESSE.

Vous êtes bien solitaire, seigneur; et c'est une humeur bien extraordinaire que la vôtre, de renoncer ainsi à notre sexe, et de fuir, à votre âge, cette galanterie dont se piquent tous vos pareils.

EURYALE.

Cette humeur, madame, n'est pas si extraordinaire qu'on n'en trouvât des exemples sans aller loin d'ici, et vous ne sauriez condamner la résolution que j'ai prise de n'aimer jamais rien, sans condamner aussi vos sentiments.

LA PRINCESSE.

Il y a grande différence; et ce qui sied bien à un sexe ne sied pas bien à l'autre. Il est beau qu'une femme soit insensible, et conserve son cœur exempt des flammes de l'amour; mais ce qui est vertu en elle devient un crime dans un homme; et, comme la beauté est le partage de notre sexe, vous ne sauriez ne nous point aimer, sans nous dérober les hommages qui nous sont dus, et commettre une offense dont nous devons toutes nous ressentir.

EURYALE.

Je ne vois pas, madame, que celles qui ne veulent point aimer doivent prendre aucun intérêt à ces sortes d'offenses.

LA PRINCESSE.

Ce n'est pas une raison, seigneur; et, sans vouloir aimer, on est toujours bien aise d'être aimée.

EURYALE.

Pour moi, je ne suis pas de même; et, dans le dessein où je suis de ne rien aimer, je serois fâché d'être aimé.

LA PRINCESSE.

Et la raison?

EURYALE.

C'est qu'on a obligation à ceux qui nous aiment, et que je serois fâché d'être ingrat.

LA PRINCESSE.

Si bien donc que, pour fuir l'ingratitude, vous aimeriez qui vous aimeroit?

EURYALE.

Moi, madame? Point du tout. Je dis bien que je serois fâché d'être ingrat; mais je me résoudrois plutôt de l'être que d'aimer.

LA PRINCESSE.

Telle personne vous aimeroit, peut-être que votre cœur...

EURYALE.

Non, madame. Rien n'est capable de toucher mon cœur. Ma liberté est la seule maîtresse à qui je consacre mes vœux[1]; et, quand le ciel emploieroit ses soins à composer une beauté parfaite, quand il assembleroit en elle* tous les dons les plus merveilleux et du corps et de l'âme,

* VAR. *Quand il emploieroit en elle* (1673, 1682).

1. « CARLOS. Moi aussi, madame, j'ai en ces lieux la dame de mes pensées.

« DIANA. Quelle dame?

« CARLOS. Ma liberté. C'est elle dont je m'occupe avec amour. »

enfin quand il exposeroit à mes yeux un miracle d'esprit, d'adresse et de beauté, et que cette personne m'aimeroit avec toutes les tendresses imaginables, je vous l'avoue franchement, je ne l'aimerois pas.

LA PRINCESSE, à part.

A-t-on jamais rien vu de tel?

MORON, à la princesse.

Peste soit du petit brutal! J'aurois envie* de lui bailler un coup de poing.

LA PRINCESSE, à part.

Cet orgueil me confond, et j'ai un tel dépit que je ne me sens pas.

MORON, bas, au prince.

Bon courage, seigneur.** Voilà qui va le mieux du monde.

EURYALE, bas, à Moron.

Ah! Moron, je n'en puis plus! et je me suis fait des efforts étranges.

LA PRINCESSE, à Euryale.

C'est avoir une insensibilité bien grande, que de parler comme vous faites.

EURYALE.

Le ciel ne m'a pas fait d'une autre humeur. Mais, madame, j'interromps votre promenade, et mon respect doit m'avertir que vous aimez la solitude.

* VAR. *J'aurois bien envie* (1673, 1682).

** VAR. *Bon. Courage, seigneur* (1673).

SCÈNE V.

LA PRINCESSE, MORON.

MORON.

Il ne vous en doit rien, madame, en dureté de cœur.

LA PRINCESSE.

Je donnerois volontiers tout ce que j'ai au monde, pour avoir l'avantage d'en triompher.

MORON.

Je le crois.

LA PRINCESSE.

Ne pourrois-tu, Moron, me servir dans un tel dessein?

MORON.

Vous savez bien, madame, que je suis tout à votre service.

LA PRINCESSE.

Parle-lui de moi dans tes entretiens; vante-lui adroitement ma personne et les avantages de ma naissance, et tâche d'ébranler ses sentiments par la douceur de quelque espoir. Je te permets de dire tout ce que tu voudras, pour tâcher à me l'engager.

MORON.

Laissez-moi faire.

LA PRINCESSE.

C'est une chose qui me tient au cœur. Je souhaite ardemment qu'il m'aime.

MORON.

Il est bien fait, oui, ce petit pendard-là; il a bon air, bonne physionomie; et je crois qu'il seroit assez le fait d'une jeune princesse.

LA PRINCESSE.

Enfin, tu peux tout espérer de moi si tu trouves moyen d'enflammer pour moi son cœur.

MORON.

Il n'y a rien qui ne se puisse faire. Mais, madame, s'il venoit à vous aimer, que feriez-vous, s'il vous plaît?

LA PRINCESSE.

Ah! ce seroit lors que je prendrois plaisir à triompher pleinement de sa vanité, à punir son mépris par mes froideurs, et exercer* sur lui toutes les cruautés que je pourrois imaginer.

MORON.

Il ne se rendra jamais.

LA PRINCESSE.

Ah! Moron, il faut faire en sorte qu'il se rende.

MORON.

Non. Il n'en fera rien. Je le connois, ma peine sera inutile.**

LA PRINCESSE.

Si faut-il pourtant tenter[1] toute chose, et éprouver si son âme est entièrement insensible. Allons. Je veux lui parler, et suivre une pensée qui vient de me venir[2].

* VAR. *Et à exercer* (1673, 1682).
** VAR. *Seroit inutile* (1682).

1. Pourtant il faut tenter.

2. On remarquera que Molière, en quittant l'Espagne pour la Grèce antique, était obligé de renoncer par cela même à ce jeu de carnaval que Moreto a mis en scène (voyez la notice préliminaire). « On peut regretter, dit Auger, qu'il ne soit pas entré dans le plan de Molière d'en faire usage; mais Le Sage en a tiré parti dans son roman du *Bachelier de Salamanque* (chap. LV), où il a visiblement imité l'auteur d'*el Desden con el desden*. Un de ses personnages, nommé Don André d'Alvarade, qui se trouve dans la même position que Carlos, se tire de la même manière que lui de l'épreuve qu'a voulu lui faire subir sa dédaigneuse maîtresse, nommée Cinthia de la Carrera. »

QUATRIÈME INTERMÈDE.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHILIS, TIRCIS.

PHILIS.

Viens, Tircis. Laissons-les aller, et me dis un peu ton martyre de la façon que tu sais faire. Il y a longtemps que tes yeux me parlent, mais je suis plus aise d'ouïr ta voix.

TIRCIS, en chantant.

Tu m'écoutes, hélas ! dans ma triste langueur ;
Mais je n'en suis pas mieux, ô beauté sans pareille !
Et je touche ton oreille,
Sans que je touche ton cœur.

PHILIS.

Va, va, c'est déjà quelque chose que de toucher l'oreille, et le temps amène tout. Chante-moi cependant quelque plainte nouvelle que tu aies composée pour moi.

SCÈNE II.

MORON, PHILIS, TIRCIS.

MORON.

Ah ! ah ! je vous y prends, cruelle. Vous vous écartez des autres pour ouïr mon rival !

PHILIS.

Oui, je m'écarte pour cela. Je te le dis encore: je me plais avec lui; et l'on écoute volontiers les amants, lorsqu'ils se plaignent aussi agréablement qu'il fait. Que ne chantes-tu comme lui? Je prendrois plaisir à t'écouter.

MORON.

Si je ne sais chanter; je sais faire autre chose; et quand...

PHILIS.

Tais-toi. Je veux l'entendre. Dis, Tircis, ce que tu voudras.

MORON.

Ah! cruelle!...

PHILIS.

Silence, dis-je, ou je me mettrai en colère.

TIRCIS chante.

Arbres épais, et vous, prés émaillés,
La beauté dont l'hiver vous avoit dépouillés
Par le printemps vous est rendue.
Vous reprenez tous vos appas;
Mais mon âme ne reprend pas
La joie, hélas! que j'ai perdue!

MORON.

Morbleu! que n'ai-je de la voix! Ah! nature marâtre! pourquoi ne m'as-tu pas donné de quoi chanter comme à un autre?

PHILIS.

En vérité, Tircis, il ne se peut rien de plus agréable, et tu l'emportes sur tous les rivaux que tu as.

MORON.

Mais pourquoi est-ce que je ne puis pas chanter? N'ai-je pas un estomac, un gosier et une langue comme un

autre? Oui, oui, allons. Je veux chanter aussi, et te montrer que l'amour fait faire toutes choses. Voici une chanson que j'ai faite pour toi,

PHILIS.

Oui, dis. Je veux bien t'écouter pour la rareté du fait.

MORON.

Courage, Moron. Il n'y a qu'à avoir de la hardiesse. (Il chante.)

Ton extrême rigueur
S'acharne sur mon cœur.
Ah! Philis, je trépasse;
Daigne me secourir.
En seras-tu plus grasse
De m'avoir fait mourir?

Vivat Moron!

PHILIS.

Voilà qui est le mieux du monde. Mais, Moron, je souhaiterois bien d'avoir la gloire que quelque amant fût mort pour moi. C'est un avantage dont je n'ai point encore joui,* et je trouve que j'aimerois de tout mon cœur une personne qui m'aimeroit assez pour se donner la mort.

MORON.

Tu aimerois une personne qui se tueroit pour toi?

PHILIS.

Oui.

MORON.

Il ne faut que cela pour te plaire?

PHILIS.

Non.

* VAR. *Je n'ai pas encore joui* (1682).

MORON.

Voilà qui est fait. Je te veux montrer que je me sais tuer quand je veux.

TIRCIS chante.

Ah! quelle douceur extrême,
De mourir pour ce qu'on aime.

MORON, à Tircis.

C'est un plaisir que vous aurez quand vous voudrez.

TIRCIS chante.

Courage, Moron! Meurs promptement,
En généreux amant.

MORON, à Tircis.

Je vous prie de vous mêler de vos affaires, et de me laisser tuer à ma fantaisie. Allons, je vais faire honte à tous les amants. (A Philis.) Tiens, je ne suis pas homme à faire tant de façons. Vois ce poignard. Prends bien garde, comme je vais me percer le cœur. (Se riant de Tircis.) Je suis votre serviteur; quelque niais.

PHILIS.

Allons, Tircis; viens-t'en me redire à l'écho ce que tu m'as chanté.

ACTE QUATRIÈME.

ARGUMENT.

La princesse espérant, par une feinte, pouvoir découvrir les sentiments du prince d'Ithaque, elle lui fit confidence qu'elle aimoit le prince de Messène : au lieu d'en paroître affligé, il lui rendit la pareille, et lui fit connoître que la princesse sa parente lui avoit donné dans la vue, et qu'il la demanderoit en mariage au roi son père. A cette atteinte imprévue, cette princesse perdit toute sa constance, et quoiqu'elle essayât à se contraindre devant lui, aussitôt qu'il fut sorti elle demanda avec tant d'empressement à sa cousine de ne recevoir point les services de ce prince, et de ne l'épouser jamais, qu'elle ne put le lui refuser. Elle s'en plaignit même à Moron, qui, lui ayant dit assez franchement qu'elle l'aimoit donc, en fut chassé de sa présence.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA PRINCESSE, EURYALE, MORON.

LA PRINCESSE.

Prince, comme jusques ici nous avons fait paroître une conformité de sentiments, et que le ciel a semblé mettre en nous mêmes attachements pour notre liberté, et même aversion pour l'amour; je suis bien aise de vous ouvrir mon cœur, et de vous faire confidence d'un changement dont vous serez surpris. J'ai toujours regardé l'hymen

comme une chose affreuse, et j'avois fait serment d'abandonner plutôt la vie que de me résoudre jamais à perdre cette liberté pour qui j'avois des tendresses si grandes; mais, enfin, un moment a dissipé toutes ces résolutions. Le mérite d'un prince m'a frappé aujourd'hui les yeux, et mon âme tout d'un coup, comme par un miracle, est devenue sensible aux traits de cette passion que j'avois toujours méprisée. J'ai trouvé d'abord des raisons pour autoriser ce changement, et je puis l'appuyer de la volonté* de répondre aux ardentes sollicitations d'un père, et aux vœux de tout un État[1]; mais, à vous dire vrai, je suis en peine du jugement que vous ferez de moi, et je voudrois savoir si vous condamnerez, ou non, le dessein que j'ai de me donner un époux.

EURYALE.

Vous pourriez faire un tel choix, madame, que je l'approuverois sans doute.

LA PRINCESSE.

Qui croyez-vous, à votre avis, que je veuille choisir?

EURYALE.

Si j'étois dans votre cœur, je pourrois vous le dire; mais, comme je n'y suis pas, je n'ai garde de vous répondre.

LA PRINCESSE.

Devinez pour voir, et nommez quelqu'un.

EURYALE.

J'aurois trop peur de me tromper.

* VAR. *De ma volonté* (1673, 1682).

1. « DIANA. Carlos, j'ai reconnu que les idées que je nourrissais étaient contraires à la raison, contraires aux intérêts de mon royaume, au repos de mes vassaux, et à la durée de mon pouvoir... » (*Dédain pour dédain*, acte III, scène v.)

LA PRINCESSE.

Mais encore, pour qui souhaiteriez-vous que je me déclarasse?

EURYALE.

Je sais bien, à vous dire vrai, pour qui je le souhaiterois; mais, avant que de m'expliquer, je dois savoir votre pensée.

LA PRINCESSE.

Hé bien! prince, je veux bien vous la découvrir. Je suis sûre que vous allez approuver mon choix; et, pour ne vous point tenir en suspens davantage, le prince de Messène est celui de qui le mérite s'est attiré mes vœux.

EURYALE, à part.

O ciel!

LA PRINCESSE, bas, à Moron.

Mon invention a réussi, Moron. Le voilà qui se trouble[1].

MORON, à la princesse.

Bon, madame. (Au prince.) Courage, seigneur. (A la princesse.) Il en tient. (Au prince.) Ne vous défaites[2] pas.

LA PRINCESSE, à Eurÿale.

Ne trouvez-vous pas que j'ai raison, et que ce prince a tout le mérite qu'on peut avoir?

MORON, bas, au prince.

Remettez-vous, et songez à répondre.

LA PRINCESSE.

D'où vient, prince, que vous ne dites mot, et semblez interdit?

1. Voyez dans la notice préliminaire un extrait de la scène de *Dédain pour dédain*.

2. *Se défaire* s'employait alors pour *être embarrassé, interdit; perdre contenance, montrer de l'abattement*. Le participe passé est encore en usage : l'air défait, le visage défait.

EURYALE.

Je le suis, à la vérité; et j'admire, madame, comme le ciel a pu former deux âmes aussi semblables en tout que les nôtres[1], deux âmes en qui l'on ait vu une plus grande conformité de sentiments, qui aient fait éclater dans le même temps une résolution à braver les traits de l'Amour, et qui, dans le même moment, aient fait paroître une égale facilité à perdre le nom d'insensibles. Car enfin, madame, puisque votre exemple m'autorise, je ne feindrai point de vous dire que l'amour aujourd'hui s'est rendu maître de mon cœur, et qu'une des princesses vos cousines, l'aimable et belle Aglante, a renversé d'un coup d'œil tous les projets de ma fierté. Je suis ravi, madame, que, par cette égalité de défaite, nous n'ayons rien à nous reprocher l'un à l'autre; et je ne doute point que, comme je vous loue infiniment de votre choix, vous n'approuviez aussi le mien. Il faut que ce miracle éclate aux yeux de tout le monde, et nous ne devons point différer à nous rendre tous deux contents. Pour moi, madame, je vous sollicite de vos suffrages pour obtenir celle que je souhaite, et vous trouverez bon que j'aille de ce pas en faire la demande au prince votre père.

MORON, bas, à Euryale.

Ah! digne, ah! brave cœur[2]!

1. « CARLOS. Je m'étonnais en pensant que le ciel avait fait deux sujets si semblables qu'ils parussent composés également l'un et l'autre des mêmes qualités, poids pour poids, mesure pour mesure... » (*Dédain pour dédain*, acte III, scène v.)

2. Cette scène reproduit assez fidèlement la scène v de la troisième *journée* de la comédie espagnole; mais elle a beaucoup moins d'étendue. Moreto tire un bien meilleur parti de la situation, et prolonge ce conflit de ruse et de jalousie. Molière a pris soin de nous prévenir que le temps lui avait manqué pour donner aux scènes principales les développements dont elles étaient susceptibles.

SCÈNE II.

LA PRINCESSE, MORON.

LA PRINCESSE.

Ah! Moron, je n'en puis plus; et ce coup, que je n'attendois pas, triomphe absolument de toute ma fermeté.

MORON.

Il est vrai que le coup est surprenant, et j'avois cru d'abord que votre stratagème avoit fait son effet.

LA PRINCESSE.

Ah! ce m'est un dépit à me désespérer, qu'une autre ait l'avantage de soumettre ce cœur, que je voulois soumettre.

SCÈNE III.

LA PRINCESSE, AGLANTE, MORON.

LA PRINCESSE.

Princesse, j'ai à vous prier d'une chose qu'il faut absolument que vous m'accordiez. Le prince d'Ithaque vous aime, et veut vous demander au prince mon père.

AGLANTE.

Le prince d'Ithaque, madame?

LA PRINCESSE.

Oui. Il vient de m'en assurer lui-même, et m'a demandé mon suffrage pour vous obtenir; mais je vous conjure de rejeter cette proposition, et de ne point prêter l'oreille à tout ce qu'il pourra vous dire.

AGLANTE.

Mais, madame, s'il étoit vrai que ce prince m'aimât effectivement, pourquoi, n'ayant aucun dessein de vous engager, ne voudriez-vous pas souffrir...?

LA PRINCESSE.

Non, Aglante. Je vous le demande. Faites-moi ce plaisir, je vous prie, et trouvez bon que, n'ayant pu avoir l'avantage de le soumettre, je lui dérobe la joie de vous obtenir.

AGLANTE.

Madame, il faut vous obéir; mais je croirois que la conquête d'un tel cœur ne seroit pas une victoire à dédaigner.

LA PRINCESSE.

Non, non, il n'aura pas la joie de me braver entièrement[1].

SCÈNE IV.

LA PRINCESSE, ARISTOMENE, AGLANTE, MORON.

ARISTOMÈNE.

Madame, je viens à vos pieds rendre grâce à l'Amour de mes heureux destins, et vous témoigner, avec mes transports, le ressentiment[2] où je suis des bontés surprenantes dont vous daignez favoriser le plus soumis de vos captifs.

LA PRINCESSE.

Comment ?

1. Cette scène offre seulement le sommaire de la scène correspondante de l'auteur espagnol. Il existe toutefois une différence entre elles, c'est que Cinthia a été avertie de sa bonne fortune, non pas, comme Aglante, par sa cousine, mais par Carlos, et qu'elle vient demander à Diana la permission d'accorder sa main au noble époux qui la sollicite. Dans la comédie de Moreto, cette sorte de persécution à laquelle l'héroïne est en butte est poussée avec une vivacité et une âpreté extrêmes, et donne de la vraisemblance à un dénoûment qui, à première vue, peut paraître forcé.

2. Sur cette acception du mot *ressentiment*, se rappeler ce que nous avons dit tome III, page 427.

ARISTOMÈNE.

Le prince d'Ithaque, madame, vient de m'assurer tout à l'heure que votre cœur avoit eu la bonté de s'expliquer en ma faveur, sur ce célèbre choix qu'attend toute la Grèce.

LA PRINCESSE.

Il vous a dit qu'il tenoit cela de ma bouche?

ARISTOMÈNE.

Oui, madame.

LA PRINCESSE.

C'est un étourdi; et vous êtes un peu trop crédule, prince, d'ajouter foi si promptement à ce qu'il vous a dit. Une pareille nouvelle méritoit bien, ce me semble, qu'on en doutât un peu de temps; et c'est tout ce que vous pourriez faire de la croire, si je vous l'avois dite moi-même.

ARISTOMÈNE.

Madame, si j'ai été trop prompt à me persuader...

LA PRINCESSE.

De grâce, prince, brisons là ce discours; et, si vous voulez m'obliger, souffrez que je puisse jouir de deux moments de solitude[1].

SCÈNE V.

LA PRINCESSE, AGLANTE, MORON.

LA PRINCESSE.

Ah! qu'en cette aventure le ciel me traite avec une rigueur étrange! Au moins, princesse, souvenez-vous de la prière que je vous ai faite.

1. *Dédain pour dédain*, acte III, scène VIII. Diana ajoute en elle-même : « Non, il n'aurait jamais fait cela s'il m'aimait! Amour, retiens ta colère! Mon cœur, souffre cette humiliation!... »

AGLANTE.

Je vous l'ai dit déjà, madame, il faut vous obéir.

SCÈNE VI.

LA PRINCESSE, MORON.

MORON.

Mais, madame, s'il vous aimoit, vous n'en voudriez point, et cependant vous ne voulez pas qu'il soit à une autre. C'est faire justement comme le chien du jardinier[1].

LA PRINCESSE.

Non, je ne puis souffrir qu'il soit heureux avec une autre; et, si la chose étoit, je crois que j'en mourrois de déplaisir.

MORON.

Ma foi, madame, avouons la dette. Vous voudriez qu'il fût à vous; et, dans toutes vos actions, il est aisé de voir que vous aimez un peu ce jeune prince[2].

LA PRINCESSE.

Moi, je l'aime? O ciel! je l'aime? Avez-vous l'insolence de prononcer ces paroles? Sortez de ma vue, impudent, et ne vous présentez jamais devant moi.

MORON.

Madame...

1. Allusion au proverbe : Il est comme le chien du jardinier, il ne mange point de choux et ne veut pas que les autres en mangent. C'est à peu près le même sens que celui du vers de Voltaire :

Il ne fait rien et nuit à qui veut faire.

2. Le rôle de Moron est habilement tracé; on a fait souvent remarquer la ressemblance qu'il présente avec le personnage de Dubois, dans *les Fausses Confidences* de Marivaux.

LA PRINCESSE.

Retirez-vous d'ici, vous dis-je, ou je vous en ferai retirer d'une autre manière[1].

MORON, bas, à part.

Ma foi, son cœur en a sa provision, et...[2] (Il rencontre un regard de la princesse qui l'oblige à se retirer.)

SCÈNE VII.

LA PRINCESSE, seule.

De quelle émotion inconnue sens-je mon cœur atteint? et quelle inquiétude secrète est venue troubler tout d'un coup la tranquillité de mon âme? Ne seroit-ce point aussi ce qu'on vient de me dire? et, sans en rien savoir, n'aimerois-je point ce jeune prince? Ah! si cela étoit, je serois personne à me désespérer! Mais il est impossible que cela soit, et je vois bien que je ne puis pas l'aimer. Quoi! je serois capable de cette lâcheté! J'ai vu toute la terre à mes pieds avec la plus grande insensibilité du monde; les respects, les hommages et les soumissions, n'ont jamais pu toucher mon âme, et la fierté et le dédain en auroient triomphé! J'ai méprisé tous ceux qui m'ont aimée, et j'aimerois le seul qui me méprise! Non, non, je sais bien que je ne l'aime pas. Il n'y a pas de raison à cela. Mais, si ce n'est pas de l'amour que ce que je sens maintenant, qu'est-ce donc que ce peut être? Et d'où vient ce poison qui me court par toutes les veines, et ne me laisse point

1. Diana, dans la comédie espagnole, s'exprime plus franchement : « Va-t'en, insensé, dit-elle à Polilla, ou je te fais jeter par la fenêtre. »

2. Dubois, des *Fausses Confidences,* a une sortie tout à fait semblable à celle de Moron. Araminte le chasse avec dureté; il sort en riant et en disant : « Allons, voilà qui est parfait. »

en repos avec moi-même? Sors de mon cœur, qui que tu sois, ennemi qui te caches. Attaque-moi visiblement, et deviens à mes yeux la plus affreuse bête de tous nos bois, afin que mon dard et mes flèches me puissent défaire de toi.

CINQUIÈME INTERMÈDE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA PRINCESSE, seule.

O vous! admirables personnes, qui, par la douceur de vos chants, avez l'art d'adoucir les plus fâcheuses inquiétudes, approchez-vous d'ici, de grâce; et tâchez de charmer, avec votre musique, le chagrin où je suis.

SCÈNE II.

LA PRINCESSE, CLIMÈNE, PHILIS.

(Climène et Philis chantent ce dialogue.)

CLIMÈNE.

Chère Philis, dis-moi, que crois-tu de l'amour?

PHILIS.

Toi-même, qu'en crois-tu, ma compagne fidèle?

CLIMÈNE.

On m'a dit que sa flamme est pire qu'un vautour,
Et qu'on souffre, en aimant, une peine cruelle.

PHILIS.

On m'a dit qu'il n'est point de passion plus belle,
Et que ne pas aimer, c'est renoncer au jour.

CLIMÈNE.

A qui des deux donnerons-nous victoire?

PHILIS.

Qu'en croirons-nous, ou le mal, ou le bien?

TOUTES DEUX ENSEMBLE.

Aimons, c'est le vrai moyen
De savoir ce qu'on en doit croire.

PHILIS.

Cloris vante partout l'amour et ses ardeurs.

CLIMÈNE.

Amarante pour lui verse en tous lieux des larmes.

PHILIS.

Si de tant de tourments il accable les cœurs,
D'où vient qu'on aime à lui rendre les armes?

CLIMÈNE.

Si sa flamme, Philis, est si pleine de charmes,
Pourquoi nous défend-on d'en goûter les douceurs?

PHILIS.

A qui des deux donnerons-nous victoire?

CLIMÈNE.

Qu'en croirons-nous, ou le mal, ou le bien?

TOUTES DEUX ENSEMBLE.

Aimons, c'est le vrai moyen
De savoir ce qu'on en doit croire.

LA PRINCESSE les interrompit dans cet endroit, et leur dit:

Achevez seules, si vous voulez. Je ne saurois demeurer en repos; et, quelque douceur qu'aient vos chants, ils ne font que redoubler mon inquiétude.

ACTE CINQUIÈME.

ARGUMENT.

Il se passoit dans le cœur du prince de Messène des choses bien différentes. La joie que lui avoit donnée le prince d'Ithaque en lui apprenant malicieusement qu'il étoit aimé de la princesse, l'avoit obligé de l'aller trouver avec une inconsidération que rien qu'une extrême amour ne pouvoit excuser; mais il en avoit été reçu d'une manière bien différente à ce qu'il espéroit. Elle lui demanda qui lui avoit appris cette nouvelle, et quand elle eut su que ç'avoit été le prince d'Ithaque, cette connoissance augmenta cruellement son mal et lui fit dire à demi désespérée : « C'est un étourdi ; » et ce mot étourdit si fort le prince de Messène qu'il sortit tout confus sans lui pouvoir répondre[1]. La princesse, d'un autre côté, alla trouver le roi son père, qui venoit de paroître avec le prince d'Ithaque, et qui lui témoignoit, non-seulement la joie qu'il auroit eue de le voir entrer dans son alliance, mais même l'opinion qu'il commençoit d'avoir que sa fille ne le haïssoit pas. Elle ne fut pas plus tôt auprès de lui que, se jetant à ses pieds, elle lui demanda pour plus grande faveur qu'elle pût jamais recevoir que le prince d'Ithaque n'épousât jamais la princesse Aglante. Ce qu'il lui promit solennellement; mais il lui dit que si elle ne vouloit point qu'il fût à une autre, il falloit qu'elle le prît pour elle. Elle lui répondit : « Il ne le voudroit pas; » mais d'une manière si passionnée qu'il étoit aisé de connoître les sentiments de son cœur. Alors le prince, quittant toute sorte de feinte, lui confessa son amour et le stratagème dont il s'étoit servi pour venir au point où il se voyoit alors par la connoissance de son humeur. La princesse lui donnant la main, le roi se tourna vers les deux princes de Messène et de Pyle, et leur demanda si

1. Nous rappelons que ce n'est pas Molière qui a rédigé ces arguments.

ses deux parentes, dont le mérite n'étoit pas moindre que la qualité, ne seroient point capables de les consoler de leur disgrâce; ils lui répondirent que l'honneur de son alliance faisant tous leurs souhaits, ils ne pouvoient espérer une plus heureuse fortune. Alors la joie fut si grande dans le palais qu'elle se répandit par tous les environs.

SCÈNE PREMIÈRE.

IPHITAS, EURYALE, AGLANTE, CYNTHIE, MORON.

MORON, à Iphitas.

Oui, seigneur, ce n'est point raillerie; j'en suis ce qu'on appelle disgracié. Il m'a fallu tirer mes chausses au plus vite, et jamais vous n'avez vu un emportement plus brusque que le sien.

IPHITAS, à Euryale.

Ah! prince, que je devrai de grâces à ce stratagème amoureux, s'il faut qu'il ait trouvé le secret de toucher son cœur!

EURYALE.

Quelque chose, seigneur, que l'on vienne de vous en dire, je n'ose encore, pour moi, me flatter de ce doux espoir; mais enfin, si ce n'est pas à moi trop de témérité que d'oser aspirer à l'honneur de votre alliance, si ma personne et mes États...

IPHITAS.

Prince, n'entrons point dans ces compliments. Je trouve en vous de quoi remplir tous les souhaits d'un père; et, si vous avez le cœur de ma fille, il ne vous manque rien.

SCÈNE II.

LA PRINCESSE, IPHITAS, EURYALE, AGLANTE, CYNTHIE, MORON.

LA PRINCESSE.

O ciel ! que vois-je ici ?

IPHITAS, à Euryale.

Oui, l'honneur de votre alliance m'est d'un prix très-considérable, et je souscris aisément de tous mes suffrages à la demande que vous me faites.

LA PRINCESSE, à Iphitas.

Seigneur, je me jette à vos pieds pour vous demander une grâce. Vous m'avez toujours témoigné une tendresse extrême, et je crois vous devoir bien plus par les bontés que vous m'avez fait voir que par le jour que vous m'avez donné. Mais, si jamais pour moi vous avez eu de l'amitié,* je vous en demande aujourd'hui la plus sensible preuve que vous me puissiez accorder : c'est de n'écouter point, seigneur, la demande de ce prince, et de ne pas souffrir que la princesse Aglante soit unie avec lui[1].

IPHITAS.

Et par quelle raison, ma fille, voudrois-tu t'opposer à cette union ?

LA PRINCESSE

Par la raison que je hais ce prince, et que je veux, si je puis, traverser ses desseins.

* VAR. *Mais si jamais vous avez eu de l'amitié pour moi* (1682).

1. Cette méprise de la princesse est une heureuse et habile invention de Molière, et le dénoûment qu'elle prépare est ménagé avec toute la délicatesse et la convenance désirables. Le ton général dans lequel Molière avait dû se maintenir rendait impossible le coup d'éclat qui termine la comédie espagnole. L'art du comique français ressort à merveille dans cette pièce qu'il n'a fait pourtant qu'esquisser.

IPHITAS.

Tu le hais, ma fille?

LA PRINCESSE.

Oui, et de tout mon cœur, je vous l'avoue.

IPHITAS.

Et que t'a-t-il fait?

LA PRINCESSE.

Il m'a méprisée.

IPHITAS.

Et comment?

LA PRINCESSE.

Il ne m'a pas trouvée assez bien faite pour m'adresser ses vœux.

IPHITAS.

Et quelle offense te fait cela? Tu ne veux accepter personne.

LA PRINCESSE.

N'importe. Il me devoit aimer comme les autres, et me laisser au moins la gloire de le refuser. Sa déclaration me fait un affront; et ce m'est une honte sensible qu'à mes yeux, et au milieu de votre cour, il a recherché une autre que moi.

IPHITAS.

Mais quel intérêt dois-tu prendre à lui?

LA PRINCESSE.

J'en prends, seigneur, à me venger de son mépris; et, comme je sais bien qu'il aime Aglante avec beaucoup d'ardeur, je veux empêcher, s'il vous plaît, qu'il ne soit heureux avec elle.

IPHITAS.

Cela te tient donc bien au cœur?

LA PRINCESSE.

Oui, seigneur, sans doute ; et, s'il obtient ce qu'il demande, vous me verrez expirer à vos yeux.

IPHITAS.

Va, va, ma fille, avoue franchement la chose. Le mérite de ce prince t'a fait ouvrir les yeux, et tu l'aimes enfin, quoi que tu puisses dire.

LA PRINCESSE.

Moi, seigneur?

IPHITAS.

Oui, tu l'aimes.

LA PRINCESSE.

Je l'aime, dites-vous? et vous m'imputez cette lâcheté! O ciel! quelle est mon infortune! Puis-je bien, sans mourir, entendre ces paroles? Et faut-il que je sois si malheureuse qu'on me soupçonne de l'aimer? Ah! si c'étoit un autre que vous, seigneur, qui me tînt ce discours, je ne sais pas ce que je ne ferois point!

IPHITAS.

Eh bien! oui, tu ne l'aimes pas. Tu le hais, j'y consens, et je veux bien, pour te contenter, qu'il n'épouse pas la princesse Aglante.

LA PRINCESSE.

Ah! seigneur, vous me donnez la vie!

IPHITAS.

Mais, afin d'empêcher qu'il ne puisse être jamais à elle, il faut que tu le prennes pour toi.

LA PRINCESSE.

Vous vous moquez, seigneur, et ce n'est pas ce qu'il demande[1].

1. On peut admirer la finesse du sentiment que traduisent ces paroles. La princesse oblige ainsi le prince Euryale à se déclarer, sans toutefois

EURYALE.

Pardonnez-moi, madame, je suis assez téméraire pour cela, et je prends à témoin le prince votre père, si ce n'est pas vous que j'ai demandée. C'est trop vous tenir dans l'erreur; il faut lever le masque, et, dussiez-vous vous en prévaloir contre moi, découvrir à vos yeux les véritables sentiments de mon cœur. Je n'ai jamais aimé que vous, et jamais je n'aimerai que vous. C'est vous, madame, qui m'avez enlevé cette qualité d'insensible que j'avois toujours affectée; et tout ce que j'ai pu vous dire n'a été qu'une feinte qu'un mouvement secret m'a inspirée, et que je n'ai suivie qu'avec toutes les violences imaginables. Il falloit qu'elle cessât bientôt, sans doute, et je m'étonne seulement qu'elle ait pu durer la moitié d'un jour: car enfin je mourois, je brûlois dans l'âme, quand je vous déguisois mes sentiments; et jamais cœur n'a souffert une contrainte égale à la mienne. Que si cette feinte, madame, a quelque chose qui vous offense, je suis tout prêt de mourir pour vous en venger; vous n'avez qu'à parler, et ma main sur-le-champ fera gloire d'exécuter l'arrêt que vous prononcerez.

LA PRINCESSE.

Non, non, prince, je ne vous sais pas mauvais gré de m'avoir abusée; et, tout ce que vous m'avez dit, je l'aime bien mieux une feinte que non pas une vérité.

IPHITAS.

Si bien donc, ma fille, que tu veux bien accepter ce prince pour époux?

s'avancer trop ni risquer de se compromettre elle-même. Ce sont là de ces subtiles nuances qui peignent à merveille la société cultivée et polie pour laquelle écrivait Molière.

LA PRINCESSE.

Seigneur, je ne sais pas encore ce que je veux. Donnez-moi le temps d'y songer, je vous prie, et m'épargnez un peu la confusion où je suis.

IPHITAS.

Vous jugez, prince, ce que cela veut dire, et vous vous pouvez fonder là-dessus.

EURYALE.

Je l'attendrai tant qu'il vous plaira, madame, cet arrêt de ma destinée; et, s'il me condamne à la mort, je le suivrai sans murmure.

IPHITAS.

Viens, Moron. C'est ici un jour de paix, et je te remets en grâce avec la princesse.

MORON.

Seigneur, je serai meilleur courtisan une autre fois, et je me garderai bien de dire ce que je pense.

SCÈNE III.

ARISTOMÈNE, THÉOCLE, IPHITAS, LA PRINCESSE, EURYALE, AGLANTE, CYNTHIE, MORON.

IPHITAS, aux princes de Messène et de Pyle.

Je crains bien, princes, que le choix de ma fille ne soit pas en votre faveur; mais voilà deux princesses qui peuvent bien vous consoler de ce petit malheur.

ARISTOMÈNE.

Seigneur, nous savons prendre notre parti; et si ces aimables princesses n'ont point trop de mépris pour les

cœurs* qu'on a rebutés, nous pouvons revenir par elles à l'honneur de votre alliance.

SCÈNE IV.

IPHITAS, LA PRINCESSE, AGLANTE, CYNTHIE, PHILIS, EURYALE, ARISTOMÈNE, THÉOCLE, MORON.

PHILIS, à Iphitas.

Seigneur, la déesse Vénus vient d'annoncer partout le changement du cœur de la princesse. Tous les pasteurs et toutes les bergères en témoignent leur joie par des danses et des chansons; et, si ce n'est point un spectacle que vous méprisiez, vous allez voir l'allégresse publique se répandre jusques ici.

* VAR. *Pour des cœurs* (1682).

SIXIÈME INTERMÈDE.

CHŒUR DE PASTEURS ET DE BERGÈRES QUI DANSENT.

Quatre bergers et deux bergères héroïques, représentés, les premiers par les sieurs Le Gros, Estival, Don, et Blondel, et les deux bergères par mademoiselle de La Barre et mademoiselle Hilaire, se prenant par la main, chantèrent cette chanson à danser, à laquelle les autres répondirent :

CHANSON.

Usez mieux, ô beautés fières,
Du pouvoir de tout charmer :
Aimez, aimables bergères;
Nos cœurs sont faits pour aimer.
Quelque fort qu'on s'en défende,
Il y faut venir un jour;
Il n'est rien qui ne se rende
Aux doux charmes de l'amour.

Songez de bonne heure à suivre
Le plaisir de s'enflammer;
Un cœur ne commence à vivre
Que du jour qu'il sait aimer.
Quelque fort qu'on s'en défende,
Il y faut venir un jour;
Il n'est rien qui ne se rende
Aux doux charmes de l'amour.

Pendant que ces aimables personnes dansoient, il sortit de dessous le théâtre la machine d'un grand arbre chargé de seize

faunes, dont huit jouèrent de la flûte, et les autres du violon, avec un concert le plus agréable du monde. Trente violons leur répondoient de l'orchestre, avec six autres concertants de clavecins et de tuorbes, qui étoient les sieurs d'Anglebert, Richard, Itier, La Barre le cadet, Tissu, et Le Moine.

Et quatre bergers et quatre bergères vinrent danser une fort belle entrée, à laquelle les faunes, descendant de l'arbre, se mêlèrent de temps en temps.

Et toute cette scène fut si grande, si remplie et si agréable, qu'il ne s'étoit encore rien vu de plus beau en ballet.

Aussi fit-elle une avantageuse conclusion aux divertissements de ce jour, que toute la cour ne loua pas moins que celui qui l'avoit précédé, se retirant avec une satisfaction qui lui fit bien espérer de la suite d'une fête si complète.

Les bergers étoient les sieurs Chicanneau, du Pron, Noblet, et La Pierre.

Et les bergères, les sieurs Balthazard, Magny, Arnald, et Bonard [1].

1. Une planche d'Israël Silvestre est consacrée à la représentation de *la Princesse d'Élide;* elle porte l'inscription suivante : « Le théâtre fait dans la même allée, sur lequel la comédie et le ballet de *la Princesse d'Élide* furent représentés. » Elle est très curieuse pour l'intelligence de l'œuvre, et place sous nos yeux toutes les circonstances d'une mise en scène vraiment extraordinaire.

FIN DE LA PRINCESSE D'ÉLIDE.

TROISIÈME JOURNÉE

DES PLAISIRS DE L'ILE ENCHANTÉE.

Plus on s'avançoit vers le grand rond d'eau qui représentoit le lac sur lequel étoit autrefois bâti le palais d'Alcine, plus on s'approchoit de la fin des divertissements de l'Ile enchantée, comme s'il n'eût pas été juste que tant de braves chevaliers demeurassent plus longtemps dans une oisiveté qui eût fait tort à leur gloire.

On feignoit donc, suivant toujours le premier dessein, que, le ciel ayant résolu de donner la liberté à ces guerriers, Alcine en eût des pressentiments qui la remplirent de terreur et d'inquiétude. Elle voulut apporter tous les remèdes possibles pour prévenir ce malheur, et fortifier en toutes manières un lieu qui pût renfermer tout son repos et sa joie.

On fit paroître sur ce rond d'eau, dont l'étendue et la forme sont extraordinaires, un rocher situé au milieu d'une île couverte de divers animaux, comme s'ils eussent voulu en défendre l'entrée.

Deux autres îles plus longues, mais d'une moindre largeur, paroissoient aux deux côtés de la première; et toutes trois, aussi bien que les bords du rond d'eau, étoient si fort éclairées que ces lumières faisoient naître un nouveau jour dans l'obscurité de la nuit.

Leurs Majestés, étant arrivées, n'eurent pas plus tôt pris leurs places que l'une des deux îles qui paroissoient aux côtés de la première fut toute couverte de violons fort bien vêtus.

L'autre, qui étoit opposée, le fut en même temps de trompettes et de timbaliers, dont les habits n'étoient pas moins riches.

Mais ce qui surprit davantage fut de voir sortir Alcine de derrière le rocher, portée par un monstre marin d'une grandeur prodigieuse [1].

Deux des nymphes de sa suite, sous les noms de Célie et de Dircé, partirent au même temps à sa suite; et, se mettant à ses côtés sur de grandes baleines, elles s'approchèrent du bord du rond d'eau; et Alcine commença des vers auxquels ses compagnes répondirent, et qui furent à la louange de la Reine, mère du Roi [2].

ALCINE, CÉLIE, DIRCÉ.

ALCINE.

Vous à qui je fis part de ma félicité,
Pleurez avecque moi dans cette extrémité.

CÉLIE.

Quel est donc le sujet des soudaines alarmes
Qui de vos yeux charmants font couler tant de larmes

ALCINE.

Si je pense en parler, ce n'est qu'en frémissant.
Dans les sombres horreurs d'un songe menaçant,
Un spectre m'avertit, d'une voix éperdue,
Que pour moi des enfers la force est suspendue;
Qu'un céleste pouvoir arrête leur secours,
Et que ce jour sera le dernier de mes jours.
Ce que versa de triste, au point de ma naissance,
Des astres ennemis la maligne influence,
Et tout ce que mon art m'a prédit de malheurs,
En ce songe fut peint de si vives couleurs
Qu'à mes yeux éveillés sans cesse il représente
Le pouvoir de Mélisse et l'heur de Bradamante.
J'avois prévu ces maux, mais les charmants plaisirs
Qui sembloient en ces lieux prévenir nos désirs,
Nos superbes palais, nos jardins, nos campagnes,
L'agréable entretien de nos chères compagnes,
Nos jeux et nos chansons, les concerts des oiseaux
Le parfum des zéphyrs, le murmure des eaux,
De nos tendres amours les douces aventures,
M'avoient fait oublier ces funestes augures,

1. La huitième planche d'Israël Silvestre a pour sujet le « théâtre dressé au milieu du grand étang, représentant l'île d'Alcine, où paroissoit son palais enchanté sortant d'un petit rocher, dans lequel fut dansé un ballet de plusieurs entrées; après quoi, ce palais fut consumé par un feu d'artifice exprimant la rupture de l'enchantement qui suivit la fuite de Roger ».

2. Ces vers, à la louange de la reine mère, sont sans doute aussi du président de Périgny. (AUGER.)

Quand le songe cruel dont je me sens troubler,
Avec tant de fureur les vint renouveler.
Chaque instant je crois voir mes forces terrassées,
Mes gardes égorgés et mes prisons forcées;
Je crois voir mille amants, par mon art transformés,
D'une égale fureur à ma perte animés,
Quitter en même temps leurs troncs et leurs feuillages,
Dans le juste dessein de venger leurs outrages;
Et je crois voir enfin mon aimable Roger
De mes fers méprisés prêt à se dégager.

CÉLIE.

La crainte en votre esprit s'est acquis trop d'empire.
Vous régnez seule ici, pour vous seule on soupire;
Rien n'interrompt le cours de vos contentements
Que les accents plaintifs de vos tristes amants;
Logistille et ses gens, chassés de nos campagnes,
Tremblent encor de peur, cachés dans leurs montagnes;
Et le nom de Mélisse, en ces lieux inconnu,
Par vos augures seuls jusqu'à nous est venu.

DIRCÉ.

Ah! ne nous flattons point. Ce fantôme effroyable
M'a tenu cette nuit un discours tout semblable.

ALCINE.

Hélas! de nos malheurs qui peut encor douter?

CÉLIE.

J'y vois un grand remède, et facile à tenter;
Une reine paroît, dont le secours propice
Nous saura garantir des efforts de Mélisse.
Partout de cette reine on vante la bonté;
Et l'on dit que son cœur, de qui la fermeté
Des flots les plus mutins méprisa l'insolence,
Contre le vœu des siens est toujours sans défense.

ALCINE.

Il est vrai, je la vois. En ce pressant danger,
A nous donner secours tâchons de l'engager.
Disons-lui qu'en tous lieux la voix publique étale
Les charmantes beautés de son âme royale;
Disons que sa vertu, plus haute que son rang,
Sait relever l'éclat de son auguste sang,
Et que de notre sexe elle a porté la gloire
Si loin que l'avenir aura peine à le croire;
Que du bonheur public son grand cœur amoureux
Fit toujours des périls un mépris généreux;
Que de ses propres maux son âme à peine atteinte,
Pour les maux de l'État garda toute sa crainte;
Disons que ses bienfaits versés à pleines mains,

Lui gagnent le respect et l'amour des humains,
Et qu'aux moindres dangers dont elle est menacée,
Toute la terre en deuil se montre intéressée.
Disons qu'au plus haut point de l'absolu pouvoir,
Sans faste et sans orgueil, sa grandeur s'est fait voir;
Qu'aux temps les plus fâcheux, sa sagesse constante
Sans crainte a soutenu l'autorité penchante,
Et, dans le calme heureux par ses travaux acquis,
Sans regret la remit dans les mains de son fils.
Disons par quel respect, par quelle complaisance,
De ce fils glorieux l'amour la récompense.
Vantons les longs travaux, vantons les justes lois
De ce fils reconnu pour le plus grand des rois,
Et comment cette mère, heureusement féconde,
Ne donnant que deux fois, a donné tant au monde. *
Enfin faisons parler nos soupirs et nos pleurs,
Pour la rendre sensible à nos vives douleurs;
Et nous pourrons trouver, au fort de notre peine,
Un refuge paisible aux pieds de cette reine.

DIRCÉ.

Je sais bien que son cœur, noblement généreux,
Écoute avec plaisir la voix des malheureux;
Mais on ne voit jamais éclater sa puissance,
Qu'à repousser le tort qu'on fait à l'innocence.
Je sais qu'elle peut tout; mais je n'ose penser
Que jusqu'à nous défendre on la vît s'abaisser.
De nos douces erreurs elle peut être instruite;
Et rien n'est plus contraire à sa rare conduite.
Son zèle si connu pour le culte des dieux
Doit rendre à sa vertu nos respects odieux;
Et, loin qu'à son abord mon effroi diminue,
Malgré moi je le sens qui redouble à sa vue.

ALCINE.

Ah! ma propre frayeur suffit pour m'affliger.
Loin d'aigrir mon ennui, cherche à le soulager,
Et tâche de fournir à mon âme oppressée
De quoi parer aux maux dont elle est menacée;
Redoublons cependant les gardes du palais;
Et s'il n'est point pour nous d'asile désormais,
Dans notre désespoir cherchons notre défense,
Et ne nous rendons pas au moins sans résistance.

* VAR. *Ne donnant qu'une fois, a donné tout au monde* (1673, 1682). L'auteur de cette singulière variante oubliait le frère du roi, présent à la fête.

ALCINE. Mademoiselle *Duparc*.
CÉLIE. Mademoiselle *Debrie*.
DIRCÉ. Mademoiselle *Molière*.

Lorsqu'ils eurent achevé, et qu'Alcine se fut retirée pour aller redoubler les gardes du palais, le concert des violons se fit entendre, pendant que, le frontispice du palais venant à s'ouvrir avec un merveilleux artifice, et des tours à s'élever à vue d'œil, quatre géants, d'une grandeur démesurée, vinrent à paroître avec quatre nains, qui, par l'opposition de leur petite taille, faisoient paroître celle des géants encore plus excessive. Ces colosses étoient commis à la garde du palais, et ce fut par eux que commença la première entrée du ballet.

BALLET

DU PALAIS D'ALCINE.

PREMIÈRE ENTRÉE.

QUATRE GÉANTS ET QUATRE NAINS.

GÉANTS, les sieurs Manceau, Vagnard, Pesan, et Joubert.

NAINS, les deux petits Des Airs, le petit Vagnard, et le petit Tutin.

DEUXIÈME ENTRÉE.

Huit Maures, chargés par Alcine de la garde du dedans, en font une exacte visite, avec chacun deux flambeaux.

MAURES, MM. d'Heureux, Beauchamp, Molier,[1]* La Marre, Le Chantre, de Gan, du Pron, et Mercier.

* VAR. *Molière* (1673, 1682).

1. Ce Molier ou Molière étoit un danseur de profession, dont on voit le nom figurer dans la plupart des livrets de ballets dansés devant le roi à cette époque. Son vrai nom était Louis de Mollier.

TROISIÈME ENTRÉE.

Cependant un dépit amoureux oblige six des chevaliers qu'Alcine retenoit auprès d'elle à tenter la sortie de ce palais; mais, la fortune ne secondant pas les efforts qu'ils font dans leur désespoir, ils sont vaincus, après un grand combat, par autant de monstres qui les attaquent.

SIX CHEVALIERS ET SIX MONSTRES.

CHEVALIERS, MM. de Souville, Raynal, Des Airs l'aîné, Des Airs le second, de Lorge, et Balthazard.

MONSTRES, les sieurs Chicanneau, Noblet, Arnald, Desbrosses, Desonets, et La Pierre.

QUATRIÈME ENTRÉE.

Alcine, alarmée de cet accident, invoque de nouveau tous ses Esprits, et leur demande secours: il s'en présente deux à elle, qui font des sauts avec une force et une agilité merveilleuses.

DÉMONS AGILES, les sieurs Saint-André et Magny.

CINQUIÈME ENTRÉE.

D'autres démons viennent encore, et semblent assurer la magicienne qu'ils n'oublieront rien pour son repos.

AUTRES DÉMONS SAUTEURS, les sieurs Tutin, La Brodière, Pesan, et Bureau.

SIXIÈME ET DERNIÈRE ENTRÉE.

Mais à peine commence-t-elle à se rassurer qu'elle voit paroître auprès de Roger et de quelques chevaliers de sa suite, la sage Mélisse, sous la forme d'Atlas [1]. Elle court aussitôt pour empêcher l'effet de son intention; mais elle arrive trop tard. Mélisse a déjà mis au doigt de ce brave chevalier la fameuse bague qui détruit les enchantements. Lors un coup de tonnerre, suivi

1. C'est Atlant qu'il faut lire. Dans le chant VII du poème de l'Arioste, Mélisse, sous la forme d'Atlant, passe de même l'anneau enchanté au doigt de Roger. « Sur-le-champ le paladin se reconnaît: quel coup de foudre pour lui! Consterné par la honte qui de toutes parts l'environne, n'osant soutenir des regards qui lui paraissent autant de reproches, il désirerait que la terre l'ensevelît et le dérobât à tous les yeux. »

de plusieurs éclairs, marque la destruction du palais, qui est aussitôt réduit en cendres par un feu d'artifice qui met fin à cette aventure et aux divertissements de l'Ile enchantée.

ALCINE, mademoiselle Duparc.

MÉLISSE, de Lorge.

ROGER, M. Beauchamp.

CHEVALIERS, MM. d'Heureux, Raynal, du Pron, et Desbrosses.

ÉCUYERS, MM. La Marre, Le Chantre, de Gan, et Mercier.

Il sembloit que le ciel, la terre et l'eau, fussent tout en feu, et que la destruction du superbe palais d'Alcine, comme la liberté des chevaliers qu'elle y retenoit en prison, ne se pût accomplir que par des prodiges et des miracles. La hauteur et le nombre des fusées volantes, celles qui rouloient sur le rivage, et celles qui ressortoient de l'eau après s'y être enfoncées, faisoient un spectacle si grand et si magnifique que rien ne pouvoit mieux terminer les enchantements qu'un si beau feu d'artifice, lequel ayant enfin cessé après un bruit et une longueur extraordinaires, les coups de boîtes qui l'avoient commencé redoublèrent encore[1].

Alors toute la cour, se retirant, confessa qu'il ne se pouvoit rien voir de plus achevé que ces trois fêtes ; et c'est assez avouer qu'il ne s'y pouvoit rien ajouter que de dire que, les trois journées ayant eu chacune ses partisans, comme chacune ses beautés particulières, on ne convint pas du prix qu'elles devoient emporter entre elles, bien qu'on demeurât d'accord qu'elles pouvoient justement le disputer à toutes celles qu'on avoit vues jusques alors et les surpasser peut-être[2].

1. Planche d'Israël Silvestre : « Rupture du palais et des enchantements de l'île d'Alcine représentée par un feu d'artifice. »

2. L'édition in-folio ne contient que ces trois premières journées.

QUATRIÈME JOURNÉE

DES FÊTES DE VERSAILLES.

Mais, quoique les fêtes comprises dans le sujet des *Plaisirs de l'Ile enchantée* fussent terminées, tous les divertissements de Versailles ne l'étoient pas; et la magnificence et la galanterie du Roi en avoient encore réservé pour les autres jours, qui n'étoient pas moins agréables.

Le samedi, dixième, Sa Majesté voulut courre les têtes. C'est un exercice que peu de gens ignorent, et dont l'usage est venu d'Allemagne, fort bien inventé pour faire voir l'adresse d'un chevalier, tant à bien mener son cheval dans les passades de guerre qu'à bien se servir d'une lance, d'un dard et d'une épée. Si quelqu'un ne les a point vu courre, il en trouvera ici la description, étant moins communes que la bague, et seulement ici depuis peu d'années; et ceux qui en ont eu le plaisir ne s'ennuieront pas pourtant d'une narration si peu étendue.

Les chevaliers entrent l'un après l'autre dans la lice, la lance à la main, et un dard sous la cuisse droite; et, après que l'un d'eux a couru, et emporté une tête de gros carton peinte, et de la forme de celle d'un Turc, il donne sa lance à un page; et, faisant la demi-volte, il revient à toute bride à la seconde tête, qui a la couleur et la forme d'un Maure, l'emporte avec le dard qu'il lui jette en passant; puis reprenant une javeline, peu différente de la forme du dard, dans une troisième passade il la darde dans un bouclier où est peinte une tête de Méduse; et, achevant sa demi-volte, il tire l'épée, dont il emporte, en passant toujours à toute bride, une tête élevée à un demi-pied de terre; puis,

faisant place à un autre, celui qui, en ses courses, en a emporté le plus, gagne le prix.

Toute la cour s'étant placée sur une balustrade de fer doré, qui régnoit autour de l'agréable maison de Versailles, et qui regarde sur le fossé dans lequel on avoit dressé la lice avec des barrières, le Roi s'y rendit, suivi des mêmes chevaliers qui avoient couru la bague; les ducs de Saint-Aignan et de Noailles y continuoient leurs premières fonctions, l'un de maréchal du camp et l'autre de juge des courses. Il s'en fit plusieurs, fort belles et heureuses; mais l'adresse du Roi lui fit emporter hautement, en suite du prix de la course des dames, encore celui que donnoit la Reine : c'étoit une rose de diamants de grand prix, que le Roi, après l'avoir gagnée, redonna libéralement à courre aux autres chevaliers, et que le marquis de Coaslin disputa contre le marquis de Soyecourt, et la gagna.

CINQUIÈME JOURNÉE

DES FÊTES DE VERSAILLES.

Le dimanche, au lever du Roi, quasi toute la conversation tourna sur les belles courses du jour précédent, et donna lieu à un grand défi entre le duc de Saint-Aignan, qui n'avoit point encore couru, et le marquis de Soyecourt, qui fut remis au lendemain, pour ce que le maréchal duc de Gramont, qui parioit pour ce marquis, étoit obligé de partir pour Paris, d'où il ne devoit revenir que le jour d'après.

Le Roi mena toute la cour, cette après-dînée, à sa ménagerie, dont on admira les beautés particulières, et le nombre presque incroyable d'oiseaux de toutes sortes parmi lesquels il y en a beaucoup de fort rares. Il seroit inutile de parler de la collation qui suivit ce divertissement, puisque, huit jours durant, chaque repas pouvoit passer pour un festin des plus grands qu'on puisse faire.

Et le soir Sa Majesté fit représenter sur l'un de ces théâtres doubles de son salon, que son esprit universel a lui-même inventés, la comédie des *Fâcheux,* faite par le sieur de Molière, mêlée d'entrées de ballet et fort ingénieuse.

SIXIÈME JOURNÉE

DES FÊTES DE VERSAILLES.

Le bruit du défi, qui se devoit courir le lundi, douzième, fit faire une infinité de gageures d'assez grande valeur, quoique celle des deux chevaliers ne fût que de cent pistoles; et, comme le duc, par une heureuse audace, donnoit une tête à ce marquis fort adroit, beaucoup tenoient pour ce dernier, qui, s'étant rendu un peu plus tard chez le Roi, y trouva un cartel pour le presser, lequel, pour n'être qu'en prose, on n'a point mis en ce discours.

Le duc de Saint-Aignan avoit aussi fait voir à quelques-uns de ses amis, comme un heureux présage de sa victoire, ces quatre vers :

AUX DAMES.

Belles, vous direz en ce jour,
Si vos sentiments sont les nôtres,
Qu'être vainqueur du grand Soyecourt,
C'est être vainqueur de dix autres [1],

faisant toujours allusion à son nom de Guidon le Sauvage, que l'aventure de l'Ile périlleuse rendit victorieux de dix chevaliers.

Aussitôt que le Roi eut dîné, il conduisit les Reines, Monsieur, Madame, et toutes les dames, dans un lieu où on devoit tirer une loterie, afin que rien ne manquât à la galanterie de ces fêtes. C'étoient des pierreries, des ameublements, de l'argenterie et

1. Les dames et les filles d'honneur, applaudissant par un modeste sourire, se plaisaient à faire connaître qu'elles avaient saisi l'affabulation. (CASTIL-BLAZE.)

autres choses semblables; et, quoique le sort ait accoutumé de décider de ces présents, il s'accorda sans doute avec le désir de Sa Majesté quand il fit tomber le gros lot entre les mains de la Reine; chacun sortant de ce lieu-là fort content, pour aller voir les courses, qui s'alloient commencer.

Enfin Guidon et Olivier parurent sur les rangs, à cinq heures du soir, fort proprement vêtus et bien montés.

Le Roi, avec toute la cour, les honora de sa présence; et Sa Majesté lut même les articles des courses, afin qu'il n'y eût aucune contestation entre eux. Le succès en fut heureux au duc de Saint-Aignan, qui gagna le défi.

Le soir, Sa Majesté fit jouer une comédie* nommée *Tartuffe,* que le sieur de Molière avoit faite contre les hypocrites; mais, quoiqu'elle eût été trouvée fort divertissante, le Roi connut tant de conformité entre ceux qu'une véritable dévotion met dans le chemin du ciel et ceux qu'une vaine ostentation des bonnes œuvres n'empêche pas d'en commettre de mauvaises, que son extrême délicatesse pour les choses de la religion ne put souffrir** cette ressemblance du vice avec la vertu, qui pouvoient être pris l'un pour l'autre.*** Et, quoiqu'on ne doutât point des bonnes intentions de l'auteur, il**** la défendit pourtant en public et se priva soi-même de ce plaisir,***** pour n'en pas laisser abuser à d'autres moins capables d'en faire un juste discernement[1].

* VAR. *Fit jouer les trois premiers actes d'une comédie* (1682).

** VAR. *Eut de la peine à souffrir* (1682).

*** VAR. *Qui pouvoient être pris l'un pour l'autre* manque dans l'édition de 1682.

**** VAR. *Sa Majesté* (1673).

***** VAR. *Il défendit cette comédie pour le public, jusques à ce qu'elle fût entièrement achevée et examinée par des gens capables d'en juger, pour n'en pas laisser,* etc. (1682).

1. On saisit parfaitement l'intention des variantes de l'édition de 1682. Réimprimant à la fois *les Plaisirs de l'Ile enchantée* et *le Tartuffe,* La Grange et Vinot n'ont pas voulu laisser supposer que l'interdiction qui avait frappé cette dernière pièce eût jamais été absolue, et que le roi, en accordant l'autorisation de jouer *le Tartuffe,* fût revenu sur une décision prise d'abord en des termes définitifs.

On a remarqué, du reste, la prudence singulière avec laquelle ces lignes concernant *le Tartuffe* ont été rédigées, et l'on croit que Molière a bien pu en surveiller lui-même la rédaction.

SEPTIÈME JOURNÉE

DES FÊTES DE VERSAILLES.

Le mardi, treizième, le Roi voulut encore courre les têtes, comme à un jeu ordinaire que devoit gagner celui qui en feroit le plus. Sa Majesté eut encore le prix de la course des dames, le duc de Saint-Aignan celui du jeu ; et ayant eu l'honneur d'entrer pour le second à la dispute avec Sa Majesté, l'adresse incomparable du Roi lui fit encore avoir ce prix ; et ce ne fut pas sans un étonnement, duquel on ne pouvoit se défendre, qu'on en vit gagner quatre à Sa Majesté en deux fois qu'elle avoit couru les têtes.

On joua le même soir la comédie du *Mariage forcé,* encore de la façon du même sieur de Molière, mêlée d'entrées de ballet et de récits; puis le roi prit le chemin de Fontainebleau le mercredi, quatorzième, toute la cour se trouvant si satisfaite de ce qu'elle avoit vu que chacun crut qu'on ne pouvoit se passer de le mettre par écrit pour en donner la connoissance à ceux qui n'avoient pu voir des fêtes si diversifiées et si agréables, où l'on a pu admirer tout à la fois le projet avec le succès, la libéralité avec la politesse, le grand nombre avec l'ordre, et la satisfaction de tous; où les soins infatigables de M. de Colbert s'employèrent en tous ces divertissements, malgré ses importantes affaires ; où le duc de Saint-Aignan joignit l'action à l'invention du dessein ; où les beaux vers du président de Périgny à la louange des Reines furent si justement pensés, si agréablement tournés, et récités

avec tant d'art [1]; où ceux que M. de Benserade fit pour les chevaliers eurent une approbation générale; où la vigilance exacte de M. Bontemps [2], et l'application de M. de Launay [3] ne laissèrent manquer d'aucune des choses nécessaires; enfin, où chacun a marqué si avantageusement son dessein de plaire au Roi, dans le temps où Sa Majesté ne pensoit elle-même qu'à plaire; et où ce qu'on a vu ne sauroit jamais se perdre dans la mémoire des spectateurs, quand on n'auroit pas pris le soin de conserver par cet écrit le souvenir de toutes ces merveilles.

1. Le président de Périgny et Benserade étaient en rivalité pour les vers de cette espèce. Le président avait composé ceux d'un ballet intitulé *les Amours déguisés*. Benserade fit sur-le-champ cette épigramme :

Ami lecteur, ou président, n'importe,
La mascarade est belle, et vous l'entendez bien
Vos Amours déguisés le sont de telle sorte
Que le diable n'y connoît rien.

Le président riposta par ce quatrain sur les mêmes rimes :

Méchant plaisant, ou poète, n'importe,
La mascarade est belle, et la cour l'entend bien ;
Mais pour les gens de votre sorte,
On est ravi qu'ils n'y connoissent rien.

M. de Périgny étoit président aux enquêtes, précepteur du dauphin et lecteur du roi. Suivant une lettre de Gui Patin, il mourut en septembre 1770, à Saint-Germain, d'une apoplexie. (AUGER.)

2. Premier valet de chambre de Louis XIV.

3. Intendant des menus plaisirs et affaires de la chambre.

FIN DES FÊTES DE VERSAILLES EN 1664.

RELATION DE MARIGNY [1]

RELATION DES DIVERTISSEMENTS

QUE LE ROI A DONNÉS AUX REINES

DANS LE PARC DE VERSAILLES,

ÉCRITE A UN GENTILHOMME QUI EST PRÉSENTEMENT HORS DE FRANCE.

MONSIEUR,

A mon retour de Versailles, j'ai trouvé une de vos lettres, dans laquelle vous me paroissez fort curieux de savoir des nouvelles qui puissent vous divertir agréablement pendant votre voyage. Il est certain, monsieur, que les plus belles et les plus importantes que l'on pourroit vous écrire se font au lieu d'où je viens; mais, comme à force de ne rien faire l'on devient paresseux, dispensez-moi, de grâce, d'un emploi qui n'est pas propre à un fainéant comme je suis, et contentez-vous que je vous adresse à des gens que vous connoissez, et qui s'en acquitteront le plus aisément du monde, peur peu qu'ils aient envie de vous complaire. N'est-il pas vrai que si M. Colbert vouloit, il pourroit vous faire part des salutaires avis qu'il donne au Roi pour réformer les abus qui s'étoient glissés dans l'administration des finances, et des sages résolutions que prend Sa Majesté pour y rétablir un ordre aussi nécessaire pour le bien de ses affaires qu'il est avantageux pour le soulagement de ses sujets? Si M. Le Tellier se vouloit donner la peine de vous écrire le détail des

1. Achevée d'imprimer le 17 juin 1664. Le privilége était accordé à Charles de Sercy, qui s'associa Cl. Barbin.

affaires qui lui passent par les mains, ne seriez-vous pas beaucoup mieux instruit du secret de tous les mouvements que font toutes les troupes du royaume que ceux mêmes qui les commandent ? Et s'il plaisoit à M. de Lyonne de vous donner quelque connoissance des affaires étrangères, n'en apprendriez-vous pas beaucoup plus par un seul ordinaire que n'en ont appris pour leur argent les ministres des princes étrangers qui achetoient les faux extraits de ce misérable copiste qui expliqua, il y a quelque temps, ses dernières volontés en Grève?

Hé bien, monsieur, vous voyez, ce me semble, que je vous donne d'assez bons expédients pour vous instruire des plus fines nouvelles de la cour. Car ne croyez pas que depuis que vous êtes parti il y ait eu quelque changement au ministère, et que le Roi ait ajouté quelque nouvelle roue à la machine de l'État, afin de la faire mouvoir plus aisément. Il a cru jusqu'ici que le nombre de trois étoit le nombre de perfection, et, se servant de ces trois ministres comme Dieu se sert des causes secondes, il les honore seuls autant qu'il lui plaît du secret de ses affaires. Ils ont seuls la connoissance qu'il veut leur donner de ce qui se passe dans le cabinet : le reste de la cour, pour ne point demeurer dans l'oisiveté, a la liberté de méditer sur ce qui se passe au dehors.

Vous voilà maintenant aussi bien informé que vous le pouvez être par un homme comme moi, et je pense que je pourrois honnêtement fermer mon paquet, en y ajoutant les imprimés que je vous envoie des divertissements que le Roi a donnés aux Reines pendant quelques jours, si je n'appréhendois quelque reproche de ne vous avoir pas dit mon sentiment sur une fête aussi galante que magnifique, puisque j'ai été assez heureux pour être du nombre des spectateurs.

Il n'est pas nécessaire que je vous fasse ici la peinture de Versailles : vous en connoissez toutes les beautés, et vous savez avec quel art le Roi a renfermé dans la petitesse de cette maison[1] tout ce qui se peut trouver de magnifique et de galant dans les plus superbes palais que l'architecture puisse imaginer.

1. Le château de Versailles était loin d'avoir les dimensions que le roi lui donna plus tard.

Quand le grand Archimède, étonnant nos aïeux,
Leur fit voir comme une merveille,
Dans un petit cristal, la beauté nompareille
Et tous les mouvements des cieux,
Jupiter fut surpris, voyant que sur la terre
L'art ingénieux des humains
S'étoit ainsi joué dans un fragile verre
Du plus grand œuvre de ses mains.

L'on arrive par la grande allée qui est au bout du parterre dans un rond fort spacieux, coupé par une autre allée de même largeur; ce lieu, qui est à cinq ou six cents pas du château, fut choisi pour le plus propre à faire paroître les premiers divertissements du palais enchanté d'Alcine. L'on avoit élevé dans les quatre avenues du rond de grands portiques, ornés au dehors et au dedans des armes et des chiffres de Sa Majesté. L'on avoit mis le haut dais justement à l'entrée du rond, et derrière, en remontant dans l'allée, l'on avoit arrangé des bancs en forme d'amphithéâtre pour placer deux cents personnes. De grandes machines, entrelacées dans les arbres du rond, soutenoient des chandeliers garnis d'un nombre infini de flambeaux pour faire, s'il étoit possible, une lumière égale à celle du soleil, lorsqu'il auroit fait place à la nuit.

Aussitôt que les Reines furent arrivées, l'on entendit un grand bruit de timbales et de trompettes, qui étoit le signal que les paladins étoient prêts à paroître dans le camp. N'attendez pas, monsieur, que je vous décrive en détail la magnificence de leurs habits et de toute leur suite : qu'il vous suffise d'apprendre par cette relation quelques particularités que vous ne trouverez point dans les imprimés, et qu'on n'y avoit pas voulu mettre, à dessein de surprendre plus agréablement toute l'assemblée.

On vit donc entrer d'abord, par l'allée qui étoit à la gauche du haut dais, un héraut d'armes avec le page du paladin Roger, celui du maréchal de camp, et celui du juge des courses, avec les lances et les écus de leurs maîtres; ils étoient suivis de deux timbaliers et de quatre trompettes, qui marchoient devant le maréchal de camp, suivi de huit autres trompettes et de quatre timbaliers, qui marchoient devant l'incomparable Roger, chef de cette illustre quadrille. A peine parut-il dans la place que l'on

entendit des cris de joie et d'admiration, que le respect et l'amour que l'on a pour lui faisoient éclater de toutes parts : car, monsieur,

Soit qu'il marche pour faire une illustre conquête,
Soit que, se délassant avecque ses guerriers,
Pour joindre quelque myrte à ses fameux lauriers,
Il veuille honorer une fête,
Il a beau se cacher sous l'habit d'un berger,
D'un Romain, de Mars, de Roger :
Soudain, sa grâce sans seconde,
Son air majestueux, certain je ne sais quoi
Fait connoître que c'est le Roi,
Et le roi le plus grand du monde.

Après les paladins, l'on vit entrer Apollon sur un char d'une hauteur prodigieuse, et tout brillant d'or, d'azur, et de cent autres couleurs différentes. Ce char étoit traîné par quatre superbes chevaux de différent poil, attelés tous quatre de front. Ne vous allez pas imaginer qu'on les eût pris dans l'écurie d'Apollon, et que ce fussent ceux dont il se sert pour faire sa course journalière : on les avoit pris dans l'écurie du Roi; et si leur fierté paroissoit mêlée de quelque inquiétude[1], c'est qu'ils sentoient bien qu'ils n'avoient pas une charge si auguste que celle qu'ils ont coutume d'avoir tous les jours.

Ainsi l'on nous a fait entendre
Que jadis le fier Bucéfal,
Poussé d'un même orgueil et d'un dépit égal,
Ne vouloit porter qu'Alexandre.

Apollon avoit à ses pieds les quatre Siècles; et moi qui vous écris, j'avois aux miens deux barbons et trois duègnes, qui avoient assez d'âge pour en composer quatre autres et quelque chose même de plus, si l'on en eût eu besoin pour achever de remplir le char.

Millet, le premier conducteur qui soit au monde, faisoit voir son adresse en cette occasion ; il étoit vêtu comme l'on peint le

1. Inquiétude, dans le sens d'impatience.

Temps; il sembloit être d'une taille plus grande que la naturelle : je crois que vous ne vous en étonnerez pas, non plus que beaucoup d'autres qui savent que

> Quelquefois à la cour le temps
> Paroît fort long aux courtisans.

Le char étoit environné des douze Heures du jour et des douze Signes du zodiaque, et suivi des pages des chevaliers portant leurs lances et les écus de leurs devises, et de vingt pasteurs chargés des pièces de la barrière, dont la lice fut formée dans un moment, lorsque les paladins voulurent courre la bague.

Le Temps Millet fit tourner deux ou trois fois autour de la place le char d'Apollon; il ne paroissoit point du tout embarrassé de son emploi, car, menant tous les jours aussi heureusement et aussi adroitement qu'il fait le plus précieux char du monde, il savoit bien que quand celui-ci seroit renversé, l'accident au pis aller n'auroit été fatal qu'au théâtre de Molière, et que celui de l'Hôtel de Bourgogne s'en seroit aisément consolé. Le char s'étant arrêté devant les Reines, Apollon et les quatre Siècles récitèrent les vers que vous pouvez lire dans le livre imprimé. Ce récit étant achevé, Apollon et tous ceux qui le suivoient sortirent de la place, et les chevaliers commencèrent la course de bague.

Je ne m'amuserai point ici à vous en faire tout le détail; il suffit de vous dire que tous firent parfaitement leur devoir, et que la voix publique donna le prix des plus belles et des plus justes courses au paladin Roger. Toutes les fois que le grand Soyecourt couroit, l'on entendoit quelques voix féminines se récrier en sa faveur. Cependant la bague fut longtemps disputée entre M. le duc de Guise et le marquis de La Vallière, qui eut enfin l'avantage, et quoique l'on n'eût proposé aucun prix pour la course de bague, la Reine mère, qui ne sauroit s'empêcher d'être magnifique lorsqu'il s'en présente la moindre occasion, récompensa l'adresse du marquis de La Vallière en lui donnant une épée et un baudrier garnis de diamants. Je suis très persuadé que vous ne serez point surpris du procédé de Sa Majesté, car vous savez bien que,

Afin qu'elle enseignât aux plus grands souverains
Quelles sont les vertus royales,
Le ciel lui fit présent de mains
Belles, blanches, et libérales.

La nuit étant survenue, le camp fut éclairé d'un nombre infini de lumières, et tous les chevaliers s'étant retirés, l'on vit entrer l'Orphée de nos jours, vous entendez bien que je veux dire Lulli, à la tête d'une grande troupe de concertants, qui, s'étant approchés au petit pas et à la cadence de leurs instruments près des Reines, se séparèrent en deux bandes à droit et à gauche du haut dais, en bordant les palissades du rond, et en même temps l'on vit arriver par l'allée qui étoit à la main droite les quatre Saisons : le Printemps sur un grand cheval d'Espagne, l'Été sur un éléphant, l'Automne sur un chameau, et l'Hiver sur un ours ; les Saisons étoient accompagnées de douze jardiniers, douze moissonneurs, douze vendangeurs, et douze vieillards ; ils marquoient la différence de leurs saisons par des fleurs, des épis, des fruits et des glaces, et portoient sur leurs têtes les bassins de la collation.

Une grande machine d'arbres artistement entremêlés, et qui s'élevoient presque à la hauteur de ceux des allées, parut dans la place et s'approcha insensiblement des Reines. Pan et Diane étoient assis sur les plus hautes branches de ces arbres, et cette machine étoit devancée par un concert de hautbois et de flûtes, et suivie d'une troupe de Faunes qui portoient des viandes de la ménagerie de Pan et de la chasse de Diane ; après marchoient les pages qui devoient servir les dames à table.

Aussitôt que cette grande troupe eut pris place, les quatre Saisons, Pan et Diane, s'approchèrent de la Reine, et lui dirent les vers que vous prendrez, s'il vous plaît, la peine de lire dans l'imprimé.

Ce récit fait, les Heures, qui avoient accompagné le char d'Apollon, vinrent danser une entrée de ballet avec les douze Signes du zodiaque, pendant que les contrôleurs de la maison du Roi, qui représentoient l'Abondance, la Joie, la Propreté et la Bonne Chère, firent apporter vis-à-vis du haut dais, de l'autre côté du rond, une grande table en forme de croissant, ornée de festons, et enrichie d'un nombre infini de fleurs ; et sitôt qu'elle

fut couverte par les Jeux, les Ris et les Délices, l'on ouvrit le milieu de la barrière pour laisser passer Leurs Majestés et les dames qui devoient être de la collation, dont la magnificence peut être comparée à celle du festin des dieux de l'antiquité. Tous les concertants passèrent à droit et à gauche[1] de la barrière, et s'allèrent placer sur un amphithéâtre qui étoit derrière la table; et certes il faut avouer qu'en ce moment-là les yeux et les oreilles eurent toute la satisfaction que la nature, l'art et l'harmonie, étoient capables de leur donner, et que jamais rien n'eut tant l'air d'un enchantement que ce que l'on vit dans cette place, où cent objets différents occupoient toute l'imagination des spectateurs. Il est vrai qu'un certain envieux de la joie publique, pour diminuer le plaisir des yeux, éteignit une partie des lumières : vous comprenez bien que ce fut le vent, car vous vous tromperiez fort si vous pensiez qu'il y eût eu quelque créature vivante assez étourdie ou assez insolente pour l'oser faire;

Et vous savez, comme je croi,
La crainte et le respect que l'on a pour le Roi,
Que son empire est calme et sans orage,
Qu'il ne voit rien qui le puisse troubler,
Et qu'il rend le monde si sage
Que personne n'ose souffler.

Ce superbe festin finit avec la première journée des plaisirs du palais d'Alcine. Le jour suivant on eut le divertissement de la comédie. L'on avoit dressé un grand théâtre environ cent pas au-dessous du rond où les chevaliers avoient couru la bague, et l'on avoit fait une espèce de salon entre les palissades de l'allée, dont le haut étoit couvert de toiles, pour défendre les dames contre les injures du temps. Vous ne prétendez pas que je vous raconte scène par scène le sujet de la comédie, et vous faites fort bien, car mon intention n'est pas de vous écrire un volume. En attendant que vous la voyiez imprimée, si Molière, qui en est l'auteur, la veut donner au public, vous saurez qu'il avoit eu si peu de temps pour la composer qu'il n'y avoit qu'un acte et demi en vers, et le reste étoit en prose, de sorte qu'il sembloit

1. On écrivait *à droit* et à gauche.

que pour obéir promptement au pouvoir de l'enchanteresse Alcine, la Comédie n'avoit eu le temps que de prendre un de ses brodequins, et qu'elle étoit venue donner des marques de son obéissance un pied chaussé et l'autre nu. Elle ne laissa pas d'être fort galante, et l'on prit assez de plaisir à voir un jeune prince amoureux d'une princesse fort dédaigneuse, et qui n'aimoit que la chasse, venir à bout de sa fierté par une indifférence affectée, et tout cela selon les bons avis d'une espèce d'Angeli[1], c'est-à-dire d'un fou ou soi-disant, plus heureux et plus sage que trente docteurs qui se piquent d'être des Catons :

Tous ne sauroient par les mêmes emplois
Avoir de l'accès près des rois;
Cependant chacun y veut être;
On gronde, on peste tout le jour
Contre tel qui n'est pas ce qu'il veut y paroître;
Mais pour moi je tiens qu'à la cour
N'est pas fou qui plaît à son maître.

Toute la pièce étoit mêlée de danses et de concerts des plus belles voix du monde ; et comme les amants ne se brouillent jamais si fort qu'ils ne se marient à la fin de la comédie, cela ne manqua pas d'arriver; et pour les divertir le soir de leurs noces, leurs courtisans se déguisèrent, et finirent la pièce par la plus belle et la plus surprenante entrée que l'on ait jamais vue. Au fond du théâtre, sur un grand arbre, dont les branches étoient entrelacées les unes dans les autres, seize Faunes faisoient un agréable concert de flûtes; et dans le temps qu'ils reprenoient haleine, deux Bergers et deux Bergères héroïques chantoient une chanson à danser; par leurs noms qui sont dans l'imprimé vous jugerez de la beauté de leurs voix et du plaisir que l'on avoit de les entendre. Cependant l'arbre sur lequel les Faunes étoient assis s'avança jusqu'au milieu du théâtre par un enchantement d'Alcine. Lors ceux qui dansoient aux chansons s'arrêtèrent, et l'on vit entrer quatre autres Bergers et quatre Bergères, dont les habits étoient aussi galants que ceux des Céladons, des Sylvandres, des Astrées et des Dianes du pays de Lignon ; lorsqu'ils avoient dansé

1. « Le fou qui était alors, dit Voltaire, auprès de Louis XIV avait appartenu au prince de Condé : il s'appelait l'Angeli. »

quelque temps, les premiers Bergers et les Bergères recommençoient à danser aux chansons; ceux-ci n'avoient pas fini que les autres rentroient au son de mille instruments, et leur entrée étoit mêlée de celle de quelques Satyres, tantôt avec des flûtes et tantôt avec des tambours de basque, dont la musique s'accordoit au reste de la symphonie avec une justesse merveilleuse. Enfin l'on eut tout à la fois le plaisir d'un mélange de toutes ces sortes de danses et de musiques qui s'étoient faites séparément; et tout cela fut exécuté avec tant d'ordre que tout le monde avoua qu'il falloit que Lulli, qui étoit l'inventeur de toute cette harmonie et de cette entrée si belle et si galante, fût cent fois plus diable que la diablesse Alcine même. Toute l'assemblée sortit charmée de ce divertissement : les dames avouèrent de bonne foi que l'on avoit découvert dans la comédie le véritable moyen de les ramener à la raison, lorsqu'elles font les difficiles et les farouches; les cavaliers jurèrent de se servir plutôt de cet expédient que de se pendre de désespoir pour la plus belle Anaxarète [1] de la terre; et je fus fort aise de les voir dans ces sentiments, car j'ai toujours trouvé le désespoir en amour une vilaine chose, et je me souviens d'avoir fait des vers qui sont assez conformes à la résolution de ces messieurs qui avoient si bien profité à la comédie : il faut que je vous les écrive ici.

Les yeux d'Aminte m'ont charmé,
Mon cœur brûle et languit pour elle,
Et je ne puis en être aimé.
Ma flamme seroit immortelle,
Si la pitié vouloit quelque jour m'exaucer :
Elle est adorable, elle est belle;
Mais elle est cruelle,
Il s'en faut passer.

Voilà, monsieur, comment se termina la seconde journée. Le jour suivant, la cour eut le plaisir d'un ballet, qui se fit dans le palais d'Alcine, sur les dix heures du soir.

Le rond d'eau qui est au bas de la même allée par laquelle l'on étoit descendu, de la place où s'étoit faite la course de

1. L'histoire de la cruelle Anaxarète, à la porte de laquelle se pendit Iphis, est dans les *Métamorphoses* d'Ovide livre XIV.

bague, au salon de la comédie, fut choisi pour représenter le lac au milieu duquel étoit l'Ile enchantée de cette fameuse magicienne; le haut dais fut placé sur le bord de l'allée; et sur les côtés du rond d'eau, près des palissades, à droit et à gauche il y avoit des amphithéâtres qui faisoient une forme de croissant qui aboutissoit aux bords de deux petites îles, qui étoient aux deux côtés du palais d'Alcine. Ces deux îles furent en un moment éclairées d'un nombre infini de lumières, et l'on vit sur celle qui étoit à la main droite des spectateurs un grand nombre de concertants, dont l'harmonie répondoit à celle des trompettes et des timbales qui étoient dans la petite île de la main gauche. Peu de temps après l'on aperçut de loin trois grosses baleines, qui sortoient des deux côtés du palais, et qui en nageant s'approchoient des bords du lac enchanté. L'une portoit sur son dos Alcine, et les deux autres portoient les deux compagnes de cette magicienne. Comme l'on raisonne différemment sur toutes les choses de ce monde, les uns soutenoient que ces monstres étoient vivants, et que des Biscayens les avoient pris à la dernière pêche et les avoient amenés au Roi; d'autres disoient que c'étoient des poissons que l'on avoit jetés, il y a peu de temps, dans le rond d'eau, et qui étoient devenus assez grands pour servir en cette occasion; et ces derniers appuyoient leur opinion en disant que

Sans se donner beaucoup de peines,
L'on fait aux champs des rois de fertiles moissons;
Et leurs eaux sont toujours si bonnes et si saines
Que les moindres petits poissons
Y deviennent dans peu de fort grosses baleines.

Alcine et ses compagnes s'étant approchées du bord du lac, vis-à-vis de Leurs Majestés, firent le récit que vous trouverez imprimé, et s'en retournèrent après du côté de l'Ile enchantée, où étoit le palais, qui, s'ouvrant à leur arrivée, surprit agréablement les yeux par les beautés d'une architecture si merveilleuse que l'on eût cru que c'étoit de l'invention de Vigarani [1], si l'on n'eût été prévenu que c'étoit un enchantement d'Alcine. Alors les concertants redoublèrent leurs accords, et l'on vit des géants

1. L'auteur de la Relation a écrit : Bigarrani.

d'une prodigieuse grandeur, qui firent la première entrée du ballet. De la manière qu'ils dansoient et qu'ils étoient chaussés, il sembloit qu'ils eussent appris à danser à Venise, et qu'ils se fussent servis d'un cordonnier de quelque gentille donne. L'imprimé vous instruira du détail de toutes les entrées, et vous apprendra que la sage Mélisse ayant apporté au brave Roger l'anneau fatal aux enchantements, afin de le délivrer et les autres chevaliers, Alcine parut comme une désespérée, et lors un grand coup de tonnerre, suivi d'une infinité d'éclairs, marqua la ruine de son palais, qui fut embrasé par un feu d'artifice. Jamais l'on n'a vu d'incendie plus agréable; l'air, la terre et l'eau, étoient couverts tantôt de fusées volantes et tantôt de gerbes de feu ; tantôt mille serpenteaux s'élançoient de l'Ile sur les spectateurs, et il y en eut tel qui, tombant parmi des dames, fut assez indiscret pour se glisser et crever en des endroits fort sujets au feu.

Voilà quelle fut la fin de l'aventure, et des plaisirs de l'Ile enchantée d'Alcine. Et si vous désirez savoir mon sentiment sur les beautés de ces trois différentes journées, je vous dirai ce que je dis à Monsieur, lorsqu'il me fit l'honneur de me demander ce qu'il m'en sembloit. Je lui répondis que j'avois trouvé la première journée surprenante, la seconde galante et agréablement diversifiée, la troisième ingénieuse, et toutes trois très magnifiques et tout à fait royales. Et certes M. le duc de Saint-Aignan doit être bien satisfait d'avoir été l'auteur d'une fête si belle et si bien conduite : car enfin jamais rien ne se passa avec tant d'ordre; et pour prévenir même la confusion que la curiosité du peuple auroit pu apporter en passant par-dessus les murailles du parc, on les avoit bordées de soldats des gardes, et M. le maréchal de Gramont avoit fait tendre deux tentes, sous lesquelles on servit deux tables pour les principaux officiers, tandis que l'on donnoit avec profusion du vin au reste des soldats. Vous savez si ce maréchal est magnifique en tout temps et s'il sait bien faire l'honneur d'une fête, et je pense que vous vous souvenez encore de quel air il soutenoit en Allemagne la dignité de l'ambassade, et la gêne cruelle que sa splendeur donnoit aux ambassadeurs étrangers qui la vouloient copier.

Le Roi, pour continuer à divertir les Reines, fit succéder aux

plaisirs du palais d'Alcine celui de la course des têtes, qui se fit dans les fossés du château; il remporta par son adresse le prix que tous les vœux de l'assemblée lui donnoient, et il le redonna sur-le-champ à courre aux chevaliers qui avoient eu l'honneur d'être de sa quadrille; et le duc de Coaslin, qui le gagna, reçut le diamant de la main de la Reine. Il n'est pas nécessaire que je vous exagère la valeur du présent; vous savez bien que Sa Majesté n'en fait que de grands.

Parmi ceux qu'elle nous a faits
En échange de cette gloire
Qu'apportoient à l'État la guerre et la victoire,
Elle nous a donné la Paix.
En se donnant, cette adorable Reine
A fait présent au dieu de Seine
Du plus riche trésor que l'Espagne eut jamais :
Le ciel par cette souveraine
Nous a comblés de biens: car pour tout dire enfin,
Et Louis et l'État ont eu d'elle un dauphin
Qui sera de cette couronne
Quelque jour l'infaillible appui,
Car, tout petit qu'il est, l'on voit dans sa personne
De quoi donner un jour un dauphin comme lui.

Mais afin que les dames, après avoir été royalement régalées pendant leur séjour à Versailles, ne s'en retournassent point sans emporter quelques faveurs du Roi, il fit une magnifique loterie, dans laquelle il y avoit autant de billets heureux que de dames; et la fortune, qui se mêle ordinairement des grâces qui se font à la cour, fut l'arbitre de cette galanterie, qui fit confesser à tout le monde que le Roi n'est pas moins l'âme des plaisirs de la cour que celle des conseils qui font prospérer son empire. Car enfin, monsieur, comme l'âme, si nous le savons ou si nous ne le savons pas, est toute dans tout le corps et toute dans chacune de ses parties, à voir agir le Roi dans les affaires importantes à la gloire et au salut de l'État, à voir son assiduité dans les conseils, l'on diroit qu'il auroit renoncé à tous les plaisirs où sa jeunesse le peut inviter; et quand il donne quelques heures de son temps aux divertissements et à la joie, il le fait avec une application qui feroit dire aux dupes qui ne le con-

noîtroient pas qu'il a laissé à quelque autre le soin de ses affaires. Grâce à Dieu, nous nous apercevons chaque jour de mieux en mieux qu'il est le grand et le maître ressort qui fait mouvoir la machine; qu'il est, quand il veut, impénétrable à ceux qui l'approchent de plus près; en un mot, qu'il est impossible de s'acquitter mieux qu'il fait des devoirs d'un roi, politique, jeune, puissant et fortuné. En vérité l'on peut bien dire qu'heureux est celui qui trouvera quelque occasion de servir un monarque si parfait, plus heureux qui le sert, et plus heureux encore qui l'a toujours servi. Je vous connois, monsieur, et je suis assuré que ce n'est pas la curiosité de voir les marmousets de l'antiquité et quelques vieux hiéroglyphiques, gravés sur des pyramides à demi rompues, qui vous a fait entreprendre le voyage où vous êtes embarqué, mais le désir d'observer attentivement les cours étrangères. Voyez-en tant qu'il vous plaira, examinez avec soin la prudence et la conduite des autres princes : je suis très-assuré qu'à votre retour vous serez de mon avis, et que vous direz avec moi :

Que l'on propose sur la terre
Un prix à disputer entre les potentats
Qui savent mieux gouverner des États
Et dans la paix et dans la guerre,
Que par des charmes inouïs
Une troupe de rois s'assemble :
Je gage pour le seul Louis
Contre tous les autres ensemble.

DE MARIGNY.

A Paris, le 14 mai 1664.

TABLE

DU TOME CINQUIÈME.

Zélinde, comédie, ou la Véritable Critique de *l'École des Femmes,* et la Critique de *la Critique*. 1

Le Portrait du Peintre, ou la Contre-Critique de *l'École des Femmes,* par le sieur Boursault 43

A Son Altesse sérénissime Monseigneur le Duc (d'Enghien). . 45

Panégyrique de l'École des Femmes, ou Conversation comique sur les Œuvres de M. de Molière. 79

Au lecteur 81

L'Impromptu de Versailles, comédie en un acte. 14 octobre 1663. 127

Notice préliminaire 129

L'Impromptu de Versailles. 141

L'Impromptu de l'hôtel de Condé, comédie en un acte par Antoine-Jacob Montfleury 191

Réponse à l'Impromptu de Versailles ou la Vengeance des marquis. 1663 211

Les Amours de Calotin, comédie 235

Lettre sur les affaires du théâtre. 1664. 253

La Guerre comique, ou la Défense de *l'École des Femmes,* par le sieur De La Croix. 261

A Monsieur L. P. C. B. D. N. Q. 263

Le Mariage forcé, comédie-ballet en trois actes. 29 janvier 1664. 305

Notice préliminaire 307

Le Mariage forcé, ballet du roi. 321

Le Mariage forcé, comédie en un acte. 333

FÊTES DE VERSAILLES en M DCLXIV. LES PLAISIRS DE L'ILE ENCHANTÉE. — LA PRINCESSE D'ÉLIDE 383
Notice préliminaire 385
Les Plaisirs de l'Ile enchantée, fêtes galantes et magnifiques faites par le roi à Versailles, le 7 mai 1664 397
La Princesse d'Élide, comédie galante mêlée de musique et d'entrées de ballet. 8 mai 1664 423
Relation de Marigny 510

FIN DE LA TABLE DU TOME CINQUIÈME.

PARIS. — Impr. J CLAYE — A. QUANTIN et Cie, rue St-Benoît.

00053791

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 18 July, 2018